



PQ 1809

.A1

1875

Copy 1





OEUVRES

DE

J. DE LA FONTAINE

Imprimé
par ÉMILE MARTINET
pour DELARUE, libraire
à Paris.

CONTES

ET

NOUVELLES EN VERS

PAR

J. DE LA FONTAINE

ÉDITION

COLLATIONNÉE SUR LES TEXTES ORIGINAUX

TOME PREMIER



PARIS

DELARUE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 3

218755

FQ-1209

A

1875

104537

'08





CONTES
DE
LA FONTAINE

PRÉFACE DE LA FONTAINE

POUR LA PREMIÈRE ÉDITION DU PREMIER LIVRE
DE SES CONTES (1665)



LES nouvelles en vers dont ce livre fait part au public, & dont l'une est tirée de l'Arioste, & l'autre de Boccace, quoique d'un style bien différent, sont toutefois d'une même main. L'auteur a voulu éprouver lequel caractère est le plus propre pour rimer des contes : il a cru que les vers irréguliers ayant un air qui tient beaucoup de la prose, cette manière pour-

roit sembler la plus naturelle, & par conséquent la meilleure. D'autre part aussi le vieux langage, pour les choses de cette nature, a des grâces que celui de notre siècle n'a pas. Les Cent Nouvelles, les vieilles traductions de Boccace & des Amadis, Rabelais, nos anciens poètes, nous en fournissent des preuves infaillibles. L'auteur a donc tenté ces deux voies sans être certain laquelle est la bonne. C'est au lecteur à se déterminer là-dessus ; car il ne prétend pas en demeurer là, & il a déjà jeté les yeux sur d'autres nouvelles pour les rimer. Mais auparavant il faut qu'il soit assuré du succès de celles-ci, & du goût de la plupart des personnes qui les liront. En cela, comme en d'autres choses, Térence lui doit servir de modèle. Ce poète n'écrivoit pas pour se satisfaire seulement, ou pour satisfaire un petit nombre de gens choisis ; il avoit pour but *POPULO UT PLACERENT QUAS FECISSET FABULAS.*



PRÉFACE DE LA FONTAINE

POUR LA SECONDE ÉDITION DU PREMIER LIVRE
DE SES CONTES (1665)

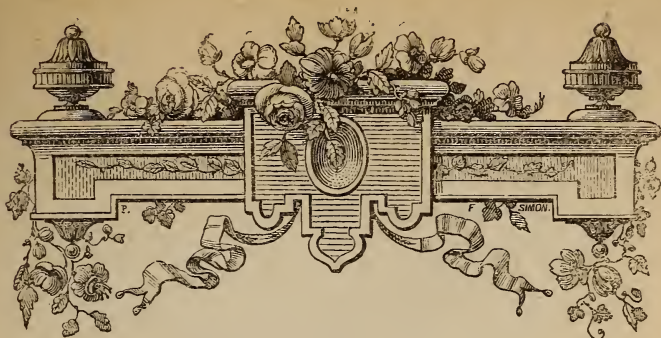
J'AVOIS résolu de ne consentir à l'impression de ces contes qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Boccace qui sont les plus à mon goût ; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès à présent ce qui me reste de ces bagatelles, afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir, qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine, & j'ai cru pouvoir profiter de l'occasion. Non-seulement cela m'est permis, mais ce seroit vanité à moi de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit, & de suivre un chemin contraire à celui de certains gens, qui ne s'acquièrent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen ; créatures de la cabale, bien différents de cet Espagnol qui se piquoit d'être fils de ses propres œuvres. Quoique j'aie autant de besoin de ces artifices que pas un autre, je ne saurois me résoudre à les employer : seulement je m'accommoderai, s'il m'est possible, au goût de mon siècle, instruit que je suis par ma propre expérience qu'il n'y a rien de plus nécessaire. En effet,

on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de livres. Nous avons vu les rondeaux, les métamorphoses, les bouts-rimés, régner tour à tour ; maintenant ces galanteries sont hors de mode, & personne ne s'en soucie : tant il est certain que ce qui plaît en un temps peut ne pas plaire en un autre ! Il n'appartient qu'aux ouvrages vraiment solides, & d'une souveraine beauté, d'être bien reçus de tous les esprits & dans tous les siècles, sans avoir d'autre passe-port que le seul mérite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignés d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'est ce que j'ai fait ou que j'ai cru faire dans cette seconde édition, où je n'ai ajouté de nouveaux contes que parce qu'il m'a semblé qu'on étoit en train d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ai étendus, & d'autres que j'ai accourcis, seulement pour diversifier & me rendre moins ennuyeux. On en trouvera même quelques-uns que j'ai prétendu mettre en épigrammes. Tout cela n'a fait qu'un petit recueil aussi peu considérable par sa grosseur que par la qualité des ouvrages qui le composent. Pour le grossir, j'ai tiré de mes papiers je ne sais quelle imitation des Arrêts d'Amour, avec un fragment où l'on me raconte le tour que Vulcain fit à Mars & à Vénus, & celui que Mars & Vénus lui avoient fait. Il est vrai que ces deux pièces n'ont ni le sujet ni le caractère du tout semblables au reste du livre ; mais à mon sens elles n'en sont pas entièrement éloignées. Quoi que s'en soit, elles passeront : je ne sais même si la variété n'étoit point plus à rechercher en cette rencontre qu'un assortissement si exact.

Mais je m'amuse à des choses auxquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales : l'une, que ce livre est licencieux ; l'autre, qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la première, je dis hardiment que la nature du conte le vouloit ainsi ; étant une loi indispensable, selon Horace, ou plutôt selon la raison & le sens commun, de se conformer aux choses dont on écrit. Or, qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celles-ci, comme tant d'autres l'ont fait & avec succès, je ne crois pas qu'on le mette en doute ; & l'on ne me sauroit condamner que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant moi, & les anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avoit rien de plus facile ; mais cela auroit affoibli le conte, & lui auroit ôté de sa grâce. Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, ou par leur sujet, ou par la manière dont on les traite. Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes, & que les plus étroites sont les meilleures : aussi faut-il m'avouer que trop de scrupule gâteroit tout. Qui voudroit réduire Boccace à la même pudeur que Virgile ne feroit assurément rien qui vaille, & pécheroit contre les lois de la bienséance, en prenant à tâche de les observer. Car, afin que l'on ne s'y trompe pas, en matière de vers & de prose, l'extrême pudeur & la bienséance sont deux choses bien différentes. Cicéron fait consister la dernière à dire ce qu'il est à propos qu'on dise eu égard au lieu, au temps, & aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé, ce n'est pas une faute de

jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de contes un peu libres. Je ne pêche pas non plus en cela contre la morale. S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les âmes, ce n'est nullement la gaieté de ces contes; elle passe légèrement: je craindrois plutôt une douce mélancolie, où les romans les plus chastes & les plus modestes sont très-capables de nous plonger, & qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes, on auroit raison si je parlois sérieusement: mais qui ne voit que ceci est jeu, & par conséquent ne peut porter coup? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins fréquents, & les maris plus fort sur leur garde. On me peut encore objecter que ces contes ne sont pas fondés, ou qu'ils ont partout un fondement aisé à détruire; enfin, qu'il y a des absurdités, & pas la moindre teinture de vraisemblance. Je réponds, en peu de mots, que j'ai mes garants; & puis, ce n'est ni le vrai ni le vraisemblable qui font la beauté & la grâce de ces choses-ci; c'est seulement la manière de les conter.

Voilà les principaux points sur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs: aussi bien seroit-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court ni ne manque de sujets de s'exercer: quand ceux que je puis prévoir lui seroient ôtés, elle en auroit bientôt trouvé d'autres.



LIVRE PREMIER

JOCONDE

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE

JADIS régnoit en Lombardie
Un prince aussi beau que le jour
Et tel que des beautés qui régnoient à sa
La moitié lui portoit envie, [cour
L'autre moitié brûloit pour lui d'amour.
Un jour, en se mirant : Je fais, dit-il, gageure
Qu'il n'est mortel dans la nature
Qui me soit égal en appas,
Et gage, si l'on veut, la meilleure province
De mes états ;

Et, s'il s'en rencontre un, je promets, foi de prince,
De le traiter si bien, qu'il ne s'en plaindra pas.
A ce propos s'avance un certain gentilhomme
D'auprès de Rome :

Sire, dit-il, si votre majesté
Est curieuse de beauté,
Qu'elle fasse venir mon frère :
Aux plus charmants il n'en doit guère ;
Je m'y connois un peu, soit dit sans vanité.
Toutefois, en cela pouvant m'être flatté,
Que je n'en fois pas cru, mais les cœurs de vos dames,
Du soin de guérir leurs flammes
Il vous soulagera, si vous le trouvez bon :
Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune.
Outre que tant d'amour vous feroit importune,
Vous n'auriez jamais fait; il vous faut un second.

Là-dessus Astolphe répond
(C'est ainsi qu'on nommoit ce roi de Lombardie) :
Votre discours me donne une terrible envie
De connoître ce frère; amenez-le-nous donc.
Voyons si nos beautés en seront amoureuses,
Si ses appas le mettront en crédit;
Nous en croirons les connoisseuses,
Comme très-bien vous avez dit.

Le gentilhomme part & va querir Joconde
(C'est le nom que ce frère avoit).
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce du monde :
Marié depuis peu; content, je n'en fais rien.
Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

Son frère arrive & lui fait l'ambassade ;

Enfin il le persuade.

Joconde d'une part regardoit l'amitié

D'un roi puissant, & d'ailleurs fort aimable ;

Et d'autre part aussi sa charmante moitié

Triumphoit d'être inconsolable,

Et de lui faire des adieux

A tirer les larmes des yeux.

Quoi ! tu me quittes ! disoit-elle :

As-tu bien l'âme assez cruelle

Pour préférer à ma constante amour

Les faveurs de la cour ?

Tu fais qu'à peine elles durent un jour ;

Qu'on les conserve avec inquiétude,

Pour les perdre avec désespoir.

Si tu te lasses de me voir,

Songe au moins qu'en ta solitude

Le repos règne jour & nuit ;

Que les ruisseaux n'y font du bruit

Qu'afin de t'inviter à fermer la paupière.

Crois-moi, ne quitte point les hôtes de tes bois,

Ces fertiles vallons, ces ombrages si cois,

Enfin moi, qui devois me nommer la première.

Mais ce n'est plus le temps ; tu ris de mon amour.

Va, cruel, va montrer ta beauté singulière ;

Je mourrai, je l'espère, avant la fin du jour.

L'histoire ne dit point ni de quelle manière

Joconde put partir, ni ce qu'il répondit,

Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit ;

Je m'en tais donc aussi, de crainte de pis faire.

Difons que la douleur l'empêcha de parler ;

C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.
 Sa femme, le voyant tout près de s'en aller,
 L'accable de baisers, & pour comble, lui donne
 Un bracelet de façon fort mignonne,
 En lui disant : Ne le perds pas,
 Et qu'il soit toujours à ton bras,
 Pour te ressouvenir de mon amour extrême ;
 Il est de mes cheveux, je l'ai tissé moi-même :
 Et voilà de plus mon portrait,
 Que j'attache à ce bracelet.

Vous autres bonnes gens, eussiez cru que la dame
 Une heure après eût rendu l'âme ;
 Moi, qui fais ce que c'est que l'esprit d'une femme,
 Je m'en ferois à bon droit défié.

Joconde partit donc ; mais ayant oublié
 Le bracelet & la peinture,
 Par je ne fais quelle aventure,
 Le matin même il s'en souvient :

Au grand galop sur ses pas il revient,
 Ne sachant quelle excuse il feroit à sa femme.
 Sans rencontrer personne, & sans être entendu,
 Il monte dans sa chambre, & voit près de la dame
 Un lourdaud de valet sur son sein étendu.

Tous deux dormoient. Dans cet abord, Joconde
 Voulut les envoyer dormir en l'autre monde :
 Mais cependant il n'en fit rien ;
 Et mon avis est qu'il fit bien.
 Le moins de bruit que l'on peut faire
 En telle affaire
 Est le plus sûr de la moitié.
 Soit par prudence, ou par pitié,
 Le Romain ne tua personne.

D'éveiller ces amants, il ne le falloit pas ;
 Car son honneur l'obligeoit en ce cas
 De leur donner le trépas.
 Vis, méchante, dit-il tout bas ;
 A ton remords je t'abandonne.

Joconde là-dessus se remet en chemin,
 Rêvant à son malheur tout le long du voyage.
 Bien souvent il s'écrie, au fort de son chagrin :
 Encor si c'étoit un blondin,
 Je me consolerois d'un si sensible outrage ;
 Mais un gros lourdaud de valet !
 C'est à quoi j'ai plus de regret :
 Plus j'y pense, & plus j'en enrage.
 Ou l'amour est aveugle, ou bien il n'est pas sage
 D'avoir assemblé ces amants.
 Ce font, hélas ! ses divertissements ;
 Et possible est-ce par gageure
 Qu'il a causé cette aventure.

Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour
 Altéroit fort la beauté de Joconde :
 Ce n'étoit plus ce miracle d'amour
 Qui devoit charmer tout le monde.
 Les dames, le voyant arriver à la cour,
 Dirent d'abord : Est-ce là ce Narcisse
 Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner ?
 Quoi ! le pauvre homme a la jaunisse !
 Ce n'est pas pour nous la donner.
 A quel propos nous amener
 Un galant qui vient de jeûner
 La quarantaine ?
 On se fût bien passé de prendre tant de peine.

Astolphe étoit ravi ; le frère étoit confus,
 Et ne favoit que penser là-dessus ;
 Car Joconde cachoit avec un soin extrême
 La cause de son ennui.

On remarquoit pourtant en lui,
 Malgré ses yeux cavés & son visage blême,
 De fort beaux traits, mais qui ne plaisoient point,
 Faute d'éclat & d'embonpoint.

Amour en eut pitié : d'ailleurs cette tristesse
 Faisoit perdre à ce dieu trop d'encens & de vœux ;
 L'un des plus grands suppôts de l'empire amoureux
 Confumoit en regrets la fleur de sa jeunesse.

Le Romain se vit donc à la fin foulagé
 Par le même pouvoir qui l'avoit affligé.

Car un jour, étant seul en une galerie,
 Lieu solitaire & tenu fort secret,
 Il entendit en certain cabinet,

Dont la cloison n'étoit que de menuiserie,

Le propre discours que voici :

« Mon cher Curtade, mon fouci,

J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace :

Je ne vois pourtant, Dieu merci,

Pas une beauté qui m'efface :

Cent conquérants voudroient avoir ta place ;

Et tu sembles la mépriser,

Aimant beaucoup mieux t'amuser

A jouer avec quelque page

Au lansquenet,

Que me venir trouver seule en ce cabinet.

Dorimène tantôt t'en a fait le message ;

Tu t'es mis contre elle à jurer,

A la maudire, à murmurer,

Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,

Sans te mettre en souci de ce que je fouhaité! »

Qui fut bien étonné? ce fut notre Romain.

Je donnerois jufqu'à demain

Pour deviner qui tenoit ce langage,

Et quel étoit le personnage

Qui gardoit tant fon quant à moi.

Ce bel Adon étoit le nain du roi,

Et fon amante étoit la reine.

Le Romain, fans beaucoup de peine,

Les vit, en approchant les yeux

Des fentes que le bois laiffoit en divers lieux.

Ces amants fe fioient au foin de Dorimène;

Seule elle avoit toujours la clef de ce lieu-là :

Mais la laiffant tomber, Joconde la trouva,

Puis s'en fervit, puis en tira

Confolation non petite ;

Car voici comme il raifonna :

Je ne fuis pas le feul ; & puisque même on quitte

Un prince fi charmant pour un nain contrefait,

Il ne faut pas que je m'irrite

D'être quitté pour un valet.

Ce penfer le confole ; il reprend tous fes charmes ;

Il devient plus beau que jamais :

Telle pour lui verfe des larmes

Qui fe moquoit de fes attraits.

C'est à qui l'aimera ; la plus prude s'en pique :

Aftolphe y perd mainte pratique.

Cela n'en fut que mieux ; il en avoit affez.

Retournons aux amants que nous avons laiffés.

Après avoir tout vu, le Romain fe retire,

Bien empêché de ce fecret.

Il ne faut à la cour ni trop voir ni trop dire ;
 Et peu se font vantés du don qu'on leur a fait
 Pour une semblable nouvelle.
 Mais quoi ! Joconde aimoit avecque trop de zèle
 Un prince libéral qui le favorisoit,
 Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisoit.
 Or, comme avec les rois il faut plus de mystère
 Qu'avecque d'autres gens sans doute il n'en faudroit,
 Et que de but en blanc leur parler d'une affaire
 Dont le discours leur doit déplaire,
 Ce seroit être maladroit ;
 Pour adoucir la chose, il fallut que Joconde
 Depuis l'origine du monde
 Fît un dénombrement des rois & des césars
 Qui, sujets comme nous à ces communs hafards,
 Malgré les foins dont leur grandeur se pique,
 Avoient vu leurs femmes tomber
 En telle ou semblable pratique,
 Et l'avoient vu sans succomber
 A la douleur, sans se mettre en colère,
 Et sans en faire pire chère.

Moi qui vous parle, sire, ajouta le Romain,
 Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
 Je fus forcé, par mon destin,
 De reconnoître cocuage
 Pour un des dieux du mariage,
 Et, comme tel, de lui sacrifier.
 Là-dessus il conta, sans en rien oublier,
 Toute sa déconvenue ;
 Puis vint à celle du roi.

Je vous tiens, dit Astolphe, homme digne de foï ;

Mais la chose, pour être crue,
 Mérite bien d'être vue :
 Menez-moi donc sur les lieux.

Cela fut fait ; & de ses propres yeux
 Astolphe vit des merveilles,
 Comme il en entendit de ses propres oreilles.
 L'énormité du fait le rendit si confus,
 Que d'abord tous ses sens demeurèrent perclus ;
 Il fut comme accablé de ce cruel outrage,
 Mais bientôt il le prit en homme de courage :
 En galant homme, & pour le faire court,
 En véritable homme de cour.

Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une ;
 Nous voici lâchement trahis :
 Vengeons-nous-en, & courons le pays ;
 Cherchons partout notre fortune.
 Pour réussir dans ce dessein,
 Nous changerons nos noms ; je laisserai mon train
 Je me dirai votre cousin,
 Et vous ne me rendrez aucune déférence :
 Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance,
 Plus de plaisir, plus de commodité,
 Que si j'étois suivi selon ma qualité.
 Joconde approuva fort le dessein du voyage.

Il nous faut dans notre équipage,
 Continua le prince, avoir un livre blanc,
 Pour mettre les noms de celles
 Qui ne feront pas rebelles,
 Chacune selon son rang.
 Je consens de perdre la vie,
 Si, devant que fortir des confins d'Italie,
 Tout notre livre ne s'emplit,

Et si la plus févère à nos vœux ne se range.
 Nous sommes beaux, nous avons de l'esprit;
 Avec cela bonnes lettres de change:
 Il faudroit être bien étrange
 Pour résister à tant d'appas,
 Et ne pas tomber dans les lacs
 De gens qui sèmeront l'argent & la fleurette,
 Et dont la personne est bien faite.

Leur bagage étant prêt, & le livre furtout,
 Nos galants se mettent en voie.
 Je ne viendrois jamais à bout
 De nombrer les faveurs que l'amour leur envoie:
 Nouveaux objets, nouvelle proie:
 Heureuses les beautés qui s'offrent à leurs yeux!
 Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire!
 Il n'est, en la plupart des lieux,
 Femme d'échevin, ni de maire,
 De podestat, de gouverneur,
 Qui ne tienne à fort grand honneur
 D'avoir en leur registre place.
 Les cœurs que l'on croyoit de glace
 Se fondent tous à leur abord.
 J'entends déjà maint esprit fort
 M'objecter que la vraisemblance
 N'est pas en ceci tout à fait.
 Car, dira-t-on, quelque parfait
 Que puisse être un galant dedans cette science,
 Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.
 S'il en faut, je n'en fais rien;
 Ce n'est pas mon métier de cajoler personne:
 Je le rends comme on me le donne;
 Et l'Arioste ne ment pas.

Si l'on vouloit à chaque pas
 Arrêter un conteur d'histoire,
 Il n'auroit jamais fait : suffit qu'en pareil cas
 Je promets à ces gens quelque jour de les croire.

Quand nos aventuriers eurent goûté de tout
 (De tout un peu, c'est comme il faut l'entendre):
 Nous mettrons, dit Astolphe, autant de cœurs à bout
 Que nous voudrons en entreprendre;
 Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
 Arrêtons-nous pour un temps quelque part,
 Et cela plus tôt que plus tard;
 Car en amour, comme à la table,
 Si l'on en croit la Faculté,
 Diversité de mets peut nuire à la fanté.
 Le trop d'affaires nous accable.
 Ayons quelque objet en commun;
 Pour tous les deux c'est assez d'un.

J'y consens, dit Joconde; & je fais une dame
 Près de qui nous aurons toute commodité.
 Elle a beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est femme
 D'un des premiers de la cité.
 Rien moins, reprit le roi; laissons la qualité:
 Sous les cotillons des grifettes
 Peut loger autant de beauté
 Que sous les jupes des coquettes.
 D'ailleurs il n'y faut point faire tant de façon.
 Être en continuel soupçon,
 Dépendre d'une humeur fière, brusque, ou volage,
 Chez les dames de haut parage
 Ces choses font à craindre, & bien d'autres encor:
 Une grifette est un trésor;

Car, fans se donner de la peine,
Et fans qu'aux bals on la promène,
On en vient aisément à bout ;
On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.
Le point est d'en trouver une qui soit fidèle :
Choisifions-la toute nouvelle,
Qui ne connoisse encor ni le mal ni le bien.

Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte ;
Je la tiens pucelle fans faute,
Et si pucelle, qu'il n'est rien
De plus puceau que cette belle :
Sa poupée en fait autant qu'elle.

J'y songeois, dit le roi ; parlons-lui dès ce soir.
Il ne s'agit que de favoir
Qui de nous doit donner à cette jouvencelle,
Si son cœur se rend à nos vœux,
La première leçon du plaisir amoureux.
Je fais que cet honneur est pure fantaisie ;
Toutefois, étant roi, l'on me le doit céder :
Du reste il est aisé de s'en accommoder.

Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas ;
Mais il s'agit d'un autre cas :
Tirons au fort ; c'est la justice ;
Deux pailles en feront l'office.
De la chape à l'évêque, hélas ! ils se battoient,
Les bonnes gens qu'ils étoient !
Quoi qu'il en soit, Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La belle étant venue en leur chambre le soir

Pour quelque petite affaire,
 Nos deux aventuriers près d'eux la firent feoir,
 Louèrent sa beauté, tâchèrent de lui plaire,
 Firent briller une bague à ses yeux.

A cet objet si précieux

Son cœur fit peu de résistance :

Le marché se conclut ; & dès la même nuit,
 Toute l'hôtellerie étant dans le silence,
 Elle les vient trouver sans bruit.

Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
 Tant qu'enfin la chose se passe

Au grand plaisir des trois, & surtout du Romain,
 Qui crut avoir rompu la glace.

Je lui pardonne, & c'est en vain

Que de ce point on s'embarrasse.

Car il n'est si fotte, après tout,

Qui ne puisse venir à bout

De tromper à ce jeu le plus sage du monde :

Salomon, qui grand clerc étoit,

Le reconnoît en quelque endroit,

Dont il ne souvint pas au bon homme Joconde.

Il se tint content pour le coup,

Crut qu'Astolphe y perdoit beaucoup.

Tout alla bien, & maître pucelage

Joua des mieux son personnage.

Un jeune gars pourtant en avoit essayé.

Le temps, à cela près, fut fort bien employé,

Et si bien que la fille en demeura contente.

Le lendemain elle le fut encor,

Et même encor la nuit suivante.

Le jeune gars s'étonna fort

Du refroidissement qu'il remarquoit en elle :

Il se douta du fait, la guetta, la surprit,
 Et lui fit fort grosse querelle.
 Afin de l'apaiser la belle lui promit,
 Foi de fille de bien, que, sans aucune faute,
 Leurs hôtes délogés, elle lui donneroit
 Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
 Je n'ai fouci, dit-il, ni d'hôtesse ni d'hôte;
 Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.
 Comment en viendrons-nous à bout ?
 Dit la fille fort affligée :

De les aller trouver je me suis engagée ;
 Si j'y manque, adieu l'anneau
 Que j'ai gagné bien & beau.
 Faifons que l'anneau vous demeure,
 Reprit le garçon tout à l'heure.
 Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous deux ?
 Oui, reprit-elle, mais entre eux
 Il faut que toute nuit je demeure couchée ;
 Et tandis que je suis avec l'un empêchée,
 L'autre attend sans mot dire, & s'endort bien souvent,
 Tant que le siége soit vacant ;
 C'est là leur mot. Le gars dit à l'instant :
 Je vous irai trouver pendant leur premier somme.
 Elle reprit : Ah ! gardez-vous-en bien ;
 Vous feriez un mauvais homme.
 Non, non, dit-il, ne craignez rien,
 Et laissez ouverte la porte.

La porte ouverte elle laissa :
 Le galant vint, & s'approcha
 Des pieds du lit, puis fit en forte
 Qu'entre les draps il se glissa ;
 Et Dieu fait comme il se plaça,

Et comme enfin tout se passa.
 Et de ceci ni de cela
 Ne se douta le moins du monde
 Ni le roi lombard ni Joconde.
 Chacun d'eux pourtant s'éveilla,
 Bien étonné de telle aubade.
 Le roi lombard dit à part foi :
 Qu'a donc mangé mon camarade?
 Il en prend trop; & sur ma foi,
 C'est bien fait s'il devient malade.

Autant en dit de sa part le Romain.
 Enfin le garçon, ayant repris haleine,
 S'en donna pour le jour, & pour le lendemain,
 Et pour toute la semaine :
 Puis, les voyant tous deux rendormis à la fin,
 Il s'en alla de grand matin
 Toujours par le même chemin,
 Et fut fuivi de la donzelle,
 Qui craignoit fatigue nouvelle.

Eux éveillés, le roi dit au Romain :
 Frère, dormez jusqu'à demain;
 Vous en devez avoir envie,
 Et n'avez à présent besoin que de repos.
 Comment! dit le Romain : mais vous-même, à propos,
 Vous avez fait tantôt une terrible vie.
 Moi? dit le roi, j'ai toujours attendu;
 Et puis, voyant que c'étoit temps perdu,
 Que sans pitié ni conscience
 Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,
 Sans en avoir d'autre raison
 Que d'éprouver ma patience,
 Je me suis, malgré moi, jusqu'au jour rendormi.

Que s'il vous eût plu, notre ami,
 J'aurois couru volontiers quelque poste;
 C'eût été tout, n'ayant pas la riposte
 Ainsi que vous : qu'y feroit-on ?
 Pour Dieu, reprit son compagnon,
 Cessez de vous railler, & changeons de matière.
 Je suis votre vassal; vous l'avez bien fait voir.
 C'est assez que tantôt il vous ait plu d'avoir
 La fillette tout entière :
 Disposez-en ainsi qu'il vous plaira;
 Nous verrons si ce feu toujours vous durera
 Il pourra, dit le roi, durer toute ma vie,
 Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
 Sire, dit le Romain, trêve de raillerie;
 Donnez-moi mon congé, puisqu'il vous plaît ainsi.
 Astolphe se piqua de cette repartie;
 Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,
 Si le roi n'eût fait venir
 Tout incontinent la belle.
 Ils lui dirent : Jugez-nous,
 En lui contant leur querelle.
 Elle rougit, & se mit à genoux;
 Leur confessa tout le mystère.
 Loin de lui faire pire chère,
 Ils en rirent tous deux : l'anneau lui fut donné,
 Et maint bel écu couronné,
 Dont peu de temps après on la vit mariée;
 Et pour pucelle employée.

Ce fut par là que nos aventuriers
 Mirent fin à leurs aventures,
 Se voyant chargés de lauriers
 Qui les rendront fameux chez les races futures;

Lauriers d'autant plus beaux qu'il ne leur en coûta
Qu'un peu d'adresse & quelques feintes larmes,
Et que, loin des dangers & du bruit des alarmes,
L'un & l'autre les remporta.

Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles,
Et leur livre étant plus que plein,
Le roi lombard dit au Romain :

Retournons au logis par le plus court chemin.
Si nos femmes font infidèles,
Consolons-nous; bien d'autres le font qu'elles.

La constellation changera quelque jour;
Un temps viendra que le flambeau d'Amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flammes :
A présent on diroit que quelque astre malin
Prend plaisir aux bons tours des maris & des femmes.

D'ailleurs tout l'univers est plein
De maudits enchanteurs, qui des corps & des âmes
Font tout ce qu'il leur plaît : savons-nous si ces gens,
Comme ils font traîtres & méchants,

Et toujours ennemis soit de l'un soit de l'autre,
N'ont point enforcé mon épouse & la vôtre;

Et si par quelque étrange cas
Nous n'avons point cru voir chose qui n'étoit pas?
Ainsi que bons bourgeois achevons notre vie,
Chacun près de sa femme, & demeurons-en là.
Peut-être que l'absence, ou bien la jalousie,
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'hymen nous ôta.
Astolphe rencontra dans cette prophétie.

Nos deux aventuriers, au logis retournés,
Furent très-bien reçus, pourtant un peu grondés,
Mais seulement par bienveillance.

L'un & l'autre se vit de baisers régalaré;

On se récompensa des pertes de l'absence.

Il fut dansé, fauté, ballé,

Et du nain nullement parlé,

Ni du valet, comme je pense.

Chaque époux, s'attachant auprès de sa moitié,

Vécut en grand foulas, en paix, en amitié,

Le plus heureux, le plus content du monde.

La reine à son devoir ne manqua d'un seul point :

Autant en fit la femme de Joconde :

Autant en font d'autres qu'on ne fait point.



RICHARD MINUTOLO

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

C'EST de tout temps qu'à Naples on a vu
Régner l'amour & la galanterie.
De beaux objets cet état est pourvu
Mieux que pas un qui soit en Italie.
Femmes y font qui font venir l'envie
D'être amoureux quand on ne voudroit pas.

Une furtout ayant beaucoup d'appas
Eut pour amant un jeune gentilhomme
Qu'on appeloit Richard Minutolo.
Il n'étoit lors de Paris jufqu'à Rome
Galant qui fût si bien le numéro.
Force lui fut ; d'autant que cette belle
(Dont fous le nom de madame Catelle
Il est parlé dans le Décaméron)
Fut un long temps si dure et si rebelle,
Que Minutol n'en fut tirer raifon.
Que fait-il donc ? Comme il voit que fon zèle
Ne produit rien, il feint d'être guéri ;
Il ne va plus chez madame Catelle ;
Il se déclare amant d'une autre belle,
Il fait feignant d'en être favori.
Catelle en rit ; pas grain de jalousie :

Sa concurrente étoit sa bonne amie.
Si bien qu'un jour qu'ils étoient en devis,
Minutolo, pour lors de la partie,
Comme en passant, mit dessus le tapis
Certains propos de certaines coquettes,
Certain mari, certaines amourettes,
Qu'il controuva sans personne nommer;
Et fit si bien que madame Catelle
De son époux commence à s'alarmer,
Entre en soupçon, prend le morceau pour elle.
Tant en fut dit, que la pauvre femelle,
Ne pouvant plus durer en tel tourment,
Voulut favoir de son défunt amant,
Qu'elle tira dedans une ruelle,
De quelles gens il entendoit parler,
Qui, quoi, comment, & ce qu'il vouloit dire.
Vous avez eu, lui dit-il, trop d'empire
Sur mon esprit pour vous diffimuler.
Votre mari voit madame Simonne;
Vous connoissez la galante que c'est :
Je ne le dis pour offenser personne ;
Mais il y va tant de votre intérêt,
Que je n'ai pu me taire davantage.
Si je vivois dessous votre servage,
Comme autrefois, je me garderois bien
De vous tenir un semblable langage,
Qui de ma part ne feroit bon à rien.
De ses amants toujours on se méfie.
Vous penseriez que par supercherie
Je vous dirois du mal de votre époux;
Mais, grâce à Dieu, je ne veux rien de vous :
Ce qui me meut n'est du tout que bon zèle.
Depuis un jour j'ai certaine nouvelle

Que votre époux, chez Janot le baigneur,
Doit se trouver avecque sa donzelle.
Comme Janot n'est pas fort grand seigneur,
Pour cent ducats vous lui ferez tout dire;
Pour cent ducats il fera tout aussi.
Vous pouvez donc tellement vous conduire,
Qu'au rendez-vous trouvant votre mari,
Il fera pris sans s'en pouvoir dédire.
Voici comment. La dame a stipulé
Qu'en une chambre où tout sera fermé
L'on les mettra; soit craignant qu'on n'ait vue
Sur le baigneur; soit que sentant son cas,
Simonne encor n'ait toute honte bue.
Prenez sa place, & ne marchandez pas:
Gagnez Janot; donnez-lui cent ducats;
Il vous mettra dedans la chambre noire,
Non pour jeûner comme vous pouvez croire;
Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira.
Ne parlez point, vous gêneriez l'histoire;
Et vous verrez comme tout en ira.

L'expédient plut très-fort à Catelle.
De grand dépit Richard elle interrompt.
Je vous entends, c'est assez, lui dit-elle,
Laissez-moi faire; & le drôle & sa belle
Verront beau jeu, si la corde ne rompt.
Pensent-ils donc que je fois quelque buse
Lors pour fortir elle prend une excuse,
Et tout d'un pas s'en va trouver Janot,
A qui Richard avoit donné le mot.
L'argent fait tout: si l'on en prend en France
Pour obliger en de semblables cas,
On peut juger avec grande apparence

Qu'en Italie on n'en refuse pas.
Pour tout carquois, d'une large escarcelle
En ce pays le dieu d'amour se fert.
Janot en prend de Richard, de Catelle;
Il en eût pris du grand diable d'enfer.
Pour abréger, la chose s'exécute
Comme Richard s'étoit imaginé.
Sa maîtresse eut d'abord quelque dispute
Avec Janot, qui fit le réservé;
Mais, en voyant bel argent bien compté,
Il promet plus que l'on ne lui demande.

Le temps venu d'aller au rendez-vous,
Minutolo s'y rend feul de sa bande;
Entre en la chambre, & n'y trouve aucuns trous
Par où le jour puisse nuire à sa flamme.
Guère n'attend : il tardoit à la dame
D'y rencontrer son perfide d'époux,
Bien préparée à lui chanter sa gamme.
Pas n'y manqua; l'on peut s'en assurer.
Dans le lieu dit Janot la fit entrer.
Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher;
Point de mari, point de dame Simonne;
Mais au lieu d'eux Minutolo en personne,
Qui sans parler se mit à l'embrasser.
Quant au surplus, je le laisse à penser :
Chacun s'en doute assez sans qu'on le die.
De grand plaisir notre amant s'extasie.
Que si le jeu plut beaucoup à Richard,
Catelle aussi, toute rancune à part,
Le laissa faire, & ne voulut mot dire.
Il en profite, & se garde de rire;
Mais toutefois ce n'est pas sans effort.

De figurer le plaisir qu'a le fire,
Il me faudroit un esprit bien plus fort :
Premièrement il jouit de sa belle ;
En second lieu il trompe une cruelle,
Et croit gagner les pardons en cela.

Mais à la fin Catelle s'emporta.
C'est trop souffrir, traître ! ce lui dit-elle,
Je ne suis pas celle que tu prétends.
Laisse-moi là, sinon à belles dents
Je te déchire & te faute à la vue.
C'est donc cela que tu te tiens en mue,
Fais le malade, & te plains tous les jours,
Te réservant sans doute à tes amours ?
Parle, méchant, dis-moi, suis-je pourvue
De moins d'appas, ai-je moins d'agrément,
Moins de beauté, que ta dame Simonne ?
Le rare oiseau ! ô la belle friponne !
T'aimois-je moins ? Je te hais à présent ;
Et plutôt à Dieu que je t'eusse vu pendre !
Pendant cela Richard pour l'apaiser
La careffoit, tâchoit de la baiser ;
Mais il ne put, elle s'en fut défendre.
Laisse-moi là ! se mit-elle à crier ;
Comme un enfant penfes-tu me traiter ?
N'approche point, je ne suis plus ta femme ;
Rends-moi mon bien : va-t'en trouver ta dame ;
Va, déloyal, va-t'en, je te le dis !
Je suis bien fotte & bien de mon pays
De te garder la foi de mariage !
A quoi tient-il que, pour te rendre sage,
Tout fur-le-champ je n'envoye querir
Minutolo, qui m'a si fort chérie ?

Je le devrois afin de te punir;
Et, sur ma foi, j'en ai presque l'envie.

A ce propos le galant éclata.
Tu ris, dit-elle : ô dieux ! quelle insolence !
Rougira-t-il ? Voyons sa contenance.
Lors de ses bras la belle s'échappa,
D'une fenêtre à tâtons approcha,
L'ouvrit de force, & fut bien étonnée
Quand elle vit Minutol son amant.
Elle tomba plus d'à demi pâmée.
Ah ! qui t'eût cru, dit-elle, si méchant ?
Que dira-t-on ? me voilà diffamée !
Qui le fera ? dit Richard à l'instant :
Janot est sûr, j'en réponds sur ma vie.
Excusez donc si je vous ai trahie ;
Ne me fachez mauvais gré d'un tel tour :
Adresse, force, & ruse, & tromperie,
Tout est permis en matière d'amour.
J'étois réduit avant ce stratagème
A vous servir sans plus pour vos beaux yeux :
Ai-je failli de me payer moi-même ?
L'eussiez-vous fait ? Non, sans doute ; & les dieux
En ce rencontre ont tout fait pour le mieux.
Je suis content : vous n'êtes point coupable :
Est-ce de quoi paroître inconsolable ?
Pourquoi gémir ? J'en connois, Dieu merci,
Qui voudroient bien qu'on les trompât ainsi.

Tout ce discours n'apaisa point Catelle ;
Elle se mit à pleurer tendrement.
En cet état elle parut si belle,
Que Minutol, de nouveau s'enflammant,

Lui prit la main. Laisse-moi, lui dit-elle ;
Contente-toi : veux-tu donc que j'appelle
Tous les voisins, tous les gens de Janot ?
Ne faites point, dit-il, cette folie ;
Votre plus court est de ne dire mot :
Pour de l'argent, & non par tromperie
(Comme le monde est à présent bâti),
L'on vous croiroit venue en ce lieu-ci.
Que si d'ailleurs cette supercherie
Alloit jamais jusqu'à votre mari,
Quel déplaisir ! songez-y, je vous prie :
En des combats n'engagez point sa vie ;
Je suis du moins aussi mauvais que lui.
A ces raisons enfin Catelle cède.
La chose étant, poursuit-il, sans remède,
Le mieux fera que vous vous consoliez.
N'y pensez plus. Si pourtant vous vouliez...
Mais bannissons bien loin toute espérance :
Jamais mon zèle & ma persévérance
N'ont eu de vous que mauvais traitement...
Si vous vouliez, vous feriez aisément
Que le plaisir de cette jouissance
Ne seroit pas, comme il est, imparfait ;
Que reste-t-il ? le plus fort en est fait.
Tant bien fut dire & prêcher, que la dame,
Séchant ses yeux, rassérénant son âme,
Plus doux que miel à la fin l'écouta.
D'une faveur en une autre il passa,
Eut un fouris, puis après autre chose,
Puis un baiser, puis autre chose encor ;
Tant que la belle, après un peu d'effort,
Vient à son point, & le drôle en dispose.
Heureux cent fois plus qu'il n'avoit été :

Car quand l'amour d'un & d'autre côté
 Veut s'entremettre, & prend part à l'affaire,
 Tout va bien mieux, comme m'ont assuré
 Ceux que l'on tient savants en ce mystère.

Ainsi Richard jouit de ses amours,
 Vécut content, & fit force bons tours;
 Dont celui-ci peut passer à la montre.
 Pas ne voudrois en faire un plus rusé:
 Que plût à Dieu qu'en certaine rencontre
 D'un pareil cas je me fusse avisé.



LE COCU BATTU ET CONTENT

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

N'a pas longtemps de Rome revenoit
Certain cadet, qui n'y profita guère,
Et volontiers en chemin séjournoit,
Quand par hafard le galant rencontroit
Bon vin, bon gîte, & belle chambrière.
Avint qu'un jour, en un bourg arrêté,
Il vit passer une dame jolie,
Leste, pîmpante, & d'un page suivie,
Et la voyant il en fut enchanté,
La convoita, comme bien favoit faire.
Prou de pardons il avoit rapporté;
De vertu peu : chose assez ordinaire.
La dame étoit de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante, & belle,
Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien,
Fors que d'avoir un ami digne d'elle.
Tant se la mit le drôle en la cervelle,
Que dans sa peau peu ni point ne duroit :
Et s'informant comment on l'appeloit :
C'est, lui dit-on, la dame du village;
Messire Bon l'a prise en mariage,
Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris
Mais, comme il est des premiers du pays,
Son bien supplée au défaut de son âge.

Notre cadet tout ce détail apprit,
Dont il conçut espérance certaine.
Voici comment le pèlerin s'y prit.
Il renvoya dans la ville prochaine
Tous ses valets, puis s'en fut au château;
Dit qu'il étoit un jeune jouvenceau
Qui cherchoit maître, & qui savoit tout faire.
Meffire Bon, fort content de l'affaire,
Pour fauconnier le loua bien & beau,
Non toutefois sans l'avis de sa femme.
Le fauconnier plut très-fort à la dame;
Et n'étant homme en tel pourchas nouveau,
Guère ne mit à déclarer sa flamme.
Ce fut beaucoup; car le vieillard étoit
Fou de sa femme, & fort peu la quittoit,
Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.
Son fauconnier, qui pour lors le suivoit,
Eût demeuré volontiers en sa place;
La jeune dame en étoit bien d'accord;
Ils n'attendoient que le temps de mieux faire.
Quand je dirai qu'il leur en tarδοit fort
Nul n'osera soutenir le contraire.

Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
Leur inspira la ruse que voici.
La dame dit un soir à son mari:
Qui croyez-vous le plus rempli de zèle
De tous vos gens? Ce propos entendu,
Meffire Bon lui dit: J'ai toujours cru
Le fauconnier garçon sage & fidèle;
Et c'est à lui que plus je me fierois.
Vous auriez tort, répartit cette belle;
C'est un méchant; il me tint l'autre fois

Propos d'amour, dont je fus si surprise,
 Que je pensai tomber tout de mon haut ;
 Car qui croiroit une telle entreprise ?
 Dedans l'esprit il me vint aussitôt
 De l'étrangler, de lui manger la vue :
 Il tint à peu ; je n'en fus retenue
 Que pour n'oser un tel cas publier ;
 Même, à dessein qu'il ne le pût nier,
 Je fis semblant d'y vouloir condescendre ;
 Et cette nuit, sous un certain poirier,
 Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
 Mon mari, dis-je, est toujours avec moi,
 Plus par amour que doutant de ma foi ;
 Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
 Sinon la nuit, pendant son premier somme :
 D'auprès de lui tâchant de me lever,
 Dans le jardin je vous irai trouver.
 Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire.

Messire Bon se mit fort en colère.
 Sa femme dit : Mon mari, mon époux,
 Jusqu'à tantôt cachez votre courroux ;
 Dans le jardin attrapez-le vous-même :
 Vous le pourrez trouver fort aisément ;
 Le poirier est à main gauche en entrant.
 Mais il vous faut user de stratagème :
 Prenez ma jupe, & contrefaites-vous ;
 Vous entendrez son insolence extrême :
 Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups,
 Que le galant demeure sur la place.
 Je suis d'avis que le friponneau fasse
 Tel compliment à des femmes d'honneur !
 L'époux retint cette leçon par cœur.

Onc il ne fut une plus forte dupe
Que ce vieillard, bon homme au demeurant.

Le temps venu d'attraper le galant,
Messire Bon se couvrit d'une jupe,
S'encornetta, courut incontinent
Dans le jardin, où ne trouva personne :
Garde n'avoit; car, tandis qu'il frissonne,
Claque des dents, & meurt quasi de froid,
Le pèlerin, qui le tout observoit,
Va voir la dame, avec elle se donne
Tout le bon temps qu'on a, comme je croi,
Lorsqu'amour seul étant de la partie,
Entre deux draps on tient femme jolie,
Femme jolie, & qui n'est point à foi.
Quand le galant, un assez bon espace
Avec la dame eut été dans ce lieu,
Force lui fut d'abandonner la place;
Ce ne fut pas fans le vin de l'adieu.
Dans le jardin il court en diligence.
Messire Bon, rempli d'impatience,
A tous moments sa paresse maudit.
Le pèlerin, d'aussi loin qu'il le vit,
Feignit de croire apercevoir la dame
Et lui cria: Quoi donc! méchante femme,
A ton mari tu brassois un tel tour!
Est-ce le fruit de son parfait amour?
Dieu soit témoin que pour toi j'en ai honte
Et de venir ne tenois quasi compte,
Ne te croyant le cœur si perversi
Que de vouloir tromper un tel mari.
Or bien, je vois qu'il te faut un ami;
Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure.

Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'est feulement pour éprouver ta foi.
Et ne t'attends de m'induire à luxure :
Grand pécheur suis ; mais j'ai là, Dieu merci,
De ton honneur encor quelque fouci.
A monfeigneur ferois-je un tel outrage ?
Pour toi, tu viens avec un front de page !
Mais, foi de Dieu ! ce bras te châtierà ;
Et monfeigneur puis après le faura.
Pendant ces mots l'époux pleuroit de joie,
Et, tout ravi, difoit entre fes dents :
Loué foit Dieu, dont la bonté m'envoie
Femme & valet si chastes, si prudents !
Ce ne fut tout, car à grands coups de gaule
Le pèlerin vous lui froiffe une épaule ;
De horions laidement l'accoutra ;
Jusqu'au logis ainfi le convoya.

Meffire Bon eût voulu que le zèle
De fon valet n'eût été jusque-là ;
Mais, le voyant si sage & si fidèle,
Le bon hommeau des coups se confola.
Dedans le lit sa femme il retrouva ;
Lui conta tout, en lui difant : M'amie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel valet ; c'est fans doute un trésor.
Dans notre bourg je veux qu'il prenne femme :
A l'avenir traitez-le ainfi que moi.
Pas n'y faudrai, lui repartit la dame ;
Et de ceci je vous donne ma foi.

LE MARI CONFESSEUR

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

MESSIRE Artus, sous le grand roi François,
Alla servir aux guerres d'Italie;
Tant qu'il se vit, après maints beaux exploits,
Fait chevalier en grand' cérémonie.
Son général lui chauffa l'éperon;
Dont il croyoit que le plus haut baron
Ne lui dût plus contester le passage.
Si s'en revint tout fier en son village,
Où ne surprit sa femme en oraison.
Seule il l'avoit laissée à la maison;
Il la retrouve en bonne compagnie,
Dansant, sautant, menant joyeuse vie.
Et des muguets avec elle à foison.

Messire Artus ne prit goût à l'affaire;
Et ruminant sur ce qu'il devoit faire:
Depuis que j'ai mon village quitté,
Si j'étois crû, dit-il, en dignité
De cocuage & de chevalerie?
C'est moitié trop : sachons la vérité.
Pour ce s'avise, un jour de confrérie,
De se vêtir en prêtre, & confesser.
Sa femme vient à ses pieds se placer.

De prime abord font par la bonne dame
Expédiés tous les péchés menus ;
Puis, à leur tour les gros étant venus,
Force lui fut qu'elle changeât de gamme.
Père, dit-elle, en mon lit font reçus
Un gentilhomme, un chevalier, un prêtre.
Si le mari ne se fût fait connoître,
Elle en alloit enfler beaucoup plus ;
Courte n'étoit, pour fûr, la kyrielle.

Son mari donc l'interrompt là-dessus,
Dont bien lui prit. Ah! dit-il, infidèle!
Un prêtre même! A qui crois-tu parler?
A mon mari, dit la fausse femelle,
Qui d'un tel pas se fut bien démêler.
Je vous ai vu dans ce lieu vous couler,
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'est un grand cas qu'étant homme si sage
Vous n'avez fu l'énigme débrouiller!
On vous a fait, dites-vous, chevalier;
Auparavant vous étiez gentilhomme;
Vous êtes prêtre avecque ces habits.
Béni soit Dieu! dit alors le bon homme;
Je suis un fot de l'avoir si mal pris.

LE SAVETIER

UN savetier, que nous nommerons Blaise,
Prit belle femme, & fut très-avifé.
Les bonnes gens, qui n'étoient à leur aise,
S'en vont prier un marchand peu rusé
Qu'il leur prêtât, deffous bonne promesse,
Mi-muid de grain; ce que le marchand fait.
Le terme échu, ce créancier les presse,
Dieu fait pourquoi : le galant, en effet,
Crut que par là baiseroit la commère.
Vous avez trop de quoi me fatisfaire,
Ce lui dit-il, & fans débourfer rien :
Accordez-moi ce que vous savez bien.
Je songerai, répond-elle, à la chose :
Puis vient trouver Blaise tout aussitôt,
L'avertissant de ce qu'on lui propose.
Blaise lui dit : Parbleu! femme, il nous faut,
Sans coup férir, rattraper notre femme.
Tout de ce pas allez dire à cet homme
Qu'il peut venir, & que je n'y fuis point.
Je veux ici me cacher tout à point.
Avant le coup demandez la cédule;
De la donner je ne crois qu'il recule;
Puis toufferez, afin de m'avertir,
Mais haut & clair, & plutôt deux fois qu'une

Lors de mon coin vous me verrez fortir
Incontinent, de crainte de fortune.
Ainsi fut dit, ainsi s'exécuta ;
Dont le mari puis après se vanta ;
Si que chacun glofoit sur ce mystère.
Mieux eût valu touffer après l'affaire,
Dit à la belle un des plus gros bourgeois ;
Vous euffiez eu votre compte tous trois.
N'y manquez plus, sauf après de se taire.
Mais qu'en est-il, or çà, belle, entre nous ?
Elle répond : Ah ! monsieur, croyez-vous
Que nous ayons tant d'esprit que vos dames ?
Notez qu'illec, avec deux autres femmes,
Du gros bourgeois l'épouse étoit aussi.
Je penie bien, continua la belle,
Qu'en pareil cas madame en use ainsi :
Mais quoi ! chacun n'est pas si sage qu'elle.



LES DEUX AMIS

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE

A XIOCUS avec Alcibiades,
Jeunes, bien faits, galants & vigoureux,
Par bon accord, comme grands camarades,
En même nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t-il? l'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la donzelle,
Qu'il en naquit une fille si belle,
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
Le temps venu que cet objet charmant
Put pratiquer les leçons de sa mère,
Chacun des deux en voulut être amant;
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être père.
Frère, dit l'un, ah! vous ne sauriez faire
Que cet enfant ne soit vous tout craché.
Parbleu, dit l'autre, il est à vous, compère.
Je prends sur moi le hasard du péché.

LE GLOUTON

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE

A son souper un glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui seul un esturgeon.
Sans en laisser que la tête,
Il soupe; il crève. On y court;
On lui donne maints clystères
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires.
Mes amis, dit le goulou,
M'y voilà tout résolu;
Et puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout à l'heur
Le reste de mon poisson.

SŒUR JEANNE

SŒUR Jeanne, ayant fait un poupon
Jeûnoit, vivoit en sainte fille,
Toujours étoit en oraison;
Et toujours ses sœurs à la grille.
Un jour donc l'abbesse leur dit :
Vivez comme sœur Jeanne vit;
Fuyez le monde & sa sequelle.
Toutes reprirent à l'instant :
Nous ferons aussi sages qu'elle
Quand nous en aurons fait autant.

LE JUGE DE MESLE



DEUX avocats qui ne s'accordoient point
Rendoient perplexe un juge de province :
Si ne put onc découvrir le vrai point,
Tant lui sembloit que fût obscur & mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur;
Du doigt les ferre : il avoit bonne pince.
La longue échet sans faute au défendeur,
Dont renvoyé s'en va gai comme un prince.
La cour s'en plaint, & le juge repart :
Ne me blâmez, messieurs, pour cet égard :
De nouveauté dans mon fait il n'est maille;
Maint d'entre vous souvent juge au hafard,
Sans que pour ce tire à la courte paille.

LE PAYSAN

QUI AVOIT OFFENSÉ SON SEIGNEUR

UN paytan son feigneur offensa :
L'histoire dit que c'étoit bagatelle ;
Et toutefois le feigneur le tança
Fort rudement. Ce n'est chose nouvelle.
Coquin, dit-il, tu mérites la hart :
Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard ;
C'est une fin à tes pareils commune.
Mais je suis bon ; & de trois peines l'une
Tu peux choisir : ou de manger trente aulx,
J'entends fans boire & fans prendre repos ;
Ou de souffrir trente bons coups de gaules,
Bien appliqués sur tes larges épaules ;
Ou de payer sur-le-champ cent écus.

Le paytan consultant là-dessus :
Trente aulx fans boire ! ah ! dit-il en foi-même,
Je n'appris onc à les manger ainfi.
De recevoir les trente coups auffi,
Je ne le puis fans un péril extrême.
Les cent écus, c'est le pire de tous.
Incertain donc il se mit à genoux,
Et s'écria : Pour Dieu, miséricorde !

Son feigneur dit : Qu'on apporte une corde :
Quoi ! le galant m'ose répondre encor !

Le payfan, de peur qu'on ne le pendé,
Fait choix de l'ail ; & le feigneur commande
Que l'on en cueille, & furtout du plus fort.
Un après un lui-même il fait le compte :
Puis, quand il voit que son calcul se monte
A la trentaine, il les met dans un plat ;
Et cela fait, le malheureux pied-plat
Prend le plus gros, en pitié le regarde,
Mange, & rechigne, ainfi que fait un chat
Dont les morceaux font frottés de moutarde.
Il n'oseroit de la langue y toucher.
Son feigneur rit, et furtout il prend garde
Que le galant n'avale fans mâcher.
Le premier passe ; ainfi fait le deuxième.
Au tiers il dit : Que le diable y ait part !
Bref, il en fut à grand'peine au douzième,
Que s'écriant, Haro ! la gorge m'ard !
Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire !
Son feigneur dit : Ah ! ah ! sire Grégoire,
Vous avez soif ! je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas.
Or buvez donc, & buvez à votre aise ;
Bon prou vous fasse ! Holà, du vin, holà !
Mais, mon ami, qu'il ne vous en déplaise,
Il vous faudra choifir, après cela,
Des cent écus ou de la bastonnade,
Pour suppléer au défaut de l'aillade.
Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontés
Que les aux soient sur les coups précomptés ;
Car pour l'argent, par trop grosse est la somme :

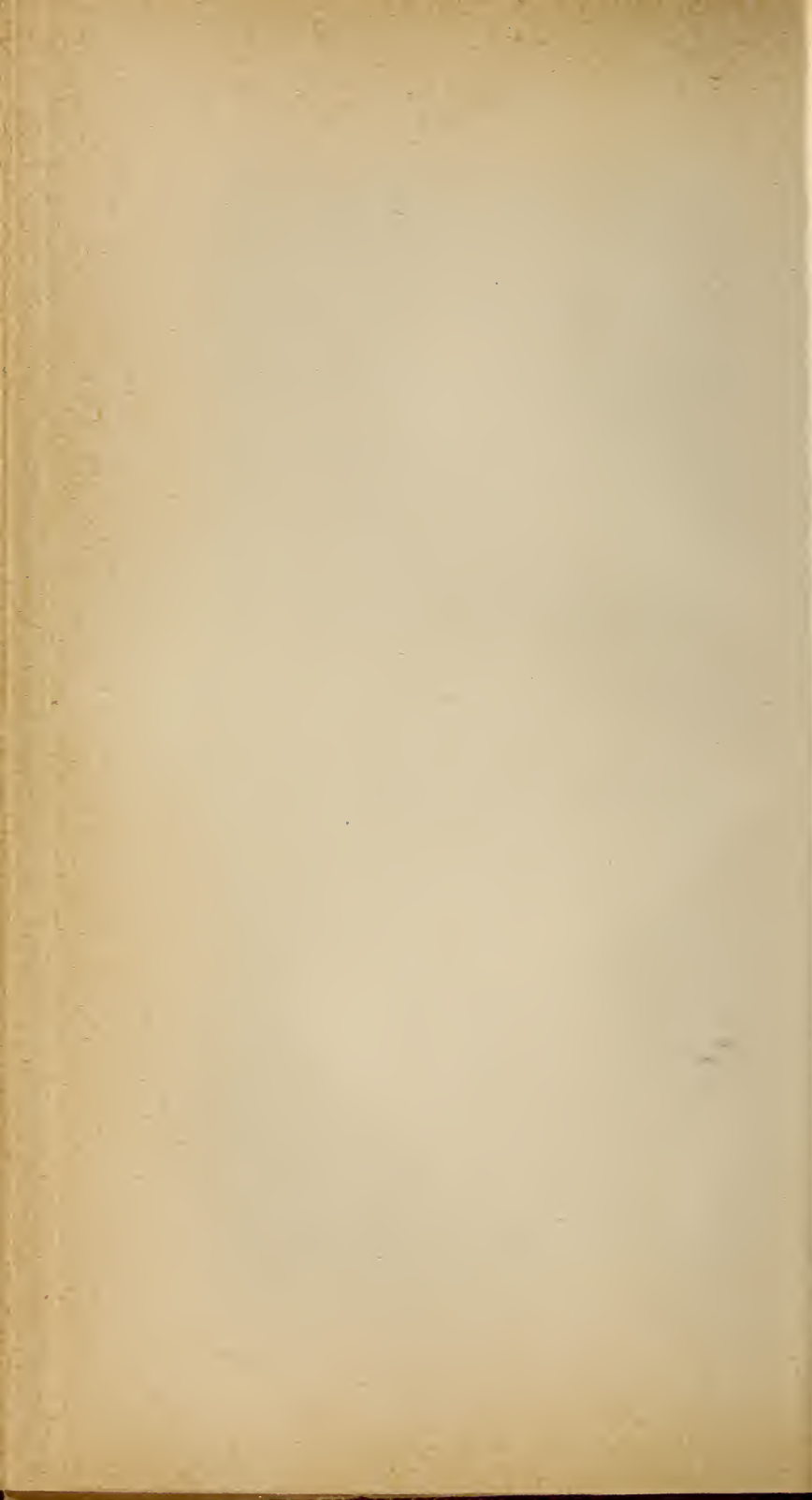
Où la trouver, moi qui fuis un pauvre homme?
 Hé bien, souffrez les trente horions,
 Dit le feigneur; mais laissons les oignons.

Pour prendre cœur, le vassal en sa panse
 Longe un long trait; se munit le dedans,
 Puis souffre un coup avec grande constance.
 Au deux, il dit : Donnez-moi patience,
 Mon doux Jésus, en tous ces accidents.
 Le tiers est rude; il en grince les dents,
 Se courbe tout, & faute de sa place.
 Au quart il fait une horrible grimace,
 Au cinq, un cri. Mais il n'est pas au bout;
 Et c'est grand cas s'il peut digérer tout.
 On ne vit onc si cruelle aventure.
 Deux forts paillards ont chacun un bâton,
 Qu'ils font tomber par poids & par mesure,
 En observant la cadence & le ton.
 Le malheureux n'a rien qu'une chanson :
 Grâce! dit-il. Mais, las! point de nouvelle;
 Car le feigneur fait frapper de plus belle,
 Juge des coups, & tient sa gravité,
 Disant toujours qu'il a trop de bonté.
 Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.
 Après vingt coups, d'un ton piteux il crie :
 Pour Dieu, cessez : hélas! je n'en puis plus.
 Son feigneur dit : Payez donc cent écus,
 Net & comptant : je fais qu'à la desferre
 Vous êtes dur; j'en fuis fâché pour vous.
 Si tout n'est prêt, votre compère Pierre
 Vous en peut bien assister entre nous.
 Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre.
 Le malheureux, n'osant presque répondre,

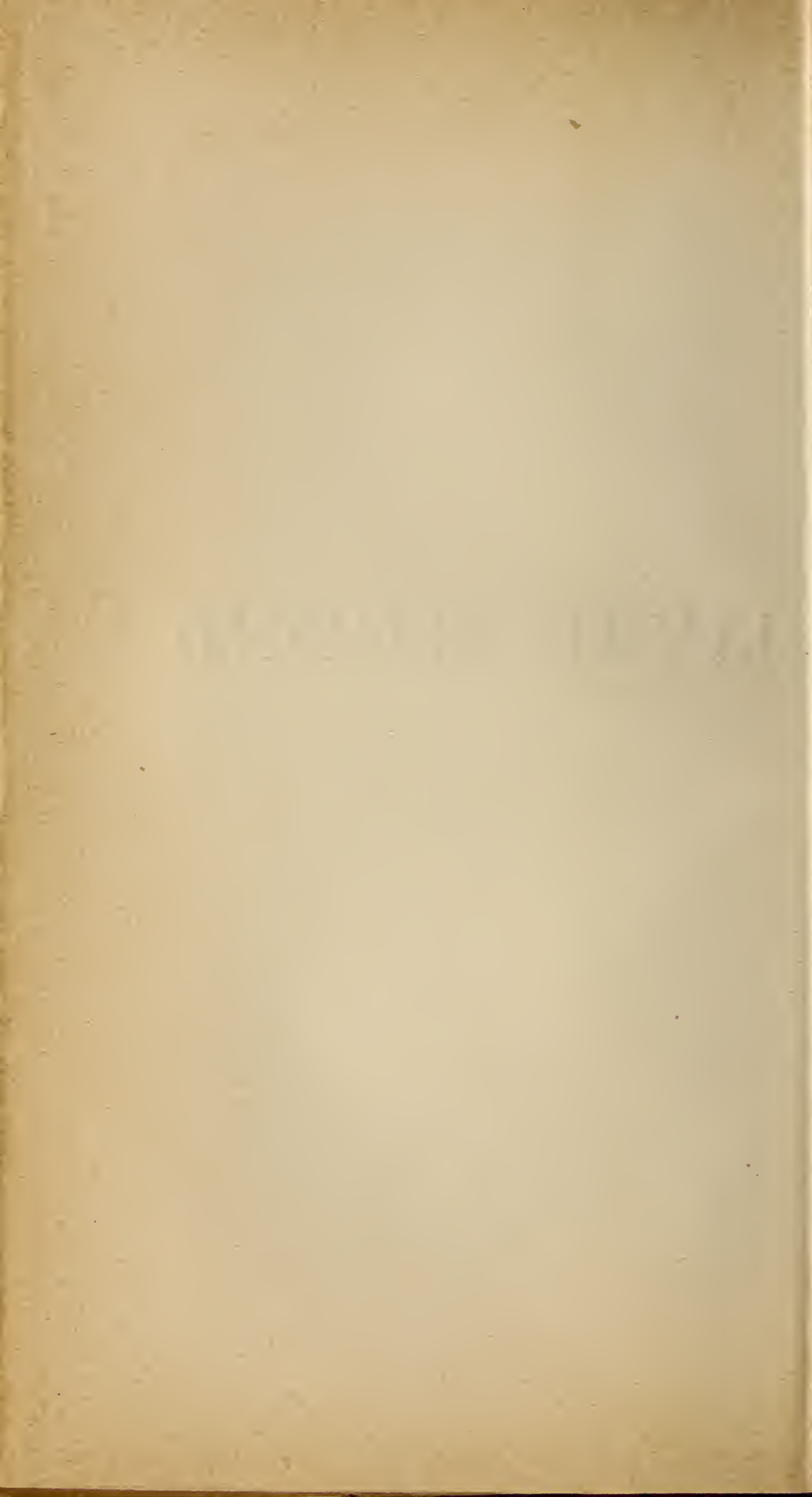
Court au magot, & dit : C'est tout mon fait.
On examine; on prend un trébuchet.
L'eau cependant lui coule de la face :
Il n'a point fait encor telle grimace.
Mais que lui fert? il convient tout payer.

C'est grand pitié quand on fâche son maître.
Ce payfan eut beau s'humilier;
Et, pour un fait assez léger peut-être,
Il se sentit enflammer le gosier,
Vider la bourse, émoucher les épaules!
Sans qu'il lui fût dessus les cent écus,
Ni pour les aulx ni pour les coups de gaules,
Fait seulement grâce d'un carolus.

FIN DU LIVRE PREMIER.



LIVRE SECOND





PRÉFACE DE LA FONTAINE

POUR LE SECOND LIVRE DE SES CONTES (1667)



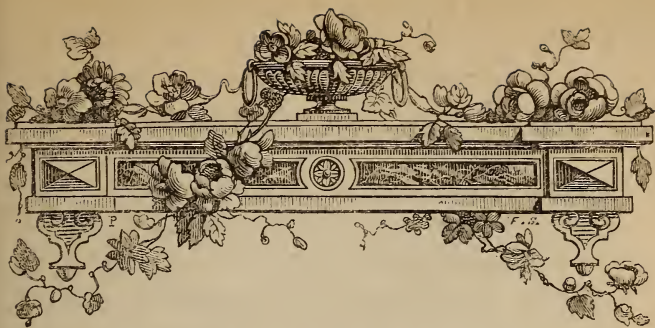
VOICI les derniers ouvrages de cette nature qui partiront des mains de l'auteur, & par conséquent la dernière occasion de justifier ses hardiesses & les licences qu'il s'est données. Nous ne parlons point des mauvaises rimes, des vers qui enjambent, des deux voyelles sans élision, ni en général de ces sortes de négligences qu'il ne se pardonneroit pas à lui-même en un autre genre de poésie, mais qui sont inséparables, pour ainsi dire, de celui-ci. Le trop grand soin de les éviter jetteroit un faiseur de contes en de longs détours, en des récits aussi froids que beaux, en des contraintes fort inutiles, & lui feroit négliger le plaisir du cœur pour travailler à la satisfaction de l'oreille. Il faut laisser les narrations étudiées pour les grands sujets, & ne pas faire un poëme épique des aventures de Renaud d'Ast. Quand celui qui a rimé ces nouvelles y auroit apporté tout le soin & l'exactitude qu'on lui demande, outre que ce soin s'y remarqueroit d'autant plus qu'il y est moins nécessaire, & que cela contrevient aux préceptes de Quintilien, encore l'auteur n'auroit-il pas satisfait au principal point, qui est

d'attacher le lecteur, de le réjouir, d'attirer malgré lui son attention, de lui plaire enfin : car, comme l'on sait, le secret de plaire ne consiste pas toujours en l'ajustement, ni même en la régularité; il faut du piquant & de l'agréable, si l'on veut toucher. Combien voyons-nous de ces beautés régulières qui ne touchent point, et dont personne n'est amoureux! Nous ne voulons pas ôter aux modernes la louange qu'ils ont méritée. Le beau tour de vers, le beau langage, la justesse, les bonnes rimes, sont des perfections en un poète; cependant, que l'on considère quelques-unes de nos épigrammes où tout cela se rencontre, peut-être y trouvera-t-on beaucoup moins de sel, j'oserois dire encore bien moins de grâces, qu'en celles de Marot & de Saint-Gelais, quoique les ouvrages de ces derniers soient presque tous pleins de ces mêmes fautes qu'on nous impute. On dira que ce n'étoient pas des fautes en leur siècle, & que c'en sont de très-grandes au nôtre. A cela nous répondons par un même raisonnement, & disons, comme nous avons déjà dit, que c'en seroient en effet dans un autre genre de poésie, mais que ce n'en sont point dans celui-ci. Feu M. de Voiture en est le garant. Il ne faut que lire ceux de ses ouvrages où il fait revivre le caractère de Marot; car notre auteur ne prétend pas que la gloire lui en soit due, ni qu'il ait mérité non plus de grands applaudissements du public pour avoir rimé quelques contes. Il s'est véritablement engagé dans une carrière toute nouvelle, & l'a fournie le mieux qu'il a pu, prenant tantôt un chemin, tantôt l'autre, & marchant toujours plus assurément quand il a suivi la manière de nos vieux poètes, QUORUM IN HAC RE IMITARI NEGLIGENTIAM EXOPTAT POTIUS QUAM ISTORUM DILIGENTIAM.

Mais, en disant que nous voulions passer ce point-là, nous nous sommes insensiblement engagés à l'examiner. Et possible n'a-ce pas été inutilement ; car il n'y a rien qui ressemble mieux à des fautes que ces licences. Venons à la liberté que l'auteur se donne de tailler dans le bien d'autrui ainsi que dans le sien propre, sans qu'il en excepte les nouvelles même les plus connues, ne s'en trouvant point d'inviolable pour lui. Il retranche, il amplifie, il change les incidents & les circonstances, quelquefois le principal événement & la suite ; enfin, ce n'est plus la même chose, c'est proprement une nouvelle nouvelle ; & celui qui l'a inventée auroit bien de la peine à reconnoître son propre ouvrage. NON SIC DECET CONTAMINARI FABULAS, diront les critiques. Et comment ne le diroient-ils pas ? ils ont bien fait le même reproche à Térence ; mais Térence s'est moqué d'eux, & a prétendu avoir droit d'en user ainsi. Il a mêlé du sien parmi les sujets qu'il a tirés de Ménandre, comme Sophocle et Euripide ont mêlé du leur parmi ceux qu'ils ont tirés des écrivains qui les précédoient, n'épargnant histoire ni fable où il s'agissoit de la bienséance et des règles du dramatique. Ce privilège cessera-t-il à l'égard des contes faits à plaisir ? & faudra-t-il avoir dorénavant plus de respect & plus de religion, s'il est permis d'ainsi dire, pour le mensonge, que les anciens n'en ont eu pour la vérité ? Jamais ce qu'on appelle un bon conte ne passe d'une main à l'autre sans recevoir quelque nouvel embellissement.

D'où vient donc, nous pourra-t-on dire, qu'en beaucoup d'endroits l'auteur retranche au lieu d'encherir ? Nous en demeurons d'accord ; & il le fait pour éviter la longueur & l'obscurité, deux défauts intolérables

dans ces matières, le dernier surtout ; car, si la clarté est recommandable en tous les ouvrages de l'esprit, on peut dire qu'elle est nécessaire dans les récits, où une chose, la plupart du temps, est la suite & la dépendance d'une autre, où le moindre fonde quelquefois le plus important ; en sorte que si le fil vient une fois à se rompre, il est impossible au lecteur de le renouer. D'ailleurs, comme les narrations en vers sont très-malaisées, il se faut charger de circonstances le moins qu'on peut ; par ce moyen vous vous soulagez vous-même, & vous soulagez aussi le lecteur, à qui l'on ne sauroit manquer d'apprêter des plaisirs sans peine. Que si l'auteur a changé quelques incidents et même quelques catastrophes, ce qui préparoit cette catastrophe & la nécessité de la rendre heureuse l'y ont contraint. Il a cru que dans ces sortes de contes chacun devoit être content à la fin : cela plaît toujours au lecteur, à moins qu'on ne lui ait rendu les personnes trop odieuses. Mais il n'en faut point venir là, si l'on peut, ni faire rire & pleurer dans une même nouvelle. Cette bigarrure déplaît à Horace sur toutes choses ; il ne veut pas que nos compositions ressemblent aux grotesques, & que nous fassions un ouvrage moitié jemme, moitié poisson. Ce sont les raisons générales que l'auteur a eues. On en pourroit encore alléguer de particulières, & défendre chaque endroit ; mais il faut laisser quelque chose à faire à l'habileté & à l'indulgence des lecteurs. Ils se contenteront donc de ces raisons-ci. Nous les aurions mises un peu plus en jour & fait valoir davantage, si l'étendue des préfaces l'avoit permis.



LIVRE SECOND

LE FAISEUR D'OREILLES

ET LE

RACCOMMODEUR DE MOULES

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES
ET D'UN CONTE DE BOCCACE

SIRE Guillaume, allant en marchandise,
Laiſſa ſa femme enceinte de ſix mois,
Simple, jeunette, & d'afſez bonne guiſe,
Nommée Alix, du pays champenois.

Compère André l'alloit voir quelquefois :

A quel deſſein ? Beſoin n'eſt de le dire,

Et Dieu le fait. C'étoit un maître ſire ;

Il ne tendoit guère en vain ſes filets ;

Ce n'étoit pas autrement ſa coutume :

Sage eût été l'oifeau qui de ſes rets

Se fût ſauvé ſans laiſſer quelque plume.

Alix étoit fort neuve sur ce point,
Le trop d'esprit ne l'incommodoit point,
De ce défaut on n'accusoit la belle ;
Elle ignoroit les malices d'amour ;
La pauvre dame alloit tout devant elle,
Et n'y savoit ni finesse ni tour.
Son mari donc se trouvant en emplette,
Elle au logis, en sa chambre feulette,
André survient, qui sans long compliment
La confidère, & lui dit froidement :
Je m'ébahis comme au bout du royaume
S'en est allé le compère Guillaume
Sans achever l'enfant que vous portez ;
Car je vois bien qu'il lui manque une oreille ;
Votre couleur me le démontre assez,
En ayant vu mainte épreuve pareille.
Bonté de Dieu ! reprit-elle aussitôt,
Que dites-vous ! quoi ! d'un enfant monaut
J'accoucherai ! N'y avez-vous remède ?
Si dà, fit-il, je vous puis donner aide
En ce besoin, & vous jurerai bien
Qu'autre que vous ne m'en feroit tant faire ;
Le mal d'aútrui ne me tourmente en rien,
Fors excepté ce qui touche au compère ;
Quant à ce point je m'y ferois mourir.
Or essayons, sans plus en discourir,
Si je suis maître à forger des oreilles.
Souvenez-vous de les rendre pareilles,
Reprit la femme. Allez, n'ayez souci,
Répliqua-t-il ; je prends sur moi ceci.
Puis le galant montre ce qu'il fait faire.
Tant ne fut nice (encor que nice fût)
Madame Alix, que le jeu ne lui plût.

Philosopher ne faut pour cette affaire
André vaquoit de grande affection
A son travail, faisant ore un tendon,
Ore un repli, puis quelque cartilage,
Et n'y plaignant l'étoffe & la façon.
Demain, dit-il, nous polirons l'ouvrage,
Puis le mettrons en sa perfection,
Tant & si bien qu'en ayez bonne issue.
Je vous en fuis, dit-elle, bien tenue :
Bon fait avoir ici-bas un ami.

Le lendemain, pareille heure venue,
Compère André ne fut pas endormi :
Il s'en alla chez la pauvre innocente.
Je viens, dit-il, toute affaire cessante,
Pour achever l'oreille que savez.
Et moi, dit-elle, allois par un message
Vous avertir de hâter cet ouvrage :
Montons en haut. Dès qu'ils furent montés,
On poursuivit la chose commencée.
Tant fut ouvré, qu'Alix dans la pensée
Sur cette affaire un scrupule se mit ;
Et l'innocente au bon apôtre dit :
Si cet enfant avoit plusieurs oreilles,
Ce ne feroit à vous bien besogné.
Rien, rien dit-il ; à cela j'ai soigné :
Jamais ne faux en rencontres pareilles

Sur le métier l'oreille étoit encor
Quand le mari revient de son voyage ;
Careffe Alix, qui du premier abord,
Vous aviez fait, dit-elle, un bel ouvrage !
Nous en tenions sans le compère André,

Et notre enfant d'une oreille eût manqué.
Souffrir n'ai pu chose tant indécente ;
Sire André donc, toute affaire cessante,
En a fait une : il ne faut oublier
De l'aller voir, & l'en remercier ;
De tels amis on a toujours affaire.
Sire Guillaume, au discours qu'elle fit,
Ne comprenant comme il se pouvoit faire
Que son épouse eût eu si peu d'esprit,
Par plusieurs fois lui fit faire un récit
De tout le cas ; puis, outré de colère,
Il prit une arme à côté de son lit,
Voulut tuer la pauvre Champenoise,
Qui prétendoit ne l'avoir mérité.
Son innocence & sa naïveté
En quelque forte apaisèrent la noise.
Hélas ! monsieur, dit la belle en pleurant,
En quoi vous puis-je avoir fait du dommage ?
Je n'ai donné vos draps ni votre argent,
Le compte y est ; & quant au demeurant,
André me dit, quand il parfit l'enfant,
Qu'en trouveriez plus que pour votre usage :
Vous pouvez voir ; si je mens, tuez-moi ;
Je m'en rapporte à votre bonne foi.
L'époux, fortant quelque peu de colère,
Lui répondit : Or bien, n'en parlons plus ;
On vous l'a dit, vous avez cru bien faire ;
J'en suis d'accord : contester là-dessus
Ne produiroit que discours superflus.
Je n'ai qu'un mot : faites demain en forte
Qu'en ce logis j'attrape le galant :
Ne parlez point de notre différent ;
Soyez secrète, ou bien vous êtes morte.

Il vous le faut avoir adroitement.
Me feindre absent, en un second voyage,
Et lui mander, par lettre ou par message,
Que vous avez à lui dire deux mots.
André viendra; puis de quelque propos
L'amuferez, fans toucher à l'oreille;
Car elle est faite, il n'y manque plus rien.

Notre innocente exécuta très-bien
L'ordre donné. Ce ne fut pas merveille;
La crainte donne aux bêtes de l'esprit.
André venu, l'époux guère ne tarde,
Monte, & fait bruit. Le compagnon regarde
Où se sauver : nul endroit; il ne vit
Qu'une ruelle, en laquelle il se mit.

Le mari frappe : Alix ouvre la porte,
Et de la main fait signe incontinent
Qu'en la ruelle est caché le galant.
Sire Guillaume étoit armé de forte
Que quatre Andrés n'auroient pu l'étonner
Il fort pourtant, & va querir main-forte,
Ne le voulant fans doute affaffiner,
Mais quelque oreille au pauvre homme couper
Peut-être pis, ce qu'on coupe en Turquie,
Pays cruel & plein de barbarie.
C'est ce qu'il dit à sa femme tout bas;
Puis l'emmena, fans qu'elle osât rien dire;
Ferma très-bien la porte sur le sire.

André se crut forti d'un mauvais pas,
Et que l'époux ne favoit nulle chose.
Sire Guillaume, en rêvant à son cas,

Change d'avis, en foi-même propose
 De se venger avecque moins de bruit,
 Moins de scandale, & beaucoup plus de fruit.
 Alix, dit-il, allez querir la femme
 De fire André; contez-lui votre cas
 De bout en bout; courez, n'y manquez pas;
 Pour l'amener, vous direz à la dame
 Que son mari court un péril très-grand;
 Que je vous ai parlé d'un châtement
 Qui la regarde, & qu'aux faiseurs d'oreilles
 On fait souffrir en rencontres pareilles;
 Chose terrible, & dont le seul penser
 Vous fait dresser les cheveux à la tête;
 Que son époux est tout près d'y passer;
 Qu'on n'attend qu'elle afin d'être à la fête;
 Que toutefois, comme elle n'en peut mais,
 Elle pourra faire changer la peine.
 Amenez-l', courez; je vous promets
 D'oublier tout, moyennant qu'elle vienne.
 Madame Alix, bien joyeuse, s'en fut
 Chez fire André, dont la femme accourut
 En diligence & quasi hors d'haleine;
 Puis monta seule, &, ne voyant André,
 Crut qu'il étoit quelque part enfermé.

Comme la dame étoit en ces alarmes,
 Sire Guillaume, ayant quitté ses armes,
 La fait asseoir, & puis commence ainsi :
 L'ingratitude est mère de tout vice :
 André m'a fait un notable service;
 Par quoi, devant que vous sortiez d'ici,
 Je lui rendrai, si je puis la pareille.
 En mon absence, il a fait une oreille

Au fruit d'Alix; je veux d'un si bon tour
Me revancher, & je pense une chose :
Tous vos enfants ont le nez un peu court;
Le moule en est assurément la cause :
Or je les fais des mieux raccommo-der.
Mon avis donc est que, sans retarder,
Nous pourvoyions de ce pas à l'affaire.
Disant ces mots, il vous prend la commère,
Et près d'André la jeta sur le lit,
Moitié raisin, moitié figue, en jouit.
La dame prit le tout en patience;
Bénit le ciel de ce que la vengeance
Tomboit sur elle, & non sur sire André,
Tant elle avoit pour lui de charité.
Sire Guillaume étoit de son côté
Si fort ému, tellement irrité,
Qu'à la pauvrete il ne fit nulle grâce
Du talion, rendant à son époux
Fèves pour pois, & pain blanc pour fouace.

Qu'on dit bien vrai que se venger est doux!
Très-sage fut d'en user de la forte :
Puisqu'il vouloit son honneur réparer,
Il ne pouvoit mieux que par cette porte
D'un tel affront, à mon sens, se tirer.
André vit tout, & n'osa murmurer :
Jugea des coups, mais ce fut sans rien dire,
Et loua Dieu que le mal n'étoit pire.
Pour une oreille il auroit composé;
Sortir à moins, c'étoit pour lui merveilles.
Je dis à moins; car mieux vaut, tout prisé,
Cornes gagner que perdre ses oreilles.

LES CORDELIERS DE CATALOGNE

NOUVELLE TIRÉE DES CENT NOUVELLES
NOUVELLES

JE VEUX vous conter la befogne
Des cordeliers de Catalogne :
Befogne où ces pères en Dieu
Témoignèrent en certain lieu
Une charité si fervente,
Que mainte femme en fut contente,
Et crut y gagner paradis.
Telles gens par leurs bons avis
Mettent à bien les jeunes âmes,
Tirent à foi filles & femmes,
Se favent emparer du cœur,
Et dans la vigne du Seigneur
Travaillent ainsi qu'on peut croire,
Et qu'on verra par cette histoire.

Au temps que le sexe vivoit
Dans l'ignorance, & ne favoit
Glofer encor sur l'Évangile
(Temps à coter fort difficile),
Un essaim de frères mineurs,
Pleins d'appétit & beaux dîneurs,
S'alla jeter dans une ville
En jeunes beautés très-fertile.

Pour des galants, peu s'en trouvoit;
De vieux maris, il en pleuvoit.
A l'abord une confrérie
Par les bons pères fut bâtie.
Femme n'étoit qui n'y courût,
Qui ne s'en mît, & qui ne crût
Par ce moyen être fauvée :
Puis quand leur foi fut éprouvée,
On vint au véritable point.
Frère André ne marchanda point,
Et leur fit ce beau petit prêche :
Si quelque chose vous empêche
D'aller tout droit en paradis,
C'est d'épargner pour vos maris
Un bien dont ils n'ont plus que faire
Quand ils ont pris leur nécessaire,
Sans que jamais il vous ait plu
Nous faire part du superflu.
Vous me direz que notre usage
Répugne aux dons du mariage :
Nous l'avouons; & Dieu merci,
Nous n'aurions que voir en ceci,
Sans le soin de vos consciences.
La plus griève des offenses,
C'est d'être ingrate; Dieu l'a dit :
Pour cela Satan fut maudit.
Prenez-y garde; & de vos restes
Rendez grâce aux bontés célestes,
Nous laissant dîmer sur un bien
Qui ne vous coûte presque rien.
C'est un droit, ô troupe fidèle!
Qui vous témoigne notre zèle;
Droit authentique & bien signé,

Que les papes nous ont donné;
Droit, enfin, & non pas aumône :
Toute femme doit en personne
S'en acquitter trois fois le mois
Vers les enfants de saint François.
Cela fondé sur l'Écriture :
Car il n'est bien dans la nature
(Je le répète, écoutez-moi,)
Qui ne subisse cette loi
De reconnoissance & d'hommage.
Or, les œuvres de mariage
Étant un bien, comme savez,
Ou favoir chacune devez,
Il est clair que dîme en est due.
Cette dîme fera reçue
Selon notre petit pouvoir :
Quelque peine qu'il faille avoir,
Nous la prendrons en patience :
N'en faites point de conscience :
Nous sommes gens qui n'avons pas
Toutes nos aïses ici-bas.
Au reste, il est bon qu'on vous dise
Qu'entre la chair & la chemise
Il faut cacher le bien qu'on fait :
Tout ceci doit être secret
Pour vos maris & pour tout autre.
Voici trois beaux mots de l'apôtre,
Qui font à notre intention :
Foi, charité, discrétion.

Frère André, par cette éloquence,
Satisfit fort son audience,
Et passa pour un Salomon :

Peu dormirent à son sermon.
 Chaque femme, ce dit l'histoire,
 Gardait très-bien dans sa mémoire,
 Et mieux encore dedans son cœur,
 Le discours du prédicateur.
Ce n'est pas tout, il s'exécute :
 Chacune accourt; grande dispute
 A qui la première paiera :
 Mainte bourgeoise murmura
 Qu'au lendemain on l'eût remise.
 Et notre mère sainte Église,
 Ne sachant comme renvoyer
 Cet escadron prêt à payer,
 Fut contrainte enfin de leur dire :
 De par Dieu, souffrez qu'on respire;
 C'en est assez pour le présent;
 On ne peut faire qu'en faisant.
 Réglez votre temps sur le nôtre;
 Aujourd'hui l'une, & demain l'autre :
 Tout avec ordre; &, croyez-nous,
 On en va mieux quand on va doux.
 Le sexe fuit cette sentence :
 Jamais de bruit pour la quittance,
 Trop bien quelque collation,
 Et le tout par dévotion.
 Puis de trinquer à la commère.
 Je laisse à penser quelle chère
 Faisoit alors frère Frappart.
 Tel d'entre eux avoit pour sa part
 Dix jeunes femmes bien payantes,
 Frisques, gaillardes, attrayantes :
 Tel aux douze & quinze passoit;
 Frère Roc à vingt se chauffoit.

Tant & si bien que les donzelles,
Pour se montrer plus ponctuelles,
Payoient deux fois assez souvent :
Dont il avint que le couvent,
Las enfin d'un tel ordinaire,
Après avoir à cette affaire
Vaqué cinq ou six mois entiers,
Eût fait crédit bien volontiers :
Mais les donzelles, scrupuleuses,
De s'acquitter étoient soigneuses,
Croyant faillir en retenant
Un bien à l'ordre appartenant.
Point de dîmes accumulées.
Il s'en trouva de si zélées,
Que par avance elles payoient.
Les beaux pères n'expédioient
Que les fringantes & les belles,
Enjoignant aux sempiternelles
De porter en bas leur tribut;
Car dans ces dîmes de rebut
Les lais trouvoient encore à frire.
Bref, à peine il se pourroit dire
Avec combien de charité
Le tout étoit exécuté.

Il avint qu'une de la bande,
Qui vouloit porter son offrande
Un beau soir, en chemin faisant,
Et son mari la conduisant,
Lui dit : Mon Dieu ! j'ai quelque affaire
Là dedans avec certain frère ;
Ce fera fait dans un moment.
L'époux répondit brusquement :

Quoi? quelle affaire? êtes-vous folle?
Il est minuit, sur ma parole :
Demain vous direz vos péchés ;
Tous les bons pères sont couchés.
Cela n'importe, dit la femme.
Hé, par Dieu, si! dit-il, madame,
Je tiens qu'il importe beaucoup;
Vous ne bougerez pour ce coup.
Qu'avez-vous fait? & quelle offense
Preffe ainsi votre conscience?
Demain matin, j'en suis d'accord.
Ah! monsieur, vous me faites tort,
Reprit-elle; ce qui me preffe,
Ce n'est pas d'aller à confesse,
C'est de payer; car, si j'attends,
Je ne le pourrai de longtemps;
Le frère aura d'autres affaires. —
Quoi payer? — La dîme aux bons pères. —
Quelle dîme? — Savez-vous pas? —
Moi, je le fais! — C'est un grand cas,
Que toujours femme aux moines donne... —
Mais cette dîme, ou cette aumône,
La saurai-je point à la fin?
Voyez, dit-elle, qu'il est fin!
N'entendez-vous pas ce langage?
C'est des œuvres de mariage.
Quelles œuvres? reprit l'époux. —
Eh! là! monsieur, c'est ce que nous.....
Mais j'aurois payé depuis l'heure;
Vous êtes cause qu'en demeure
Je me trouve présentement,
Et cela, je ne fais comment,
Car toujours je suis coutumière

De payer toute la première.

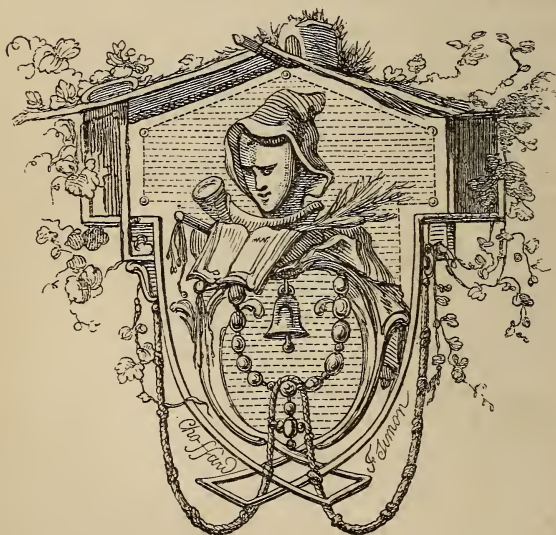
L'époux, rempli d'étonnement,
 Eut cent penfers en un moment;
 Il ne fut que dire & que croire.
 Enfin pour apprendre l'histoire
 Il se tut, il se contraignit;
 Du secret, fans plus, se plaignit,
 Par tant d'endroits tourna sa femme,
 Qu'il apprit que mainte autre dame
 Payoit la même pension :
 Ce lui fut consolation.
 Sachez, dit la pauvre innocente,
 Que pas une n'en est exempte :
 Votre sœur paie à frère Aubry;
 La baillie au père Fabry;
 Son alteffe à frère Guillaume,
 Un des beaux moines du royaume.
 Moi, qui paie à frère Girard,
 Je voulois lui porter ma part.

Que de maux la langue nous cause!
 Quand ce mari fut toute chose,
 Il résolut premièrement
 D'en avertir secrètement
 Monseigneur, puis les gens de ville.
 Mais comme il étoit difficile
 De croire un tel cas dès l'abord,
 Il voulut avoir le rapport
 Du drôle à qui payoit sa femme.
 Le lendemain devant la dame
 Il fait venir frère Girard,
 Lui porte à la gorge un poignard,

Lui fait conter tout le mystère.
Puis, ayant enfermé ce frère,
A double clef, bien garrotté,
Et la dame d'autre côté,
Il va partout conter sa chance.
Au logis du prince il commence;
Puis il descend chez l'échevin;
Puis il fait sonner le tocsin.
Toute la ville en est troublée,
On court en foule à l'assemblée,
Et le sujet de la rumeur
N'est point fu du peuple dîmeur.

Chacun opine à la vengeance.
L'un dit qu'il faut en diligence
Aller massacrer ces cagots;
L'autre dit qu'il faut de fagots
Les entourer dans leur repaire,
Et brûler gens & monastère;
Tel veut qu'ils soient à l'eau jetés,
Dedans leurs frocs empaquetés,
Afin que cette pépinière,
Flottant ainsi sur la rivière,
S'en aille apprendre à l'univers
Comment on traite les pervers.
Tel invente un autre supplice,
Et chacun selon son caprice;
Bref, tous conclurent à la mort;
L'avis du feu fut le plus fort.
On court au couvent tout à l'heure;
Mais, par respect de la demeure,
L'arrêt ailleurs s'exécuta;
Un bourgeois sa grange prêta;

La penaille, ensemble enfermée,
Fut en peu d'heures consumée,
Les maris fautant alentour,
Et dansant au son du tambour.
Rien n'échappa de leur colère,
Ni moinillon, ni béat père:
Robes, manteaux, & capuchons,
Tout fut brûlé comme cochons;
Tous périrent dedans les flammes.
Je ne fais ce qu'on fit des femmes:
Pour le pauvre frère Girard,
Il avoit eu son fait à part.



LE BERCEAU

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

NON loin de Rome un hôtelier étoit,
Sur le chemin qui conduit à Florence,
Homme fans bruit, & qui ne se piquoit
De recevoir gens de grosse dépense:
Même chez lui rarement on gîtoit.
Sa femme étoit encor de bonne affaire,
Et ne passoit de beaucoup les trente ans.
Quant au surplus, ils avoient deux enfants;
Garçon d'un an, fille en âge d'en faire.
Comme il arrive en allant et venant,
Pinucio, jeune homme de famille,
Jeta si bien les yeux sur cette fille,
Tant la trouva gracieuse & gentille,
D'esprit si doux & d'air tant attrayant,
Qu'il s'en piqua: très-bien le lui fut dire;
Muet n'étoit, elle fourde non plus;
Dont il avint qu'il faut par-dessus
Ces longs soupirs & tout ce vain martyre.
Se sentir pris, parler, être écouté,
Ce fut tout un; car la difficulté
Ne gifoit pas à plaire à cette belle:
Pinuce étoit gentilhomme bien fait;
Et jusque-là la fille n'avoit fait

Grand cas des gens de même étoffe qu'elle :
 Non qu'elle crût pouvoir changer d'état ;
 Mais elle avoit, nonobstant son jeune âge,
 Le cœur trop haut, le goût trop délicat,
 Pour s'en tenir aux amours de village.
 Colette donc (ainfi l'on l'appeloit),
 En mariage à l'envi demandée,
 Rejetoit l'un, de l'autre ne vouloit,
 Et n'avoit rien que Pinuce en l'idée.
 Longs pourparlers avecque son amant
 N'étoient permis; tout leur faisoit obstacle.
 Les rendez-vous & le foulagement
 Ne se pouvoient, à moins que d'un miracle.
 Cela ne fit qu'irriter leurs esprits.
 Ne gênez point, je vous en donne avis,
 Tant vos enfans, ô vous pères & mères;
 Tant vos moitiés, vous époux & maris :
 C'est où l'Amour fait le mieux ses affaires.

Pinucio, certain soir qu'il faisoit
 Un temps fort brun, s'en vient, en compagnie
 D'un sien ami, dans cette hôtellerie
 Demander gîte. On lui dit qu'il venoit
 Un peu trop tard. Monsieur, ajouta l'hôte,
 Vous savez bien comme on est à l'étroit
 Dans ce logis; tout est plein jusqu'au toit :
 Mieux vous vaudroit passer outre, sans faute :
 Ce gîte n'est pour gens de votre état.
 N'avez-vous point encor quelque grabat,
 Reprit l'amant, quelque coin de réserve ?
 L'hôte repart : Il ne nous reste plus
 Que notre chambre, où deux lits sont tendus ;
 Et de ces lits il n'en est qu'un qui serve

Aux furvenants; l'autre, nous l'occupons.
Si vous voulez coucher de compagnie,
Vous & monsieur, nous vous hébergerons.
Pinuce dit: Volontiers; je vous prie
Que l'on nous serve à manger au plus tôt.
Leur repas fait, on les conduit en haut.

Pinucio, sur l'avis de Colette,
Marque de l'œil comme la chambre est faite:
Chacun couché, pour la belle on montoit
Un lit de camp; celui de l'hôte étoit
Contre le mur, attendant à la porte;
Et l'on avoit placé de même sorte,
Tout vis-à-vis, celui du furvenant;
Entre les deux un berceau pour l'enfant,
Et toutefois plus près du lit de l'hôte.
Cela fit faire une plaifante faute
A cet ami qu'avoit notre galant.
Sur le minuit, que l'hôte apparemment
Devoit dormir, l'hôtesse en faire autant,
Pinucio, qui n'attendoit que l'heure,
Et qui comptoit les moments de la nuit,
Son temps venu, ne fait longue demeure,
Au lit de camp s'en va droit & sans bruit.
Pas ne trouva la pucelle endormie,
J'en jurerois. Colette apprit un jeu
Qui, comme on fait, lasse plus qu'il n'ennuie.
Trêve se fit, mais elle dura peu:
Larcins d'amour ne voulant longue pause.
Tout à merveille alloit au lit de camp,
Quand cet ami qu'avoit notre galant,
Pressé d'aller mettre ordre à quelque chose,
Qu'honnêtement exprimer je ne puis,

Voulut fortir, & ne put ouvrir l'huis
Sans enlever le berceau de sa place,
L'enfant avec, qu'il mit près de leur lit;
Le détourner auroit fait trop de bruit.
Lui revenu, près de l'enfant il passe,
Sans qu'il daignât le remettre en son lieu;
Puis se recouche, & quand il plut à Dieu
Se rendormit. Après un peu d'espace,
Dans le logis je ne fais quoi tomba.
Le bruit fut grand; l'hôtesse s'éveilla,
Puis alla voir ce que cepouvoit être.
A son retour le berceau la trompa.
Ne le trouvant joignant le lit du maître,
Saint Jean, dit-elle en soi-même aussitôt,
J'ai pensé faire une étrange bévue:
Près de ces gens je me suis, peu s'en faut,
Remise au lit en chemise ainsi nue:
C'étoit pour faire un bon charivari.
Dieu soit loué que ce berceau me montre
Que c'est ici qu'est couché mon mari!
Disant ces mots, auprès de cet ami
Elle se met. Fol ne fut, n'étourdi,
Le compagnon, dedans un tel rencontre;
La mit en œuvre, & sans témoigner rien
Il fit l'époux, mais il le fit trop bien.
Trop bien! je faux: & c'est tout le contraire,
Il le fit mal; car qui le veut bien faire
Doit en besogne aller plus doucement.
Aussi l'hôtesse eut quelque étonnement.
Qu'a mon mari? dit-elle; & quelle joie
Le fait agir en homme de vingt ans?
Prenons ceci, puisque Dieu nous l'envoie;
Nous n'aurons pas toujours tel passé-temps.

Elle n'eut dit ces mots entre ses dents,
Que le galant recommence la fête.
La dame étoit de bonne emplette encor ;
J'en ai, je crois, dit un mot dans l'abord :
Chemin faisant, c'étoit fortune honnête.

Pendant cela, Colette, appréhendant
D'être surprise avecque son amant,
Le renvoya, le jour venant à poindre.
Pinucio, voulant aller rejoindre
Son compagnon, tomba tout de nouveau
Dans cette erreur que caufoit le berceau ;
Et pour son lit il prit le lit de l'hôte.
Il n'y fut pas qu'en abaissant sa voix
(Gens trop heureux font toujours quelque faute
Ami, dit-il, pour beaucoup je voudrois
Te pouvoir dire à quel point va ma joie.
Je te plains fort que le ciel ne t'envoie
Tout maintenant même bonheur qu'à moi.
Ma foi ! Colette est un morceau de roi.
Si tu favois ce que vaut cette fille !
J'en ai bien vu, mais de telle, entre nous,
Il n'en est point. C'est bien le cuir plus doux,
Le corps mieux fait, la taille plus gentille ;
Et des tetons ! je ne te dis pas tout.
Quoi qu'il en soit, avant que d'être au bout
Gaillardement fix postes se font faites ;
Six de bon compte, & ce ne font fornettes.

D'un tel propos l'hôte tout étourdi
D'un ton confus gronda quelques paroles.
L'hôteffe dit tout bas à cet ami,
Qu'elle prenoit toujours pour son mari :

Ne reçois plus chez toi ces têtes folles ;
 N'entends-tu point comme ils font en débat ?
 En son séant l'hôte sur son grabat
 S'étant levé, commence à faire éclat.
 Comment ! dit-il d'un ton plein de colère,
 Vous veniez donc ici pour cette affaire !
 Vous l'entendez ! & je vous fais bon gré
 De vous moquer encor comme vous faites
 Prétendez-vous, beau monsieur que vous êtes,
 En demeurer quitte à si bon marché ?
 Quoi ! ne tient-il qu'à honnir des familles ?
 Pour vos ébats nous nourrirons nos filles !
 J'en suis d'avis ! Sortez de ma maison :
 Je jure Dieu que j'en aurai raison.
 Et toi, coquine, il faut que je te tue.

A ce discours proféré brusquement,
 Pinucio, plus froid qu'une statue,
 Restait sans pouls, sans voix, sans mouvement.
 Chacun se tut l'espace d'un moment.
 Colette entra dans des peurs nonpareilles.
 L'hôtesse, ayant reconnu son erreur,
 Tint quelque temps le loup par les oreilles.
 Le seul ami se souvint par bonheur
 De ce berceau, principe de la chose.
 Adressant donc à Pinuce sa voix :
 T'en tiendras-tu, dit-il, une autre fois ?
 T'ai-je averti que le vin seroit cause
 De ton malheur ? Tu fais que, quand tu bois,
 Toute la nuit tu cours, tu te démènes,
 Et vas contant mille chimères vaines
 Que tu te mets dans l'esprit en dormant.
 Reviens au lit. Pinuce, au même instant,

Fait le dormeur, poursuit le stratagème,
Que le mari prit pour argent comptant.
Il ne fut pas jusqu'à l'hôtesse même
Qui n'y voulût aussi contribuer.
Près de sa fille elle alla se placer ;
Et dans ce poste elle se sentit forte.
Par quel moyen, comment, de quelle forte,
S'écria-t-elle, auroit-il pu coucher
Avec Colette, & la déshonorer ?
Je n'ai bougé toute nuit d'auprès d'elle :
Elle n'a fait ni pis ni mieux que moi.
Pinucio nous l'alloit donner belle !
L'hôte reprit : C'est assez ; je vous croi.
On se leva, ce ne fut pas sans rire ;
Car chacun d'eux en avoit sa raison.
Tout fut secret ; & quiconque eut du bon
Par-devers foi le garda sans rien dire.



LE MULETIER

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

UN roi lombard (les rois de ce pays
Viennent souvent s'offrir à ma mémoire),
Ce dernier-ci dont parle en ces écrits
Maître Boccace, auteur de cette histoire,
Portoit le nom d'Agiluf en son temps.
Il époufa Teudelingue la belle,
Veuve du roi dernier mort fans enfans,
Lequel laiffa l'État fous la tutelle
De celui-ci, prince fage & prudent.
Nulle beauté n'étoit alors égale
A Teudelingue; & la couche royale
De part & d'autre étoit affurément
Auffi complète, autant bien affortie
Qu'elle fut onc, quand meffer Cupidon
En badinant fit choir de fon brandon
Chez Agiluf, droit deffus l'écurie,
Sans prendre garde, & fans fe foucier
En quel endroit; dont avecque furie
Le feu fe prit au cœur d'un muletier.
Ce muletier étoit homme de mine,
Et démentoit en tout fon origine,
Bien fait & beau, même ayant du bon fens.
Bien le montra; car, s'étant de la reine

Amouraché, quand il eut quelque temps
Fait ses efforts & mis toute sa peine
Pour se guérir sans pouvoir rien gagner,
Le compagnon fit un tour d'homme habile.
Maître ne fais meilleur pour enseigner
Que Cupidon; l'âme la moins subtile
Sous sa férule apprend plus en un jour
Qu'un maître ès arts en dix ans aux écoles.
Aux plus grossiers, par un chemin bien court,
Il fait montrer les tours & les paroles.
Le présent conte en est un bon témoin.
Notre amoureux ne songeoit, près ni loin,
Dedans l'abord à jouir de sa mie.
Se déclarer de bouche ou par écrit
N'étoit pas sûr. Si se mit dans l'esprit,
Mourût ou non, d'en passer son envie,
Puisqu'aussi bien plus vivre ne pouvoit;
Et mort pour mort, toujours mieux lui valoit,
Auparavant que fortir de la vie,
Eprouver tout, & tenter le hasard.

L'usage étoit chez le peuple lombard
Que quand le roi, qui faisoit lit à part,
Comme tous font, vouloit avec sa femme
Aller coucher, seul il se présentoit
Presque en chemise, & sur son dos n'avoit
Qu'une simarre: à la porte il frappoit
Tout doucement; aussitôt une dame
Ouvroit sans bruit; & le roi lui mettoit
Entre les mains la clarté qu'il portoit,
Clarté n'ayant grand'lueur ni grand'flamme.
D'abord la dame éteignoit en fortant
Cette clarté: c'étoit le plus souvent

Une lanterne, ou de simples bougies.
Chaque royaume à ses cérémonies.
Le muletier remarqua celle-ci,
Ne manqua pas de s'ajuster ainsi;
Se présenta comme c'étoit l'usage,
S'étant caché quelque peu le visage.
La dame ouvrit dormant plus d'à demi.
Nul cas n'étoit à craindre en l'aventure,
Fors que le roi ne vînt pareillement.
Mais ce jour-là, s'étant heureusement
Mis à chasser, force étoit que nature
Pendant la nuit cherchât quelque repos.
Le muletier, frais, gaillard, et dispos,
Et parfumé, se coucha sans rien dire.
Un autre point, outre ce qu'avons dit,
C'est qu'Agiluf, s'il avoit en l'esprit
Quelque chagrin, soit touchant son empire,
Ou sa famille, ou pour quelque autre cas,
Ne sonnoit mot en prenant ses ébats.
A tout cela Teudelingue étoit faite.
Notre amoureux fournit plus d'une traite
(Un muletier à ce jeu vaut trois rois),
Dont Teudelingue entra par plusieurs fois
En pensément, & crut que la colère
Rendoit le prince, outre son ordinaire,
Plein de transport, & qu'il n'y songeoit pas.
En ses présents le Ciel est toujours juste;
Il ne départ à gens de tous états
Mêmes talents. Un empereur auguste
A les vertus propres pour commander;
Un magistrat fait les points décider:
Au jeu d'amour le muletier fait rage.
Chacun son fait; nul n'a tout en partage.

Notre galant, s'étant diligenté,
Se retira fans bruit & fans clarté,
Devant l'aurore. Il en fortoit à peine,
Lorsque Agiluf alla trouver la reine,
Voulut s'ébattre, & l'étonna bien fort.
Certes, monsieur, je fais bien, lui dit-elle,
Que vous avez pour moi beaucoup de zèle;
Mais de ce lieu vous ne faites encor
Que de fortir: même outre l'ordinaire
En avez pris, & beaucoup plus qu'assiez.
Pour Dieu, monsieur, je vous prie, avisez
Que ne soit trop; votre santé m'est chère.

Le roi fut sage, & se douta du tour,
Ne sonna mot, descendit dans la cour,
Puis de la cour entra dans l'écurie,
Jugeant en lui que le cas provenoit
D'un muletier, comme l'on lui parloit.
Toute la troupe étoit lors endormie,
Fors le galant, qui trembloit pour sa vie.
Le roi n'avoit lanterne ni bougie.
En tâtonnant il s'approcha de tous;
Crut que l'auteur de cette tromperie
Se connoîtroit au battement du pouls.
Point ne faillit dedans sa conjecture;
Et le second qu'il tâta d'aventure
Étoit son homme, à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou soit pour l'action,
Le cœur battoit, & le pouls tout ensemble.
Ne sachant pas où devoit aboutir
Tout ce mystère, il feignoit de dormir.
Mais quel sommeil! Le roi, pendant qu'il tremble
En certain coin va prendre des cifeaux

Dont on coupoit le crin à fes chevaux.
Faifons, dit-il, au galant une marque
Pour le pouvoir demain connoître mieux.
Incontinent de la main du monarque
Il fe fent tondre. Un toupet de cheveux
Lui fut coupé, droit vers le front du sire;
Et cela fait, le prince se retire.
Il oublia de ferrer le toupet;
Dont le galant s'avisa d'un fecret
Qui d'Agiluf gâta le stratagème.
Le muletier alla, fur l'heure même,
En pareil lieu tondre fes compagnons.
Le jour venu, le roi vit fes garçons
Sans poil au front. Lors le prince en fon âme:
Qu'est-ce-ci donc! qui croiroit que ma femme
Auroit été fi vaillante au déduit?
Quoi! Teudelingue a-t-elle cette nuit
Fourni d'ébats à plus de quinze ou seize?
Autant en vit vers le front de tondus.
Or bien, dit-il, qui l'a fait fi se taife:
Au demeurant, qu'il n'y retourne plus.

L'ORAISON DE SAINT JULIEN

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

BEAUCOUP de gens ont une ferme foi
Pour les brevets, oraisons, & paroles :
Je me ris d'eux ; & je tiens, quant à moi,
Que tous tels forts font recettes frivoles,
Frivoles font; c'est sans difficulté.
Bien est-il vrai qu'auprès d'une beauté
Paroles ont des vertus nonpareilles ;
Paroles font en amour des merveilles :
Tout cœur se laisse à ce charme amollir.
De tels brevets je veux bien me servir ;
Des autres, non. Voici pourtant un conte
Où l'oraison de monsieur saint Julien
A Renaud d'Ast produisit un grand bien.
S'il ne l'eût dite, il eût trouvé mécompte
A son argent, & mal passé la nuit.

Il s'en alloit devers Château-Guillaume,
Quand trois quidams (bonnes gens, & sans bruit,
Ce lui sembloit, tels qu'en tout un royaume
Il n'auroit cru trois aussi gens de bien);
Quand n'ayant, dis-je, aucun soupçon de rien,
Ces trois quidams, tout pleins de courtoisie,
Après l'abord, & l'ayant salué

Fort humblement: Si notre compagnie,
Lui dirent-ils, vous pouvoit être à gré,
Et qu'il vous plût achever cette traite
Avecque nous, ce nous feroit honneur.
En voyageant, plus la troupe est complète,
Mieux elle vaut: c'est toujours le meilleur.
Tant de brigands infestent la province,
Que l'on ne fait à quoi songe le prince
De le souffrir. Mais quoi! les mal-vivants
Seront toujours. Renaud dit à ces gens
Que volontiers. Une lieue étant faite,
Eux discourant, pour tromper le chemin,
De chose & d'autre, ils tombèrent enfin
Sur ce qu'on dit de la vertu secrète
De certains mots, caractères, brevets,
Dont les aucuns ont de très-bons effets;
Comme de faire aux infectes la guerre,
Charmer les loups, conjurer le tonnerre,
Ainsi du reste; où sans pact ni demi
(De quoi l'on foit pour le moins averti)
L'on se guérit; l'on guérit sa monture,
Soit du farcin, foit de la mémarchure;
L'on fait souvent ce qu'un bon médecin
Ne fauroit faire avec tout son latin.

Ces furvenants de mainte expérience
Se vantoient tous; & Renaud en silence
Les écoutoit. Mais vous, ce lui dit-on,
Savez-vous point aussi quelque oraison?
De tels secrets, dit-il, je ne me pique,
Comme homme simple & qui vis à l'antique.
Bien vous dirai qu'en allant par chemin
J'ai certains mots que je dis au matin

Deffous le nom d'oraifon ou d'antienne
De faint Julien, afin qu'il ne m'avienne
De mal gîter; & j'ai même éprouvé
Qu'en y manquant cela m'est arrivé.
J'y manque peu: c'est un mal que j'évite
Par-deffus tous, & que je crains autant.
Et ce matin, monsieur, l'avez-vous dite?
Lui repartit l'un des trois en riant.
Oui, dit Renaud. Or bien, répliqua l'autre,
Gageons un peu quel fera le meilleur,
Pour cejourd'hui, de mon gîte ou du vôtre.

Il faisoit lors un froid plein de rigueur;
La nuit de plus étoit fort approachante,
Et la couchée encore assez distante.
Renaud reprit: Peut-être ainfi que moi
Vous fervez-vous de ces mots en voyage?
Point, lui dit l'autre; & vous jure ma foi
Qu'invoquer saints n'est pas trop mon ufage:
Mais fi je perds, je le pratiquerai.
En ce cas-là volontiers gagnerai,
Reprit Renaud, & j'y mettrois ma vie,
Pourvu qu'alliez en quelque hôtellerie;
Car je n'ai là nulle maison d'ami.
Nous mettrons donc cette clause au pari,
Poursuivit-il, fi l'avez agréable:
C'est la raifon. L'autre lui répondit:
J'en fuis d'accord; & gage votre habit,
Votre cheval, la bourfe au préalable;
Sûr de gagner, comme vous allez voir.

Renaud dès lors put bien s'apercevoir
Que fon cheval avoit changé d'étable.

Mais quel remède ? En côtoyant un bois,
Le parieur ayant changé de voix :
Çà, descendez, dit-il, mon gentilhomme ;
Votre oraison vous fera bon besoin ;
Château-Guillaume est encore un peu loin.
Fallut descendre. Ils lui prirent en somme
Chapeau, casaque, habit, bourse, & cheval,
Bottés aussi. Vous n'aurez tant de mal
D'aller à pied, lui dirent les perfides.
Puis de chemin (sans qu'ils prissent de guides)
Changeant tous trois, ils furent aussitôt
Perdus de vue ; & le pauvre Renaud,
En caleçons, en chausses, en chemise,
Mouillé, fangeux, ayant au nez la bife,
Va tout dolent, & craint avec raison
Qu'il n'ait, ce coup, malgré son oraison,
Très-mauvais gîte ; hormis qu'en sa valise
Il espéroit : car il est à noter
Qu'un sien valet, contraint de s'arrêter
Pour faire mettre un fer à sa monture,
Devoit le joindre. Or il ne le fit pas,
Et ce fut là le pis de l'aventure :
Le drôle, ayant vu de loin tout le cas
(Comme valets souvent ne valent guères),
Prend à côté, pourvoit à ses affaires,
Laisse son maître, à travers champs s'enfuit,
Donne des deux, gagne devant la nuit
Château-Guillaume, & dans l'hôtellerie
La plus fameuse, enfin la mieux fournie,
Attend Renaud près d'un foyer ardent,
Et fait tirer du meilleur cependant.

Son maître étoit jusqu'au cou dans les boues,

Pour en fortir avoit fort à tirer.
Il acheva de se défespérer
Lorsque la neige, en lui donnant aux joues,
Vint à flocons, & le vent qui fouettoit.
Au prix du mal que le pauvre homme avoit,
Gens que l'on pend font fur des lits de roses.
Le fort se plaît à dispenser les choses
De la façon; c'est tout mal ou tout bien:
Dans ses faveurs il n'a point de mesures;
Dans son courroux de même il n'omet rien
Pour nous mater: témoin les aventures
Qu'eut cette nuit Renaud, qui n'arriva
Qu'une heure après qu'on eut fermé la porte.
Du pied du mur enfin il s'approcha;
Dire comment, je n'en fais pas la forte.
Son bon destin, par un très-grand hasard,
Lui fit trouver une petite avance
Qu'avoit un toit; & ce toit faisoit part
D'une maison voisine du rempart.
Renaud, ravi de ce peu d'allégeance,
Se met dessous. Un bonheur, comme on dit,
Ne vient point seul. Quatre ou cinq brins de paille
Se rencontrant, Renaud les étendit.
Dieu soit loué! dit-il, voilà mon lit.
Pendant cela le mauvais temps l'assaille
De toutes parts: il n'en peut presque plus.
Tranfi de froid, immobile & perclus,
Au désespoir bientôt il s'abandonne,
Claque des dents, se plaint, tremble & frissonne
Si hautement, que quelqu'un l'entendit.
Ce quelqu'un-là, c'étoit une servante;
Et sa maîtresse, une veuve galante
Qui demuroit au logis que j'ai dit;

Pleine d'appas, jeune, & de bonne grâce.
Certain marquis, gouverneur de la place,
L'entretenoit: &, de peur d'être vu,
Troublé, distrait, enfin interrompu
Dans son commerce au logis de la dame,
Il se rendoit souvent chez cette femme
Par une porte aboutissante aux champs;
Alloit, venoit, sans que ceux de la ville
En fussent rien, non pas même ses gens.
Je m'en étonne; & tout plaisir tranquille
N'est d'ordinaire un plaisir de marquis:
Plus il est fu, plus il leur semble exquis.

Or il avint que la même foirée
Où notre Job, sur la paille étendu,
Tenoit déjà sa fin tout assurée,
Monsieur étoit de madame attendu;
Le souper prêt, la chambre bien parée;
Bons restaurants, champignons, & ragoûts;
Bains & parfums; matelas blancs & mous;
Vins du coucher; toute l'artillerie
De Cupidon; non pas le langoureux,
Mais celui-là qui n'a fait en sa vie
Que de bons tours, le patron des heureux,
Des jouissants. Étant donc la donzelle
Prête à bien faire, avint que le marquis
Ne put venir. Elle en reçut l'avis
Par un sien page; & de cela la belle
Se confola: tel étoit leur marché.
Renaud y gagne; il ne fut écouté
Plus d'un moment, que pleine de bonté
Cette servante & confite en tendresse,
Par aventure, autant que sa maîtresse,

Dit à la veuve : Un pauvre souffreteux
Se plaint là-bas ; le froid est rigoureux ;
Il peut mourir : vous plaît-il pas, madame,
Qu'en quelque coin l'on le mette à couvert ?
Oui, je le veux, répondit cette femme.
Ce galetas qui de rien ne nous fert
Lui viendra bien : dessus quelque couchette
Vous lui mettrez un peu de paille nette ;
Et là dedans il faudra l'enfermer :
De nos reliefs vous le ferez souper
Auparavant, puis l'enverrez coucher.

Sans cet arrêt, c'étoit fait de la vie
Du bon Renaud. On ouvre ; il remercie,
Dit qu'on l'avoit retiré du tombeau,
Conte son cas, reprend force et courage :
Il étoit grand, bien fait, beau personnage,
Ne sembloit même homme en amour nouveau,
Quoiqu'il fût jeune. Au reste, il avoit honte
De sa misère & de sa nudité :
L'amour est nu, mais il n'est pas crotté.
Renaud dedans, la chambrière monte,
Et va conter le tout de point en point.
La dame dit : Regardez si j'ai point
Quelque habit d'homme encor dans mon armoire :
Car feu monsieur en doit avoir laissé.
Vous en avez, j'en ai bonne mémoire,
Dit la servante. Elle eut bientôt trouvé
Le vrai ballot. Pour plus d'honnêteté,
La dame ayant appris la qualité
De Renaud d'Ast, car il s'étoit nommé,
Dit qu'on le mît au bain chauffé pour elle.
Cela fut fait ; il ne se fit prier.

On le parfume avant que l'habiller.
 Il monte en haut, & fait à la donzelle
 Son compliment, comme homme bien appris.
 On fert enfin le souper du marquis.
 Renaud mangea tout ainsi qu'un autre homme ;
 Même un peu mieux, la chronique le dit :
 On peut à moins gagner de l'appétit.
 Quant à la veuve, elle ne fit en somme
 Que regarder, témoignant son desir ;
 Soit que déjà l'attente du plaisir
 L'eût disposée, ou soit par sympathie,
 Ou que la mine ou bien le procédé
 De Renaud d'Ast eussent son cœur touché.
 De tous côtés se trouvant assaillie,
 Elle se rend aux semonces d'Amour.
 Quand je ferai, disoit-elle, ce tour,
 Qui l'ira dire ? il n'y va rien du nôtre :
 Si le marquis est quelque peu trompé,
 Il le mérite, & doit l'avoir gagné,
 Ou gagnera ; car c'est un bon apôtre.
 Homme pour homme, & péché pour péché,
 Autant me vaut celui-ci que cet autre.

Renaud n'étoit si neuf qu'il ne vît bien
 Que l'oraison de monsieur saint Julien
 Feroit effet, & qu'il auroit bon gîte.
 Lui hors de table, on deffert au plus vite.
 Les voilà seuls, &, pour le faire court,
 En beau début. La dame s'étoit mise
 En un habit à donner de l'amour.
 La négligence, à mon gré si requise,
 Pour cette fois fut sa dame d'atour.
 Point de clinquant, jupe simple & modeste,

Ajustement moins superbe que leste ;
Un mouchoir noir de deux grands doigts trop court
Sous ce mouchoir ne fais quoi fait au tour :
Par là Renaud s'imagina le reste.
Mot n'en dirai ; mais je n'omettrai point
Qu'elle étoit jeune, agréable, & touchante,
Blanche surtout, & de taille avenante,
Trop ni trop peu de chair & d'embonpoint.
A cet objet qui n'eût eu l'âme émue ?
Qui n'eût aimé ? qui n'eût eu des desirs ?
Un philosophe, un marbre, une statue,
Auroient senti comme nous ces plaisirs.
Elle commence à parler la première,
Et fait si bien que Renaud s'enhardit.
Il ne savoit comme entrer en matière ;
Mais pour l'aider la marchande lui dit :
Vous rappelez en moi la souvenance
D'un qui s'est vu mon unique souci ;
Plus je vous vois, plus je crois voir aussi
L'air & le port, les yeux, la remembrance
De mon époux : que Dieu lui fasse paix !
Voilà sa bouche, & voilà tous ses traits.
Renaud reprend : Ce m'est beaucoup de gloire.
Mais vous, madame, à qui ressemblez-vous ?
A nul objet ; & je n'ai point mémoire
D'en avoir vu qui m'ait semblé si doux.
Nulle beauté n'approche de la vôtre.
Or me voici d'un mal chu dans un autre :
Je transsiffois, je brûle maintenant.
Lequel vaut mieux ? La belle, l'arrêtant,
S'humilia pour être contredite :
C'est une adresse à mon sens non petite,
Renaud poursuit, louant par le menu

Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il n'a point vu,
Et qu'il verroit volontiers, si la belle
Plus que de droit ne se montrait cruelle.
Pour vous louer comme vous méritez,
Ajouta-t-il, & marquer les beautés
Dont j'ai la vue avec le cœur frappée,
(Car près de vous l'un & l'autre s'enfuit,)
Il faut un siècle, & je n'ai qu'une nuit,
Qui pourroit être encor mieux occupée.
Elle fourit; il n'en fallut pas plus.
Renaud laissa les discours superflus:
Le temps est cher en amour comme en guerre.
Homme mortel ne s'est vu sur la terre
De plus heureux; car nul point n'y manquoit.
On résista tout autant qu'il falloit,
Ni plus ni moins, ainsi que chaque belle
Sait pratiquer, pucelle & non pucelle.
Au demeurant, je n'ai pas entrepris
De raconter tout ce qu'il obtint d'elle;
Menu détail, baisers donnés & pris;
La petite oie; enfin ce qu'on appelle
En bon françois les préludes d'amour;
Car l'un & l'autre y favoit plus d'un tour
Au souvenir de l'état misérable
Où s'étoit vu le pauvre voyageur,
On lui faisoit toujours quelque faveur.
Voilà, disoit la veuve charitable,
Pour le chemin, voici pour les brigands,
Puis pour la peur, puis pour le mauvais temps:
Tant que le tout pièce à pièce s'efface.
Qui ne voudroit se racquitter ainsi?
Conclusion que Renaud sur la place
Obtint le don d'amoureuse merci.

Les doux propos recommencent ensuite,
Puis les baisers, & puis la noix confite.
On se coucha. La dame, ne voulant
Qu'il s'allât mettre au lit de sa fervante,
Le mit au sien; ce fut fait prudemment,
En femme sage, en personne galante.
Je n'ai pas su ce qu'étant dans le lit
Ils avoient fait; mais comme avec l'habit
On met à part certain reste de honte,
Apparemment le meilleur de ce conte
Entre deux draps pour Renaud se passa.
Là, plus à plein il se récompensa
Du mal souffert, de la perte arrivée.
De quoi s'étant la veuve bien trouvée,
Il fut prié de la venir revoir;
Mais en secret, car il falloit pourvoir
Au gouverneur. La belle, non contente
De ces faveurs, étala son argent.
Renaud n'en prit qu'une somme bastante
Pour regagner son logis promptement.

Il s'en va droit à son hôtellerie
Où son valet étoit encore au lit.
Renaud le roffe, & puis change d'habit,
Ayant trouvé sa valise garnie.
Pour le combler, son bon destin voulut
Qu'on attrapât les quidams ce jour même.
Incontinent chez le juge il courut.
Il faut user de diligence extrême
En pareil cas; car le greffe tient bon,
Quand une fois il est saisi des choses:
C'est proprement la caverne au lion;
Rien n'en revient: là les mains ne sont closes

Pour recevoir ; mais pour rendre, trop bien :
Fin celui-là qui n'y laisse du sien.

Le procès fait, une belle potence
A trois côtés fut mise en plein marché :
L'un des quidams harangua l'assistance
Au nom de tous ; et & trio branché
Mourut contrit & fort bien confessé.
Après cela, doutez de la puissance
Des oraisons. Ces gens gais & joyeux
Sont sur le point de partir leur chevance,
Lorsqu'on les vient prier d'une autre danse.
En contr'échange un pauvre malheureux
S'en va périr selon toute apparence,
Quand sous la main lui tombe une beauté
Dont un prélat se feroit contenté.
Il recouvra son argent, son bagage,
Et son cheval, & tout son équipage ;
Et grâce à Dieu & monsieur saint Julien,
Eut une nuit qui ne lui coûta rien.

LA SERVANTE JUSTIFIÉE

NOUVELLE TIRÉE DES CONTES DE LA REINE DE NAVARRE.

B OCCAGE n'est le seul qui me fournit :
Je vas parfois en une autre boutique.
Il est bien vrai que ce divin esprit
Plus que pas un me donne de pratique:
Mais, comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puise encore en un vieux magasin;
Vieux, des plus vieux, où Nouvelles nouvelles
Sont jusqu'à cent, bien déduites & belles
Pour la plupart, & de très-bonne main.
Pour cette fois la reine de Navarre
D'un c'étoit moi, naïf autant que rare,
Entretiendra dans ces vers le lecteur.
Voici le fait, quiconque en soit l'auteur :
J'y mets du mien selon les occurrences;
C'est ma coutume; &, sans telles licences,
Je quitterois la charge de conteur.

Un homme donc avoit belle servante :
Il la rendit au jeu d'amour favante.
Elle étoit fille à bien armer un lit,
Pleine de fuc, & donnant appétit;
Ce qu'on appelle en françois bonne robe.
Par un beau jour, cet homme se dérobe

D'avec sa femme, & d'un très-grand matin
S'en va trouver sa fervante au jardin.
Elle faisoit un bouquet pour madame :
C'étoit sa fête. Or, voyant de la femme
Le bouquet fait, il commence à louer
L'affortiment, tâche à s'insinuer.
S'insinuer en fait de chambrière,
C'est proprement couler sa main au sein :
Ce qui fut fait. La fervante soudain
Se défendit ; mais de quelle manière ?
Sans rien gâter : c'étoit une façon
Sur le marché ; bien savoit sa leçon.
La belle prend les fleurs qu'elle avoit mises
En un monceau, les jette au compagnon.
Il la baisa pour en avoir raison,
Tant & si bien qu'ils en vinrent aux prises.
En cet étrif la fervante tomba :
Lui d'en tirer aussitôt avantage.
Le malheur fut que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis près de là.
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
Une voisine aperçut le mystère.
L'époux la vit, je ne fais pas comment.
Nous voilà pris, dit-il à sa fervante :
Notre voisine est languarde & méchante ;
Mais ne foyez en crainte aucunement.
Il va trouver sa femme en ce moment ;
Puis fait si bien que, s'étant éveillée,
Elle se lève ; & , sur l'heure habillée,
Il continue à jouer son rôlet ;
Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet
La pauvre épouse au jardin est menée.
Là fut par lui procédé de nouveau.

Même débat, même jeu se commence.
Fleurs de voler, tetons d'entrer en danse.
Elle y prit goût; le jeu lui sembla beau.
Somme que l'herbe en fut encor froissée.
La pauvre dame alla l'après-dînée
Voir sa voisine, à qui ce secret-là
Chargeoit le cœur : elle se soulagea
Tout dès l'abord. Je ne puis, ma commère,
Dit cette femme avec un front sévère,
Laisser passer sans vous en avertir
Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous servir
Encor longtemps d'une fille perdue?
A coups de pied, si j'étois que de vous,
Je l'envoierois ainsi qu'elle est venue.
Comment! elle est aussi brave que nous!
Or bien, je fais celui de qui procède
Cette piaffe : apportez-y remède
Tout au plus tôt; car je vous avertis
Que ce matin, étant à la fenêtre,
Ne fais pourquoi, j'ai vu de mon logis
Dans son jardin votre mari paroître,
Puis la galante; & tous deux se sont mis
A se jeter quelques fleurs à la tête.
Sur ce propos l'autre l'arrêta coi.
Je vous entends, dit-elle; c'étoit moi.

LA VOISINE.

Voire! écoutez le reste de la fête :
Vous ne savez où je veux en venir.
Les bonnes gens se sont pris à cueillir
Certaines fleurs que baisers on appelle.

LA FEMME.

C'est encor moi que vous preniez pour elle.

LA VOISINE.

Du jeu des fleurs à celui des tetons
Ils font passés : après quelques façons,
A pleine main l'on les a laissé prendre.

LA FEMME.

Et pourquoi non ? c'étoit moi. Votre époux
N'a-t-il pas donc les mêmes droits sur vous ?

LA VOISINE.

Cette personne enfin sur l'herbe tendre
Est trébuchée ; &, comme je le croi,
Sans se bleffer. Vous riez ?

LA FEMME.

C'étoit moi.

LA VOISINE.

Un cotillon a paré la verdure.

LA FEMME.

C'étoit le mien.

LA VOISINE.

Sans vous mettre en courroux.

Qui le portoit de la fille ou de vous ?
C'est là le point ; car monsieur votre époux
Jusques au bout a poussé l'aventure.

LA FEMME.

Qui ? c'étoit moi. Votre tête est bien dure.

LA VOISINE.

Ah ! c'est assez. Je ne m'informe plus :
J'ai pourtant l'œil assez bon, ce me semble :
J'aurois juré que je les avois vus
En ce lieu-là se divertir ensemble.
Mais excusez ; & ne la chassez pas.

LA FEMME.

Pourquoi chasser? j'en suis très-bien servie.

LA VOISINE.

Tant pis pour vous! c'est justement le cas.
Vous en tenez, ma commère m'amie.



LA GAGEURE

DES TROIS COMMÈRES

OU SONT DEUX NOUVELLES TIRÉES DE BOCCACE.

A PRÈS bon vin, trois commères un jour
S'entretenoient de leurs tours & prouesses.
Toutes avoient un ami par amour,
Et deux étoient au logis les maîtresses.
L'une difoit : J'ai le roi des maris ;
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé je vas partout m'ébattre ;
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.
Il ne faut pas se lever trop matin
Pour lui prouver que trois & deux font quatre.
Par mon ferment ! dit une autre aussitôt,
Si je l'avois, j'en ferois une étrenne ;
Car, quant à moi, du plaisir ne me chaut,
A moins qu'il foit mêlé d'un peu de peine.
Votre époux va tout ainfi qu'on le mène ;
Le mien n'est tel, j'en rends grâces à Dieu.
Bien fauroit prendre & le temps & le lieu,
Qui tromperoit à son aife un tel homme.
Pour tout cela ne croyez que je chôme :
Le passe-temps en est d'autant plus doux ;
Plus grand en est l'amour des deux parties.

Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'être si bien loties,
Avoir troqué de galant ni d'époux.
Sur ce débat, la troisième commère
Les mit d'accord ; car elle fut d'avis
Qu'Amour se plaît avec les bons maris,
Et veut aussi quelque peine légère.

Ce point vidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit : Pourquoi tant de paroles ?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous ?
Laissons à part les disputes frivoles :
Sur nouveaux frais attrapons nos époux.
Le moins bon tour payera quelque amende.
Nous le voulons, c'est ce que l'on demande,
Dirent les deux. Il faut faire ferment
Que toutes trois, sans nul déguisement,
Rapporterons, l'affaire étant passée,
Le cas au vrai ; puis pour le jugement
On en croira la commère Macée.
Ainsi fut dit, ainsi l'on l'accorda.
Voici comment chacune y procéda.

Celle des trois qui plus étoit contrainte
Aimoit alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, & sans poil au menton ;
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.
Les pauvres gens n'avoient de leurs amours
Encor joui, sinon par échappées :
Toujours falloit forger de nouveaux tours,
Toujours chercher des maisons empruntées.
Pour plus à l'aïse ensemble se jouer,

La bonne dame habille en chambrière
Le jouvenceau, qui vient pour se louer,
D'un air modeste, & baissant la paupière.
Du coin de l'œil l'époux le regardoit,
Et dans son cœur déjà se propoisoit
De rehausser le linge de la fille.
Bien lui sembloit, en la considérant,
N'en avoir vu jamais de si gentille.
On la retient avec peine pourtant.
Belle servante, & mari vert-galant,
C'étoit matière à feindre du scrupule.
Les premiers jours, le mari dissimule,
Détourne l'œil, & ne fait pas semblant
De regarder sa servante nouvelle ;
Mais tôt après il tourna tant la belle,
Tant lui donna, tant encor lui promit,
Qu'elle feignit à la fin de se rendre ;
Et de jeu fait, à dessein de le prendre,
Un certain soir la galante lui dit :
Madame est mal, & seule elle veut être
Pour cette nuit. Incontinent le maître
Et la servante, ayant fait leur marché,
S'en vont au lit ; & le drôle couché,
Elle en cornette & dégrafant sa jupe,
Madame vient. Qui fut bien empêché ?
Ce fut l'époux cette fois pris pour dupe.
Oh ! oh ! lui dit la commère en riant,
Votre ordinaire est donc trop peu friand
A votre goût ? eh ! par saint Jean ! beau sire,
Un peu plus tôt vous me le deviez dire ;
J'aurois chez moi toujours eu des tendrons.
De celui-ci, pour certaines raisons,
Vous faut passer ; cherchez autre aventure.

Et vous, la belle au deffein fi gaillard,
Merci de moi, chambrière d'un liard,
Je vous rendrai plus noire qu'une mûre.
Il vous faut donc du même pain qu'à moi !
J'en fais d'avis ! non pourtant qu'il m'en chaille,
Ni qu'on ne puisse en trouver qui le vaille :
Grâces à Dieu, je crois avoir de quoi
Donner encore à quelqu'un dans la vue ;
Je ne suis pas à jeter dans la rue.
Laiïfons ce point ; je fais un bon moyen :
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyons un peu ! diroit-on qu'elle y touche ?
Vite, marchons ; que du lit où je couche
Sans marchander on prenne le chemin :
Vous chercherez vos befognes demain.
Si ce n'étoit le scandale & la honte,
Je vous mettrois dehors en cet état.
Mais je suis bonne, & ne veux point d'éclat :
Puis je rendrai de vous un très-bon compte
A l'avenir ; & vous jure ma foi
Que nuit & jour vous ferez près de moi.
Qu'ai-je besoin de me mettre en alarmes,
Puisque je puis empêcher tous vos tours ?
La chambrière écoutant ce discours,
Fait la honteufe, & jette une ou deux larmes
Prend fon paquet, & fort fans consulter ;
Ne se le fait par deux fois répéter ;
S'en va jouer un autre personnage ;
Fait au logis deux métiers tour à tour ;
Galant de nuit, chambrière de jour,
En deux façons elle a foin du ménage.
Le pauvre époux se trouve tout heureux
Qu'à fi bon compte il en ait été quitte.

Lui couché feul, notre couple amoureux
 D'un temps si doux à son aise profite :
 Rien ne s'en perd ; & des moindres moments
 Bons ménagers furent nos deux amants,
 Sachant très-bien que l'on n'y revient guères.
 Voilà le tour de l'une des commères.

L'autre de qui le mari croyoit tout,
 Avecque lui sous un poirier assise,
 De son dessein vint aisément à bout.
 En peu de mots j'en vas conter la guise.
 Leur grand valet près d'eux étoit debout,
 Garçon bien fait, beau parleur, & de mise,
 Et qui faisoit les servantes trotter.
 La dame dit : Je voudrois bien goûter
 De ce fruit-là : Guillot, monte, & secoue
 Notre poirier. Guillot monte à l'instant.
 Grimpé qu'il est, le drôle fait semblant
 Qu'il lui paroît que le mari se joue
 Avec la femme : aussitôt le valet,
 Frottant ses yeux comme étonné du fait,
 Vraiment, monsieur, commence-t-il à dire,
 Si vous vouliez madame careffer,
 Un peu plus loin vous pouviez aller rire,
 Et, moi présent, du moins vous en passer.
 Ceci me cause une surprise extrême.
 Devant les gens prendre ainsi vos ébats!
 Si d'un valet vous ne faites nul cas,
 Vous vous devez du respect à vous-même.
 Quel taon vous point? attendez à tantôt;
 Ces privautés en feront plus friandes :
 Tout aussi bien, pour le temps qu'il vous faut,
 Les nuits d'été sont encore assez grandes.

Pourquoi ce lieu? vous avez pour cela
 Tant de bons lits, tant de chambres si belles!
 La dame dit : Que conte celui-là?
 Je crois qu'il rêve : où prend-il ces nouvelles?
 Qu'entend ce fol avecque ses ébats?
 Descends, descends, mon ami, tu verras.
 Guillot descend. Hé bien, lui dit son maître,
 Nous jouons-nous?

GUILLOT.

Non pas pour le présent.

LE MARI.

Pour le présent?

GUILLOT.

Oui, monsieur; je veux être
 Écorché vif, si tout incontinent
 Vous ne baïsiez madame sur l'herbette.

LA FEMME.

Mieux te vaudroit laisser cette fornette,
 Je te le dis; car elle sent les coups.

LE MARI.

Non, non, m'amie; il faut qu'avec les fous
 Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

GUILLOT.

Est-ce être fou que de voir ce qu'on voit?

LA FEMME.

Et qu'as-tu vu?

GUILLOT.

J'ai vu, je le répète,
 Vous & monsieur qui dans ce même endroit
 Jouiez tous deux au doux jeu d'amourette
 Si ce poirier n'est peut-être charmé.

LA FEMME.

Voire, charmé! tu nous fais un beau conte!

LE MARI.

Je le veux voir, vraiment; faut que j'y monte :
 Vous en faurez bientôt la vérité.
 Le maître à peine est sur l'arbre monté,
 Que le valet embrasse la maîtresse.
 L'époux qui voit comme l'on se caresse,
 Crie, & descend en grand'hâte aussitôt.
 Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
 Pour empêcher la fuite de l'affaire,
 Et toutefois il ne put si bien faire
 Que son honneur ne reçût quelque échec.
 Comment! dit-il, quoi! même à mon aspect!
 Devant mon nez! à mes yeux! Sainte dame!...
 Que vous faut-il? qu'avez-vous? dit la femme.

LE MARI.

Ofes-tu bien le demander encor?

LA FEMME.

Et pourquoi non?

LE MARI.

Pourquoi? N'ai-je pas tort
 De t'accuser de cette effronterie?

LA FEMME.

Ah! c'en est trop; parlez mieux, je vous prie.

LE MARI.

Quoi! ce coquin ne te caressoit pas?

LA FEMME.

Moi? vous rêvez.

LE MARI.

D'où viendrait donc ce cas?
 Ai-je perdu la raison ou la vue?

LA FEMME.

Me croyez-vous de sens si dépourvue,
Que devant vous je commisse un tel tour ?
Ne trouverois-je assez d'heures au jour
Pour m'égayer, si j'en avois envie ?

LE MARI.

Je ne fais plus ce qu'il faut que j'y die.
Notre poirier m'abuse assurément.
Voyons encor. Dans le même moment
L'époux remonte, & Guillot recommence.
Pour cette fois, le mari voit la danse
Sans se fâcher, & descend doucement.
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes :
C'est ce poirier ; il est enforcelé.
Puisqu'il fait voir de si vilaines choses,
Reprit la femme, il faut qu'il soit brûlé :
Cours au logis ; dis qu'on le vienne abattre.
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le valet obéit.
Sur le pauvre arbre ils se mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre sourdement
Quel si grand crime a ce poirier pu faire.
La dame dit : Abattez seulement ;
Quant au surplus, ce n'est pas votre affaire.
Par ce moyen la seconde commère
Vint au-dessus de ce qu'elle entreprit.

Passons au tour que la troisième fit.
Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquoient non plus que l'eau du puits.
Là, tous les jours étoient nouveaux déduits :
Notre donzelle y tenoit sa partie.

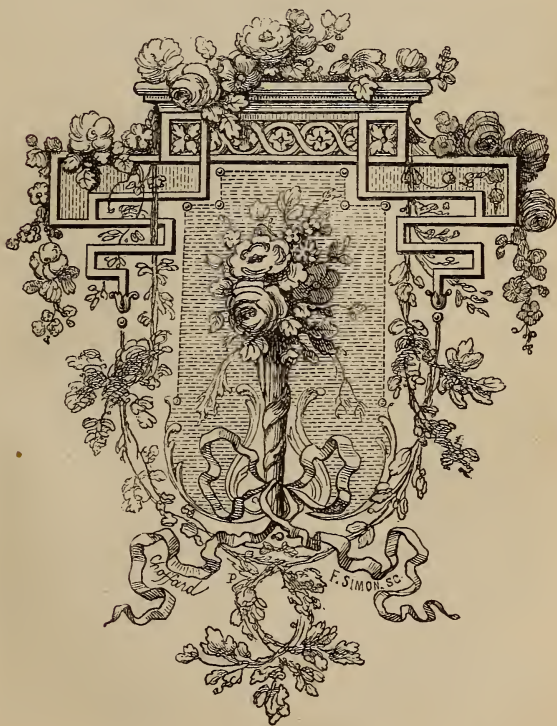
Un sien amant étant lors de quartier,
Ne croyant pas que le plaisir fût entier
S'il n'étoit libre, à la dame propose
De se trouver feuls ensemble une nuit.
Deux, lui dit-elle; & pour si peu de chose
Vous ne ferez nullement éconduit.
Ja de par moi ne manquera l'affaire.
De mon mari je saurai me défaire
Pendant ce temps. Auffitôt fait que dit.
Bon besoin eut d'être femme d'esprit,
Car pour époux elle avoit pris un homme
Qui ne faisoit en voyage grands frais;
Il n'alloit pas querir pardons à Rome,
Quand il pouvoit en rencontrer plus près;
Tout au rebours de la bonne donzelle,
Qui, pour montrer sa ferveur & son zèle,
Toujours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pèlerinage avoit fait son devoir
Plus d'une fois; mais c'étoit le vieux style :
Il lui falloit, pour se faire valoir,
Chose qui fût plus rare & moins facile.
Elle s'attache à l'orteil dès ce soir
Un brin de fil qui rendoit à la porte
De la maison; & puis se va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlinguier
(On appeloit son mari de la forte).
Elle fit tant qu'Henriet se tournant
Sentit le fil. Auffitôt il soupçonne
Quelque dessein, &, sans faire semblant
D'être éveillé, sur ce fait il raisonne;
Se lève enfin, & fort tout doucement,
De bonne foi son épouse dormant,
Ce lui sembloit; fuit le fil dans la rue;

Conclut de là que l'on le trahissoit ;
Que quelque amant que la donzelle avoit
Avec ce fil par le pied la tiroit,
L'avertissant ainſi de ſa venue ;
Que la galante auſſitôt descendoit,
Tandis que lui pauvre mari dormoit.
Car autrement pourquoi ce badinage ?
Il falloit bien que meſſer cocuage
Le viſitât ; honneur dont, à ſon ſens,
Il ſe feroit paſſé le mieux du monde.
Dans ce penſer il s'arme juſqu'aux dents ;
Hors la maiſon fait le guet & la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le lecteur fera
Que ce logis avoit ſur le derrière
De quoi pouvoir introduire l'ami :
Il le fut donc par une chambrière.
Tout domeſtique, en trompant un mari,
Penſe gagner indulgence plénière.
Tandis qu'ainſi Berlinguier fait le guet,
La bonne dame & le jeune muguet
En font aux mains, & Dieu fait la manière.
En grand foulas cette nuit ſe paſſa.
Dans leurs plaiſirs rien ne les traversa :
Tout fut des mieux, grâces à la ſervante,
Qui fit ſi bien devoir de ſurveillante,
Que le galant tout à temps délogea.
L'époux revint quand le jour approcha,
Reprit ſa place, & dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours après la commère ne faut
De mettre un fil : Berlinguier auſſitôt,
L'ayant ſenti, rentre à la même peine,

Court à son poste, & notre amant au sien.
Renfort de joie : on s'en trouva si bien,
Qu'encore un coup on pratiqua la ruse ;
Et Berlinguier, prenant la même excuse,
Sortit encore, & fit place à l'amant.
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
Il en fallut venir au dénouement ;
Trois actes eut sans plus la comédie.
Sur le minuit l'amant s'étant sauvé,
Le brin de fil aussitôt fut tiré
Par un des siens, sur qui l'époux se rue,
Et le contraint, en occupant la rue,
D'entrer chez lui le tenant au collet,
Et ne sachant que ce fût un valet.
Bien à propos lui fut donné le change.
Dans le logis est un vacarme étrange.
La femme accourt au bruit que fait l'époux.
Le compagnon se jette à leurs genoux,
Dit qu'il venoit trouver la chambrière ;
Qu'avec ce fil il la tiroit à foi
Pour faire ouvrir, & que depuis naguère
Tous d'eux s'étoient entre-donné la foi.
C'est donc cela, poursuivit la commère
En s'adressant à la fille, en colère,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil : je m'en mis un pareil,
Pour attraper avec ce stratagème
Votre galant. Or bien, c'est votre époux !
A la bonne heure ! il faut cette nuit même
Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux,
Dit qu'il falloit au lendemain attendre.
On les dota l'un & l'autre amplement ;

L'époux, la fille ; & le valet... l'amant ;
Puis au moutier le couple s'alla rendre,
Se connoissant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troisième tour.

Lequel vaut mieux ? Pour moi, je m'en rapporte.
Macée, ayant pouvoir de décider
Ne fut à qui la victoire accorder,
Tant cette affaire à résoudre étoit forte.
Toutes avoient eu raison de gager.
Le procès pend, & pendra de la forte
Encor longtemps, comme l'on peut juger.



LE CALENDRIER

DES VIEILLARDS

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

PLUS d'une fois je me suis étonné
Que ce qui fait la paix du mariage
En est le point le moins considéré
Lorsque l'on met une fille en ménage.
Les père & mère ont pour objet le bien;
Tout le surplus, ils le comptent pour rien;
Jeunes tendrons à vieillards appariant;
Et cependant je vois qu'ils se soucient
D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, & mêmes chiens couplés :
Ainsi des bœufs, qui de force pareille
Sont toujours pris : car ce seroit merveille
Si sans cela la charrue alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien souvent ne se rapporte en rien?
J'en vas conter un exemple notable.

On fait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à sa femme allégua,
Mainte vigile, & maint jour fériable,

Et du devoir crut s'échapper par là.
Très lourdement il erroit en cela.
Cettui Richard étoit juge dans Pife,
Homme favant en l'étude des lois,
Riche d'ailleurs, mais dont la barbe grife
Montroit assez qu'il devoit faire choix
De quelque femme à peu près de même âge ;
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux féante & la plus jeune d'ans
De la cité ; fille bien alliée,
Belle surtout : c'étoit Bartholomé
De Galandi, qui parmi ses parents
Pouvoit compter les plus gros de la ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile ;
Et l'on difoit communément de lui
Que ses enfans ne manqueroient de pères.
Tel fait métier de conseiller autrui,
Qui ne voit goutte en ses propres affaires.
Quinzica donc n'ayant de quoi servir
Un tel oiseau qu'étoit Bartholomé,
Pour s'excuser, & pour la contenir,
Ne rencontroit point de jour en l'année,
Selon son compte & son calendrier,
Où l'on se pût fans scrupule appliquer
Au fait d'hymen ; chose aux vieillards commode,
Mais dont le sexe abhorre la méthode.
Quand je dis point, je veux dire très-peu :
Encor ce peu lui donnoit de la peine.
Toute en férie il mettoit la semaine,
Et bien souvent faisoit venir en jeu
Saint qui ne fut jamais dans la légende.
Le vendredi, difoit-il, nous demande
D'autres penfers, ainfi que chacun fait

Pareillement il faut que l'on retranche
Le samedi, non fans juste sujet,
D'autant que c'est la veille du dimanche.
Pour ce dernier, c'est un jour de repos.
Quant au lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la semaine;
Ce n'est le fait d'une âme bien chrétienne.
Les autres jours autrement s'excusoit :
Et quand venoit aux fêtes solennelles,
C'étoit alors que Richard triomphoit,
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.
Longtemps devant toujours il s'abstenoit;
Longtemps après il en ufoit de même;
Aux quatre-temps autant il en faisoit,
Sans oublier l'avent ni le carême.
Cette faison pour le vieillard étoit
Un temps de Dieu; jamais ne s'en laissoit.
De patrons même il avoit une liste :
Point de quartier pour un évangéliste,
Pour un apôtre, ou bien pour un docteur :
Vierge n'étoit, martyr, & confesseur,
Qu'il ne chômât, tous les favoit par cœur.
Que s'il étoit au bout de son scrupule,
Il alléguoit les jours malencontreux,
Puis les brouillards, & puis la canicule,
De s'excuser n'étant jamais honteux.
La chose ainsi presque toujours égale,
Quatre fois l'an, de grâce spéciale,
Notre docteur régaloit sa moitié,
Petitement; enfin c'étoit pitié.
A cela près, il traitoit bien sa femme :
Les affiquets, les habits à changer,
Joyaux, bijoux, ne manquoient à la dame.

Mais tout cela n'est que pour amuser
Un peu de temps des esprits de poupée :
Droit au folide alloit Bartholomé.

Son seul plaisir dans la belle saison,
C'étoit d'aller à certaine maison
Que son mari possédoit sur la côte :
Ils y couchoient tous les huit jours sans faute.
Là quelquefois sur la mer ils montoient,
Et le plaisir de la pêche goûtoient,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc qu'un jour de promenade
Bartholomé & messer le docteur
Prennent chacun une barque à pêcheur,
Sortent sur mer; ils avoient fait gageure
A qui des deux auroit plus de bonheur,
Et trouveroit la meilleure aventure
Dedans sa pêche, & n'avoient avec eux,
Dans chaque barque, en tout, qu'un homme ou deux.²
Certain corfaire aperçut la chaloupe
De notre épouse, & vint avec sa troupe
Fondre dessus, l'emmena bien & beau;
Laissa Richard : soit que près du rivage
Il n'osât pas hasarder davantage;
Soit qu'il craignît qu'ayant dans son vaisseau
Notre vieillard, il ne pût de sa proie
Si bien jouir; car il aimoit la joie
Plus que l'argent; & toujours avoit fait
Avec honneur son métier de corfaire;
Au jeu d'amour étoit homme d'effet,
Ainsi que sont gens de pareille affaire.
Gens de mer sont toujours prêts à bien faire,
Ce qu'on appelle autrement bons garçons

On n'en voit point qui les fêtes allègue.
Or tel étoit celui dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monègue.
La belle fit son devoir de pleurer
Un demi-jour, tant qu'il se put étendre :
Et Pagamin de la reconforter ;
Et notre épouse à la fin de se rendre.
Il la gagna : bien favoit son métier.
Amour s'en mit, Amour, ce bon apôtre,
Dix mille fois plus corfaire que l'autre,
Vivant de rapt, faisant peu de quartier.
La belle avoit sa rançon toute prête :
Très-bien lui prit d'avoir de quoi payer ;
Car là n'étoit ni vigile ni fête.
Elle oublia ce beau calendrier
Rouge partout & sans nul jour ouvrable :
De la ceinture on le lui fit tomber ;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.

Notre légiste eût mis son doigt au feu
Que son épouse étoit toujours fidèle,
Entière, & chaste ; & que, moyennant Dieu,
Pour de l'argent on lui rendroit la belle.
De Pagamin il prit un fauf-conduit,
L'alla trouver, lui mit la carte blanche.
Pagamin dit : Si je n'ai pas bon bruit,
C'est à grand tort ; je veux vous rendre franche
Et sans rançon votre chère moitié.
Ne plaîse à Dieu que si belle amitié
Soit par mon fait de désastre ainsi pleine !
Celle pour qui vous prenez tant de peine
Vous reviendra selon votre desir.
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.

Faites-moi voir seulement qu'elle est vôtre :
Car si j'allois vous en rendre quelque autre,
Comme il m'en tombe assez entre les mains,
Ce me feroit une espèce de blâme.
Ces jours passés je pris certaine dame
Dont les cheveux font quelque peu châains,
Grande de taille, en bon point, jeune, & fraîche.
Si cette belle, après vous avoir vu,
Dit être à vous, c'est autant de conclu :
Reprenez-la, rien ne vous en empêche.
Richard reprit : Vous parlez sagement,
Et me traitez trop généreusement.
De son métier il faut que chacun vive :
Mettez un prix à la pauvre captive,
Je le paierai comptant, sans hésiter.
Le compliment n'est ici nécessaire :
Voilà ma bourse, il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourroit faire
En pareil cas l'homme le moins connu.
Seroit-il dit que vous m'eussiez vaincu
D'honnêteté? non fera, sur mon âme :
Vous le verrez. Car, quant à cette dame,
Ne doutez point qu'elle ne soit à moi.
Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi,
Mais aux baisers que de la pauvre femme
Je recevrai; ne craignant qu'un seul point
C'est qu'à me voir de joie elle ne meure.
On fait venir l'épouse tout à l'heure,
Qui froidement, & ne s'émouvant point,
Devant ses yeux voit son mari paroître,
Sans témoigner seulement le connoître,
Non plus qu'un homme arrivé du Pérou.
Voyez, dit-il, la pauvrette est honteuse

Devant les gens ; & fa joie amoureuse
 N'ose éclater : foyez fûr qu'à mon cou,
 Si j'étois feul, elle feroit fautée.

Pagamin dit : Qu'il ne tienne à cela ;
 Dedans fa chambre allez, conduifez-la.
 Ce qui fut fait ; &, la chambre fermée,
 Richard commence : Eh ! là, Bartholomé,
 Comme tu fais ! je fuis ton Quinzica,
 Toujours le même à l'endroit de fa femme.
 Regarde-moi. Trouves-tu, ma chère âme,
 En mon vifage un fi grand changement ?
 C'est la douleur de ton enlèvement
 Qui me rend tel ; & toi feule en es caufe.
 T'ai-je jamais refusé nulle chofe,
 Soit pour ton jeu, foit pour tes vêtements ?
 En étoit-il quelqu'une de plus brave ?
 De ton vouloir ne me rendois-je efclave ?
 Tu le feras, étant avec ces gens.
 Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne ?
 Ce qu'il pourra, répon lit brusquement
 Bartholomé. Est-il temps maintenant
 D'en avoir foin ? s'en est-on mis en peine
 Quand, malgré moi, l'on m'a jointe avec vous ;
 Vous, vieux penard ; moi, fille jeune et drue,
 Qui méritois d'être un peu mieux pourvue,
 Et de goûter ce qu'hymen a de doux ?
 Pour cet effet j'étois affez aimable,
 Et me trouvois auffi digne, entre nous,
 De ces plaifirs, que j'en étois capable.
 Or est le cas allé d'autre façon.
 J'ai pris mari qui pour toute chanfon
 N'a jamais eu que fes jours de férie ;

Mais Pagamin, fitôt qu'il m'eut ravie,
Me fut donner bien une autre leçon.
J'ai plus appris des choses de la vie
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
Laissez-moi donc, monsieur mon cher époux;
Sur mon retour n'insistez davantage.
Calendriers ne font point en usage
Chez Pagamin, je vous en avertis.
Vous & les miens avez mérité pis :
Vous, pour avoir mal mesuré vos forces
En m'époufant; eux, pour s'être mépris,
En préférant les légères amorces
De quelque bien à cet autre point-là.
Mais Pagamin pour tous y pourvoira.
Il ne fait loi, ni digeste, ni code;
Et cependant très-bonne est sa méthode.
De ce matin lui-même il vous dira
Du quart en fus comme la chose en va.
Un tel aveu vous surprend & vous touche :
Mais faire ici de la petite bouche
Ne sert de rien : l'on n'en croira pas moins.
Et puisque enfin nous voici sans témoins,
Adieu vous dis, vous & vos jours de fête.
Je suis de chair; les habits rien n'y font :
Vous savez bien, monsieur, qu'entre la tête
Et le talon d'autres affaires font.
A tant se tut. Richard, tombé des nues,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
Bartholomé, ayant ses hontes bues,
Ne se fit pas tenir pour demeurer.
Le pauvre époux en eut tant de tristesse,
Outre les maux qui suivent la vieillesse,
Qu'il en mourut à quelques jours de là;

Et Pagamin prit à femme sa veuve.

Ce fut bien fait : nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinzica,
S'étant choisis l'un & l'autre à l'épreuve.
Belle leçon pour gens à cheveux gris!
Sinon qu'ils soient d'humeur accommodante :
Car, en ce cas, messieurs les favoris
Font leur ouvrage, & la dame est contente.



A FEMME AVARE
GALANT ESCROC

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

QU'UN homme foit plumé par des coquettes,
Ce n'est pour faire au miracle crier.
Gratis est mort; plus d'amour fans payer :
En beaux louis se content les fleurettes.
Ce que je dis des coquettes s'entend.
Pour notre honneur, si me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut, nonobstant leur adresse,
En attraper au moins une entre cent,
Et lui jouer quelque tour de souplesse.

Je choisirai pour exemple Gulphar.
Le drôle fit un tour de franc foudard ;
Car aux faveurs d'une belle il eut part
Sans débourfer, escroquant la chrétienne.
Notez ceci, & qu'il vous en souvienne,
Galants d'épée; encor bien que ce tour
Pour vous styler foit fort peu nécessaire :
Je trouverois maintenant à la cour
Plus d'un Gulphar, si j'en avois affaire.
Celui-ci donc chez sire Galparin
Tant fréquenta, qu'il devint à la fin
De son épouse amoureux fans mesure.
Elle étoit jeune, & belle créature ;

Plaiſoit beaucoup, fors un point qui gâtoit
Toute l'affaire, & qui ſeul rebutoit
Les plus ardents : c'eſt qu'elle étoit avare.
Ce n'eſt pas choſe en ce ſiècle fort rare.
Je l'ai jà dit, rien n'y font les ſoupirs :
Celui-là parle une langue barbare,
Qui l'or en main n'explique ſes deſirs.
Le jeu, la jupe, & l'amour des plaiſirs
Sont les reſſorts que Cupidon emploie :
De leur boutique il fort chez les François
Plus de cocus que du cheval de Troie
Il ne fortit de héros autrefois.
Pour revenir à l'humeur de la belle,
Le compagnon ne put rien tirer d'elle,
Qu'il ne parlât. Chacun fait ce que c'eſt
Que de parler; le lecteur, s'il lui plaît,
Me permettra de dire ainſi la choſe.
Gulphar donc parle, & ſi bien qu'il propoſe
Deux cents écus. La belle l'écoula;
Et Gaſparin à Gulphar les prêta
(Ce fut le bon), puis aux champs s'en alla,
Ne ſouſſonnant aucunement ſa femme.
Gulphar les donne en préſence de gens.
Voilà, dit-il, deux cents écus comptants,
Qu'à votre époux vous donnerez, madame.
La belle crut qu'il avoit dit cela
Par politique, & pour jouer ſon rôle.
Le lendemain elle le régala
Tout de ſon mieux, en femme de parole.
Le drôle en prit, ce jour & les ſuivants,
Pour ſon argent, & même avec uſure.
A bon payeur on fait bonne meſure.
Quand Gaſparin fut de retour des champs,

Gulphar lui dit, son épouse présente :
J'ai votre argent à madame rendu,
N'en ayant eu pour une affaire urgente
Aucun besoin, comme je l'avois cru :
Déchargez-en votre livre, de grâce.
A ce propos, aussi froide que glace,
Notre galante avoua le reçu.
Qu'eût-elle fait? on eût prouvé la chose.
Son regret fut d'avoir enflé la dose
De ses faveurs : c'est ce qui la fâchoit.
Voyez un peu la perte que c'étoit!
En la quittant, Gulphar alla tout droit
Conter ce cas, le corner par la ville,
Le publier, le prêcher sur les toits.
De l'en blâmer il seroit inutile :
Ainsi vit-on chez nous autres François.



ON NE S'AVISE JAMAIS
DE TOUT

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

CERTAIN jaloux, ne dormant que d'un œil,
Interdisoit tout commerce à sa femme.
Dans le dessein de prévenir la dame,
Il avoit fait un fort ample recueil
De tous les tours que le sexe fait faire.
Pauvre ignorant! comme si cette affaire
N'étoit une hydre, à parler franchement!
Il captivoit sa femme cependant,
De ses cheveux vouloit favoir le nombre,
La faisoit fuivre, à toute heure, en tous lieux,
Par une vieille au corps tout rempli d'yeux,
Qui la quittoit aussi peu que son ombre.
Ce fou tenoit son recueil fort entier :
Il le portoit en guise de psautier,
Croyant par là cocuage hors de gamme.
Un jour de fête, arrive que la dame,
En revenant de l'église, passa
Près d'un logis d'où quelqu'un lui jeta
Fort à propos plein un panier d'ordure.
On s'excusa. La pauvre créature,
Toute vilaine, entra dans le logis.
Il lui fallut dépouiller ses habits.

Elle envoya querir une autre jupe,
 Dès en entrant, par cette douagna,
 Qui hors d'haleine à monsieur raconta
 Tout l'accident. Foin! dit-il, celui-là
 N'est dans mon livre, & je suis pris pour dupe :
 Que le recueil au diable soit donné!
 Il disoit bien; car on n'avoit jeté
 Cette immondice, & la dame gâté,
 Qu'afin qu'elle eût quelque valable excuse
 Pour éloigner son dragon quelque temps.
 Un sien galant, ami de là dedans,
 Tout aussitôt profita de la ruse.

Nous avons beau sur ce sexe avoir l'œil :
 Ce n'est coup sûr encontre tous esclandres.
 Maris jaloux, brûlez votre recueil,
 Sur ma parole, & faites-en des cendres.



LE VILLAGEOIS
QUI CHERCHE SON VEAU

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

UN villageois ayant perdu son veau
L'alla chercher dans la forêt prochaine.
Il se plaça sur l'arbre le plus beau,
Pour mieux entendre & pour voir dans la plaine.
Vient une dame avec un jouvenceau.
Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche;
Et le galant, qui sur l'herbe la couche,
Crie, en voyant je ne fais quels appas :
O dieux! que vois-je! & que ne vois-je pas!
Sans dire quoi; car c'étoit lettres closes.
Lors le manant les arrêtant tout coi :
Homme de bien, qui voyez tant de choses,
Voyez-vous point mon veau? dites-le moi.

L'ANNEAU D'HANS CARVEL

CONTE TIRÉ DE RABELAIS

HANS Carvel prit sur ses vieux ans
Femme jeune en toute manière :
Il prit aussi fous cuifants ;
Car l'un sans l'autre ne va guère.
Babeau (c'est la jeune femelle,
Fille du bailli Concordat)
Fut du bon poil, ardente & belle,
Et propre à l'amoureux combat.
Carvel, craignant de sa nature
Le cocuage & les railleurs,
Alléguoit à la créature
Et la légende & l'Écriture,
Et tous les livres les meilleurs ;
Blâmoit les visites secrètes ;
Frondoit l'attirail des coquettes,
Et contre un monde de recettes
Et de moyens de plaire aux yeux
Invectivoit tout de son mieux.
A tous ces discours la galande
Ne s'arrêtoit aucunement,
Et de sermons n'étoit friande,
A moins qu'ils fussent d'un amant.
Cela faisoit que le bon sire

Ne favoit tantôt plus qu'y dire,
Eût voulu fouvent être mort.
Il eut pourtant dans son martyre
Quelques moments de réconfort :
L'histoire en est très-véritable.
Une nuit qu'ayant tenu table,
Et bu force bon vin nouveau,
Carvel ronfloit près de Babeau,
Il lui fut avis que le diable
Lui mettoit au doigt un anneau ;
Qu'il lui difoit : Je fais la peine
Qui te tourmente & qui te gêne,
Carvel, j'ai pitié de ton cas :
Tiens cette bague, & ne la lâches ;
Car tandis qu'au doigt tu l'auras,
Ce que tu crains point ne feras,
Point ne feras fans que le faches.
Trop ne puis vous remercier,
Dit Carvel ; la faveur est grande :
Monsieur Satan, Dieu vous le rende !
Grand merci, monsieur l'aumônier !
Là-dessus achevant son somme,
Et les yeux encore aggravés,
Il se trouva que le bon homme
Avoit le doigt où vous savez.

LE GASCON PUNI

NOUVELLE

UN Gascon, pour s'être vanté
De posséder certaine belle,
Fut puni de sa vanité
D'une façon assez nouvelle.

Il se vantoit à faux, & ne possédoit rien.
Mais quoi ! tout médifant est prophète en ce monde :
On croit le mal d'abord ; mais à l'égard du bien,
Il faut que la vue en réponde.

La dame cependant du Gascon se moquoit ;
Même au logis pour lui rarement elle étoit ;
Et bien souvent qu'il la traitoit
D'incomparable & de divine,
La belle aussitôt s'enfuyoit,
S'allant sauver chez sa voisine.

Elle avoit nom Philis ; son voisin, Eurilas ;
La voisine, Chloris ; le Gascon, Dorilas ;
Un sien ami, Damon : c'est tout, si j'ai mémoire.
Ce Damon, de Chloris, à ce que dit l'histoire,
Étoit amant aimé, galant, comme on voudra,
Quelque chose de plus encor que tout cela.
Pour Philis, son humeur libre, gaie, & sincère,
Montroit qu'elle étoit sans affaire,
Sans secret & sans passion.

On ignoroit le prix de sa possession :
 Seulement à l'user chacun la croyoit bonne.
 Elle approchoit vingt ans, & venoit d'enterrer
 Un mari, de ceux-là que l'on perd sans pleurer,
 Vieux barbon qui laissoit d'écus plein une tonne.
 En mille endroits de sa personne
 La belle avoit de quoi mettre un Gascon aux cieus,
 Des attraits par-dessus les yeux,
 Je ne fais quel air de pucelle,
 Mais le cœur tant soit peu rebelle,
 Rebelle toutefois de la bonne façon :
 Voilà Philis. Quant au Gascon,
 Il étoit Gascon, c'est tout dire.
 Je laisse à penser si le fire
 Importuna la veuve, & s'il fit des ferments.
 Ceux des Gascons & des Normands
 Passent peu pour mots d'Évangile.
 C'étoit pourtant chose facile
 De croire Dorilas de Philis amoureux ;
 Mais il vouloit aussi que l'on le crût heureux.
 Philis, dissimulant, dit un jour à cet homme.
 Je veux un service de vous :
 Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome ;
 C'est que vous nous aidiez à tromper un jaloux
 La chose est sans péril, & même fort aisée.
 Nous voulons que cette nuit-ci
 Vous couchiez avec le mari
 De Chloris qui m'en a priée.
 Avec Damon s'étant brouillée,
 Il leur faut une nuit entière & par delà,
 Pour démêler entre eux tout ce différend-là.
 Notre but est qu'Eurilas pense,
 Vous sentant près de lui, que ce soit sa moitié.

Il ne lui touche point, vit dedans l'abstinence,
Et, soit par jalousie ou bien par impuissance,
A retranché d'hymen certains droits d'amitié;
 Ronfle toujours, fait la nuit d'une traite :
C'est assez qu'en son lit il trouve une cornette.
Nous vous ajusterons : enfin ne craignez rien ;
 Je vous récompenserai bien.

Pour se rendre Philis un peu plus favorable,
Le Gascon eût couché, dit-il, avec le diable.
La nuit vient : on le coiffe ; on le met au grand lit ;
On éteint les flambeaux ; Eurilas prend sa place.

 Du Gascon la peur se saisit ;

 Il devient aussi froid que glace ;

 N'oseroit tousser ni cracher,

 Beaucoup moins encor s'approcher ;

Se fait petit, se ferre, au bord se va nicher,

Et ne tient que moitié de la rive occupée ;

Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.

Son coucheur cette nuit se retourna cent fois ;

Et jusque sur le nez lui porta certains doigts

 Que la peur lui fit trouver rudes.

 Le pis de ses inquiétudes,

C'est qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux

Ne prît à ce mari : tels cas sont dangereux,

Lorsque l'un des conjoints se sent privé du fomme.

Toujours nouveaux sujets alarmoient le pauvre

 [homme :

L'on approchoit un pied, l'on étendoit un bras,

Il crut même sentir la barbe d'Eurilas.

Mais voici quelque chose à mon sens de terrible :

Une sonnette étoit près du chevet du lit ;

Eurilas de fonner, & faire un bruit horrible.

Le Gascon se pâme à ce bruit,
Cette fois-là se croit détruit,
Fait un vœu, renonce à sa dame,
Et songe au salut de son âme.

Personne ne venant, Eurilas s'endormit.

Avant qu'il fût jour on ouvrit;

Philis l'avoit promis : quand voici de plus belle

Un flambeau, comble de tous maux :
Le Gascon, après ces travaux,
Se fût bien levé sans chandelle.

Sa perte étoit alors un point tout assuré.

On approche du lit. Le pauvre homme éclairé

Prie Eurilas qu'il lui pardonne.

Je le veux, dit une personne

D'un ton de voix rempli d'appas.

C'étoit Philis, qui d'Eurilas

Avoit tenu la place, & qui sans trop attendre

Tout en chemise s'alla rendre

Dans les bras de Chloris qu'accompagnoit Damon;

C'étoit, dis-je, Philis, qui conta du Gascon

La peine & la frayeur extrême;

Et qui, pour l'obliger à se tuer soi-même,

Et lui montrant ce qu'il avoit perdu,

Laiſſoit son sein à demi nu.

LA FIANCÉE
DU ROI DE GARBE

NOUVELLE

IL n'est rien qu'on ne conte en diverses façons
On abuse du vrai comme on fait de la feinte :
Je le souffre aux récits qui passent pour chansons ;
Chacun y met du sien sans scrupule & sans crainte :
Mais aux événements de qui la vérité
 Importe à la postérité,
 Tels abus méritent censure.
Le fait d'Alaciel est d'une autre nature.
Je me suis écarté de mon original.
On en pourra gloser ; on pourra me mécroire :
 Tout cela n'est pas un grand mal ;
 Alaciel & sa mémoire
Ne fauroient guère perdre à tout ce changement.
J'ai suivi mon auteur en deux points seulement,
 Points qui font véritablement
 Le plus important de l'histoire :
L'un est que par huit mains Alaciel passa
 Avant que d'entrer dans la bonne ;
L'autre, que son fiancé ne s'en embarrassa,
 Ayant peut-être en sa personne
 De quoi négliger ce point-là.

Quoi qu'il en foit, la belle en ses traverses,
 Accidents, fortunes diverses,
 Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler,
 Changea huit fois de chevalier.

Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse :
 Ce n'étoit après tout que bonne intention,
 Gratitude ou compassion,
 Crainte de pis, honnête excuse.

Elle n'en plut pas moins aux yeux de son fiancé.
 Veuve de huit galants, il la prit pour pucelle;
 Et dans son erreur par la belle
 Apparemment il fut laissé.

Qu'on y puisse être pris, la chose est toute claire;
 Mais après huit, c'est une étrange affaire!
 Je me rapporte de cela
 A quiconque a passé par là.

Zaïr, foudan d'Alexandrie,
 Aima sa fille Alaciel

Un peu plus que sa propre vie.

Aussi ce qu'on se peut figurer sous le ciel
 De bon, de beau, de charmant & d'aimable,
 D'accòmmodant, j'y mets encor ce point,
 La rendoit d'autant estimable :
 En cela je n'augmente point.

Au bruit qui couroit d'elle en toutes ses provinces,
 Mamolin, roi de Garbe, en devint amoureux.

Il la fit demander, & fut assez heureux
 Pour l'emporter sur d'autres princes.

La belle aimoit déjà, mais on n'en favoit rien :
 Filles de sang royal ne se déclarent guères;
 Tout se passe en leur cœur : cela les fàche bien;
 Car elles font de chair ainsi que les bergères.

Hifpal, jeune feigneur de la cour du foudan,
 Bien fait, plein de mérite, honneur de l'Alcoran,
 Plaifoit fort à la dame; & d'un commun martyr

Tous deux brûloient, fans ofer fe le dire;
 Ou, s'ils se le difoient, ce n'étoit que des yeux.
 Comme ils en étoient là, l'on accorda la belle.

Il fallut se réfoudre à partir de ces lieux.

Zaïr fit embarquer fon amant avec elle.

S'en fier à quelque autre eût peut-être été mieux.

Après huit jours de traite, un vaisseau de corsaires,

Ayant pris le deffus du vent,

Les attaqua : le combat fut fanglant;

Chacun des deux partis y fit mal fes affaires.

Les affaillants, faits aux combats de mer,

Étoient les plus experts en l'art de massacrer;

Joignoient l'adresse au nombre : Hifpal par sa vaillance

Tenoit les choses en balance.

Vingt corsaires pourtant montèrent sur son bord.

Grifonio le gigantesque

Conduisoit l'horreur & la mort

Avecque cette foldatesque.

Hifpal en un moment se vit environné :

Maint corsaire sentit son bras déterminé ;

De ses yeux il sortoit des éclairs & des flammes.

Cependant qu'il étoit au combat acharné,

Grifonio courut à la chambre des femmes.

Il favoit que l'infante étoit dans ce vaisseau;

Et, l'ayant destinée à ses plaisirs infâmes,

Il l'emportoit comme un moineau :

Mais la charge pour lui n'étant pas suffisante,

Il prit aussi la cassette aux bijoux,

Aux diamants, aux témoignages doux

Que reçoit & garde une amante :

Car quelqu'un m'a dit, entre nous,
 Qu'Hispal en ce voyage avoit fait à l'infante
 Un aveu dont d'abord elle parut contente,
 Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.

Le malheureux corfaire, emportant cette proie,
 N'en eut pas longtemps de la joie.
 Un des vaisseaux, quoiqu'il fût accroché,
 S'étant quelque peu détaché,
 Comme Grifonio passoit d'un bord à l'autre,
 Un pied sur son navire, un sur celui d'Hispal,
 Le héros d'un revers coupe en deux l'animal :
 Part du tronc tombe en l'eau disant sa patenôte,
 Et reniant Mahom, Jupin & Tarvagant,
 Avec maint autre dieu non moins extravagant;
 Part demeure sur pied en la même posture.

On auroit ri de l'aventure
 Si la belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau.
 Hispal se jette après : l'un & l'autre vaisseau,
 Malmené du combat, & privé de pilote,
 Au gré d'Éole & de Neptune flotte.
 La mort fit lâcher prise au géant pourfendu.
 L'infante, par sa robe en tombant soutenue,
 Fut bientôt d'Hispal secourue.
 Nager vers les vaisseaux eût été temps perdu;
 Ils étoient presque à demi-mille :
 Ce qu'il jugea de plus facile,
 Fut de gagner certains rochers
 Qui d'ordinaire étoient la perte des nochers,
 Et furent le salut d'Hispal & de l'infante.
 Aucuns ont assuré, comme chose constante,
 Que même du péril la cassette échappa;
 Qu'à des cordons étant pendue,

La belle après foi la tira :
Autrement elle étoit perdue.

Notre nageur avoit l'infante sur son dos.
Le premier roc gagné, non pas sans quelque peine,
La crainte de la faim suivit celle des flots ;
Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.
Le jour s'achève ; il se passe une nuit :
Point de vaisseau près d'eux par le hasard conduit ;
Point de quoi manger sur ces roches.
Voilà notre couple réduit
A sentir de la faim les premières approches ;
Tous deux privés d'espoir, d'autant plus malheureux
Qu'aimés aussi bien qu'amoureux,
Ils perdoient doublement en leur mésaventure.
Après s'être longtemps regardés sans parler :
Hispal, dit la princesse, il se faut consoler ;
Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure ;
Nous n'en mourrons pas moins : mais il dépend de nous
D'adoucir l'aigreur de ses coups ;
C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême.
Se consoler ! dit-il ; le peut-on quand on aime ?
Ah ! si... Mais non, madame, il n'est pas à propos
Que vous aimiez ; vous seriez trop à plaindre.
Je brave à mon égard & la faim & les flots :
Mais jetant l'œil sur vous, je trouve tout à craindre.
La princesse, à ces mots, ne se put plus contraindre :
Pleurs de couler, soupirs d'être poussés,
Regards d'être au ciel adressés,
Et puis sanglots, & puis soupirs encore.
En ce même langage Hispal lui repartit,
Tant qu'enfin un baiser suivit :
S'il fut pris ou donné, c'est ce que l'on ignore.

Après force vœux impuissants,
 Le héros dit : Puisque en cette aventure
 Mourir nous est chose si sûre,
 Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissants
 Ou des monstres marins deviennent la pâture ?
 Sépulture pour sépulture,
 La mer est égale, à mon sens.
 Qu'attendons-nous ici qu'une fin languissante ?
 Serait-il point plus à propos
 De nous abandonner aux flots ?
 J'ai de la force encor ; la côte est peu distante ;
 Le vent y pousse ; essayons d'approcher ;
 Passons de rocher en rocher :
 J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.
 Alaciel s'y résolut sans peine.

Les revoilà sur l'onde ainsi qu'auparavant,
 La cassette en laisse suivant,
 Et le nageur, poussé du vent,
 De roc en roc portant la belle :
 Façon de naviguer nouvelle.
 Avec l'aide du ciel & de ces reposoirs,
 Et du dieu qui préside aux liquides manoirs,
 Hispal, n'en pouvant plus de faim, de lassitude,
 De travail, & d'inquiétude
 (Non pour lui, mais pour ses amours),
 Après avoir jeûné deux jours,
 Prit terre à la dixième traite,
 Lui, la princesse & la cassette.

Pourquoi, me dira-t-on, nous ramener toujours
 Cette cassette ? est-ce une circonstance
 Qui soit de si grande importance ?

Oui, felon mon avis ; on va voir si j'ai tort.

Je ne prends point ici l'effor,

Ni n'affecte de railleries.

Si j'avois mis nos gens à bord

Sans argent & sans pierreries,

Seroient-ils pas demeurés court ?

On ne vit ni d'air ni d'amour.

Les amants ont beau dire & faire,

Il en faut revenir toujours au nécessaire.

La cassette y pourvut avec maint diamant.

Hispal vendit les uns, mit les autres en gages ;

Fit achat d'un château le long de ces rivages :

Ce château, dit l'histoire, avoit un parc fort grand ;

Ce parc, un bois ; ce bois, de beaux ombrages ;

Sous ces ombrages nos amants

Passoient d'agréables moments.

Voyez combien voilà de choses enchaînées,

Et par la cassette amenées.

Or au fond de ce bois un certain antre étoit,

Sourd & muet, & d'amoureuse affaire ;

Sombre surtout : la nature sembloit

L'avoir mis là non pour autre mystère.

Nos deux amants se promenant un jour,

Il arriva que ce fripon d'Amour

Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.

Chemin faisant, Hispal expliquoit ses desirs.

Moitié par ses discours, moitié par ses sounpirs,

Plein d'une ardeur impatiente :

La princesse écouitoit incertaine & tremblante.

Nous voici, disoit-il, en un bord étranger,

Ignorés du reste des hommes ;

Profitons-en ; nous n'avons à songer

Qu'aux douceurs de l'amour, en l'état où nous sommes.

Qui vous retient? on ne fait seulement

Si nous vivons; peut-être en ce moment

Tout le monde nous croit au corps d'une baleine.

Ou favorisez votre amant,

Ou qu'à votre époux il vous mène.

Mais pourquoi vous mener? vous pouvez rendre

[heureux

Celui dont vous avez éprouvé la confiance.

Qu'attendez-vous pour foulager ses feux?

N'est-il point assez amoureux?

Et n'avez-vous point fait assez de résistance?

Hispal haranguoit de façon

Qu'il auroit échauffé des marbres,

Tandis qu'Alaciel, à l'aide d'un poinçon,

Faifoit semblant d'écrire sur les arbres.

Mais l'amour la faifoit rêver

A d'autres choses qu'à graver

Des caractères sur l'écorce.

Son amant & le lieu l'affuroient du secret:

C'étoit une puissante amorce.

Elle résistoit à regret:

Le printemps par malheur étoit lors en sa force.

Jeunes cœurs font bien empêchés

A tenir leurs desirs cachés,

Étant pris par tant de manières.

Combien en voyons-nous se laisser pas à pas

Ravir jusqu'aux faveurs dernières,

Qui dans l'abord ne croyoient pas

Pouvoir accorder les premières!

Amour, sans qu'on y pense, amène ces instants:

Mainte fille a perdu ses gants,

Et femme au partir s'est trouvée,
 Qui ne fait la plupart du temps
 Comme la chose est arrivée.

Près de l'ancre venus, notre amant proposa
 D'entrer dedans. La belle s'excusa,
 Mais malgré foi déjà presque vaincue.
 Les services d'Hispal en ce même moment
 Lui reviennent devant la vue;
 Ses jours sauvés des flots, son honneur, d'un géant
 Que lui demandoit son amant?
 Un bien dont elle étoit à sa valeur tenue:
 Il vaut mieux, disoit-il, vous en faire un ami,
 Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
 Vous le vienne enlever: madame, songez-y;
 L'on ne fait pour qui l'on le garde.
 L'infante à ces raisons se rendant à demi,
 Une pluie acheva l'affaire.
 Il fallut se mettre à l'abri:
 Je laisse à penser où. Le reste du mystère
 Au fond de l'ancre est demeuré.
 Que l'on la blâme ou non, je fais plus d'une belle
 A qui ce fait est arrivé,
 Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.

L'ancre ne les vit seul de ces douceurs jouir:
 Rien ne coûte en amour que la première peine.
 Si les arbres parloient, il feroit bel ouïr
 Ceux de ce bois; car la forêt n'est pleine
 Que des monuments amoureux
 Qu'Hispal nous a laissés, glorieux de sa proie.
 On y verroit écrit: « Ici pâma de joie
 Des mortels le plus heureux:

Là mourut un amant sur le sein de sa dame ;
 En cet endroit, mille baisers de flamme
 Furent donnés, & mille autres rendus. »
 Le parc diroit beaucoup, le château beaucoup plus,
 Si châteaux avoient une langue.
 La chose en vint au point que, las de tant d'amour,
 Nos amants à la fin regrettèrent la cour.
 La belle s'en ouvrit, & voici sa harangue :
 Vous m'êtes cher, Hispal ; j'aurois du déplaisir
 Si vous ne pensiez pas que toujours je vous aime.
 Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte & sans desir ?
 Je vous le demande à vous-même.
 Ce sont des feux bientôt passés
 Que ceux qui ne sont point dans leur cours tra-
 [versés :

Il y faut un peu de contrainte.
 Je crains fort qu'à la fin ce séjour si charmant
 Ne nous soit un désert, & puis un monument.
 Hispal, ôtez-moi cette crainte.
 Allez-vous-en voir promptement
 Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,
 Quand on saura que nous sommes en vie.
 Déguisez bien notre séjour :
 Dites que vous venez préparer mon retour,
 Et faire qu'on m'envoie une escorte si sûre,
 Qu'il n'arrive plus d'aventure.
 Croyez-moi, vous n'y perdrez rien :
 Trouvez seulement le moyen
 De me suivre en ma destinée
 Ou de fillage, ou d'hyménée ;
 Et tenez pour chose assurée
 Que, si je ne vous fais du bien,
 Je ferai de près éclairée.

Que ce fût ou non son dessein,
 Pour se servir d'Hispal il falloit tout promettre.
 Dès qu'il trouve à propos de se mettre en chemin,
 L'infante pour Zair le charge d'une lettre.
 Il s'embarque, il fait voile; il vogue, il a bon vent.
 Il arrive à la cour, où chacun lui demande
 S'il est mort, s'il est vivant,
 Tant la surprise fut grande;
 En quels lieux est l'infante, enfin ce qu'elle fait.

Dès qu'il eut à tout satisfait,
 On fit partir une escorte puissante.
 Hispal fut retenu; non qu'on eût en effet
 Le moindre soupçon de l'infante.
 Le chef de cette escorte étoit jeune & bien fait.
 Abordé près du parc, avant tout il partage
 Sa troupe en deux, laisse l'une au rivage,
 Va droit avec l'autre au château.
 La beauté de l'infante étoit beaucoup accrue:
 Il en devint épris à la première vue;
 Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fût beau,
 Pour ne point perdre temps, il lui dit sa pensée.
 Elle s'en tint fort offensée,
 Et l'avertit de son devoir.
 Témoigner en tel cas un peu de désespoir
 Est quelquefois une bonne recette.
 C'est ce que fait notre homme: il forme le dessein
 De se laisser mourir de faim;
 Car de se poignarder, la chose est trop tôt faite:
 On n'a pas le temps d'en venir
 Au repentir.
 D'abord Alaciel rioit de sa sottise.
 Un jour se passe entier, lui sans cesse jeûnant,

Elle toujours le détournant
 D'une si terrible entreprise.
 Le second jour commence à la toucher.
 Elle rêve à cette aventure.
 Laisser mourir un homme, & pouvoir l'empêcher!
 C'est avoir l'âme un peu trop dure.
 Par pitié donc elle condescendit
 Aux volontés du capitaine,
 Et cet office lui rendit
 Gaiement, de bonne grâce, & sans montrer de peine :
 Autrement le remède eût été sans effet.

Tandis que le galant se trouve satisfait,
 Et remet les autres affaires,
 Disant tantôt que les vents sont contraires,
 Tantôt qu'il faut radouber ses galères
 Pour être en état de partir;
 Tantôt qu'on vient de l'avertir
 Qu'il est attendu des corsaires :
 Un corsaire en effet arrive, & surprenant
 Ses gens demeurés à la rade,
 Les tue, & va donner au château l'escalade:
 Du fier Grifonio c'étoit le lieutenant.
 Il prend le château d'emblée.
 Voilà la fête troublée.
 Le jeûneur maudit son fort.
 Le corsaire apprend d'abord
 L'aventure de la belle ;
 Et, la tirant à l'écart,
 Il en veut avoir sa part.
 Elle fit fort la rebelle.
 Il ne s'en étonna pas,
 N'étant novice en tel cas.

Le mieux que vous puissiez faire,
 Lui dit tout franc ce corsaire,
 C'est de m'avoir pour ami :
 Je suis corsaire & demi.

Vous avez fait jeûner un pauvre misérable
 Qui se mouroit pour vous d'amour ;
 Vous jeûnerez à votre tour,
 Ou vous me ferez favorable.

La justice le veut : nous autres gens de mer
 Savons rendre à chacun selon ce qu'il mérite ;

Attendez-vous de n'avoir à manger

Que quand de ce côté vous aurez été quitte.

Ne marchandez point tant, madame, & croyez-moi.

Qu'eût fait Alaciel ? force n'a point de loi.

S'accommoder à tout est chose nécessaire.

Ce qu'on ne voudroit pas, souvent il le faut faire,

Quand il plaît au destin que l'on en vienne là ;

Augmenter sa souffrance est une erreur extrême :

Si par pitié d'autrui la belle se força,

Que ne point essayer par pitié de soi-même ?

Elle se force donc, & prend en gré le tout.

Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.

Si le corsaire eût été sage,

Il eût mené l'infante en un autre rivage.

Sage en amour ? hélas ! il n'en est point.

Tandis que celui-ci croit avoir tout à point,

Vent pour partir, lieu propre pour attendre,

Fortune, qui ne dort que lorsque nous veillons,

Et veille quand nous sommeillons,

Lui trame en secret cet esclandre.

Le seigneur d'un château voisin de celui-ci,

Homme fort ami de la joie,

Sans nulle attache, & sans fouci
 Que de chercher toujours quelque nouvelle proie,
 Ayant eu le vent des beautés,
 Perfections, commodités,
 Qu'en sa voisine on disoit être,
 Ne songeoit nuit & jour qu'à s'en rendre le maître :
 Il avoit des amis, de l'argent, du crédit,
 Pouvoit assembler deux mille hommes.
 Il les assemble donc un beau jour, & leur dit :
 Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes,
 Qu'un pirate à nos yeux se gorge de butin,
 Qu'il traite comme esclave une beauté divine ?
 Allons tirer notre voisine
 D'entre les griffes du mâtin.
 Que ce foir chacun soit en armes,
 Mais doucement, & sans donner d'alarmes :
 Sous les auspices de la nuit,
 Nous pourrons nous rendre sans bruit
 Au pied de ce château, dès la petite pointe
 Du jour.

La surprise à l'ombre étant jointe
 Nous rendra sans hasard maîtres de ce séjour.
 Pour ma part du butin je ne veux que la dame :
 Non pas pour en user ainsi que ce voleur ;
 Je me fens un desir en l'âme
 De lui restituer ses biens & son honneur.
 Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage,
 Vivres, munitions, enfin tout l'équipage
 Dont ces brigands ont rempli la maison.
 Je vous demande encore un don :
 C'est qu'on pende aux créneaux, haut & court, le cor-
 Cette harangue militaire [faire.
 Leur fut tant d'ardeur inspirer.

Qu'il en fallut une autre afin de modérer

Le trop grand desir de bien faire.

Chacun repaît, le soir étant venu :

L'on mange peu, l'on boit en récompense :

Quelques tonneaux sont mis sur cu.

Pour avoir fait cette dépense

Il s'est gagné plusieurs combats

Tant en Allemagne qu'en France.

Ce seigneur donc n'y manqua pas,

Et ce fut un trait de prudence.

Mainte échelle est portée, & point d'autre embarras

Point de tambours, force bons coutelas ;

On part sans bruit, on arrive en silence.

L'Orient venoit de s'ouvrir :

C'est un temps où le somme est dans sa violence,

Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.

Presque tout le peuple corsaire,

Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,

Fut assommé sans le sentir.

Le chef pendu, l'on amène l'infante.

Son peu d'amour pour le voleur,

Sa surprise & son épouvante,

Et les civilités de son libérateur,

Ne lui permirent pas de répandre des larmes.

Sa prière sauva la vie à quelques gens.

Elle plaignit les morts, consola les mourants,

Puis quitta sans regrets ces lieux remplis d'alarmes.

On dit même qu'en peu de temps

Elle perdit la mémoire

De ses deux derniers galants :

Je n'ai pas peine à le croire.

Son voisin la reçut en un appartement

Tout brillant d'or & meublé richement.
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.
Nouvel hôte & nouvel amant,
Ce n'étoit pas pour rien omettre :
Grande chère surtout, & des vins fort exquis :
Les dieux ne font pas mieux fervis.
Alaciel, qui de sa vie,
Selon sa loi, n'avoit bu vin,
Goûta ce foir, par compagnie,
De ce breuvage si divin,
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce ;
Insensiblement fit carrouffe ;
Et comme amour jadis lui troubla la raison,
Ce fut lors un autre poison.
Tous deux font à craindre des dames.
Alaciel mise au lit par ses femmes,
Ce bon seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
Quoi trouver ? dira-t-on ; d'immobiles appas ?
Si j'en trouvois autant, je saurois bien qu'en faire,
Difoit l'autre jour un certain :
Qu'il me vienne une même affaire,
On verra si j'aurai recours à mon voisin.
Bacchus donc, & Morphée, & l'hôte de la belle,
Cette nuit disposèrent d'elle.
Les charmes des premiers dissipés à la fin,
La princesse, au fortir du somme,
Se trouva dans les bras d'un homme.
La frayeur lui glaça la voix :
Elle ne put crier, & de crainte faisie,
Permit tout à son hôte, & pour une autre fois
Lui laissa lier la partie.
Une nuit, lui dit-il, est de même que cent ;
Ce n'est que la première à quoi l'on trouve à dire.

Alaciel le crut. L'hôte, enfin se lassant,
Pour d'autres conquêtes soupire.

Il part un soir, prie un de ses amis
De faire cette nuit les honneurs du logis,
Prendre sa place, aller trouver la belle,
Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle,
Ne point parler ; qu'il étoit fort aisé ;
Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi proposé,
L'infante assurément agréeroit son service.
L'autre bien volontiers lui rendit cet office :
Le moyen qu'un ami puisse être refusé !
A ce nouveau venu la voilà donc en proie.
Il ne put sans parler contenir cette joie.
La belle se plaignit d'être ainsi leur jouet :

Comment l'entend monsieur mon hôte ?

Dit-elle, & de quel droit me donner comme il fait ?

L'autre confessa qu'en effet

Ils avoient tort ; mais que toute la faute

Etoit au maître du logis.

Pour vous venger de son mépris,

Poursuivit-il, comblez-moi de caresses ;

Enchérissez sur les tendresses

Que vous eûtes pour lui tant qu'il fut votre amant ?

Aimez-moi par dépit & par ressentiment,

Si vous ne pouvez autrement.

Son conseil fut suivi ; l'on poussa les affaires,

L'on se vengea ; l'on n'omit rien.

Que si l'ami s'en trouva bien,

L'hôte ne s'en tourmenta guères.

Et de cinq, si j'ai bien compté.

Le sixième incident des travaux de l'infante

Par quelques-uns est rapporté
 D'une manière différente.
 Force gens concluront de là
 Que d'un galant au moins je fais grâce à la belle.
 C'est médifance que cela;
 Je ne voudrois mentir pour elle:
 Son époux n'eut affurément
 Que huit précurseurs feulement.
 Pourfuivons donc notre nouvelle.
 L'hôte revint quand l'ami fut content.
 Alaciel, lui pardonnant,
 Fit entre eux les choses égales.
 La clémence sied bien aux personnes royales.
 Ainfi de main en main Alaciel passoit,
 Et fouvent se divertiffoit
 Aux menus ouvrages des filles
 Qui la servoient, toutes assez gentilles.
 Elle en aimoit fort une à qui l'on en contoit;
 Et le conteur étoit un certain gentilhomme
 De ce logis, bien fait & galant homme,
 Mais violent dans ses desirs,
 Et grand ménager de foupirs,
 Jusques à commencer, près de la plus sévère,
 Par où l'on finit d'ordinaire.
 Un jour, au bout du parc, le galant rencontra
 Cette fillette;
 Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira
 Toute feulette.
 L'infante étoit fort près de là:
 Mais il ne la vit point, & crut en assurance
 Pouvoir user de violence.
 Sa médifante humeur, grand obstacle aux faveurs,
 Peste d'amour & des douceurs

Dont il tire sa subsistance, -
 Avoit de ce galant souvent grêlé l'espoir.
 La crainte lui nuisoit autant que le devoir.
 Cette fille l'auroit selon toute apparence

Favorisé,

Si la belle eût osé.

Se voyant craint de cette forte

Il fit tant qu'en ce pavillon

Elle entra par occasion :

Puis le galant ferme la porte ;

Mais en vain, car l'infante avoit de quoi l'ouvrir.

La fille voit sa faute, & tâche de fortir.

Il la retient; elle crie, elle appelle :

L'infante vient, & vient comme il falloit,

Quand sur ses fins la demoiselle étoit.

Le galant, indigné de la manquer si belle,

Perd tout respect, & jure par les dieux

Qu'avant que fortir de ces lieux

L'une ou l'autre paiera sa peine,

Quand il devoit leur attacher les mains.

Si loin de tous secours humains,

Dit-il, la résistance est vaine.

Tirez au fort sans marchander ;

Je ne saurois vous accorder

Que cette grâce :

Il faut que l'une ou l'autre passe

Pour aujourd'hui.

Qu'a fait madame? dit la belle ;

Pâtira-t-elle pour autrui ?

Oui, si le fort tombe sur elle,

Dit le galant; prenez-vous-en à lui.

Non, non, reprit alors l'infante ;

Il ne fera pas dit que l'on ait, moi présente,

Violenté cette innocente.
 Je me réfous plutôt à toute extrémité.
 Ce combat plein de charité
 Fut par le fort à la fin terminé.
 L'infante en eut toute la gloire :
 Il lui donna sa voix, à ce que dit l'histoire.
 L'autre fortit, & l'on jura
 De ne rien dire de cela.

Mais le galant se feroit laissé pendre
 Plutôt que de cacher un secret si plaissant ;
 Et pour le divulguer il ne voulut attendre
 Que le temps qu'il falloit pour trouver seulement
 Quelqu'un qui le voulût entendre.

Ce changement de favoris
 Devint à l'infante une peine ;
 Elle eut regret d'être l'Hélène
 D'un si grand nombre de Pâris.
 Aussi l'amour se jouoit d'elle.
 Un jour, entre autres, que la belle
 Dans un bois dormoit à l'écart,
 Il s'y rencontra par hasard
 Un chevalier errant, grand chercheur d'aventures,
 De ces fortes de gens que sur des palefrois
 Les belles fuivoient autrefois,
 Et passoient pour chastes & pures.
 Celui-ci, qui donnoit à ses desirs l'effor,
 Comme faisoient jadis Roger et Galaor,
 N'eut vu la princesse endormie,
 Que de prendre un baiser il forma le dessein :
 Tout prêt à faire choix de la bouche ou du sein,
 Il étoit sur le point d'en passer son envie,
 Quand tout d'un coup il se souvint

Des lois de la chevalerie.
 A ce penser il se retint,
 Priant toutefois à son âme
 Toutes les puissances d'amour
 Qu'il pût courir en ce séjour
 Quelque aventure avec la dame.

L'infante s'éveilla, surprise au dernier point.

Non, non, dit-il, ne craignez point ;
 Je ne suis géant ni sauvage,

Mais chevalier errant, qui rends grâces aux dieux
 D'avoir trouvé dans ce bocage

Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les cieux.

Après ce compliment, fans plus longue demeure,
 Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embrasoit :

C'étoit un homme qui faisoit
 Beaucoup de chemin en peu d'heure.

Le refrain fut d'offrir sa personne & son bras,
 Et tout ce qu'en semblable cas

On a de coutume de dire
 A celles pour qui l'on soupire.

Son offre fut reçue, & la belle lui fit

Un long roman de son histoire,
 Supprimant, comme l'on peut croire,

Les six galants. L'aventurier en prit

Ce qu'il crut à propos d'en prendre ;

Et comme Alacier de son fort se plaignit,

Cet inconnu s'engagea de la rendre

Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fût un mois.

Dans Garbe? non, reprit-elle, & pour cause :

Si les dieux avoient mis la chose

Jusques à présent à mon choix,

J'aurois voulu revoir Zaïr & ma patrie.

Pourvu qu'Amour me prête vie,

Vous les verrez, dit-il. C'est seulement à vous
 D'apporter remède à vos coups,
 Et consentir que mon ardeur s'apaise :
 Si j'en mourois (à vos bontés ne plaise !),
 Vous demeureriez seule; &, pour vous parler franc,
 Je tiens ce service assez grand
 Pour me flatter d'une espérance
 De récompense.

Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs,
 Convint du nombre de faveurs
 Qu'afin que la chose fût sûre
 Cette princesse lui paieroit,
 Non tout d'un coup, mais à mesure
 Que le voyage se feroit,
 Tant chaque jour, sans nulle faute.
 Le marché s'étant ainsi fait,
 La princesse en croupe se met,
 Sans prendre congé de son hôte.
 L'inconnu, qui pour quelque temps
 S'étoit défait de tous ses gens,

Les rencontra bientôt. Il avoit dans sa troupe
 Un sien neveu fort jeune, avec son gouverneur.
 Notre héroïne prend en descendant de croupe
 Un palefroi. Cependant le seigneur
 Marche toujours à côté d'elle,
 Tantôt lui conte une nouvelle,
 Et tantôt lui parle d'amour,
 Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de foi le traité s'exécute:
 Pas la moindre ombre de dispute:
 Point de fauteur au calcul, non plus qu'entre marchands
 De faveur en faveur (ainsi comptoient ces gens)

Jusqu'au bord de la mer enfin ils arrivèrent,
 Et s'embarquèrent.

Cet élément ne leur fut pas moins doux
 Que l'autre avoit été ; certain calme, au contraire,
 Prolongeant le chemin, augmenta le falaire.

Sains & gaillards ils débarquèrent tous
 Au port de Joppe, & là se rafraîchirent ;
 Au bout de deux jours en partirent
 Sans autre escorte que leur train.
 Ce fut aux brigands une amorce :
 Un gros d'Arabes en chemin

Les ayant rencontrés, ils cédoient à la force,
 Quand notre aventurier fit un dernier effort,
 Repoussa les brigands, reçut une blessure
 Qui le mit dans la sépulture,
 Non sur-le-champ ; devant sa mort
 Il pourvut à la belle, ordonna du voyage,
 En chargea son neveu, jeune homme de courage,
 Lui léguant par même moyen
 Le surplus des faveurs, avec son équipage,
 Et tout le reste de son bien.

Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,
 Et que l'on eut versé certain nombre de larmes,
 On satisfit au testament du mort ;
 On paya les faveurs, dont enfin la dernière
 Echut justement sur le bord
 De la frontière.

En cet endroit le neveu la quitta,
 Pour ne donner aucun ombrage ;
 Et le gouverneur la guida
 Pendant le reste du voyage.

Au foudan il la présenta.
 D'exprimer ici la tendresse,
 Ou, pour mieux dire, les transports
 Que témoigna Zaïr en voyant la princesse,
 Il faudroit de nouveaux efforts,
 Et je n'en puis plus faire : il est bon que j'imite
 Phébus, qui sur la fin du jour
 Tombe d'ordinaire si court
 Qu'on diroit qu'il se précipite.
 Le gouverneur aimoit à se faire écouter ;
 Ce fut un passe-temps de l'entendre conter
 Monts & merveilles de la dame,
 Qui rioit sans doute en son âme.

Seigneur, dit le bon homme en parlant au foudan,
 Hispal étant parti, madame incontinent,
 Pour fuir oisiveté, principe de tout vice,
 Résolus de vaquer nuit & jour au service
 D'un dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit.
 Je ne vous aurois jamais dit
 Tous ses temples & ses chapelles,
 Nommés pour la plupart alcôves & ruelles.
 Là les gens pour idole ont un certain oiseau
 Qui dans ses portraits est fort beau,
 Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux ailes.
 Au contraire des autres dieux,
 Qu'on ne fert que quand on est vieux,
 La jeunesse lui sacrifie.
 Si vous saviez l'honnête vie
 Qu'en le servant menoit madame Alacié,
 Vous béniriez cent fois le ciel
 De vous avoir donné fille tant accomplie.
 Au reste, en ces pays on vit d'autre façon

Que parmi vous : les belles vont & viennent;
 Point d'eunuques qui les retiennent;
 Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.
 Madame dès l'abord s'est faite à leur méthode,
 Tant elle est de facile humeur;
 Et je puis dire, à son honneur,
 Que de tout elle s'accommode.

Zaïr étoit ravi. Quelques jours écoulés,
 La princesse partit pour Garbe en grande escorte.
 Les gens qui la suivoient furent tous régalez
 De beaux présents; & d'une amour si forte
 Cette belle toucha le cœur de Mamolin,
 Qu'il ne se tenoit pas. On fit un grand festin,
 Pendant lequel, ayant belle audience,
 Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,
 Dit les menfonges qu'il lui plut.
 Mamolin & sa cour écoutoient en silence.
 La nuit vint : on porta la reine dans son lit
 A son honneur elle en fortit :
 Le prince en rendit témoignage.
 Alaciel, à ce qu'on dit,
 N'en demandoit pas davantage.

Ce conte nous apprend que beaucoup de maris
 Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires
 N'y viennent bien souvent qu'après les favoris,
 Et, tout savants qu'ils sont, ne s'y connoissent guères.
 Le plus sûr toutefois est de se bien garder,
 Craindre tout, ne rien hasarder.
 Filles, maintenez-vous : l'affaire est d'importance.
 Rois de Garbe ne sont oiseaux communs en France.
 Vous voyez que l'hymen y fuit l'accord de près,

C'est là l'un des plus grands secrets
Pour empêcher les aventures.
Je tiens vos amitiés fort chastes & fort pures;
Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons.
Rompez-lui toutes les mesures :
Pourvoyez à la chose aussi bien qu'aux soupçons.
Ne m'allez point conter : C'est le droit des garçons.
Les garçons sans ce droit ont assez où se prendre.
Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre,
Le remède sera de rire en son malheur.
Il est bon de garder sa fleur;
Mais, pour l'avoir perdue, il ne se faut pas pendre.



L'ERMITE

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

DAME Vénus & dame Hypocrisie
Font quelquefois ensemble de bons coups;
Tout homme est homme, les ermites sur tous.
Ce que j'en dis, cé n'est point par envie.
Avez-vous sœur, fille, ou femme jolie?
Gardez le froc, c'est un maître gonin;
Vous en tenez, s'il tombe sous sa main
Belle qui soit quelque peu simple & neuve.
Pour vous montrer que je ne parle en vain,
Lisez ceci, je ne veux autre preuve.

Un jeune ermite étoit tenu pour saint,
On lui gardoit place dans la légende.
L'homme de Dieu d'une corde étoit ceint,
Pleine de nœuds; mais sous sa houppelande
Logeoit le cœur d'un dangereux paillard.
Un chapelet pendoit à sa ceinture,
Une clochette étoit de l'autre part.
Au demeurant, il faisoit le cafard;
Se renfermoit, voyant une femelle,
Dedans sa coque, & baïffoit la prunelle:
Vous n'auriez dit qu'il eût mangé le lard.

Un bourg étoit dedans fon voisinage,
Et dans ce bourg une veuve fort sage,
Qui demeuroit tout à l'extrémité.
Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille,
Jeune, ingénue, agréable & gentille;
Pucelle encor, mais, à la vérité,
Moins par vertu que par simplicité;
Peu d'entregent, beaucoup d'honnêteté;
D'autre dot point, d'amants pas davantage.
Du temps d'Adam, qu'on naissoit tout vêtu
Je pense bien que la belle en eût eu,
Car avec rien on montoit un ménage.
Il ne falloit matelas ni linceul :
Même le lit n'étoit pas nécessaire.
Ce temps n'est plus ; hymen, qui marchoit seul,
Mène à présent à sa fuite un notaire.

L'anachorète, en quêtant par le bourg,
Vit cette fille, & dit sous son capuce :
Voici de quoi ; si tu fais quelque tour,
Il te le faut employer, frère Luce.
Pas n'y manqua : voici comme il s'y prit
Elle logeoit, comme j'ai déjà dit,
Tout près des champs, dans une maisonnette
Dont la cloison par notre anachorète
Étant percée aisément & sans bruit,
Le compagnon par une belle nuit,
Belle, non pas, le vent & la tempête
Favorisoient le dessein du galant ;
Une nuit donc, dans le pertuis mettant
Un long cornet, tout du haut de la tête
Il leur cria : Femmes, écoutez-moi.
A cette voix, toutes pleines d'effroi,

Se blottissant, l'une & l'autre est en transe
Il continue, & corne à toute outrance :
Réveillez-vous, créatures de Dieu,
Toi, femme veuve, & toi, fille pucelle ;
Allez trouver mon ferviteur fidèle
L'ermite Luce, & partez de ce lieu
Demain matin, sans le dire à personne ;
Car c'est ainsi que le ciel vous l'ordonne.
Ne craignez point, je conduirai vos pas ;
Luce est bénin. Toi, veuve, tu feras
Que de ta fille il ait la compagnie ;
Car d'eux doit naître un pape, dont la vie
Réformera tout le peuple chrétien.

La chose fut tellement prononcée,
Que dans le lit l'une & l'autre enfoncée
Ne laissa pas de l'entendre fort bien.
La peur les tint un quart d'heure en silence.
La fille enfin met le nez hors des draps,
Et puis tirant sa mère par le bras,
Lui dit d'un ton tout rempli d'innocence :
Mon Dieu ! maman, y faudra-t-il aller ?
Ma compagnie ! hélas ! qu'en veut-il faire ?
Je ne fais pas comment il faut parler ;
Ma cousine Anne est bien mieux son affaire,
Et retiendrait bien mieux tous ses sermons.
Sotte, tais-toi, lui repartit la mère,
C'est bien cela ! Va, va, pour ces leçons
Il n'est besoin de tout l'esprit du monde :
Dès la première, ou bien dès la seconde,
Ta cousine Anne en fera moins que toi.
Oui ! dit la fille ; eh ! mon Dieu ! menez-moi :
Partons bientôt, nous reviendrons au gîte.

Tout doux, repartit la mère en fouriant,
 Il ne faut pas que nous allions si vite;
 Car que fait-on! le diable est bien méchant
 Et bien trompeur. Si c'étoit lui, ma fille,
 Qui fût venu pour nous tendre des lacs?
 As-tu pris garde? il parloit d'un ton cas,
 Comme je crois que parle la famille
 De Lucifer. Le fait mérite bien
 Que, fans courir, ni précipiter rien,
 Nous nous gardions de nous laisser surprendre.
 Si la frayeur t'avoit fait mal entendre....
 Pour moi, j'avois l'esprit tout éperdu.
 Non, non, maman, j'ai fort bien entendu,
 Dit la fillette. Or bien, reprit la mère,
 Puisque ainsi va, mettons-nous en prière.

Le lendemain, tout le jour se passa
 A raisonner, & par-ci, & par-là,
 Sur cette voix & sur cette rencontre.
 La nuit venue, arrive le corneur;
 Il leur cria d'un ton à faire peur :
 Femme incrédule, & qui vas à l'encontre
 Des volontés de Dieu ton créateur,
 Ne tarde plus, va-t'en trouver l'ermite,
 Ou tu mourras. La fillette reprit :
 Eh bien, maman! l'avois-je pas bien dit?
 Mon Dieu! partons; allons rendre visite
 A l'homme saint : je crains tant votre mort
 Que j'y courrois, & tout de mon plus fort,
 S'il le falloit. Allons donc, dit la mère.
 La belle mit son corset des bons jours,
 Son demi-ceint, ses pendants de velours,
 Sans se douter de ce qu'elle alloit faire :

Jeune fillette a toujours soin de plaie.

Notre cagot s'étoit mis aux aguets,
Et par un trou, qu'il avoit fait exprès
A sa cellule, il vouloit que ces femmes
Le pussent voir, comme un brave soldat,
Le fouet en main, toujours en un état
De pénitence, & de tirer des flammes
Quelque défunt puni pour ses méfaits;
Faisant si bien, en frappant tout auprès,
Qu'on crût ouïr cinquante disciplines.
Il n'ouvrit pas à nos deux pèlerines
Du premier coup; & pendant un moment
Chacune put l'entrevoir s'escrimant
Du saint outil. Enfin, la porte s'ouvre,
Mais ce ne fut d'un bon MISERERE.
Le papelard contrefait l'étonné.
Tout en tremblant la veuve lui découvre,
Non sans rougir, le cas comme il étoit.
A six pas d'eux la fillette attendoit
Le résultat, qui fut que notre ermite
Les renvoya, fit le bon hypocrite.
Je crains, dit-il, les ruses du malin :
Dispensez-moi; le sexe féminin
Ne doit avoir en ma cellule entrée.
Jamais de moi saint-père ne naîtra.
La veuve dit, toute déconfortée :
Jamais de vous ! & pourquoi ne fera ?
Elle ne put en tirer autre chose.
Et s'en allant la fillette disoit :
Hélas ! maman, nos péchés en font cause.

La nuit revient, & l'une & l'autre étoit

Au premier fomme, alors que l'hypocrite
Et son cornet font bruire la maison.
Il leur cria toujours du même ton :
Retournez voir Luce le saint ermite;
Je l'ai changé, retournez dès demain.
Les voilà donc derechef en chemin.
Pour ne tirer plus en long cette histoire,
Il les reçut. La mère s'en alla,
Seule s'entend; la fille demeura.
Tout doucement il vous l'apprivoisa;
Lui prit d'abord son joli bras d'ivoire;
Puis s'approcha, puis en vint au baïser,
Puis aux beautés que l'on cache à la vue.
Puis le galant vous la mit toute nue,
Comme s'il eût voulu la baptifer.
O papelards, qu'on se trompe à vos mines!
Tant lui donna du retour de matines,
Que maux de cœur vinrent premièrement,
Et maux de cœur chassés Dieu fait comment.
En fin finale, une certaine enflure
La contraignit d'allonger sa ceinture,
Mais en cachette, & fans en avertir
Le forge-pape, encore moins la mère;
Elle craignoit qu'on ne la fît partir :
Le jeu d'amour commençoit à lui plaire.
Vous me direz : D'où lui vint tant d'esprit?
D'où? de ce jeu; c'est l'arbre de science.
Sept mois entiers la galante attendit;
Elle allégua son peu d'expérience.
Dès que la mère eut indice certain
De sa grossesse, elle lui fit soudain
Trouffier bagage, & remercia l'hôte.
Lui de sa part rendit grâce au Seigneur,

Qui foulageoit son pauvre serviteur.
Puis, au départ, il leur dit que sans faute,
Moyennant Dieu, l'enfant viendrait à bien.
Gardez pourtant, dame, de faire rien
Qui puisse nuire à votre géniture.
Ayez grand soin de cette créature;
Car tout bonheur vous en arrivera :
Vous régnerez, ferez la signora ;
Ferez monter aux grandeurs tous les vôtres,
Princes les uns, & grands seigneurs les autres,
Vos cousins ducs, cardinaux vos neveux :
Places, châteaux, tant pour vous que pour eux,
Ne manqueront en aucune manière,
Non plus que l'eau qui coule en la rivière.
Leur ayant fait cette prédiction,
Il leur donna sa bénédiction.

La signora, de retour chez sa mère,
S'entretenoit jour & nuit du saint-père,
Préparoit tout, lui faisoit des béguins ;
Au demeurant prenoit tous les matins
La couple d'œufs ; attendoit en lieffe
Ce qui viendrait d'une telle grosseffe.
Mais ce qui vint détruisit les châteaux,
Fit avorter les mitres, les chapeaux,
Et les grandeurs de toute la famille :
La signora mit au monde une fille.

MAZET DE LAMPORECHIO

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

LE voile n'est le rempart le plus sûr
Contre l'amour, ni le moins accessible :
Un bon mari, mieux que grille ni mur,
Y pourvoira, si pourvoir est possible.
C'est à mon sens une erreur trop visible
A des parents, pour ne dire autrement,
De présumer, après qu'une perlonne
Bon gré mal gré s'est mise en un couvent,
Que Dieu prendra ce qu'ainfi l'on lui donne :
Abus, abus ! je tiens que le malin
N'a revenu plus clair & plus certain
(Sauf toutefois l'assistance divine).
Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine
Que d'être pure & nette de péché
Soit privilège à la guimpe attaché.
Nenni da, non ; je prétends qu'au contraire
Filles du monde ont toujours plus de peur
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur
La raison est qu'elles en ont affaire.
Moins d'ennemis attaquent leur pudeur :
Les autres n'ont pour un seul adverfaire.
Tentation, fille d'oïfiveté,
Ne manque pas d'agir de son côté :

Puis le desir, enfant de la contrainte.
Ma fille est nonne, ERGO c'est une sainte :
Mal raisonné. Des quatre parts les trois
En ont regret & se mordent les doigts;
Font souvent pis; au moins l'ai-je ouï dire,
Car pour ce point je parle sans favoir.
Boccace en fait certain conte pour rire,
Que j'ai rimé comme vous allez voir.

Un bon vieillard en un couvent de filles
Autrefois fut, labouroit le jardin.
Elles étoient toutes assez gentilles,
Et volontiers jasoient dès le matin.
Tant ne songeoient au service divin
Qu'à foi montrer ès parloirs aguimpées,
Bien blanchement, comme droites poupées,
Prêtes chacune à tenir coup aux gens;
Et n'étoit bruit qu'il se trouvât léans
Fille qui n'eût de quoi rendre le change,
Se renvoyant l'une à l'autre l'éteuf.
Huit sœurs étoient, & l'abbesse, font neuf;
Si mal d'accord que c'étoit chose étrange.
De la beauté, la plupart en avoient;
De la jeunesse, elles en avoient toutes.
En cettui lieu beaux pères fréquentoient,
Comme on peut croire; & tant bien supputoient
Qu'ils ne manquoient à tomber sur leurs routes.

Le bon vieillard, jardinier dessus dit,
Près de ces sœurs perdoit presque l'esprit;
A leur caprice il ne pouvoit suffire,
Toutes vouloient au vieillard commander;
Dont ne pouvant entre elles s'accorder,

Il souffroit plus que l'on ne fauroit dire.
Force lui fut de quitter la maison :
Il en fortit de la même façon
Qu'étoit entré là dedans le pauvre homme,
Sans croix ne pile, & n'ayant rien en somme
Qu'un vieil habit. Certain jeune garçon
De Lamporech, si j'ai bonne mémoire,
Dit au vieillard un beau jour après boire,
Et raisonnant sur le fait des nonnains,
Qu'il passeroit bien volontiers sa vie
Près de ces sœurs, & qu'il avoit envie
De leur offrir son travail & ses mains
Sans demander récompense ni gages.
Le compagnon ne vivoit à l'argent :
Trop bien croyoit, ces sœurs étant peu sages,
Qu'il en pourroit croquer une en passant,
Et puis une autre, & puis toute la troupe.
Nuto lui dit (c'est le nom du vieillard) :
Crois-moi, Mazet, mets-toi quelque autre part.
J'aimerois mieux être sans pain ni soupe
Que d'employer en ce lieu mon travail :
Les nonnes font un étrange bétail.
Qui n'a tâté de cette marchandise
Ne fait encor ce que c'est que tourment
Je te le dis, laisse là ce couvent ;
Car d'espérer les servir à leur guise,
C'est un abus : l'une voudra du mou,
L'autre du dur ; par quoi je te tiens fou,
D'autant plus fou que ces filles sont fottes :
Tu n'auras pas œuvre faite, entre nous ;
L'une voudra que tu plantes des choux,
L'autre voudra que ce soit des carottes.
Mazet reprit : Ce n'est pas là le point.

Vois-tu, Nuto, je ne suis qu'une bête ;
Mais dans ce lieu tu ne me verras point
Un mois entier fans qu'on m'y fasse fête.
La raison est que je n'ai que vingt ans ;
Et, comme toi, je n'ai pas fait mon temps.
Je leur suis propre, & ne demande en somme
Que d'être admis. Dit alors le bon homme,
Au factoton tu n'as qu'à t'adresser ;
Allons-nous-en de ce pas lui parler.
Allons, dit l'autre.... Il me vient une chose
Dedans l'esprit ; je ferai le muet
Et l'idiot. Je pense qu'en effet,
Reprit Nuto, cela peut être cause
Que le pater avec le factoton
N'auront de toi ni crainte ni soupçon.

La chose alla comme il l'avoit prévue.
Voilà Mazet, à qui pour bienvenue
L'on fait bêcher la moitié du jardin.
Il contrefait le sot et le badin,
Et cependant laboure comme un fire.
Autour de lui les nonnes alloient rire.
Un certain jour le compagnon dormant,
Ou bien feignant de dormir, il n'importe
(Boccace dit qu'il en faisoit semblant),
Deux des nonnains le voyant de la porte
Seul au jardin, car sur le haut du jour
Nulle des sœurs ne faisoit long séjour
Hors le logis, le tout crainte du hâle ;
De ces deux donc l'une approchant Mazet
Dit à sa sœur : Dedans ce cabinet
Menons ce sot. Mazet étoit beau mâle,
Et la galante à le considérer

Avoit pris goût; pourquoi fans différer
Amour lui fit proposer cette affaire.
L'autre reprit : Là dedans? & quoi faire?
Quoi? dit la sœur; je ne fais, l'on verra;
Ce que l'on fait alors qu'on en est là :
Ne dit-on pas qu'il se fait quelque chose?
Jésus! reprit l'autre sœur se signant,
Que dis-tu là? notre règle défend
De tels pensers. S'il nous fait un enfant!
Si l'on nous voit! Tu t'en vas être cause
De quelque mal. On ne nous verra point,
Dit la première, &, quant à l'autre point,
C'est s'alarmer avant que le coup vienne :
Usons du temps, fans nous tant mettre en peine,
Et fans prévoir les choses de si loin.
Nul n'est ici; nous avons tout à point,
L'heure, & le lieu, si touffu que la vue
N'y peut passer; et puis sur l'avenue
Je suis d'avis qu'une fasse le guet,
Tandis que l'autre étant avec Mazet
A son bel aise aura lieu de s'instruire
Il est muet, & n'en pourra rien dire.
Soit fait, dit l'autre; il faut à ton desir
Acquiescer, & te faire plaisir.
Je passerai, si tu veux, la première
Pour t'obliger : au moins à ton loisir
Tu t'ébattras puis après de manière
Qu'il ne fera besoin d'y retourner.
Ce que j'en dis n'est que pour t'obliger.
Je le vois bien, dit l'autre plus sincère :
Tu ne voudrois fans cela commencer
Assurément, & tu serois honteuse.
Tant y resta cette sœur scrupuleuse,

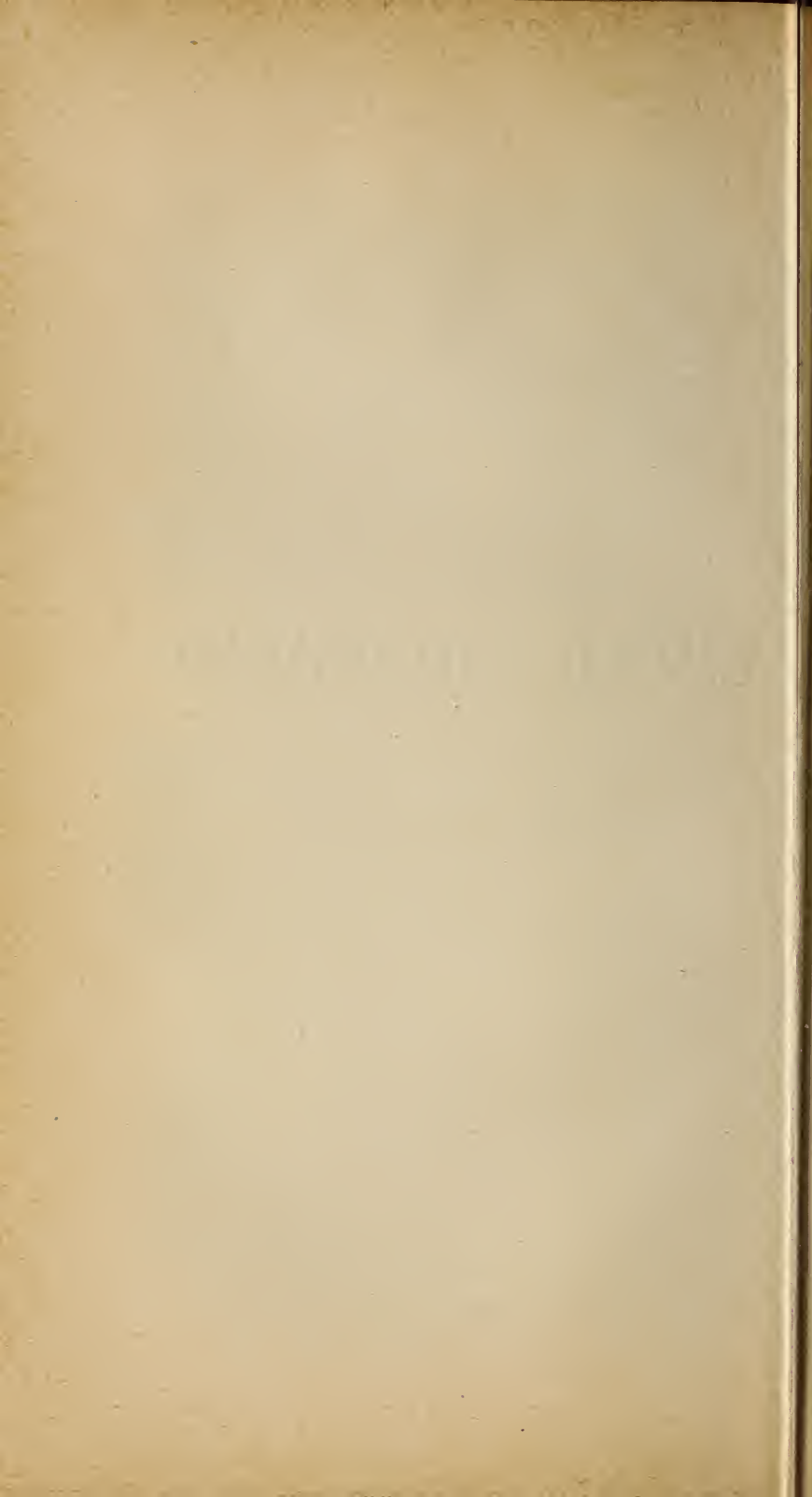
Qu'à la fin l'autre, allant la dégager,
De faction la fut faire changer.
Notre muet fait nouvelle partie :
Il s'en tira non si gaillardement.
Cette sœur fut beaucoup plus mal lotie ;
Le pauvre gars acheva simplement
Trois fois le jeu, puis après il fit chasser.

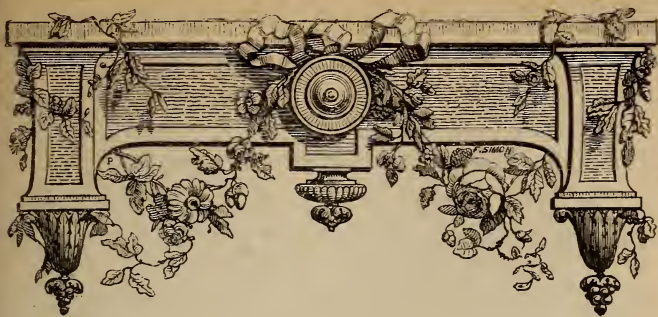
Les deux nonnains n'oublièrent la trace
Du cabinet non plus que du jardin ;
Il ne falloit leur montrer le chemin :
Mazet pourtant se ménagea de forte
Qu'à sœur Agnès, quelques jours enfuivant,
Il fit apprendre une semblable note
En un préssoir tout au bout du couvent.
Sœur Angélique & sœur Claude suivirent,
L'une au dortoir, l'autre dans un cellier ;
Tant qu'à la fin la cave & le grenier
Du fait des sœurs maintes choses apprirent.
Point n'en resta que le sire Mazet
Ne régâlât au moins mal qu'il pouvoit.
L'abbesse aussi voulut entrer en danse :
Elle eut son droit, double & triple pitance ;
De quoi les sœurs jeûnèrent très-longtemps.
Mazet n'avoit faute de restaurants ;
Mais restaurants ne sont pas grande affaire
A tant d'emploi. Tant pressèrent le hère,
Qu'avec l'abbesse un jour venant au choc,
J'ai toujours oui, ce dit-il, qu'un bon coq
N'en a que sept ; au moins qu'on ne me laisse
Toutes les neuf. Miracle ! dit l'abbesse,
Venez, mes sœurs, nos jeûnes ont tant fait
Que Mazet parle. A l'entour du muet,

Non plus muet, toutes huit accoururent,
Tinrent chapitre, & sur l'heure conclurent
Qu'à l'avenir Mazet feroit choyé
Pour le plus fûr; car qu'il fût renvoyé,
Cela rendroit la chose manifeste.
Le compagnon, bien nourri, bien payé,
Fit ce qu'il put; d'autres firent le reste.
Il les engea de petits Mazillons,
Desquels on fit de petits moinillons:
Ces moinillons devinrent bientôt pères,
Comme les sœurs devinrent bientôt mères,
A leur regret, pleines d'humilité:
Mais jamais nom ne fut mieux mérité.

FIN DU LIVRE SECOND

LIVRE TROISIÈME





LIVRE TROISIÈME

LES OIES DE FRÈRE PHILIPPE

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

JE dois trop au beau fexe, il me fait trop
[d'honneur
De lire ces récits, si tant est qu'il les life.
Pourquoi non? c'est assez qu'il condamne
[en son cœur

Celles qui font quelque fottife.
Ne peut-il pas, fans qu'il le dife,
Rire sous cape de ces tours,
Quelque aventure qu'il y trouve?

S'ils font faux, ce font vains discours;
 S'ils font vrais, il les désapprouve.
 Iroit-il après tout s'alarmer fans raifon
 Pour un peu de plaifanterie?
 Je craindrois bien plutôt que la cajolerie
 Ne mît le feu dans la maifon.
 Chaffez les foupirants, belles, fouffrez mon livre;
 Je répons de vous corps pour corps.
 Mais pourquoi les chaffer? Ne fauroit-on bien vivre.
 Qu'on ne s'enferme avec les morts?
 Le monde ne vous connoît guères,
 S'il croit que les faveurs font chez vous familières :
 Non pas que les heureux amants
 Soient ni phénix ni corbeaux blancs;
 Auffi ne font-ce fourmilières.
 Ce que mon livre en dit doit passer pour chanfons.
 J'ai fervi des beautés de toutes les façons :
 Qu'ai-je gagné? très-peu de chofe;
 Rien. Je m'aviferois fur le tard d'être caufe
 Que la moindre de vous commît le moindre mal!
 Contons; mais contons bien, c'est le point principal.
 C'est tout; à cela près, cenfeurs, je vous confeille
 De dormir comme moi fur l'une & l'autre oreille.
 Cenfurez, tant qu'il vous plaira,
 Méchants vers & phrafes méchantes :
 Mais pour bons tours, laissez-les là,
 Ce font chofes indifférentes;
 Je n'y vois rien de périlleux.
 Les mères, les maris, me prendront aux cheveux
 Pour dix ou douze contes bleus!
 Voyez un peu la belle affaire!
 Ce que je n'ai pas fait, mon livre iroit le faire!
 Beau fexe, vous pouvez le lire en fûreté.

Mais je voudrois m'être acquitté

De cette grâce par avance.

Que puis-je faire en récompense?

Un conte où l'on va voir vos appas triompher :

Nulle précaution ne les put étouffer.

Vous auriez furpassé le printemps & l'aurore

Dans l'esprit d'un garçon, si, dès ses jeunes ans,

Outre l'éclat des cieus & les beautés des champs,

Il eût vu les vôtres encore.

Aussi, dès qu'il les vit, il en sentit les coups,

Vous furpassâtes tout : il n'eut d'yeux que pour vous ;

Il laissa les palais : enfin votre personne

Lui parut avoir plus d'attraits

Que n'en auroient, à beaucoup près,

Tous les joyaux de la couronne.

On l'avoit dès l'enfance élevé dans un bois.

Là son unique compagne

Consistoit aux oiseaux ; leur aimable harmonie

Le défennuyoit quelquefois.

Tout son plaisir étoit cet innocent ramage ;

Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.

En une école si sauvage

Son père l'amena dès ses plus tendres ans.

Il venoit de perdre sa mère ;

Et le pauvre garçon ne connut la lumière

Qu'afin qu'il ignorât les gens.

Il ne s'en figura, pendant un fort long temps,

Point d'autres que les habitants

De cette forêt, c'est-à-dire

Que des loups, des oiseaux, enfin ce qui respire

Pour respirer sans plus & ne songer à rien.

Ce qui porta son père à fuir tout entretien,

Ce furent deux raisons, ou mauvaises, ou bonnes

L'une, la haine des personnes ;
 L'autre, la crainte ; & , depuis qu'à ses yeux
 Sa femme disparut, s'envolant dans les cieus,
 Le monde lui fut odieux ;
 Las d'y gémir & de s'y plaindre,
 Et partout des plaintes ouïr,
 Sa moitié le lui fit par son trépas haïr,
 Et le reste des femmes craindre.
 Il voulut être ermite, & destina son fils
 A ce même genre de vie.
 Ses biens aux pauvres départis,
 Il s'en va seul ; fans compagnie
 Que celle de ce fils, qu'il portoit dans ses bras :
 Au fond d'une forêt il arrête ses pas.
 (Cet homme s'appeloit Philippe, dit l'histoire.)
 Là, par un faint motif, & non par humeur noire,
 Notre ermite nouveau cache avec très-grand foin
 Cent choses à l'enfant, ne lui dit près ni loin
 Qu'il fût au monde aucune femme,
 Aucuns desirs, aucun amour ;
 Au progrès de ses ans réglant en ce séjour
 La nourriture de son âme.
 A cinq, il lui nomma des fleurs, des animaux,
 L'entretien des petits oiseaux ;
 Et parmi ce discours, aux enfans agréable,
 Mêla des menaces du diable,
 Lui dit qu'il étoit fait d'une étrange façon.
 La crainte est aux enfans la première leçon.
 Les dix ans expirés, matière plus profonde
 Se mit sur le tapis : un peu de l'autre monde
 Au jeune enfant fut révélé,
 Et de la femme point parlé.
 Vers quinze ans, lui fut enseigné,

Tout autant que l'on put, l'auteur de la nature ;
 Et rien touchant la créature.

Ce propos n'est alors déjà plus de faison
 Pour ceux qu'au monde on veut soustraire ;

Telle idée en ce cas est fort peu nécessaire.

Quand ce fils eut vingt ans son père trouva bon
 De le mener à la ville prochaine.

Le vieillard, tout cassé, ne pouvoit plus qu'à peine
 Aller querir son vivre : &, lui mort, après tout,
 Que feroit le cher fils ? comment venir à bout
 De subsister sans connoître personne ?

Les loups n'étoient pas gens qui donnaissent l'aumône.
 Il favoit bien que le garçon
 N'auroit de lui pour héritage
 Qu'une besace & qu'un bâton :
 C'étoit un étrange partage.

Le père à tout cela fongeoit sur ses vieux ans.
 Au reste, il étoit peu de gens
 Qui ne lui donnaissent la miche
 Frère Philippe eût été riche
 S'il eût voulu. Tous les petits enfants
 Le connoissoient, &, du haut de leur tête,
 Ils crioient : APPRÊTEZ LA QUÊTE ?

VOILÀ FRÈRE PHILIPPE ! Enfin dans la cité
 Frère Philippe souhaité
 Avoit force dévots, de dévotes pas une,
 Car il n'en vouloit point avoir.

Sitôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir,
 Le pauvre homme le mène voir
 Les gens de bien, & tente la fortune.
 Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.
 Voilà nos ermites partis ;

Ils vont à la cité, superbe, bien bâtie,
Et de tous objets affortie :
Le prince y faisoit son séjour.
Le jeune homme, tombé des nues,
Demandoit: Qu'est-ce-là?... Ce font des gens de cour...
Et là?... Ce font palais... Ici?... Ce font statues...
Il considéroit tout, quand de jeunes beautés
Aux yeux vifs, aux traits enchantés,
Passèrent devant lui. Dès lors nulle autre chose
Ne put ses regards attirer.
Adieu palais! adieu ce qu'il vient d'admirer!
Voici bien pis, & bien une autre cause
D'étonnement.
Ravi comme en extase à cet objet charmant,
Qu'est-ce-là, dit-il à son père,
Qui porte un si gentil habit?
Comment l'appelle-t-on? Ce discours ne plut guère
Au bon vieillard, qui répondit :
C'est un oiseau qui s'appelle oie.
O l'agréable oiseau! dit le fils plein de joie.
Oie! hélas! chante un peu, que j'entende ta voix!
Ne pourroit-on point te connoître?
Mon père, je vous prie & mille & mille fois,
Menons-en une en notre bois,
J'aurai soin de la faire paître.

LA MANDRAGORE

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL

Au présent conte on verra la fottise
D'un Florentin. Il avoit femme prise,
Honnête & sage, autant qu'il est besoin,
Jeune pourtant, du reste toute belle :
Et n'eût-on cru de jouissance telle
Dans le pays, ni même encore plus loin.
Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne
D'un autre époux : car, quant à celui-ci,
Qu'on appeloit Nicia Calfucci,
Ce fut un sot en son temps très-insigne.
Bien le montra lorsque bon gré mal gré
Il résolut d'être père appelé ;
Crut qu'il feroit beaucoup pour sa patrie
S'il la pouvoit orner de Calfuccis :
Sainte ni saint n'étoit en paradis
Qui de ses vœux n'eût la tête étourdie ;
Tous ne favoient où mettre ses présents.
Il consultoit matrones, charlatans,
Diseurs de mots, experts sur cette affaire :
Le tout en vain ; car il ne put tant faire
Que d'être père. Il étoit buté là,
Quand un jeune homme, après avoir en France
Étudié, s'en revint à Florence,

Aussi leurré qu'aucun de par delà ;
 Propre, galant, cherchant partout fortune,
 Bien fait de corps, bien voulu de chacune.
 Il fut dans peu la carte du pays ;
 Connu les bons & les méchants maris,
 Et de quel bois se chauffoient leurs femelles,
 Quels surveillants ils avoient mis près d'elles,
 Les si, les car, enfin tous les détours ;
 Comment gagner les confidens d'amours,
 Et la nourrice, & le confesseur même,
 Jusques au chien : tout y fait quand on aime ;
 Tout tend aux fins, dont un seul iota
 N'étant omis, d'abord le personnage
 Jette son plomb sur messer Nicia
 Pour lui donner l'ordre de cocuage.
 Hardi dessein ! L'épouse de léans,
 A dire vrai, recevoit bien les gens ;
 Mais c'étoit tout : aucun de ses amants
 Ne s'en pouvoit promettre davantage.
 Celui-ci seul, Callimaque nommé,
 Dès qu'il parut, fut très-fort à son gré.
 Le galant donc près de la forteresse
 Affied son camp, vous investit Lucrece,
 Qui ne manqua de faire la tigresse
 A l'ordinaire, & l'envoya jouer.

Il ne favoit à quel saint se vouer,
 Quand le mari, par sa sottise extrême,
 Lui fit juger qu'il n'étoit stratagème,
 Panneau n'étoit, tant étrange semblât,
 Où le pauvre homme à la fin ne donnât
 De tout son cœur, & ne s'en affublât.
 L'amant & lui, comme étant gens d'étude,

Avoient entre eux lié quelque habitude;
Car Nice étoit docteur en droit canon :
Mieux eût valu l'être en autre science,
Et qu'il n'eût pris si grande confiance
En Callimaque. Un jour, au compagnon
Il se plaignit de se voir sans lignée.
A qui la faute? il étoit vert galant.
Lucrèce jeune & drue, & bien taillée.
Lorsque j'étois à Paris, dit l'amant,
Un curieux y passa d'aventure.
Je l'allai voir : il m'apprit cent secrets,
Entre autres un pour avoir géniture;
Et n'étoit chose à son compte plus sûre.
Le grand Mogol l'avoit avec succès
Depuis deux ans éprouvé sur sa femme :
Mainte princesse & mainte & mainte dame
En avoient fait aussi d'heureux essais.
Il disoit vrai; j'en ai vu des effets.
Cette recette est une médecine
Faitte du jus de certaine racine,
Ayant pour nom mandragore; & ce jus
Pris par la femme opère beaucoup plus
Que ne fit onc nulle ombre monacale
D'aucun couvent de jeunes frères plein :
Dans dix mois d'hui je vous fais père enfin
Sans demander un plus long intervalle;
Et touchez-là : dans dix mois, & devant,
Nous porterons au baptême l'enfant. —
Dites-vous vrai? repartit messer Nice :
Vous me rendez un merveilleux office. —
Vrai; je l'ai vu : faut-il répéter tant?
Vous moquez-vous d'en douter seulement?
Par votre foi, le Mogol est-il homme,

Que l'on ofât de la forte affronter ?
 Ce curieux en toucha telle femme,
 Qu'il n'eut fujet de s'en mécontenter.
 Nice reprit : — Voilà chose admirable,
 Et qui doit être à Lucrece agréable.
 Quand lui verrai-je un poupon sur le fein ?
 Notre féal, vous ferez le parrain ;
 C'est la raifon : dès hui je vous en prie. —
 Tout doux, reprit alors notre galant ;
 Ne foyez pas fi prompt, je vous fupplie :
 Vous allez vite ; il faut auparavant
 Vous dire tout. Un mal eft dans l'affaire ;
 Mais ici-bas put-on jamais tant faire
 Que de trouver un bien pur & fans mal ?
 Ce jus doué de vertu tant infigne
 Porte d'ailleurs qualité très-maligne :
 Prefque toujours il fe trouve fatal
 A celui-là qui le premier careffe
 La patiente ; & fouvent on en meurt.
 Nice reprit auffitôt : — Serviteur ;
 Plus de votre herbe ; & laiffons là Lucrece
 Telle qu'elle eft : bien grand merci du foin.
 Que fervira, moi mort, fi je fuis père ?
 Pourvoyez-vous de quelque autre compère :
 C'eft trop de peine, il n'en eft pas befoin.
 L'amant lui dit : — Quel efprit eft le vôtre !
 Toujours il va d'un excès dans un autre.
 Le grand defir de vous voir un enfant
 Vous transportoit naguère d'allégreffe ;
 Et vous voilà, tant vous avez de preffe,
 Découragé fans attendre un moment.
 Oyez le refte ; & fachez que nature
 A mis remède à tout, fors à la mort.

Qu'est-il de faire afin que l'aventure
Nous réussisse, & qu'elle aille à bon port ?
Il nous faudra choisir quelque jeune homme
D'entre le peuple, un pauvre malheureux,
Qui vous précède au combat amoureux,
Tente la voie, attire & prenne en somme
Tout le venin : puis, le danger ôté,
Il conviendra que de votre côté
Vous agissiez sans tarder davantage ;
Car foyez sûr d'être alors garanti.
Il nous faut faire *IN ANIMA VILI*
Ce premier pas, & prendre un personnage
Lourd & de peu, mais qui ne soit pourtant
Mal fait de corps, ni par trop dégoûtant,
Ni d'un toucher si rude & si sauvage
Qu'à votre femme un supplice ce soit.
Nous savons bien que madame Lucrece,
Accoutumée à la délicatesse
De Nicia, trop de peine en auroit.
Même il se peut qu'en venant à la chose
Jamais son cœur n'y voudroit consentir.
Or ai-je dit un jeune homme, & pour cause ;
Car plus fera d'âge pour bien agir,
Moins laissera de venin, sans nul doute :
Je vous promets qu'il n'en laissera goutte.

Nice d'abord eut peine à digérer
L'expédient ; alléguait le danger,
Et l'infamie : il en feroit en peine ;
Le magistrat pourroit le rechercher
Sur le soupçon d'une mort si soudaine.
Empoisonner un de ses citadins !
Lucrece étoit échappée aux blondins,

On l'alloit mettre entre les bras d'un rustre !
 Je suis d'avis qu'on prenne un homme illustre,
 Dit Callimaque, ou quelqu'un qui bientôt
 En mille endroits cornera le mystère !
 Sottise & peur contiendront ce pitaud :
 Au pis aller, l'argent le fera taire.
 Votre moitié n'ayant lieu de s'y plaire,
 Et le coquin même n'y songeant pas,
 Vous ne tombez proprement dans le cas
 De cocuage. Il n'est pas dit encore
 Qu'un tel paillard ne résiste au poison.
 Et ce nous est une double raison
 De le choisir tel, que la mandragore
 Confume en vain sur lui tout son venin :
 Car quand je dis qu'on meurt, je n'entends dire
 Assurément. Il vous faudra demain
 Faire choisir sur la brune le sire,
 Et dès ce soir donner la potion :
 J'en ai chez moi de la confection.
 Gardez-vous bien au reste, messer Nice,
 D'aller paroître en aucune façon.
 Ligurio choisira le garçon ;
 C'est là son fait, laissez-lui cet office.
 Vous vous pouvez fier à ce valet
 Comme à vous-même ; il est sage & discret.
 J'oublie encor que, pour plus d'assurance,
 On bandera les yeux à ce paillard ;
 Il ne saura qui, quoi, n'en quelle part,
 N'en quel logis, ni si dedans Florence,
 Ou bien dehors, on vous l'aura mené.

Par Nicia le tout fut approuvé.

Restoit sans plus d'y disposer sa femme.

De prime face elle crut qu'on rioit ;
Puis se fâcha ; puis jura sur son âme
Que mille fois plutôt on la tueroit.
Que diroit-on si le bruit en couroit ?
Outre l'offense & péché trop énorme,
Calface & Dieu favoient que de tout temps
Elle avoit craint ces devoirs complaisants,
Qu'elle enduroit seulement pour la forme.
Puis il viendrait quelque matin difforme
L'incommoder, la mettre sur les dents !
Suis-je de taille à souffrir toutes gens ?
Quoi ! recevoir un pitaud dans ma couche !
Puis-je y songer qu'avecque du dédain !
Et, par saint Jean, ni pitaud, ni blondin,
Ni roi, ni roc, ne feront qu'autre touche,
Que Nicia, jamais onc à ma peau.

Lucrece étant de la forte arrêtée,
On eut recours à frère Timothée :
Il la prêcha, mais si bien & si beau,
Qu'elle donna les mains par pénitence.
On l'assura de plus qu'on choisiroit
Quelque garçon d'honnête corpulence,
Non trop rustaud, & qui ne lui feroit
Mal ni dégoût. La potion fut prise.
Le lendemain notre amant se déguise,
Et s'enfarine en vrai garçon meunier ;
Un faux menton, barbe d'étrange guise :
Mieux ne pouvoit se métamorphoser.
Ligurio, qui de la faciende
Et du complot avoit toujours été,
Trouve l'amant tout tel qu'il le demande,
Et, ne doutant qu'on n'y fût attrapé,

Sur le minuit le mène à messer Nice,
Les yeux bandés, le poil teint, & si bien
Que notre époux ne reconnut en rien
Le compagnon. Dans le lit il se glisse
En grand silence; en grand silence aussi
La patiente attend sa destinée,
Bien blanchement, & ce soir atournée.
Voire ce soir! atournée! & pour qui?
Pour qui? j'entends : n'est-ce pas que la dame
Pour un meunier prenoit trop de souci?
Vous vous trompez; le sexe en use ainsi.
Meuniers ou rois, il veut plaire à toute âme.
C'est double honneur, ce semble, en une femme
Quand son mérite échauffe un esprit lourd,
Et fait aimer les cœurs nés sans amour.
Le travesti changea de personnage
Sitôt qu'il eut dame de tel corsage
A ses côtés, & qu'il fut dans le lit.
Plus de meunier; la galante sentit
Auprès de soi la peau d'un honnête homme.
Et ne croyez qu'on employât au somme
De tels moments. Elle disoit tout bas :
Qu'est-ce-ci donc? ce compagnon n'est pas
Tel que j'ai cru; le drôle a la peau fine :
C'est grand dommage; il ne mérite, hélas!
Un tel destin : j'ai regret qu'au trépas
Chaque moment de plaisir l'achemine.
Tandis l'époux, enrôlé tout de bon,
De sa moitié plaignoit bien fort la peine.
Ce fut avec une fierté de reine
Qu'elle donna la première façon
De cocuage; &, pour le décorum,
Point ne voulut y joindre les caresses.

A ce garçon la perle des Lucrèces
Prendroit du goût ! Quand le premier venin
Fut emporté, notre amant prit la main
De sa maîtresse ; & de baisers de flamme
La parcourant : Pardon, dit-il, madame ;
Ne vous fâchez du tour qu'on vous a fait ;
C'est Callimaque ; approuvez son martyre :
Vous ne sauriez ce coup vous en dédire ;
Votre rigueur n'est plus d'aucun effet.
S'il est fatal toutefois que j'expire,
J'en suis content : vous avez dans vos mains
Un moyen sûr de me priver de vie,
Et le plaisir, bien mieux qu'aucuns venins,
M'achèvera ; tout le reste est folie.
Lucrèce avoit jusque-là résisté,
Non par défaut de bonne volonté,
Ni que l'amant ne plût fort à la belle ;
Mais la pudeur & la simplicité
L'avoient rendue ingrate en dépit d'elle.
Sans dire mot, sans oser respirer,
Pleine de honte & d'amour tout ensemble
Elle se met aussitôt à pleurer :
A son amant peut-elle se montrer
Après cela ? qu'en pourra-t-il penser ?
Dit-elle en soi ; & qu'est-ce qu'il lui semble ?
J'ai bien manqué de courage & d'esprit
Incontinent un excès de dépit
Saisit son cœur, & fait que la pauvre
Tourne la tête, & vers le coin du lit
Se va cacher, pour dernière retraite.
Elle y voulut tenir bon, mais en vain ;
Ne lui restant que ce peu de terrain,
La place fut incontinent rendue.

Le vainqueur l'eut à sa discrétion ;
 Il en usa selon sa passion :
 Et plus ne fut de larme répandue.
 Honte cessa ; scrupule autant en fit.
 Heureux sont ceux qu'on trompe à leur profit !
 L'aurore vint trop tôt pour Callimaque ;
 Trop tôt encor pour l'objet de ses vœux.
 Il faut, dit-il, beaucoup plus d'une attaque
 Contre un venin tenu si dangereux.
 Les jours suivants notre couple amoureux
 Y fut pourvoir : l'époux ne tarda guères
 Qu'il n'eût atteint tous ses autres confrères.
 Pour ce coup-là fallut se séparer.
 L'amant courut chez soi se recoucher.

A peine au lit il s'étoit mis encore,
 Que notre époux, joyeux & triomphant,
 Le va trouver, & lui conte comment
 S'étoit passé le jus de mandragore.
 D'abord, dit-il, j'allai tout doucement
 Auprès du lit écouter si le sire
 S'approcheroit, & s'il en voudroit dire :
 Puis je priai notre épouse tout bas
 Qu'elle lui fit quelque peu de careffe,
 Et ne craignit de gêner ses appas ;
 C'étoit au plus une nuit d'embaras.
 Et ne pensez, ce lui dis-je, Lucrèce,
 Ni l'un ni l'autre en ceci me tromper ;
 Je aurai tout : Nice se peut vanter
 D'être homme à qui l'on n'en donne à garder ;
 Vous savez bien qu'il y va de ma vie.
 N'allez donc point faire la renchérie :
 Montrez par là que vous savez aimer

Votre mari plus qu'on ne croit encore :
C'est un beau champ. Que si cette pécore
Fait le honteux, envoyez sans tarder
M'en avertir; car je me vais coucher :
Et n'y manquez : nous y mettrons bon ordre.
Besoin n'en eus : tout fut bien jusqu'au bout.
Savez-vous bien que ce rustre y prit goût ?
Le drôle avoit tantôt peine à démordre :
J'en ai pitié; je le plains, après tout.
N'y songeons plus; qu'il meure, et qu'on l'enterre;
Et quant à vous, venez nous voir souvent.
Nargue de ceux qui me faisoient la guerre;
Dans neuf mois d'hui je leur livre un enfant.



LES RÉMOIS

IL n'est cité que je préfère à Reims :
 C'est l'ornement & l'honneur de la France ;
 Car, sans compter l'ampoule & les bons vins,
 Charmants objets y font en abondance.
 Par ce point-là je n'entends, quant à moi,
 Tours ni portaux, mais gentilles Galoïses,
 Ayant trouvé telle de nos Rémoïses
 Friande assez pour la bouche d'un roi.

Une avoit pris un peintre en mariage,
 Homme estimé dans sa profession ;
 Il en vivoit : que faut-il davantage ?
 C'étoit assez pour sa condition.
 Chacun trouvoit sa femme fort heureuse ;
 Le drôle étoit, grâce à certain talent,
 Très-bon époux, encor meilleur galant.
 De son travail mainte dame amoureuse
 L'alloit trouver ; & le tout à deux fins :
 C'étoit le bruit, à ce que dit l'histoire ;
 Moi qui ne suis en cela des plus fins,
 Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.
 Dès que le sire avoit donzelle en main,
 Il en rioit avecque son épouse.

Les droits d'hymen allant toujours leur train,
Besoin n'étoit qu'elle fît la jalouse.
Même elle eût pu le payer de ses tours,
Et comme lui voyager en amours ;
Sauf d'en user avec plus de prudence,
Ne lui faisant la même confiance.

Entre les gens qu'elle fut attirer,
Deux siens voisins se laissèrent leurrer
A l'entretien libre & gai de la dame ;
Car c'étoit bien la plus trompeuse femme
Qu'en ce point-là l'on eût su rencontrer ;
Sage surtout, mais aimant fort à rire.
Elle ne manque incontinent de dire
A son mari l'amour des deux bourgeois ;
Tous deux gens fots, tous deux gens à fornettes ;
Lui raconta mot pour mot leurs fleurettes,
Pleurs & soupirs, gémissements gaulois.
Ils avoient lu, ou plutôt ouï dire,
Que d'ordinaire en amour on soupire ;
Ils tâchoient donc d'en faire leur devoir,
Que bien que mal, & selon leur pouvoir.
A frais communs se conduisoit l'affaire :
Ils ne devoient nulle chose se taire.
Le premier d'eux qu'on favoriseroit,
De son bonheur part à l'autre feroit.

Femmes, voilà souvent comme on vous traite.
Le seul plaisir est ce que l'on souhaite ;
Amour est mort : le pauvre compagnon
Fut enterré sur les bords du Lignon ;
Nous n'en avons ici ni vent ni voie.
Vous y servez de jouet & de proie

A jeunes gens indiscrets, scélérats;
 C'est bien raison qu'au double on le leur rende:
 Le beau premier qui fera dans vos lacs,
 Plumez-le-moi, je vous le recommande.

La dame donc pour tromper ses voisins
 Leur dit un jour : Vous boirez de nos vins
 Ce soir chez nous. Mon mari s'en va faire
 Un tour aux champs; & le bon de l'affaire,
 C'est qu'il ne doit au gîte revenir.
 Nous nous pourrons à l'aise entretenir.
 Bon, dirent-ils, nous viendrons sur la brune.
 Or les voilà compagnons de fortune.
 La nuit venue, ils vont au rendez-vous.
 Eux introduits croyant ville gagnée,
 Un bruit survint; la fête fut troublée;
 On frappe à l'huis. Le logis aux verrous
 Étoit fermé; la femme à la fenêtre
 Court en disant: Celui-là frappe en maître!
 Seroit-ce point par malheur mon époux?
 Oui: cachez-vous, dit-elle; c'est lui-même.
 Quelque accident, ou bien quelque soupçon
 Le fait venir coucher à la maison.
 Nos deux galants, dans ce péril extrême,
 Se jettent vite en certain cabinet:
 Car s'en aller, comment auroient-ils fait?
 Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre,
 Que l'époux entre, & voit au feu le membre
 Accompagné de maint & maint pigeon;
 L'un au hâtier, les autres au chaudron.
 Oh! oh! dit-il, voilà bonne cuisine!
 Qui traitez-vous? Alis, notre voisine,
 Reprit l'épouse, & Simonette aussi.

Loué soit Dieu qui vous ramène ici !
La compagnie en fera plus complète.
Madame Alis, madame Simonette
N'y perdront rien. Il faut les avertir
Que tout est prêt, qu'elles n'ont qu'à venir :
J'y cours moi-même. Alors la créature
Les va prier. Or c'étoient les moitiés
De nos galants & chercheurs d'aventure
Qui, fort chagrins de se voir enfermés,
Ne laissoient pas de louer leur hôtesse
De s'être ainsi tirée avec adresse
De cet apprêt. Avec elle à l'instant
Leurs deux moitiés entrent tout en chantant.
On les salue, on les baise, on les loue
De leur beauté, de leur ajustement ;
On les contemple, on patine, on se joue.
Cela ne plut aux maris nullement.
Du cabinet la porte à demi close
Leur laissant voir le tout distinctement,
Ils ne prenoient aucun goût à la chose :
Mais passe encor pour ce commencement.
Le souper mis presque au même moment,
Le peintre prit par la main les deux femmes,
Les fit asseoir, entre elles se plaça.
Je bois, dit-il, à la santé des dames.
Et de trinquer : passe encor pour cela.
On fit raison ; le vin ne dura guère.
L'hôtesse, étant alors sans chambrière,
Court à la cave, & de peur des esprits,
Mène avec foi madame Simonette.
Le peintre reste avec madame Alis,
Provinciale assez belle, & bien faite,
Et s'en piquant, & qui, pour le pays,

Se pouvoit dire honnêtement coquette.
Le compagnon, vous la tenant feulette,
La conduisit de fleurette en fleurette
Jusqu'au toucher, & puis un peu plus loin ;
Puis, tout à coup levant la collerette,
Prit un baïser dont l'époux fut témoin.
Jusque-là passe : époux, quand ils sont sages,
Ne prennent garde à ces menus suffrages,
Et d'en tenir registre c'est abus.
Bien est-il vrai qu'en rencontre pareille
Simples baïfers font craindre le surplus ;
Car Satan lors vient frapper sur l'oreille
De tel qui dort, & fait tant qu'il s'éveille.
L'époux vit donc que, tandis qu'une main
Se promenoit sur la gorge à son aise,
L'autre prenoit tout un autre chemin.
Ce fut alors, dame ! ne vous déplaise,
Que le courroux lui montant au cerveau,
Il s'en alloit, enfonçant son chapeau,
Mettre l'alarme en tout le voisinage,
Battre sa femme, & dire au peintre rage,
Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds.
Gardez-vous bien de faire une sottise,
Lui dit tout bas son compagnon d'amours ;
Tenez-vous coi ; le bruit en nulle guise
N'est bon ici, d'autant plus qu'en vos lacs
Vous êtes pris : ne vous montrez donc pas,
C'est le moyen d'étouffer cette affaire.
Il est écrit qu'à nul il ne faut faire
Ce qu'on ne veut à foi-même être fait.
Nous ne devons quitter ce cabinet
Que bien à point, & tantôt, quand cet homme
Étant au lit prendra son premier somme.

Selon mon sens, c'est le meilleur parti.
A tard viendrait aussi bien la querelle.
N'êtes-vous pas cocu plus d'à demi ?
Madame Alis au fait a consenti :
Cela suffit ; le reste est bagatelle.
L'époux goûta quelque peu ces raisons.
Sa femme fit quelque peu de façons,
N'ayant le temps d'en faire davantage.
Et puis ? Et puis, comme personne sage,
Elle remit sa coiffure en état.
On n'eût jamais soupçonné ce ménage,
Sans qu'il restoit un certain incarnat
Dessus son teint : mais c'étoit peu de chose ;
Dame fleurette en pouvoit être cause.

L'une pourtant des tireuses de vin
De lui fourire au retour ne fit faute :
Ce fut la peintre. On se remit en train ;
On releva grillades & festin :
On but encore à la santé de l'hôte,
Et de l'hôtesse, & de celle des trois
Qui, la première, auroit quelque aventure.
Le vin manqua pour la seconde fois.
L'hôtesse, adroite & fine créature,
Soutient toujours qu'il revient des esprits
Chez les voisins. Ainsi madame Alis
Servit d'escorte. Entendez que la dame
Pour l'autre emploi inclinoit en son âme :
Mais on l'emmena ; & , par ce moyen-là,
De faction Simonette changea.
Celle-ci fait d'abord plus la sévère,
Veut fuivre l'autre, ou feint le vouloir faire ;
Mais, se sentant par le peintre tirer,

Elle demeure, étant trop ménagère
Pour se laisser son habit déchirer.
L'époux, voyant quel train prenoit l'affaire,
Voulut fortir. L'autre lui dit: Tout doux!
Nous ne voulons sur vous nul avantage.
C'est bien raison que messer cocuage
Sur son état vous couche ainsi que nous:
Sommes-nous pas compagnons de fortune?
Puisque le peintre en a caressé l'une,
L'autre doit fuivre. Il faut, bon gré, mal gré,
Qu'elle entre en danse; &, s'il est nécessaire,
Je m'offrirai de lui tenir le pied:
Voulez ou non, elle aura son affaire.
Elle l'eut donc; notre peintre y pourvut
Tout de son mieux: aussi le valoit-elle.
Cette dernière eut ce qu'il lui fallut;
On en donna le loisir à la belle.
Quand le vin fut de retour, on conclut
Qu'il ne falloît s'attabler davantage.
Il étoit tard, & le peintre avoit fait
Pour ce jour-là suffisamment d'ouvrage.
On dit bonsoir. Le drôle fatisfait
Se met au lit: nos gens sortent de cage.
L'hôtesse alla tirer du cabinet
Les regardants, honteux, mal contents d'elle,
Cocus de plus. Le pis de leur méchef
Fut qu'aucun d'eux ne put venir à chef
De son dessein, ni rendre à la donzelle
Ce qu'elle avoit à leurs femmes prêté:
Par conséquent c'est fait, j'ai tout conté.

LA COUPE ENCHANTÉE

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE

LES maux les plus cruels ne sont que des chansons
L Près de ceux qu'aux maris cause la jalousie.
Figurez-vous un fou chez qui tous les soupçons
Sont bien venus, quoi qu'on lui die.
Il n'a pas un moment de repos en sa vie :
Si l'oreille lui tinte, ô dieux ! tout est perdu.
Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu ;
Pourvu qu'il songe, c'est l'affaire :
Je ne vous voudrois pas un tel point garantir :
Car pour songer il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guère.
Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux ;
Qu'à l'entour de sa femme une mouche bourdonne,
C'est cocuage qu'en personne
Il a vu de ses propres yeux,
Si bien vu, que l'erreur n'en peut être effacée
Il veut à toute force être au nombre des fots.
Il se maintient cocu, du moins de la pensée,
S'il ne l'est en chair & en os.
Pauvres gens ! dites-moi, qu'est-ce que cocuage ?
Quel tort vous fait-il, quel dommage ?
Qu'est-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien
Se moquent avec juste cause ?

Quand on l'ignore, ce n'est rien;
 Quand on le fait, c'est peu de chose.
 Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas :
 Tâchez donc d'en douter, & ne ressembliez pas
 A celui-là qui but dans la coupe enchantée.

Profitez du malheur d'autrui.

Si cette histoire peut soulager votre ennui,
 Je vous l'aurai bientôt contée.

Mais je vous veux premièrement
 Prouver par bon raisonnement
 Que ce mal dont la peur vous mine & vous consume
 N'est mal qu'en votre idée, & non point dans l'effet.

En mettez-vous votre bonnet

Moins aisément que de coutume?

Cela s'en va-t-il pas tout net?

Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence,
 Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets?
 Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits?
 Vous apercevez-vous d'aucune différence?

Je tire donc ma conséquence,

Et dis, malgré le peuple ignorant & brutal,
 Cocuage n'est point un mal.

Oui, mais l'honneur est une étrange affaire!

Qui vous foutient que non? ai-je dit le contraire?

Eh bien! l'honneur! l'honneur! je n'entends que
 [ce mot.

Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome:
 Le cocu qui s'afflige y passe pour un sot;
 Et le cocu qui rit, pour un fort honnête homme.
 Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
 Cocuage n'est point un mal.

Prouvons que c'étoit bien : la chose est fort facile.

Tout vous rit; votre femme est souple comme un gant;
Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville,
Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout un an.

Quand vous parlez, c'est dit notable;
On vous met le premier à table;
C'est pour vous la place d'honneur,
Pour vous le morceau du seigneur;

Heureux qui vous le fert! la blondine chiorme
Afin de vous gagner n'épargne aucun moyen :
Vous êtes le patron : dont je conclus en forme,
Cocuage est un bien.

Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche;
Même votre homme écarte & ses as & ses rois.
Avez-vous sur les bras quelque monsieur Dimanche,
Mille bourses vous sont ouvertes à la fois.

Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine :
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas.
Ménélas rencontra des charmes dans Hélène
Qu'avant qu'être à Paris la belle n'avoit pas.
Ainsi de votre épouse : on veut qu'elle vous plaîse.
Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaise,
Incapable en amour d'apprendre jamais rien.
Pour toutes ces raisons je persiste en ma thèse,
Cocuage est un bien.

Si ce prologue est long, la matière en est cause :
Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose.
Venons à notre histoire. Il étoit un quidam,
Dont je tairai le nom, l'état & la patrie.

Celui-ci, de peur d'accident,
Avoit juré que de sa vie

Femme ne lui seroit autre que bonne amie,
Nymphé si vous voulez, bergère, & cætera;
Pour épouse, jamais il n'en vint jusque-là.

S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe.
 Quoi qu'il en foit, hymen n'ayant pu trouver grâce
 Devant cet homme, il fallut que l'amour
 Se mêlât seul de ses affaires,
 Eût soin de le fournir des choses nécessaires,
 Soit pour la nuit, soit pour le jour.
 Il lui procura donc les faveurs d'une belle,
 Qui d'une fille naturelle
 Le fit père, & mourut. Le pauvre homme en pleura,
 Se plaignit, gémit, soupira,
 Non comme qui perdrait sa femme,
 Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habits,
 Mais comme qui perdrait tous ses meilleurs amis,
 Son plaisir, son cœur, & son âme.
 La fille crût, se fit : on pouvoit déjà voir
 Hauffer & baisser son mouchoir.
 Le temps coule : on n'est pas sitôt à la bavette
 Qu'on trotte, qu'on raisonne : on devient grandelette,
 Puis grande tout à fait ; & puis le serviteur.
 Le père, avec raison, eut peur
 Que sa fille, chassant de race,
 Ne le prévînt, & ne prévînt encor
 Prêtre, notaire, hymen, accord ;
 Choses qui d'ordinaire ôtent toute la grâce
 Au présent que l'on fait de foi.
 La laisser sur sa bonne foi,
 Ce n'étoit pas chose trop sûre.
 Il vous mit donc la créature
 Dans un couvent. Là cette belle apprit
 Ce qu'on apprend, à manier l'aiguille.
 Point de ces livres qu'une fille
 Ne lit qu'avec danger, & qui gâtent l'esprit :
 Le langage d'amour étoit jargon pour elle ;

On n'eût fu tirer de la belle
Un feul mot que de fainteté :
En spiritualité

Elle auroit confondu le plus grand personnage.
Si l'une des nonnains la louoit de beauté,
Mon Dieu, fi! disoit-elle; ah! ma fœur, foyez sage;
Ne confidérez point des traits qui périront;
C'est terre que cela, les vers le mangeront.
Au refte, elle n'avoit au monde fa pareille
A manier un canevas ;
Filoit mieux que Clothon, brodoit mieux que Pallas,
Tapiffoit mieux qu'Arachne, & mainte autre merveille.
Sa fageffe, fon bien, le bruit de fes beautés,
Mais le bien, plus que tout, y fit mettre la presse;
Car la belle étoit là comme en lieux empruntés,
Attendant mieux ; ainfi que l'on y laiffe
Les bons partis, qui vont fouvent
Au moutier fortant du couvent.

Vous faurez que le père avoit, longtems devant,
Cette fille légitimée.
Califte (c'est le nom de notre renfermée)
N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres faints.
Il fe présenta des blondins,
De bons bourgeois, des paladins,
Des gens de tous états, de tout poil, de tout âge.
La belle en choifit un, bien fait, beau personnage,
D'humeur commode, à ce qu'il lui fembla;
Et pour gendre auffitôt le père l'agréa.
La dot fut fimple, ample fut le douaire;
La fille étoit unique, & le garçon auffi.
Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire;
Les mariés n'avoient fouci

Que de s'aimer & de se plaire.
 Deux ans de paradis s'étant passés ainsi,
 L'enfer des enfers vint en suite.
 Une jalouse humeur faisoit soudainement
 Notre époux, qui fort sottement
 S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
 D'un amant qui sans lui se feroit morfondu ;
 Sans lui le pauvre homme eût perdu
 Son temps à l'entour de la dame,
 Quoique pour la gagner il tentât tout moyen.

Que doit faire un mari quand on aime sa femme?
 — Rien.

Voici pourquoi je lui conseille
 De dormir, s'il se peut, d'un & d'autre côté.
 Si le galant est écouté,
 Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille.
 Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
 Des discours du blondin la belle n'a souci,
 Vous le lui faites naître, & la chance se tourne.
 Volontiers où soupçon séjourne
 Cocuage séjourne aussi.
 Damon (c'est notre époux) ne comprit pas ceci.
 Je l'excuse et le plains, d'autant plus que l'ombrage
 Lui vint par conseil seulement.
 Il eût fait un trait d'homme sage,
 S'il n'eût cru que son mouvement.
 Vous allez entendre comment.

L'enchanteresse Nérie
 Fleurissoit lors; & Circé,
 Au prix d'elle, en diablerie
 N'eût été qu'à l'ABC.

Car Nérie eut à ses gages
Les intendants des orages,
Et tint le destin lié;
Les Zéphyrus étoient ses pages;
Quant à ses valets de pied,
C'étoient messieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats souventes fois,
Gens dispos, mais peu courtois.

Avec toute sa science,
Elle ne put trouver de remède à l'amour :
Damon la captiva. Celle dont la puissance
Eût arrêté l'astre du jour
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite
Posséder une nuit à son contentement.
Si Nérie eût voulu des baisers seulement,
C'étoit une affaire faite;
Mais elle alloit au point, & ne marchandait pas.
Damon, quoiqu'elle eût des appas,
Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse
D'être fidèle à sa moitié,
Et vouloit que l'enchanteresse
Se tint aux marques d'amitié.

Où font-ils ces maris? la race en est cessée,
Et même je ne fais si jamais on en vit.
L'histoire en cet endroit est, selon ma pensée,
Un peu sujette à contredit.
L'hippogriffe n'a rien qui me choque l'esprit,
Non plus que la lance enchantée;
Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit :
Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres.

Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres :
 On ne vivoit pas comme on vit.
 Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nérie
 Employa philtres & brevets,
 Eut recours aux regards remplis d'afféterie,
 Enfin n'omit aucuns secrets.
 Damon à ces ressorts oppoisoit l'hyménée.
 Nérie en fut fort étonnée.
 Elle lui dit un jour : Votre fidélité
 Vous paroît héroïque & digne de louange;
 Mais je voudrois favoir comment de son côté
 Caliste en use, & lui rendre le change.
 Quoi donc ! si votre femme avoit un favori,
 Vous feriez l'homme chaste auprès d'une maîtresse ?
 Et pendant que Caliste, attrapant son mari,
 Poufferoit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,
 Vous n'iriez qu'à moitié chemin ?
 Je vous croyois beaucoup plus fin,
 Et ne vous tenois pas homme de mariage.
 Laissez les bons bourgeois se plaire en leur ménage,
 C'est pour eux seuls qu'hymen fit les plaisirs permis.
 Mais vous, ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis !
 Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique !
 Et vous les bannirez de votre république !
 Non, non ; je veux qu'ils soient désormais vos amis.
 Faites-en seulement l'épreuve ;
 Ils vous feront trouver Caliste toute neuve
 Quand vous reviendrez au logis.
 Apprenez tout au moins si votre femme est chaste.
 Je trouve qu'un certain Éraсте
 Va chez vous fort assidûment.
 Seroit-ce en qualité d'amant,
 Reprit Damon, qu'Éraсте nous visite ?

Il est trop mon ami pour toucher ce point-là.

Votre ami tant qu'il vous plaira,

Dit Nérie, honteuse & dépité :

Caliste a des appas, Éraсте a du mérite ;

Du côté de l'adresse il ne leur manque rien ;

Tout cela s'accommode bien.

Ce discours porta coup, & fit songer notre homme.

Une épouse fringante, & jeune, & dans son feu,

Et prenant plaisir à ce jeu

Qu'il n'est pas besoin que je nomme ;

Un personnage expert aux choses de l'amour,

Hardi comme un homme de cour,

Bien fait, & promettant beaucoup de sa personne :

Où Damon jusqu'alors avoit-il mis ses yeux ?

Car d'amis.... moquez-vous ; c'est une bagatelle.

En est-il de religieux

Jusqu'à désemparer alors que la donzelle

Montre à demi son sein, fort du lit un bras blanc,

Se tourne, s'inquiète, & regarde un galant

En cent façons, de qui la moins friponne

Veut dire : Il y fait bon, l'heure du berger sonne ;

Êtes-vous sourd ? Damon a dans l'esprit

Que tout cela s'est fait, du moins qu'il s'est pu faire.

Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit

Maint ombrage & mainte chimère.

Nérie en a bientôt le vent ;

Et, pour tourner en certitude

Le soupçon & l'inquiétude

Dont Damon s'est coiffé si malheureusement,

L'enchanteresse lui propose

Une chose :

C'est de se frotter le poignet

D'une eau dont les forciers ont trouvé le secret,
Et qu'ils appellent l'eau de la métamorphose,
Ou des miracles autrement.

Cette drogue, en moins d'un moment,
Lui donneroit d'Érafte & l'air & le vifage,
Et le maintien, & le corfage,
Et la voix; & Damon, fous ce feint personnage,
Pourroit voir fi Califte en viendroit à l'effet.

Damon n'attend pas davantage :
Il fe frotte; il devient l'Érafte le mieux fait
Que la nature ait jamais fait.

En cet état il va trouver fa femme,
Met la fleurette au vent; & cachant fon ennui,
Que vous êtes belle aujourd'hui!
Lui dit-il; qu'avez-vous, madame,
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps!
Califte, qui favoit les propos des amants,
Tourna la chofe en raillerie.
Damon changea de batterie.
Pleurs & foupirs furent tentés,
Et pleurs & foupirs rebutés.
Califte étoit un roc, rien n'émouvoit la belle.
Pour dernière machine, à la fin notre époux
Propofa de l'argent; & la femme fut telle,
Qu'on ne s'en mit point en courroux.
La quantité rend excufable.
Califte enfin l'inexpugnable
Commença d'écouter raifon;
Sa chafeté plia : car comment tenir bon
Contre ce dernier adverfaire ?
Si tout ne s'enfuivit, il ne tint qu'à Damon;

L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bienheureux métal, l'argent maître du monde?
Soyez beau, bien difant, ayez perruque blonde,
N'omettez un feul petit point:
Un financier viendra qui fous votre mouftache
Enlèvera la belle; & dès le premier jour
Il fera préfent du panache;
Vous languirez encore après un an d'amour.

L'argent fut donc fléchir ce cœur inexorable.
Le rocher disparut : un mouton fuccéda,
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux & traitable,
Mouton qui, fur le point de ne rien refufer,
Donna pour arrhes un baifer.
L'époux ne voulut pas pouffer plus loin la chofe,
Ni de fa propre honte être lui-même caufe.
Il reprit donc fa forme, & dit à fa moitié :
Ah ! Califte, autrefois de Damon fi chérie,
Califte, que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Califte, qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'est-il plus cher qu'une union fi belle?
Je devrois dans ton fang éteindre ce forfait :
Je ne puis; & je t'aime encor tout infidèle :
Ma mort feule expiera le tort que tu m'as fait.

Notre époufe, voyant cette métamorphofe,
Demeura bien furprife; elle dit peu de chofe;
Les pleurs furent fon feul recours.
Le mari passa quelques jours
A raifonner fur cette affaire.
Un cocu fe pouvoit-il faire

Par la volonté feule, & fans venir au point?

L'étoit-il? ne l'étoit-il point?

Cette difficulté fut encore éclaircie

Par Nérie.

Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,

Buvez dans cette coupe-là :

On la fit par tel art que, dès qu'un personnage

Dûment atteint de cocuage

Y veut porter la lèvre, aussitôt tout s'en va ;

Il n'en avale rien, & répand le breuvage

Sur son fein, sur sa barbe, & sur son vêtement.

Que s'il n'est point censé cocu suffisamment,

Il boit tout sans répandre goutte.

Damon, pour éclaircir son doute,

Porte la lèvre au vase : il ne se répand rien.

C'est, dit-il, réconfort ; & pourtant je fais bien

Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe?

Faites-moi place en votre troupe,

Messieurs de la grand'bande. Ainsi disoit Damon,

Faisant à sa femelle un étrange sermon.

Misérables humains ! si pour des cocuages

Il faut en ces pays faire tant de façon,

Allons-nous-en chez les sauvages.

Damon, de peur de pis, établit des Argus

A l'entour de sa femme, & la rendit coquette.

Quand les galants sont défendus,

C'est alors que l'on les fouhaite.

Le malheureux époux s'informe, s'inquiète,

Et de tout son pouvoir court au-devant d'un mal

Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal.

De quart d'heure en quart d'heure il consulte la tasse.

Il y boit huit jours sans disgrâce.

Mais à la fin il y boit tant,
Que le breuvage se répand.

Ce fut bien là le comble. O science fatale!
Science que Damon eût bien fait d'éviter!
Il jette de fureur cette coupe infernale;
Lui-même est sur le point de se précipiter.
Il enferme sa femme en une tour carrée;
Lui va, soir & matin, reprocher son forfait.
Cette honte, qu'auroit le silence enterrée,
Court le pays, & vit du vacarme qu'il fait.

Caliste cependant mène une triste vie.
Comme on ne lui laissoit argent ni pierrerie,
Le geôlier fut fidèle; elle eut beau le tenter.

Enfin la pauvre malheureuse
Prend son temps que Damon, plein d'ardeur amou-
Étoit d'humeur à l'écouter. [reuse,
J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable;
Mais quoi! suis-je la seule? hélas! non. Peu d'époux
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident semblable.
Que le moins entaché se moque un peu de vous.

Pourquoi donc être inconsolable?
Eh bien! reprit Damon, je me consolerais,
Et même vous pardonnerai,
Tout incontinent que j'aurai
Trouvé de mes pareils une telle légende,
Qu'il s'en puisse former une armée assez grande
Pour s'appeler royale. Il ne faut qu'employer
Le vase qui me fut vos secrets révéler.

Le mari, sans tarder exécutant la chose,
Attire les passants, tient table en son château.
Sur la fin des repas, à chacun il propose

L'essai de cette coupe, essai rare & nouveau.
 Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre;
 Voulez-vous favoir si la vôtre
 Vous est fidèle? il est quelquefois bon
 D'apprendre comme tout se passe à la maison.
 En voici le moyen : Buvez dans cette tasse :
 Si votre femme de sa grâce
 Ne vous donne aucun suffragant,
 Vous ne répandrez nullement;
 Mais si du dieu nommé Vulcan
 Vous suivez la bannière, étant de nos confrères
 En ces redoutables mystères,
 De part & d'autre la boisson
 Coulera sur votre menton.

Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose
 Cette pernicieuse chose,
 Autant en font l'essai : presque tous y sont pris.
 Tel en rit, tel en pleure; &, selon les esprits,
 Cocuage en plus d'une forte
 Tient sa morgue parmi ses gens.
 Déjà l'armée est assez forte
 Pour faire corps & battre aux champs.
 La voilà tantôt qui menace
 Gouverneurs de petite place,
 Et leur dit qu'ils feront pendus
 Si de tenir ils ont l'audace :
 Car, pour être royale, il ne lui manque plus
 Que peu de gens; c'est une affaire
 Que deux ou trois mois peuvent faire
 Le nombre croît de jour en jour
 Sans que l'on batte le tambour.
 Les différents degrés où monte cocuage

Règlent le pas & les emplois :
Ceux qu'il n'a visités seulement qu'une fois
Sont fantaffins pour tout potage ;
On fait les autres cavaliers.
Quiconque est de ses familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou capitaine, ou lieutenant,
Ou l'on lui donne un régiment,
Selon qu'entre les mains du sire
Ou plus ou moins subitement
La liqueur du vase s'épand.
Un versa tout en un moment ;
Il fut fait général. Et croyez que l'armée
De hauts officiers ne manqua :
Plus d'un intendant se trouva ;
Cette charge fut partagée.

Le nombre des foldats étant presque complet,
Et plus que suffisant pour se mettre en campagne,
Renaud, neveu de Charlemagne,
Passe par ce château : l'on l'y traite à souhait ;
Puis le seigneur du lieu lui fait
Même harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon : Grand merci de la coupe :
Je crois ma femme chaste, & cette foi suffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t-il ? Cela fera-t-il cause
De me faire dormir de plus que de deux yeux ?
Je dors d'autant grâces aux dieux.
Puis-je demander autre chose ?
Que fais-je ? par hasard si le vin s'épandoit ;
Si je ne tenois pas votre vase assez droit :
Je suis quelquefois maladroit ;

Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre ?
 Messire Damon, je suis vôtre :
 Commandez-moi tout, hors ce point.
 Ainsi Renaud partit, & ne hafarda point

Damon dit : Celui-ci, messieurs, est bien plus sage
 Que nous n'avons été : consolons-nous pourtant,
 Nous avons des pareils ; c'est un grand avantage.

Il s'en rencontra tant & tant,
 Que, l'armée à la fin royale devenue,
 Caliste eut liberté, selon le convenant ;
 Par son mari chère tenue,
 Tout de même qu'auparavant.

Époux, Renaud vous montre à vivre :
 Pour Damon, gardez de le suivre.
 Peut-être le premier eût eu charge de l'ost :
 Que fait-on ? Nul mortel, soit Roland, soit Renaud
 Du danger de répandre exempt ne se peut croire :
 Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.



LE FAUCON

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

JE me souviens d'avoir damné jadis
L'amant avare, & je ne m'en dédis.
Si la raison des contraires est bonne,
Le libéral doit être en paradis :
Je m'en rapporte à messieurs de Sorbonne.

Il étoit donc autrefois un amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer ! c'étoit si follement
Que, pour lui plaire, il eût vendu son âme.
S'agissoit-il de divertir la dame,
A pleines mains il vous jetoit l'argent :
Sachant très-bien qu'en amour, comme en guerre,
On ne doit plaindre un métal qui fait tout ;
Renverse murs, jette portes par terre ;
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout ;
Fait taire chiens, &, quand il veut, fervantes ;
Et, quand il veut, les rend plus éloquentes
Que Cicéron, & mieux persuadantes ;
Bref, ne voudroit avoir laissé debout
Aucune place, & tant forte fût-elle.
Si laissa-t-il sur ses pieds notre belle.
Elle tint bon : Frédéric échoua
Près de ce roc, & le nez s'y cassa ;

Sans fruit aucun vendit & fricassa
Tout son avoir; comme l'on pourroit dire
Belles comtés, beaux marquisats de Dieu,
Qu'il possédoit en plus & plus d'un lieu.
Avant qu'aimer, on l'appeloit messire
A longue queue; enfin, grâce à l'amour,
Il ne fut plus que messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme,
Et peu d'amis, même amis Dieu fait comme.
Le plus zélé de tous se contenta,
Comme chacun, de dire: C'est dommage.
Chacun le dit, & chacun s'en tint là:
Car de prêter à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle: on oublia les dons
Et le mérite, & les belles raisons
De Frédéric, & sa première vie.
Le protestant de madame Clitie
N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet;
De maints tournois elle fut le sujet;
Faisant gagner marchands de toutes guises,
Faiseurs d'habits, & faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré vallon:
Frédéric eut à sa table Apollon.
Femme n'étoit ni fille dans Florence
Qui n'employât pour débaucher le cœur
Du cavalier, l'une un mot suborneur,
L'autre un coup d'œil, l'autre quelque autre avance:
Mais tout cela ne faisoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inexorable
Qu'il n'auroit fait Hélène favorable.
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.

Or, en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les marquifats au diable
Premièrement; puis en vint aux comtés,
Titres par lui plus qu'aucuns regrettés,
Et dont alors on faisoit plus de compte.
Delà les monts chacun veut être comte,
Ici marquis, baron peut-être ailleurs.
Je ne fais pas lesquels font les meilleurs;
Mais je fais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé:
Prenez le titre, & laissez-moi la rente
Clitie avoit aussi beaucoup de bien;
Son mari même étoit grand terrien,
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons, mais souffrit la dépense
Et les cadeaux, fans croire pour cela
Être obligée à nulle récompense.

S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore, & pauvrement bâtie.
Là Frédéric alla se confiner,
Honteux qu'on vît sa misère en Florence;
Honteux encor de n'avoir fu gagner,
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par six ans de devoirs & de soins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à son peu de mérite,
Non à Clitie; elle n'ouït jamais,
Ni pour froideurs ni pour autres sujets,
Plainte de lui ni grande ni petite.
Notre amoureux subsista comme il put

Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut
 Pour le servir qu'une vieille édentée;
 Cuisine froide & fort peu fréquentée;
 A l'écurie, un cheval assez bon,
 Mais non pas fin; sur la perche, un faucon
 Dont à l'entour de cette métairie
 Défunt marquis s'en alloit, sans valets,
 Sacrifiant à sa mélancolie
 Mainte perdrix, qui, las! ne pouvoit mais
 Des cruautés de madame Clitie.
 Ainsi vivoit le malheureux amant;
 Sage s'il eût, en perdant sa fortune,
 Perdu l'amour qui l'alloit consumant;
 Mais de ses feux la mémoire importune
 Le talonnoit : toujours un double ennui
 Alloit en croupe à la chasse avec lui.

Mort vint saisir le mari de Clitie.
 Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfants
 Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
 Et que l'époux, dont les biens étoient grands,
 Avoit toujours considéré sa femme,
 Par testament il déclare la dame
 Son héritière, arrivant le décès
 De l'enfant, qui peu de temps après
 Devint malade. On fait que d'ordinaire
 A ses enfants mère ne fait que faire
 Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux;
 Zèle souvent aux enfants dangereux.
 Celle-ci, tendre & fort passionnée,
 Autour du sien est toute la journée;
 Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a;
 S'il mangeroit volontiers de cela;

Si ce jouet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoi que l'on lui propose,
Il le refuse, & pour toute raison
Il dit qu'il veut seulement le faucon
De Frédéric; pleure, & mène une vie
A faire gens de bon cœur détester.
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.
Or il est bon de savoir que Clitie
A cinq cents pas de cette métairie
Avoit du bien, possédoit un château :
Ainsi l'enfant avoit pu de l'oiseau
Ouïr parler. On en disoit merveilles :
On en comptoit des choses nonpareilles;
Que devant lui jamais une perdrix
Ne se fauvoit, & qu'il en avoit pris
Tant ce matin, tant cette après-dînée.
Son maître n'eût donné pour un trésor
Un tel faucon. Qui fut bien empêchée?
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Frédéric l'unique & seule chose
Qui lui restoit! & supposé qu'elle ose
Lui demander ce qu'il a pour tout bien,
Après de lui méritoit-elle rien?
Elle l'avoit payé d'ingratitude;
Point de faveurs; toujours hautaine & rude
En son endroit. De quel front s'en aller
Après cela le voir & lui parler,
Ayant été cause de sa ruine ?
D'autre côté, l'enfant s'en va mourir,
Refuse tout, tient tout pour médecine;
Afin qu'il mange il faut l'entretenir

De ce faucon ; il se tourmente, il crie :
S'il n'a l'oiseau, c'est fait que de sa vie.

Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.
Chez Frédéric la dame un beau matin
S'en va sans fuite & sans nul équipage.
Frédéric prend pour un ange des cieux
Celle qui vient d'apparoître à ses yeux ;
Mais cependant il a honte, il enrage
De n'avoir pas chez soi pour lui donner
Tant seulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où sa dame le treuve
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
Quoi ! venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautés ont rendus amoureux,
Un villageois, un hère, un misérable !
C'est trop d'honneur ; votre bonté m'accable.
Assurément vous alliez autre part.
A ce propos notre veuve repart :
Non, non, seigneur ; c'est pour vous la visite ;
Je viens manger avec vous ce matin.
Je n'ai, dit-il, cuisinier ni marmite :
Que vous donner ? N'avez-vous pas du pain ?
Reprit la dame. Incontinent lui-même
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en son grenier.
Le pauvre amant, en ce besoin extrême,
Voit son faucon, sans raisonner le prend,
Lui tord le cou, le plume, le fricasse,
Et l'affaïsonne, & court de place en place.
Tandis la vieille a soin du demeurant ;
Fouille au bahut, choisit pour cette fête
Ce qu'ils avoient de linge plus honnête ;

Met le couvert ; va cueillir au jardin
Du ferpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.
Pour abrégér, on sert la fricassée.
La dame en mange, & feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme réfout
De hafarder l'incivile requête,
Et parle ainfi : Je fuis folle, feigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur ;
Encore un coup, il ne m'est guère honnête
De demander à mon défunt amant
L'oifeau qui fait fon feul contentement :
Doit-il pour moi s'en priver un moment
Mais excufez une mère affligée :
Mon fils fe meurt ; il veut votre faucon.
Mon procédé ne mérite un tel don ;
La raifon veut que je fois refusée :
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Votre repos, votre honneur, votre bien,
S'en font allés aux plaifirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie :
A cet amour j'ai très-mal répondu ;
Et je m'en viens, pour comble d'injustice,
Vous demander.... & quoi ? c'est temps perdu,
Votre faucon. Mais non : plutôt périffe
L'enfant, la mère, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplairir fi grand !
Souffrez fans plus que cette triste mère,
Aimant d'amour la chofe la plus chère
Que jamais femme au monde puiſſe avoir,
Un fils unique, une unique eſpérance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature, & pour toute allégeance

En votre sein décharge sa douleur.
Vous savez bien par votre expérience
Que c'est d'aimer; vous le savez, seigneur.
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.
Hélas! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus; vous en avez dîné.
L'oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse.
Non, reprit-il: plutôt au ciel vous avoir
Servi mon cœur, & qu'il eût pris la place
De ce faucon! Mais le fort me fait voir
Qu'il ne fera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grâce.
En mon pailler rien ne m'étoit resté :
Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau, je l'ai tué sans peine :
Rien coûte-t-il quand on reçoit sa reine ?
Ce que je puis pour vous est de chercher
Un bon faucon : ce n'est chose si rare
Que dès demain nous n'en puissions trouver.
Non, Frédéric, dit-elle; je déclare
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils soit enlevé par la Parque,
Ou que le ciel le rende à mes souhaits,
J'aurai pour vous de la reconnaissance.
Venez me voir, donnez-m'en l'espérance :
Encore un coup, venez nous visiter.
Elle partit, non sans lui présenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'amour avoit amolli ce courage.
Le pauvre amant prit la main, la baïsa,
Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.

Deux jours après, l'enfant suivit le père.
Le deuil fut grand ; la trop dolente mère
Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais, comme il n'est peine d'âme si forte
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler,
Deux médecins la traitèrent de forte
Que sa douleur eut un terme assez court :
L'un fut le temps, & l'autre fut l'amour
On épousa Frédéric en grand'pompe,
Non-seulement par obligation,
Mais, qui plus est, par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
A cet exemple, & qu'un pareil espoir
Nous fasse ainsi consumer notre avoir :
Femmes ne sont toutes reconnoissantes.
A cela près, ce sont choses charmantes ;
Sous le ciel n'est un plus bel animal.
Je n'y comprends le sexe en général :
Loin de cela ; j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-ci, quand elles sont aimantes,
J'ai les desseins du monde les meilleurs :
Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs

LA COURTISANE AMOUREUSE

LE jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,
Fut de tout temps grand faiseur de miracles :
En gens coquets il change les Catons ;
Par lui les fots deviennent des oracles ;
Par lui les loups deviennent des moutons :
Il fait si bien, que l'on n'est plus le même.
Témoin Hercule, & témoin Polyphème,
Mangeurs de gens : l'un, sur un roc assis,
Chantoit aux vents ses amoureux soucis,
Et, pour charmer sa nymphe joliette,
Tailloit sa barbe, & se miroit dans l'eau ;
L'autre changea sa massue en fuseau
Pour le plaisir d'une jeune fillette.
J'en dirois cent ; Boccace en rapporte un,
Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.
C'est de Chimon, jeune homme tout sauvage,
Bien fait de corps, mais ours quant à l'esprit.
Amour le lèche, & tant qu'il le polit.
Chimon devint un galant personnage.
Qui fit cela ? deux beaux yeux seulement.
Pour les avoir aperçus un moment,
Encore à peine, & voilés par le somme

Chimon aima, puis devint honnête homme.
Ce n'est le point dont il s'agit ici.

Je veux conter comme une de ces femmes
Qui font plaisir aux enfants sans souci
Put en son cœur loger d'honnêtes flammes.
Elle étoit fière, & bizarre surtout :
On ne favoit comme en venir à bout.
Rome, c'étoit le lieu de son négoce :
Mettre à ses pieds la mitre avec la crosse,
C'étoit trop peu ; les simples monseigneurs
N'étoient d'un rang digne de ses faveurs.
Il lui falloit un homme du conclave,
Et des premiers, & qui fût son esclave ;
Et même encore il y profitoit peu,
A moins que d'être un cardinal neveu.
Le pape enfin, s'il se fût piqué d'elle,
N'auroit été trop bon pour la donzelle.
De son orgueil ses habits se sentoient ;
Force brillants sur sa robe éclatoient,
La chamarrure avec la broderie.
Lui voyant faire ainsi la renchérie,
Amour se mit en tête d'abaïsser
Ce cœur si haut ; &, pour un gentilhomme
Jeune, bien fait, & des mieux mis de Rome,
Jusques au vif il voulut la bleffer.
L'adolescent avoit pour nom Camille ;
Elle, Constance. Et bien qu'il fût d'humeur
Douce, traitable, à se prendre facile,
Constance n'eut sitôt l'amour au cœur,
Que la voilà craintive devenue.
Elle n'osa déclarer ses desirs
D'autre façon qu'avecque des soupirs.

Auparavant, pudeur ni retenue
Ne l'arrêtoient ; mais tout fut bien changé.
Comme on n'eût cru qu'Amour se fût logé
En cœur si fier, Camille n'y prit garde.
Incessamment Constance le regarde ;
Et puis soupirs, & puis regards nouveaux :
Toujours rêveuse au milieu des cadeaux.
Sa beauté même y perdit quelque chose ;
Bientôt le lis l'emporta sur la rose.

Avint qu'un soir Camille régala
De jeunes gens ; il eut aussi des femmes :
Constance en fut. La chose se passa
Joyeusement ; car peu d'entre ces dames
Étoient d'humeur à tenir des propos
De fainteté ni de philosophie :
Constance seule, étant sourde aux bons mots,
Laissoit railler toute la compagnie.
Le souper fait, chacun se retira.
Tout dès l'abord Constance s'éclipça,
S'allant cacher en certaine ruelle.
Nul n'y prit garde ; & l'on crut que chez elle,
Indisposée, ou de mauvaise humeur,
Ou pour affaire, elle étoit retournée.
La compagnie étant donc retirée,
Camille dit à ses gens, par bonheur,
Qu'on le laissât, & qu'il vouloit écrire.
Le voilà seul, & comme le desiré
Celle qui l'aime, & qui ne fait comment
Ni l'aborder ni par quel compliment
Elle pourra lui déclarer sa flamme.
Tremblante enfin, & par nécessité,
Elle s'en vient. Qui fut bien étonné ?

Ce fut Camille. Eh quoi! dit-il, madame,
Vous surprenez ainsi vos bons amis!
Il la fit seoir. Et puis s'étant remis,
Qui vous croyoit, reprit-il, demeurée?
Et qui vous a cette cache montrée?
L'Amour, dit-elle. A ce seul mot sans plus
Elle rougit; chose que ne font guère
Celles qui sont prêtresses de Vénus :
Le vermillon leur vient d'autre manière.
Camille avoit déjà quelque soupçon
Que l'on l'aimoit; il n'étoit si novice
Qu'il ne connût ses gens à la façon :
Pour en avoir un plus certain indice,
Et s'égayer, & voir si ce cœur fier
Jusques au bout pourroit s'humilier,
Il fit le froid. Notre amante en soupire;
La violence enfin de son martyre
La fait parler. Elle commence ainsi :
Je ne fais pas ce que vous allez dire
De voir Constance oser venir ici
Vous déclarer sa passion extrême.
Je ne faurois y penser sans rougir;
Car du métier de nymphe me couvrir,
On n'en est plus dès le moment qu'on aime.
Puis, quelle excuse! Hélas! si le passé
Dans votre esprit pouvoit être effacé!
Du moins, Camille, excusez ma franchise :
Je vois fort bien que, quoi que je vous dise,
Je vous déplais. Mon zèle me nuira.
Mais, nuise ou non, Constance vous adore :
Méprisez-la, chassez-la, battez-la ;
Si vous pouvez, faites-lui pis encore;
Elle est à vous. Alors le jouvenceau :

Critiquer gens m'est, dit-il, fort nouveau ;
Ce n'est mon fait ; & toutefois, madame,
Je vous dirai tout net que ce discours
Me surprend fort, & que vous n'êtes femme
Qui dût ainsi prévenir nos amours.
Outre le sexe, & quelque bienséance
Qu'il faut garder, vous vous êtes fait tort.
A quel propos toute cette éloquence ?
Votre beauté m'eût gagné sans effort,
Et de son chef. Je vous le dis encor,
Je n'aime point qu'on me fasse d'avance.
Ce propos fut à la pauvre Constance
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant :
J'ai mérité ce mauvais traitement.
Mais ose-t-on vous dire sa pensée ?
Mon procédé ne me nuirait pas tant,
Si ma beauté n'étoit point effacée.
C'est compliment ce que vous m'avez dit ;
J'en suis certaine, & lis dans votre esprit :
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.
D'où me vient-il ? je m'en rapporte à vous.
N'est-il pas vrai que naguère, entre nous,
A mes attraits chacun rendoit hommage ?
Ils sont éteints ces dons si précieux :
L'amour que j'ai m'a causé ce dommage ;
Je ne suis plus assez belle à vos yeux :
Si je l'étois, je ferois assez sage.
Nous parlerons tantôt de ce point-là,
Dit le galant : il est tard, & voilà
Minuit qui sonne ; il faut que je me couche.

Constance crut qu'elle auroit la moitié
D'un certain lit que d'un œil de pitié

Elle voyoit : mais d'en ouvrir la bouche,
Elle n'osa, de crainte de refus.
Le compagnon, feignant d'être confus,
Se tut longtems ; puis dit : Comment ferai-je ?
Je ne me puis tout seul déshabiller.
Eh bien ! monsieur, dit-elle, appellerai-je ?
Non, reprit-il, gardez-vous d'appeler ;
Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voie,
Ni qu'en ma chambre une fille de joie
Passe la nuit au fu de tous mes gens.
Cela suffit, monsieur, repartit-elle.
Pour éviter ces inconvénients,
Je me pourrois cacher en la ruelle :
Mais faisons mieux, & ne laissons venir
Personne ici ; l'amoureuse Constance
Veut aujourd'hui de laquais vous servir :
Accordez-lui pour toute récompense
Cet honneur-là. Le jeune nomme y consent.
Elle s'approche ; elle le déboutonne-
Touchant sans plus à l'habit, & n'osant
Du bout du doigt toucher à la personne.
Ce ne fut tout ; elle le déchauffa,
Quoi ! de sa main ? quoi ! Constance elle-même ?
Qui fut-ce donc ? Est-ce trop que cela ?
Je voudrois bien déchauffer ce que j'aime.

Le compagnon dans le lit se plaça,
Sans la prier d'être de la partie.
Constance crut dans le commencement
Qu'il la vouloit éprouver seulement,
Mais tout cela passoit la raillerie.
Pour en venir au point plus important :
Il fait, dit-elle, un temps froid comme glace ;

Où me coucher ?

CAMILLE.

Partout où vous voudrez.

CONSTANCE.

Quoi ! sur ce siège ?

CAMILLE.

Eh bien non ; vous viendrez

Dedans mon lit.

CONSTANCE.

Délacez-moi, de grâce.

CAMILLE.

Je ne faurois ; il fait froid ; je suis nu :
 Délacez-vous. Notre amante, ayant vu
 Près du chevet un poignard dans sa gaine
 Le prend, le tire, & coupe ses habits,
 Corps piqué d'or, garnitures de prix,
 Ajustements de princesse et de reine :
 Ce que les gens en deux mois à grand'peine
 Avoient brodé, périt en un moment ;
 Sans regretter ni plaindre aucunement
 Ce que le sexe aime plus que sa vie.
 Femmes de France, en feriez-vous autant ?
 Je crois que non ; j'en suis sûr ; & partant
 Cela fut beau sans doute en Italie.

La pauvre amante approche en tapinois,
 Croyant tout fait, & que pour cette fois
 Aucun bizarre & nouveau stratagème
 Ne viendrait plus son aise reculer.
 Camille dit : C'est trop diffimuler ;
 Femme qui vient se produire elle-même
 N'aura jamais de place à mes côtés :
 Si bon vous semble, allez vous mettre aux pieds.

Ce fut bien là qu'une douleur extrême
 Saïfit la belle; & si lors, par hafard,
 Elle avoit eu dans fes mains le poignard,
 C'en étoit fait, elle eût de part en part
 Percé fon cœur. Toutefois l'efpérance
 Ne mourut pas encor dans fon efprit.
 Camille étoit trop connu de Conftance :
 Et que ce fût tout de bon qu'il eût dit
 Chofe fi dure & pleine d'infolence,
 Lui qui s'étoit jufque-là comporté
 En homme doux, civil & fans fierté,
 Cela fembloit contre toute apparence.
 Elle va donc en travers fe placer
 Aux pieds du fire, & d'abord les lui baïfe;
 Mais point trop fort, de peur de le bleffer.
 On peut juger fi Camille étoit aïfe.
 Quelle victoire! Avoir mis à ce point
 Une beauté fi fuperbe et fi fière!
 Une beauté!.... je ne la décris point,
 Il me faudroit une femaine entière :
 On ne pouvoit reprocher feulement
 Que la pâleur à cet objet charmant,
 Pâleur encor dont la caufe étoit telle
 Qu'elle donnoit du luftre à notre belle.

Camille donc s'étend, & fur un fein
 Pour qui l'ivoire auroit eu de l'envie
 Pofe fes pieds, & fans cérémonie
 Il s'accommode & fe fait un couffin;
 Puis feint qu'il cède aux charmes de Morphée.
 Par les fanglots notre amante étouffée
 Lâche la bonde aux pleurs cette fois-là.
 Ce fut la fin. Camille l'appela

D'un ton de voix qui plut fort à la belle.
Je suis content, dit-il, de votre amour :
Venez, venez, Constance; c'est mon tour.
Elle se glisse. Et lui, s'approchant d'elle :
M'avez-vous cru si dur & si brutal,
Que d'avoir fait tout de bon le sévère?
Dit-il d'abord; vous me connoissez mal :
Je vous voulois donner lieu de me plaire.
Or, bien je fais le fond de votre cœur;
Je suis content, satisfait, plein de joie,
Comblé d'amour : & que votre rigueur,
Si bon lui semble, à son tour se déploie;
Elle le peut, usez-en librement.
Je me déclare aujourd'hui votre amant,
Et votre époux; & ne fais nulle dame,
De quelque rang & beauté que ce soit,
Qui vous valût pour maîtresse & pour femme;
Car le passé rappeler ne se doit
Entre nous deux. Une chose ai-je à dire :
C'est qu'en secret il nous faut marier.
Il n'est besoin de vous spécifier
Pour quel sujet : cela vous doit suffire.
Même il est mieux de cette façon-là;
Un tel hymen à des amours ressemble :
On est époux & galant tout ensemble.
L'histoire dit que le drôle ajouta :
Voulez-vous pas, en attendant le prêtre,
A votre amant vous fier aujourd'hui?
Vous le pouvez, je vous réponds de lui;
Son cœur n'est pas d'un perfide & d'un traître.
A tout cela Constance ne dit rien :
C'étoit tout dire; il le reconnut bien,
N'étant novice en semblables affaires.

Quant au furplus ce font de tels myftères
Qu'il n'est befoin d'en faire le récit.
Voilà comment Constance réuffit.

Or, faites-en, nymphes, votre profit.
Amour en a dans fon académie,
Si l'on vouloit venir à l'examen,
Que j'aimerois pour un pareil hymen,
Mieux que mainte autre à qui l'on se marie.
Femme qui n'a filé toute fa vie
Tâche à paffer bien des chofes fans bruit :
Témoin Constance, & tout ce qui s'enfuit.
Noviciat d'épreuves un peu dures :
Elle en reçut abondamment le fruit.
Nonnes je fais qui voudroient, chaque nuit,
En faire un tel, à toutes aventures.
Ce que poffible on ne croira pas vrai,
C'est que Camille, en careffant la belle,
Des dons d'amour lui fit goûter l'effai.
L'effai? je faux : Constance en étoit-elle
Aux éléments? Oui, Constance en étoit
Aux éléments. Ce que la belle avoit
Pris & donné de plaifirs en fa vie
Compter pour rien jufqu'alors fe devoit.
Pourquoi cela? Quiconque aime le die.

FIN DU TOME PREMIER.



OEUVRES

DE

J. DE LA FONTAINE

Imprimé

par ÉMILE MARTINET

pour DELARUE, *libraire*

à Paris.

CONTES

ET

NOUVELLES EN VERS

PAR

san
J. DE LA FONTAINE

ÉDITION

COLLATIONNÉE SUR LES TEXTES ORIGINAUX

TOME SECOND

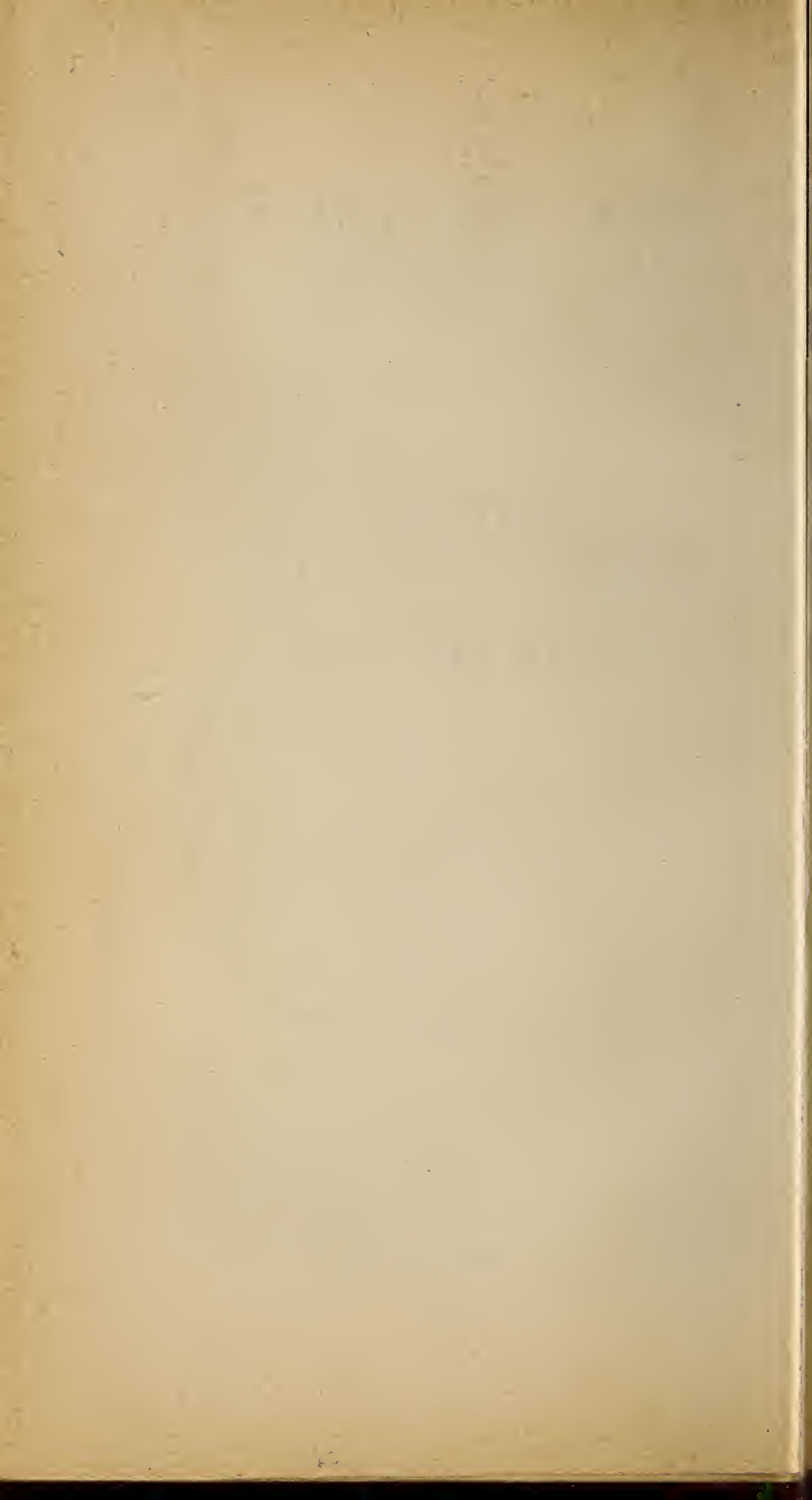


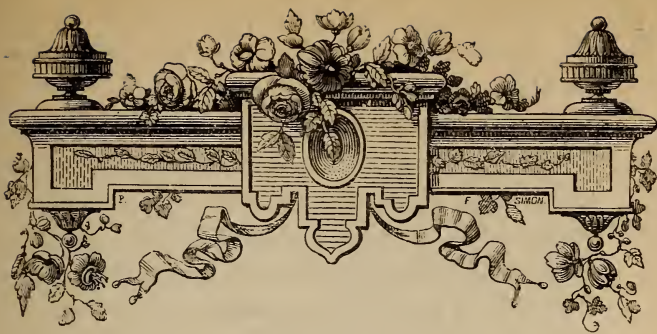
PARIS

DELARUE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 3

2/8757





CONTES
DE
LA FONTAINE

LIVRE TROISIÈME

(SUITE)

NICAISE



Un apprenti marchand étoit,
Qu'avec droit Nicaïse on nommoit,
Garçon très-neuf hors sa boutique
Et quelque peu d'arithmétique;

Garçon novice dans les tours

Qui se pratiquent en amours.

Bons bourgeois du temps de nos pères

S'avisoient tard d'être bons frères;

Ils n'apprennent cette leçon
Qu'ayant de la barbe au menton.
Ceux d'aujourd'hui, sans qu'on les flatte,
Ont soin de s'y rendre savants
Aussitôt que les autres gens.
Le jeune homme de vieille date,
Possible un peu moins avancé,
Par les degrés n'avoit passé.
Quoi qu'il en soit, le pauvre fire
En très-beau chemin demeura,
Se trouvant court par celui-là :
C'est par l'esprit que je veux dire.
Une belle pourtant l'aima :
C'étoit la fille de son maître,
Fille aimable autant qu'on peut l'être,
Et ne tournant autour du pot,
Soit par humeur franche & sincère,
Soit qu'il fût force d'ainsi faire,
Étant tombée aux mains d'un sot.
Quelqu'un de trop de hardiesse
Ira la taxer ; & moi, non :
Tels procédés ont leur raison.
Lorsque l'on aime une déesse,
Elle fait ces avances-là :
Notre belle favoit cela.
Son esprit, ses traits, sa richesse,
Engageoient beaucoup de jeunesse
A sa recherche ; heureux seroit
Celui d'entre eux qui cueilleroit,
En nom d'hymen, certaine chose
Qu'à meilleur titre elle promet
Au jeune homme ci-dessus dit :
Certain dieu parfois en dispose,

Amour nommé communément.
Il plut à la belle d'élire
Pour ce point l'apprenti marchand.
Bien est vrai, car il faut tout dire,
Qu'il étoit très-bien fait de corps,
Beau, jeune, & frais : ce font trésors
Que ne méprise aucune dame,
Tant soit son esprit précieux.
Pour une qu'Amour prend par l'âme,
Il en prend mille par les yeux.

Celle-ci donc, des plus galantes,
Par mille choses engageantes
Tàchoit d'encourager le gars,
N'étoit chiche de ses regards,
Le pinçoit, lui venoit fourire,
Sur les yeux lui mettoit la main,
Sur le pied lui marchoit enfin.
A ce langage il ne fut dire
Autre chose que des foupirs,
Interprètes de ses desirs.
Tant fut, à ce que dit l'histoire,
De part & d'autre foupiré,
Que, leur feu dûment déclaré,
Les jeunes gens, comme on peut croire,
Ne s'épargnèrent ni ferments,
Ni d'autres points bien plus charmants,
Comme baisers à grosse ufure ;
Le tout sans compte & sans mesure :
Calculateur que fût l'amant,
Brouiller falloit incessamment ;
La chose étoit tant infinie,
Qu'il y faisoit toujours abus.

Somme toute, il n'y manquoit plus
Qu'une feule cérémonie.
Bon fait aux filles l'épargner.
Ce ne fut pas fans témoigner
Bien du regret, bien de l'envie.
Par vous, difoit la belle amie,
Je me la veux faire enseigner,
Ou ne la favoir de ma vie.
Je la faurai, je vous promets ;
Tenez-vous certain désormais
De m'avoir pour votre apprentie.
Je ne puis pour vous que ce point ;
Je fuis franche : n'attendez point
Que, par un langage ordinaire,
Je vous promette de me faire
Religieufe, à moins qu'un jour
L'hymen ne fuive notre amour.
Cet hymen feroit bien mon compte,
N'en doutez point ; mais le moyen ?
Vous m'aimez trop pour vouloir rien
Qui me pût caufer de la honte.
Tels & tels m'ont fait demander ;
Mon père eft prêt de m'accorder :
Moi, je vous permets d'espérer
Qu'à qui que ce foit qu'on m'engage,
Soit confeiller, foit préfident,
Soit veille ou jour de mariage,
Je ferai vôtre auparavant,
Et vous aurez mon pucelage.

Le garçon la remercia
Comme il put. A huit jours de là,
Il s'offre un parti d'importance.

La belle dit à son ami :
Tenons-nous-en à celui-ci ;
Car il est homme, que je pense,
A passer la chose au gros fas.
La belle en étant sur ce cas,
On la promet ; on la commence :
Le jour des noces se tient prêt.
Entendez ceci, s'il vous plaît.
Je pense voir votre pensée
Sur ce mot-là de commencée.
C'étoit alors, sans point d'abus,
Fille promise, & rien de plus.
Huit jours donnés à la fiancée,
Comme elle appréhendoit encor
Quelque rupture en cet accord,
Elle diffère le négoce
Jusqu'au propre jour de la noce,
De peur de certain accident
Qui les fillettes va perdant.
On mène au moutier cependant
Notre galante encor pucelle :
Le oui fut dit à la chandelle.
L'époux voulut avec la belle
S'en aller coucher au retour.
Elle demande encor ce jour,
Et ne l'obtient qu'avecque peine ;
Il fallut pourtant y passer.
Comme l'aurore étoit prochaine,
L'épouse, au lieu de se coucher,
S'habille. On eût dit une reine.
Rien ne manquoit aux vêtements,
Perles, bijoux, & diamants :
Son époux la faisoit dame.

Son ami, pour la faire femme,
 Prend heure avec elle au matin :
 Ils devoient aller au jardin
 Dans un bois propre à telle affaire ;
 Une compagne y devoit faire
 Le guet autour de nos amants,
 Compagne instruite du mystère.
 La belle s'y rend la première,
 Sous le prétexte d'aller faire
 Un bouquet, dit-elle à ses gens.

Nicaïse, après quelques moments,
 La va trouver ; & le bon sire,
 Voyant le lieu, se met à dire :
 Qu'il fait ici d'humidité !
 Foin ! votre habit fera gâté ;
 Il est beau, ce seroit dommage :
 Souffrez, sans tarder davantage,
 Que j'aïlle querir un tapis.
 Eh ! mon Dieu ! laissons les habits,
 Dit la belle toute piquée ;
 Je dirai que je suis tombée.
 Pour la perte, n'y songez point :
 Quand on a temps si fort à point
 Il en faut user ; & périssent
 Tous les vêtements du pays ;
 Que plutôt tous les beaux habits
 Soient gâtés, & qu'ils se salissent,
 Que d'aller ainsi confumer
 Un quart d'heure ! un quart d'heure est cher.
 Tandis que tous les gens agissent
 Pour ma noce, il ne tient qu'à vous
 D'employer des moments si doux.

Ce que je dis ne me fied guère;
Mais je vous chéris, & vous veux
Rendre honnête homme, si je peux.
En vérité, dit l'amoureux,
Conserver étoffe si chère
Ne fera point mal fait à nous.
Je cours, c'est fait; je suis à vous:
Deux minutes feront l'affaire.
Là-dessus il part, sans laisier
Le temps de lui rien répliquer.

Sa fottise guérit la dame;
Un tel dédain lui vint en l'âme,
Qu'elle reprit dès ce moment
Son cœur, que trop indignement
Elle avoit placé. Quelle honte!
Prince des fots, dit-elle en foi,
Va, je n'ai nul regret de toi:
Tout autre eût été mieux mon compte.
Mon bon ange a considéré
Que tu n'avois pas mérité
Une faveur si précieuse:
Je ne veux plus être amoureuse
Que de mon mari; j'en fais vœu,
Et, de peur qu'un reste de feu
A le trahir ne me rengage,
Je vais, sans tarder davantage,
Lui porter un bien qu'il auroit
Quand Nicaïse en son lieu seroit.
A ces mots, la pauvre époufée
Sort du bois, fort scandalisée.
L'autre revient, & son tapis:
Mais ce n'est plus comme jadis.

Amants, la bonne heure ne fonne
A toutes les heures du jour.
J'ai lu dans l'alphabet d'amour
Qu'un galant près d'une personne
N'a toujours le temps comme il veut :
Qu'il le prenne donc comme il peut.
Tous délais y font du dommage :
Nicaïse en est un témoignage
Fort essoufflé d'avoir couru,
Et joyeux de telle prouesse,
Il s'en revient, bien résolu
D'employer tapis & maîtresse.
Mais quoi ! la dame en bel habit,
Mordant ses lèvres de dépit,
Retournoit vers la compagnie,
Et, de sa flamme bien guérie,
Possible alloit dans ce moment,
Pour se venger de son amant,
Porter à son mari la chose
Qui lui causoit ce dépit-là.
Quelle chose ? C'est celle-là
Que fille dit toujours qu'elle a.
Je le crois ; mais d'en mettre jà
Mon doigt au feu, ma foi ! je n'ose :
Ce que je fais, c'est qu'en tel cas
Fille qui ment ne pêche pas.
Grâce à Nicaïse, notre belle,
Ayant sa fleur en dépit d'elle,
S'en retournoit tout en grondant,
Quand Nicaïse, la rencontrant :
A quoi tient, dit-il à la dame,
Que vous ne m'avez attendu ?
Sur ce tapis bien étendu

Vous feriez en peu d'heures femme.
Retournons donc sans consulter ;
Venez cesser d'être pucelle,
Puisque je puis, sans rien gêner,
Vous témoigner quel est mon zèle
Non pas cela, reprit la belle ;
Mon pucelage dit qu'il faut
Remettre l'affaire à tantôt.
J'aime votre fanté, Nicaïse,
Et vous conseille auparavant
De reprendre un peu votre vent :
Or, respirez tout à votre aise.
Vous êtes apprenti marchand,
Faites-vous apprenti galant :
Vous n'y ferez pas sitôt maître.
A mon égard, je ne puis être
Votre maîtresse en ce métier.
Sire Nicaïse, il vous faut prendre
Quelque servante du quartier.
Vous savez des étoffes vendre,
Et leur prix en perfection ;
Mais ce que vaut l'occasion.
Vous l'ignorez : allez l'apprendre

LE BAT

UN peintre étoit, qui, jaloux de sa femme,
Allant aux champs, lui peignit un baudet
Sur le nombril, en forme de cachet.
Un sien confrère, amoureux de la dame,
La va trouver, & l'âne efface net,
Dieu fait comment; puis un autre en remet
Au même endroit, ainsi que l'on peut croire.
A celui-ci, par faute de mémoire,
Il mit un bât; l'autre n'en avoit point.
L'époux revient, veut s'éclaircir du point :
Voyez, mon fils, dit la bonne commère,
L'âne est témoin de ma fidélité.
Diantre soit fait, dit l'époux en colère,
Et du témoin, & de qui l'a bâti.

LE BAISER RENDU

GUILLOT passoit avec sa mariée.
Un gentilhomme, à son gré la trouvant,
Qui t'a, dit-il, donné telle épousée ?
Que je la baise, à la charge d'autant.
Bien volontiers, dit Guillot à l'instant :
Elle est, monsieur, fort à votre service.
Le monsieur donc fait alors son office
En appuyant. Perronnelle en rougit.
Huit jours après, ce gentilhomme prit
Femme à son tour : à Guillot il permit
Même faveur. Guillot tout plein de zèle,
Puisque, dit-il, monsieur est si fidèle,
J'ai grand regret, & je suis bien fâché
Qu'ayant baisé seulement Perronnelle
Il n'ait encore avec elle couché.

ALIS MALADE

ALIS malade, & se sentant presser,
A Quelqu'un lui dit : Il faut se confesser ;
Voulez-vous pas mettre en repos votre âme
Oui, je le veux, lui répondit la dame :
Qu'à père André l'on aille de ce pas,
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un messager y court en diligence ;
Sonne au couvent de toute sa puissance.
Qui venez-vous demander ? lui dit-on.
C'est père André, celui qui d'ordinaire
Entend Alis dans sa confession.
Vous demandez, reprit alors un frère,
Le père André, le confesseur d'Alis ?
Il est bien loin : hélas ! le pauvre père
Depuis dix ans confesse en paradis.

PORTRAIT D'IRIS

IMITATION D'ANACRÉON

O TOI qui peins d'une façon galante,
 Maître passé dans Cythère & Paphos,
 Fais un effort; peins-nous Iris absente.
 Tu n'as point vu cette beauté charmante,
 Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.
 Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
 Premièrement, mets des lis & des roses;
 Après cela, des amours & des ris.
 Mais à quoi bon le détail de ces choses?
 D'une Vénus tu peux faire une Iris?
 Nul ne fauroit découvrir le mystère :
 Traits si pareils jamais ne se font vus,
 Et tu pourras à Paphos & Cythère
 De cette Iris refaire une Vénus.

L'AMOUR MOUILLÉ

IMITATION D'ANACRÉON

J'ÉTOIS couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit :
Le vent, le froid, & l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nu.
Moi, charitable & bon homme
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il : car il faut
Qu'auparavant je m'essuie
J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe; & dans moi-même
Je dis : Pourquoi craindre tant ?

Que peut-il? c'est un enfant :
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi;
Que feroit-ce si chez moi
J'avois reçu Polyphème?
L'enfant, d'un air enjoué
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climène,
Et de l'Amour, c'est mon nom.
Ah! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon;
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon!
Amour fit une gambade;
Et le petit scélérat
Me dit : Pauvre camarade
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade.

LE PETIT CHIEN

QUI SECOUE DE L'ARGENT
ET DES PIERRERIES.

LA clef du coffre-fort & des cœurs, c'est la même.
 Que si ce n'est celle des cœurs,
 C'est du moins celle des faveurs :
 Amour doit à ce stratagème
 La plus grand'part de ses exploits.
 A-t-il épuisé son carquois,
 Il met tout son salut en ce charme suprême.
 Je tiens qu'il a raison ; car qui hait les présents ?
 Tous les humains en font friands,
 Princes, rois, magistrats. Ainsi, quand une belle
 En croira l'usage permis,
 Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,
 Je ne m'écrierai pas contre elle.
 On a bien plus d'une querelle
 A lui faire sans celle-là.

Un juge mantouan belle femme épousa.
 Il s'appeloit Anfelme ; on la nommoit Argie :
 Lui, déjà vieux barbôn ; elle, jeune & jolie,
 Et de tous charmes affortie.
 L'époux, non content de cela,
 Fit si bien par sa jalousie,
 Qu'il rehaussa de prix celle-là qui d'ailleurs
 Méritoit de se voir servie
 Par les plus beaux & les meilleurs.

Elle le fut auffi : d'en dire la manière,
 Et comment s'y prit chaque amant,
 Il feroit long ; fuffit que cet objet charmant
 Les laiffa foupirer, & ne s'en émut guère.

Amour établiffoit chez le juge fes lois,
 Quand l'État mantouan, pour chofe de grand poids,
 Réfolut d'envoyer ambaffade au fainct-père.

Comme Anfelme étoit juge, & de plus magiftrat,
 Vivoit avec affez d'éclat,
 Et ne manquoit pas de prudence,
 On le députe en diligence.
 Ce ne fut pas fans réfifter

Qu'au choix qu'on fit de lui confentit le bon homme.

L'affaire étoit longue à traiter ;

Il devoit demeurer dans Rome

Six mois, & plus encor ; que favoit-il combien ?

Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien.

Longue ambaffade & long voyage

Aboutiffent à cocuage.

Dans cette crainte, notre époux

Fit cette harangue à la belle :

On nous fépare, Argie : adieu , foyez fidèle

A celui qui n'aime que vous.

Jurez-le-moi ; car, entre nous,

J'ai fujet d'être un peu jaloux.

Que fait autour de notre porte

Cette foupirante cohorte ?

Vous me direz que jufqu'ici

La cohorte a mal réuffi :

Je le crois ; cependant, pour plus grande affurance

Je vous confeille en mon abfence

De prendre pour féjour notre maifon des champs.

Fuyez la ville & les amants,
Et leurs présents ;
L'invention en est damnable ;
Des machines d'amour c'est la plus redoutable :
De tout temps le monde a vu don
Être le père d'abandon.
Déclarez-lui la guerre ; & foyez fourde, Argie,
A sa sœur la cajolerie.
Dès que vous sentirez approcher les blondins,
Fermez vite vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera ; je vous fais la maîtresse
De tout ce que le ciel m'a donné de richesse :
Tenez, voilà les clefs de l'argent, des papiers ;
Faites-vous payer des fermiers ;
Je ne vous demande aucun compte :
Suffit que je puisse sans honte
Apprendre vos plaisirs ; je vous les permets tous.
Hors ceux d'amour, qu'à votre époux
Vous garderez entiers pour son retour de Rome.
C'en étoit trop pour le bon homme ;
Hélas ! il permettoit tous plaisirs, hors un point
Sans lequel feul il n'en est point.
Son épouse lui fit promesse solennelle
D'être fourde, aveugle & cruelle,
Et de ne prendre aucun présent ;
Il la retrouveroit, au retour, toute telle
Qu'il la laissoit en s'en allant,
Sans nul vestige de galant.

Anselme étant parti, tout aussitôt Argie
S'en alla demeurer aux champs ;
Et tout aussitôt les amants
De l'aller voir firent partie.

Elle les renvoya : ces gens l'embarrassoient,
 L'attiédiffoient, l'affadiffoient,
 L'endormoient en contant leur flamme ;
 Ils déplaisoient tous à la dame,
 Hormis certain jeune blondin
 Bien fait, & beau par excellence,
 Mais qui ne put par sa souffrance
 Amener à son but cet objet inhumain.
 Son nom étoit Atis ; son métier, paladin.
 Il ne plaignit en son dessein
 Ni les soupirs ni la dépense.
 Tout moyen par lui fut tenté :
 Encor si des soupirs il se fût contenté,
 La source en est inépuisable ;
 Mais de la dépense, c'est trop.
 Le bien de notre amant s'en va le grand galop ;
 Voilà mon homme misérable.
 Que fait-il ? il s'éclipse, il part ; il va chercher
 Quelque désert pour se cacher.
 En chemin il rencontre un homme,
 Un manant, qui, fouillant avecque son bâton,
 Vouloit faire sortir un serpent d'un buisson.
 Atis s'enquit de la raison.
 C'est, reprit le manant, afin que je l'affomme.
 Quand j'en rencontre sur mes pas,
 Je leur fais de pareilles fêtes.
 Ami, reprit Atis, laisse-le ; n'est-il pas
 Créature de Dieu comme les autres bêtes ?
 Il est à remarquer que notre paladin
 N'avoit pas cette horreur commune au genre humain
 Contre la gent reptile & toute son espèce.
 Dans ses armes il en portoit,
 Et de Cadmus il descendoit,

Celui-là qui devint serpent sur sa vieilleffe.
 Force fut au manant de quitter son dessein;
 Le serpent se fauva. Notre amant à la fin
 S'établit dans un bois écarté, solitaire:
 Le silence y faisoit sa demeure ordinaire,
 Hors quelque oiseau qu'on entendoit,
 Et quelque écho qui répondoit.
 Là le bonheur & la misère
 Ne se distinguoient point, égaux en dignité
 Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.
 Atis n'y rencontra nulle tranquillité;
 Son amour l'y fuivit; & cette solitude,
 Bien loin d'être un remède à son inquiétude,
 En devint même l'aliment,
 Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.
 Il s'ennuya bientôt de ne plus voir sa belle.
 Retournons, ce dit-il, puisque c'est notre fort;
 Atis, il t'est plus doux encor
 De la voir ingrate & cruelle
 Que d'être privé de ses traits:
 Adieu, ruisseaux, ombrages frais,
 Chants amoureux de Philomèle;
 Mon inhumaine seule attire à foi mes sens;
 Éloigné de ses yeux, je ne vois ni n'entends.
 L'esclave fugitif se va remettre encore
 En ses fers, quoique durs, mais, hélas! trop chéris.

Il approchoit des murs qu'une fée a bâtis,
 Quand sur les bords du Mince, à l'heure que l'aurore
 Commence à s'éloigner du séjour de Thétis,
 Une nymphe en habit de reine,
 Belle, majestueuse, & d'un regard charmant,
 Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre amant.

Qui rêvoit alors à sa peine.

Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux.

Je le veux, je le puis, étant Manto la fée,

Votre amie & votre obligée.

Vous connoissez ce nom fameux ;

Mantoue en tient le sien : jadis en cette terre

J'ai posé la première pierre

De ces murs en durée égaux aux bâtiments

Dont Memphis voit le Nil laver les fondements.

La Parque est inconnue à toutes mes pareilles ;

Nous opérons mille merveilles ;

Malheureuses pourtant de ne pouvoir mourir ;

Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir

Toute l'infirmité de la nature humaine.

Nous devenons serpents un jour de la semaine.

Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci

Vous en tirâtes un de peine ?

C'étoit moi, qu'un manant s'en alloit affommer ;

Vous me donnâtes assistance :

Atis, je veux, pour récompense,

Vous procurer la jouissance

De celle qui vous fait aimer.

Allons-nous-en la voir : je vous donne assurance

Qu'avant qu'il soit deux jours de temps

Vous gagnerez par vos présents

Argie & tous ses surveillants.

Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde ;

A pleines mains répandez l'or,

Vous n'en manquerez point : c'est pour vous le trésor

Que Lucifer me garde en sa grotte profonde.

Votre belle saura quel est notre pouvoir.

Même, pour m'approcher de cette inexorable,

Et vous la rendre favorable,

En petit chien vous m'allez voir
Faifant mille tours fur l'herbette;
Et vous, en pèlerin jouant de la mufette,
Me pourrez à ce fon mener chez la beauté
Qui tient votre cœur enchanté.

Auffitôt fait que dit ; notre amant & la fée
Changent de forme en un instant.
Le voilà pèlerin chantant comme un Orphée,
Et Manto petit chien faifant tours & fautant.

Ils vont au château de la belle.
Valets & gens du lieu s'affemblent autour d'eux :
Le petit chien fait rage, auffi fait l'amoureux ;
Chacun danfe, & Guillot fait fauter Perronnelle.
Madame entend ce bruit, & fa nourrice y court.
On lui dit qu'elle vienne admirer à fon tour
Le roi des épagneux, charmante créature,
Et vrai miracle de nature.

Il entend tout, il parle, il danfe, il fait cent tours :
Madame en fera fes amours ;
Car, veuille ou non fon maître, il faut qu'il le lui vende,
S'il n'aime mieux le lui donner.
La nourrice en fait la demande.
Le pèlerin, fans tant tourner,
Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la choïe ;
Et voici ce qu'il lui propofe :
Mon chien n'est point à vendre, à donner encor moins :
Il fournit à tous mes befoins :
Je n'ai qu'à dire trois paroles,
Sa patte entre mes mains fait tomber à l'inftant,
Au lieu de puces, des piftoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant :
C'est un prodige enfin Madame cependant

En a, comme on dit, la monnoie.
 Pourvu que j'aie cette joie
 De coucher avec elle une nuit seulement,
 Favori fera sien dès le même moment.

La proposition surprit fort la nourrice.

Quoi! madame l'ambassadrice!
 Un simple pèlerin! madame à son chevet
 Pourroit voir un bourdon! Et si l'on le favoit!
 Si cette même nuit quelque hôpital avoit
 Hébergé le chien & son maître!
 Mais ce maître est bien fait, & beau comme le jour;
 Cela fait passer en amour
 Quelque bourdon que ce puisse être.

Atis avoit changé de visage & de traits:
 On ne le connut pas; c'étoient d'autres attraits.

La nourrice ajoutoit : A gens de cette mine
 Comment peut-on refuser rien?
 Puis celui-ci possède un chien
 Que le royaume de la Chine
 Ne paieroit pas de tout son or.

Une nuit de madame aussi, c'est un trésor.
 J'avois oublié de vous dire
 Que le drôle à son chien feignit de parler bas
 Il tombe aussitôt dix ducats
 Qu'à la nourrice offre le fire.
 Il tombe encore un diamant:
 Atis en riant le ramasse.

C'est, dit-il, pour madame; obligez-moi, de grâce,
 De le lui présenter avec mon compliment.

Vous direz à son excellence
 Que je lui suis acquis. La nourrice, à ces mots,
 Court annoncer en diligence

Le petit chien & fa science,
Le pèlerin & fon propos.

Il ne s'en fallut rien qu'Argie
Ne battît fa nourrice. Avoir l'effronterie
De lui mettre en l'esprit une telle infamie!
Avec qui? Si c'étoit encor le pauvre Atis!
Hélas! mes cruautés font cause de fa perte.
Il ne me proposa jamais de tels partis.
Je n'aurois pas d'un roi cette chose soufferte,
 Quelque don que l'on pût m'offrir ;
Et d'un porte-bourdon je la pourrois souffrir,
 Moi qui fuis une ambassadrice!

Madame, reprit la nourrice,
 Quand vous feriez impératrice,
 Je vous dis que ce pèlerin
A de quoi marchander, non pas une mortelle,
 Mais la déesse la plus belle.
 Atis, votre beau paladin,
Ne vaut pas seulement un doigt du personnage. —
 Mais mon mari m'a fait jurer... —
Eh quoi? de lui garder la foi de mariage?
Bon! jurer? ce serment vous lie-t-il davantage
Que le premier n'a fait? qui l'ira déclarer?
Qui le saura? J'en vois marcher tête levée
Qui n'iroient pas ainsi, j'ose vous l'affurer,
Si fur le bout du nez tache pouvoit montrer
 Que telle chose est arrivée.
 Cela nous fait-il empirer
D'un ongle ou d'un cheveu? Non, madame, il faut être
 Bien habile pour reconnoître
Bouche ayant employé son temps & ses appas

D'avec bouche qui s'est tenue à ne rien faire.

Donnez-vous, ne vous donnez pas,
Ce fera toujours même affaire.

Pour qui ménagez-vous les trésors de l'amour?
Pour celui qui, je crois, ne s'en fervira guère ;
Vous n'aurez pas grand'peine à fêter son retour.

La fausse vieille fut tant dire,
Que tout se réduisit seulement à douter
Des merveilles du chien & des charmes du sire.

Pour cela l'on les fit monter :
La belle étoit au lit encore.
L'univers n'eut jamais d'aurore
Plus paresseuse à se lever.

Notre teint pèlerin traversa la ruelle
Comme un homme ayant vu d'autres gens que des saints
Son compliment parut galant & des plus fins :

Il surprit & charma la belle.
Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,
La mine de vous en aller
A Saint-Jacques de Compostelle.
Cependant, pour la égaler,
Le chien à son tour entre en lice.
On eût vu sauter Favori
Pour la dame & pour la nourrice,
Mais point du tout pour le mari.
Ce n'est pas tout ; il se secoue :
Aussitôt perles de tomber,
Nourrice de les ramasser,
Soubrettes de les enfiler,
Pèlerin de les attacher

A de certains bras, dont il loue
La blancheur & le reste. Enfin il fait si bien,

Qu'avant que partir de la place
 On traite avec lui de son chien.
 On lui donne un baiser pour arrhes de la grâce
 Qu'il demandoit : & la nuit vint.
 Auffitôt que le drôle tint
 Entre ses bras madame Argie,
 Il redevint Atis. La dame en fut ravie :
 C'étoit avec bien plus d'honneur
 Traiter monsieur l'ambassadeur.
 Cette nuit eut des sœurs, & même en très-bon nombre.
 Chacun s'en aperçut ; car d'enfermer sous l'ombre
 Une telle aise, le moyen ?
 Jeunes gens font-ils jamais rien
 Que le plus aveugle ne voie ?

A quelques mois de là, le saint-père renvoie
 Anselme avec force pardons,
 Et beaucoup d'autres menus dons.
 Les biens & les honneurs pleuvoient sur sa personne.
 De son vice-gérant il apprend tous les foins :
 Bons certificats des voisins.
 Pour les valets, nul ne lui donne
 D'éclaircissements sur cela.
 Monsieur le juge interrogea
 La nourrice avec les soubrettes,
 Sages personnes & discrètes ;
 Il n'en put tirer ce secret.
 Mais, comme parmi les femmes
 Volontiers le diable se met,
 Il survint de telles querelles,
 La dame & la nourrice eurent de tels débats,
 Que celle-ci ne manqua pas
 A se venger de l'autre, & déclarer l'affaire :

Dût-elle aussi se perdre, il fallut tout conter
 D'exprimer jusqu'où la colère
 Ou plutôt la fureur de l'époux put monter,
 Je ne tiens pas qu'il soit possible.
 Ainsi je m'en tairai : on peut par les effets
 Juger combien Anselme étoit homme sensible.
 Il choisit un de ses valets,
 Le charge d'un billet, & mande que madame
 Vienne voir son mari malade en la cité.
 La belle n'avoit point son village quitté :
 L'époux alloit, venoit, & laissoit là sa femme.
 Il te faut en chemin écarter tous ses gens,
 Dit Anselme au porteur de ses ordres pressants.
 La perfide a couvert mon front d'ignominie :
 Pour satisfaction je veux avoir sa vie.
 Poignarde-la : mais prends ton temps ;
 Tâche de te sauver : voilà pour ta retraite ;
 Prends cet or : si tu fais ce qu'Anselme souhaite,
 Et punis cette offense-là,
 Quelque part que tu fois, rien ne te manquera.

Le valet va trouver Argie,
 Qui par son chien est avertie.
 Si vous me demandez comme un chien avertit,
 Je crois que par la jupe il tire ;
 Il se plaint, il jappe, il soupire,
 Il en veut à chacun : pour peu qu'on ait d'esprit,
 On entend bien ce qu'il veut dire.
 Favori fit bien plus ; & tout bas il apprit
 Un tel péril à sa maîtresse.
 Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien :
 Reposez-vous sur moi ; j'en empêcherai bien
 Ce valet à l'âme traîtresse.

Ils étoient en chemin, près d'un bois qui servoit
Souvent aux voleurs de refuge :

Le ministre cruel des vengeances du juge
Envoie un peu devant le train qui les fuivoit,
Puis il dit l'ordre qu'il avoit.

La dame disaroît aux yeux du personnage :
Manto la cache en un nuage.

Le valet étonné retourne vers l'époux ;
Lui conte le miracle ; & son maître en courroux
Va lui-même à l'endroit. O prodige ! ô merveille !
Il y trouve un palais de beauté sans pareille
Une heure auparavant c'étoit un champ tout nu.

Anselme, à son tour éperdu,
Admire ce palais, bâti non pour des hommes,
Mais apparemment pour des dieux ;
Appartements dorés, meubles très-précieux,
Jardins & bois délicieux :

On auroit peine à voir, en ce siècle où nous sommes,
Chose si magnifique & si riante aux yeux.

Toutes les portes sont ouvertes ;
Les chambres sans hôte & désertes ;
Pas une âme en ce louvre ; excepté qu'à la fin
Un More très-lippu, très-hideux, très-vilain,
S'offre aux regards du juge, & semble la copie
D'un Ésope d'Éthiopie.

Notre magistrat l'ayant pris
Pour le balayeur du logis,
Et croyant l'honorer lui donnant cet office .
Cher ami, lui dit-il, apprends-nous à quel dieu
Appartient un tel édifice ;
Car de dire un roi, c'est trop peu.
Il est à moi, reprit le More.

Notre juge, à ces mots, se prosterne, l'adore,

Lui demande pardon de sa témérité.

Seigneur, ajoute-t-il, que votre déité

Excuse un peu mon ignorance.

Certes, tout l'univers ne vaut pas la chevanc

Que je rencontre ici. Le More lui répond :

Veux-tu que je t'en fasse un don ?

De ces lieux enchantés je te rendrai le maître,

A certaine condition.

Je ne ris point ; tu pourras être

De ces lieux absolu feigneur,

Si tu me veux servir deux jours d'enfant d'honneur.

... Entends-tu ce langage ?

Et fais-tu quel est cet usage ?

Il te le faut expliquer mieux.

Tu connois l'échanfon du monarque des dieux ?

ANSELME.

Ganymède ?

LE MORE.

Celui-là même.

Prends que je fois Jupin le monarque suprême,

Et que tu fois le jouvenceau :

Tu n'es pas tout à fait si jeune ni si beau.

ANSELME.

Ah ! feigneur, vous raillez, c'est chose par trop tûre :

Regardez la vieilleffe & la magistrature.

LE MORE.

Moi railler ! point du tout.

ANSELME.

Seigneur...

LE MORE.

Ne veux-tu point ?

ANSELME.

Seigneur... Anselme, ayant examiné ce point,
 Consent à la fin au mystère.

Maudit amour des dons, que ne fais-tu pas faire !
 En page incontinent son habit est changé :
 Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausses trouffé ;
 La barbe seulement demeure au personnage.
 L'enfant d'honneur Anselme, avec cet équipage,
 Suit le More partout. Argie avoit oui
 Le dialogue entier, en certain coin cachée.
 Pour le More lippu, c'étoit Manto la fée,
 Par son art métamorphosée,
 Et par son art ayant bâti

Ce louvre en un moment ; par son art fait un page
 Sexagénaire & grave. A la fin, au passage
 D'une chambre en une autre, Argie à son mari
 Se montre tout d'un coup : Est-ce Anselme, dit-elle,
 Que je vois ainsi déguisé ?

Anselme ! il ne se peut ; mon œil s'est abusé.
 Le vertueux Anselme, à la sage cervelle,
 Me voudroit-il donner une telle leçon ?
 C'est lui pourtant. Oh ! oh ! monsieur notre barbon,
 Notre législateur, notre homme d'ambassade,
 Vous êtes à cet âge homme de mascarade !
 Homme de... la pudeur me défend d'achever.
 Quoi ! vous jugez les gens à mort pour mon affaire,
 Vous qu'Argie a pensé trouver
 En un fort plaisant adultère !

Du moins n'ai-je pas pris un More pour galant :
 Tout me rend excusable, Atis & son mérite,
 Et la qualité du présent.

Vous verrez tout incontinent
 Si femme qu'un tel don à l'amour sollicite

Peut résister un seul moment.

More, devenez chien. Tout aussitôt le More
Redevint petit chien encore.

Favori, que l'on danse. A ces mots, Favori
Danse, & tend la patte au mari.
Qu'on fasse tomber des pistoles.
Pistoles tombent à foison.

Eh bien! qu'en dites-vous? font-ce choses frivoles?
C'est de ce chien qu'on m'a fait don.
Il a bâti cette maison.

Puis faites-moi trouver au monde une excellence,
Une altesse, une majesté,
Qui refuse sa jouissance
A dons de cette qualité,

Surtout quand le donneur est bien fait & qu'il aime,
Et qu'il mérite d'être aimé!

En échange du chien, l'on me vouloit moi-même:
Ce que vous possédez de trop, je l'ai donné,
Bien entendu, monsieur; suis-je chose si chère?
Vraiment vous me croiriez bien pauvre ménagère
Si je laissois aller tel chien à ce prix-là.

Savez-vous qu'il a fait le louvre que voilà?
Le louvre pour lequel... Mais oublions cela,
Et n'ordonnez plus qu'on me tue,

Moi qu'Atis seulement en ses lacs a fait choir:
Je le donne à Lucrèce, & voudrois bien la voir
Des mêmes armes combattue.

Touchez là, mon mari; la paix: car aussi bien
Je vous défie, ayant ce chien:

Le fer ni le poison pour moi ne font à craindre;

Il m'avertit de tout; il confond les jaloux,

Ne le foyez donc point: plus on veut nous contraindre,
Moins on doit s'affurer de nous.

Anfelme accorda tout : qu'eût fait le pauvre sire ?

On lui promit de ne pas dire

Qu'il avoit été page. Un tel cas étant tu

Cocuage, s'il eût voulu,

Auroit eu ses franches coudées.

Argie en rendit grâce ; &, compensations

D'une & d'autre part accordées,

On quitta la campagne à ces conditions.

Que devint le palais ? dira quelque critique.

Le palais ? que m'importe ? il devint ce qu'il put.

A moi ces questions ! fuis-je homme qui se pique

D'être si régulier ? Le palais disparut.

Et le chien ? Le chien fit ce que l'amant voulut.

Mais que voulut l'amant ? Censeur, tu m'importunes :

Il voulut par ce chien tenter d'autres fortunes.

D'une seule conquête est-on jamais content ?

Favori se perdoit souvent :

Mais chez sa première maîtresse

Il revenoit toujours. Pour elle, sa tendresse

Devint bonne amitié. Sur ce pied, notre amant

L'alloit voir fort assidument :

Et même en l'accommodement

Argie à son époux fit un ferment sincère

De n'avoir plus aucune affaire.

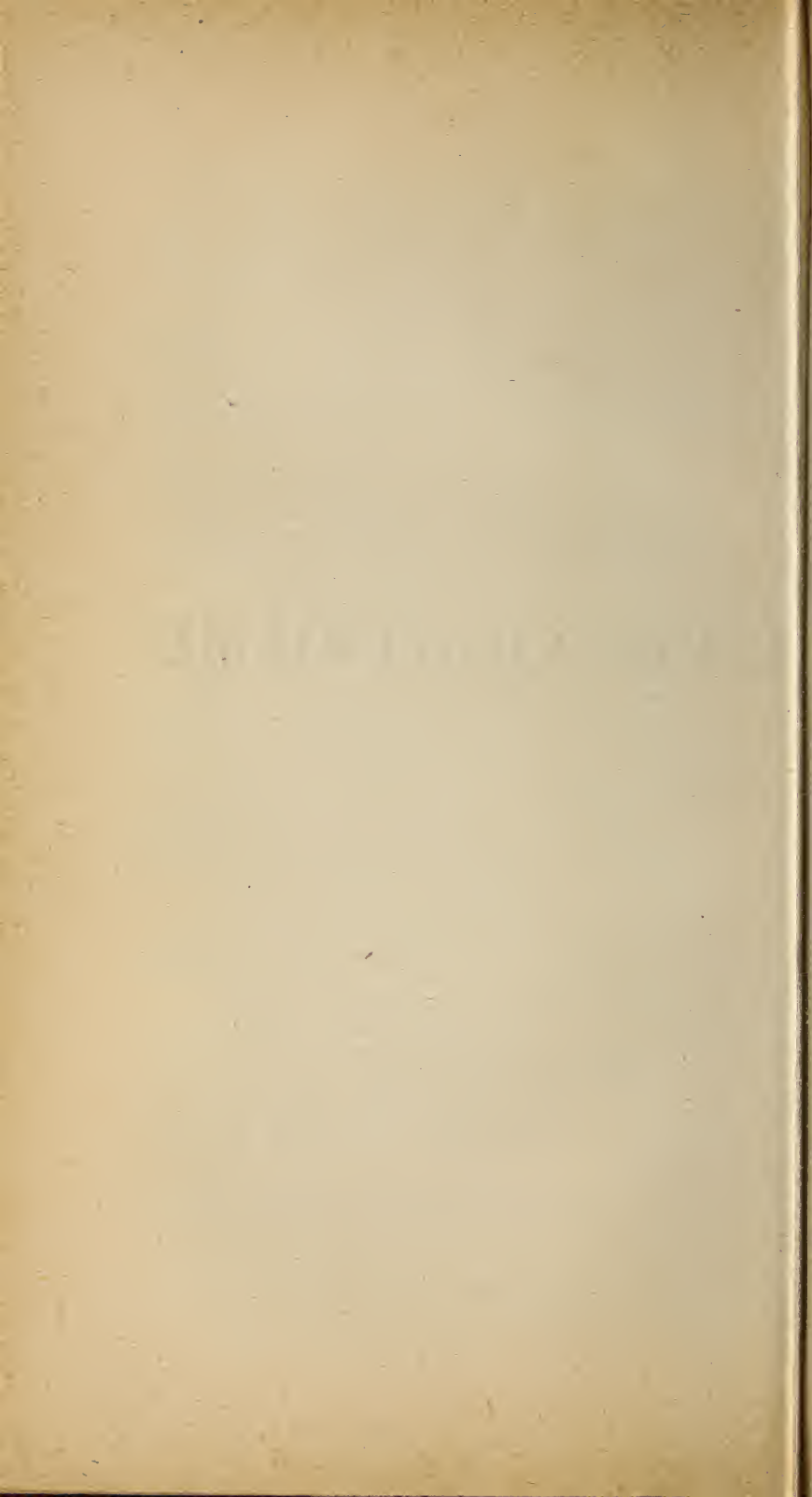
L'époux jura, de son côté,

Qu'il n'auroit plus aucun ombrage,

Et qu'il vouloit être fouette

Si jamais on le voyoit page.

LIVRE QUATRIÈME





LIVRE QUATRIÈME

COMMENT L'ESPRIT VIENT

AUX FILLES.

L est un jeu divertissant sur tous,
Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle ;
Il divertit & la laide & la belle ;
Soit jour, soit nuit, à toute heure il est
Or devinez comment ce jeu s'appelle. [doux :
Le beau du jeu n'est connu de l'époux ;
C'est chez l'amant que ce plaisir excelle :
De regardants, pour y juger des coups,
Il n'en faut point ; jamais on n'y querelle.
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Qu'importe-t-il? Sans s'arrêter au nom,
 Ni badiner là-dessus davantage,
 Je vais encor vous en dire un usage :
 Il fait venir l'esprit & la raison ;
 Nous le voyons en mainte bestiole.
 Avant que Life allât en cette école,
 Life n'étoit qu'un misérable oïson ;
 Coudre & filer, c'étoit son exercice,
 Non pas le sien, mais celui de ses doigts
 Car que l'esprit eût part à cet office,
 Ne le croyez : il n'étoit nuls emplois
 Où Life pût avoir l'âme occupée ;
 Life songeoit autant que sa poupée.
 Cent fois le jour sa mère lui disoit :
 Va-t'en chercher de l'esprit, malheureuse!
 La pauvre fille aussitôt s'en alloit
 Chez les voisins, affligée & honteuse,
 Leur demandant où se vendoit l'esprit.
 On en rioit ; à la fin on lui dit :
 Allez trouver père Bonaventure,
 Car il en a bonne provision.
 Incontinent la jeune créature
 S'en va le voir, non sans confusion
 Elle craignoit que ce ne fût dommage
 De détourner ainsi tel personnage.
 Me voudroit-il faire de tels présents,
 A moi qui n'ai que quatorze ou quinze ans ?
 Vaux-je cela? disoit en foi la belle.
 Son innocence augmentoit ses appas.
 Amour n'avoit à son croc de pucelle
 Dont il crût faire un aussi bon repas.

Mon révérend, dit-elle au béat homme,

Je viens vous voir; des personnes m'ont dit
Qu'en ce couvent on vendoit de l'esprit;
Votre plaisir feroit-il qu'à crédit
J'en pussé avoir? non pas pour grosse somme,
A gros achat mon trésor ne suffit;
Je reviendrai, s'il m'en faut davantage :
Et cependant prenez ceci pour gage.
A ce discours, je ne fais quel anneau,
Qu'elle tiroit de son doigt avec peine,
Ne venant point, le père dit : Tout beau!
Nous pourvions à ce qui vous amène,
Sans exiger nul salaire de vous :
Il est marchande & marchande, entre nous;
A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.
Entrez ici, suivez-moi hardiment;
Nul ne nous voit, aucun ne nous entend;
Tous font au cœur; le portier est personne
Entièrement à ma dévotion,
Et ces murs ont de la discrétion.

Elle le fuit; ils vont à sa cellule.
Mon révérend la jette sur un lit,
Veut la baiser. La pauvrete recule
Un peu la tête; & l'innocente dit :
Quoi! c'est ainsi qu'on donne de l'esprit!
Eh! vraiment oui, repart sa révérence;
Puis il lui met la main sur le teton.
Encore ainsi? Vraiment oui : comment donc?
La belle prend le tout en patience.
Il fuit sa pointe, & d'encor en encor
Toujours l'esprit s'insinue et s'avance,
Tant & si bien qu'il arrive à bon port.
Lise rioit du succès de la chose.

Bonaventure à six moments de là
 Donne d'esprit une seconde dose.
 Ce ne fut tout, une autre succéda;
 La charité du beau père étoit grande.
 Eh bien! dit-il, que vous semble du jeu?
 A nous venir l'esprit tarde bien peu,
 Reprit la belle. Et puis elle demande :
 Mais s'il s'en va? S'il s'en va, nous verrons;
 D'autres secrets se mettent en usage.
 N'en cherchez point, dit Life, davantage;
 De celui-ci nous nous contenterons.
 Soit fait, dit-il; nous recommencerons,
 Au pis aller, tant & tant qu'il suffise. •
 Le pis aller sembla le mieux à Life.
 Le secret même encor se répéta
 Par le PATER : il aimoit cette danse.
 Life lui fait une humble révérence,
 Et s'en retourne en songeant à cela.

Life songer! Quoi! déjà Life songe!
 Elle fait plus, elle cherche un mensonge,
 Se doutant bien qu'on lui demanderoit,
 Sans y manquer, d'où ce retard venoit.
 Deux jours après, sa compagne Nanette
 S'en vient la voir : pendant leur entretien
 Life rêvoit. Nanette comprit bien,
 Comme elle étoit clairvoyante & finette,
 Que Life alors ne rêvoit pas pour rien.
 Elle fait tant, tourne tant son amie,
 Que celle-ci lui déclare le tout :
 L'autre n'étoit à l'ouïr endormie.
 Sans rien cacher, Life de bout en bout,
 De point en point, lui conte le mystère,

Dimensions de l'esprit du beau père,
Et les encore, enfin tout le phœbé.

Mais vous, dit-elle, apprenez-nous de grâce
Quand & par qui l'esprit vous fut donné.

Anne reprit : Puisqu'il faut que je fasse
Un libre aveu, c'est votre frère Alain
Qui m'a donné de l'esprit un matin.

Mon frère Alain ! Alain ! s'écria Lise,
Alain mon frère ! Ah ! je suis bien surprise ;
Il n'en a point, comme en donneroit-il ?

Sotte, dit l'autre, hélas ! tu n'en fais guère :
Apprends de moi que pour pareille affaire
Il n'est besoin que l'on soit si subtil.

Ne me crois-tu ? fache-le de ta mère ;
Elle est experte au fait dont il s'agit :
Sur ce point-là l'on t'aura bientôt dit,
Vivent les fots pour donner de l'esprit !



L'ABBESSE MALADE

L'EXEMPLE fert, l'exemple nuit auffi.
 Lequel des deux doit l'emporter ici ?
 Ce n'est mon fait : l'un dira que l'abbesse
 En ufa bien, l'autre au contraire mal,
 Selon les gens : bien ou mal, je ne laiffe
 D'avoir mon compte, & montre en général,
 Par ce que fit tout un troupeau de nonnes,
 Que brebis font la plupart des perfonnes :
 Qu'il en paffe une, il en passera cent ;
 Tant fur les gens est l'exemple puissant !
 Agnès passa, puis autre sœur, puis une ;
 Tant qu'à passer, s'entre-pressant chacune,
 On vit enfin celle qui les gardoit
 Passer auffi : c'est en gros tout le conte.
 Voici comment en détail on le conte.

Certaine abbessè un certain mal avoit,
 Pâles couleurs nommé parmi les filles ;
 Mal dangereux, & qui des plus gentilles
 Détruit l'éclat, fait languir les attraits.
 Notre malade avoit la face blême
 Tout justement comme un saint de carême ;
 Bonne d'ailleurs, & gente, à cela près.

La Faculté sur ce point consultée,
Après avoir la chose examinée,
Dit que bientôt madame tomberoit
En fièvre lente, & puis qu'elle mourroit.
Force fera que cette humeur la mange,
A moins que de... (l'à moins est bien étrange),
A moins enfin qu'elle n'ait à souhait
Compagnie d'homme. Hippocrate ne fait
Choix de ses mots, & tant tourner ne fait.
Jésus ! reprit toute scandalisée
Madame abbesse : Eh ! que dites-vous là ?
Fi ! Nous difons, repartit à cela
La Faculté, que pour chose assurée
Vous en mourrez, à moins d'un bon galant :
Bon le faut-il, c'est un point important ;
Et, si bon n'est, deux en prendrez, madame.
Ce fut bien pis : non pas que dans son âme
Ce bon ne fût par elle souhaité ;
Mais le moyen que sa communauté
Lui vînt sans peine approuver telle chose ?
Honte souvent est de dommage cause.
Sœur Agnès dit : Madame, croyez-les ;
Un tel remède est chose bien mauvaise,
S'il a le goût méchant à beaucoup près
Comme la mort. Vous faites cent secrets ;
Faut-il qu'un seul vous choque et vous déplaîse ?
Vous en parlez, Agnès, bien à votre aise,
Reprit l'abbesse : or çà, par votre Dieu,
Le feriez-vous ? mettez-vous en mon lieu.
Oui-da, madame ; et dis bien davantage :
Votre santé m'est chère jusque-là
Que s'il falloit pour vous souffrir cela,
Je ne voudrois que dans ce témoignage

D'affection pas une de céans
 Me devançât. Mille remerciements
 A sœur Agnès donnés par son abbessé.
 La Faculté dit adieu là-dessus,
 Et protesta de ne revenir plus.

Tout le couvent se trouvoit en tristesse,
 Quand sœur Agnès, qui n'étoit de ce lieu
 La moins sensée, au reste bonne lame,
 Dit à ses sœurs: Tout ce qui tient madame
 Est seulement belle honte de Dieu:
 Par charité n'en est-il point quelqu'une
 Pour lui montrer l'exemple & le chemin?
 Cet avis fut approuvé de chacune;
 On l'applaudit, il court de main en main.
 Pas une n'est qui montre en ce dessein
 De la froideur, soit nonne, soit nonnette,
 Mère prieure, ancienne, ou discrète.
 Le billet trotte; on fait venir des gens
 De toute guise, & des noirs, & des blancs,
 Et des tannés. L'escadron, dit l'histoire,
 Ne fut petit, ni, comme l'on peut croire,
 Lent à montrer de sa part le chemin.
 Ils ne cédoient à pas une nonnain
 Dans le desir de faire que madame
 Ne fût honteuse, ou bien n'eût dans son âme
 Tel récipé, possible, à contre-cœur.
 De ses brebis à peine la première
 A fait le faut, qu'il suit une autre sœur;
 Une troisième entre dans la carrière;
 Nulle ne veut demeurer en arrière.
 Presse se met pour n'être la dernière.
 Que dirai plus? Enfin l'impression

Qu'avoit l'abbesse encontre ce remède,
Sage rendue, à tant d'exemples cède.
Un jouvenceau fait l'opération
Sur la malade. Elle redevient rose,
Eillet, aurore, & si quelque autre chose
De plus riant se peut imaginer.

O doux remède! ô remède à donner!
Remède ami de mainte créature,
Ami des gens, ami de la nature,
Ami de tout! point d'honneur excepté.
Point d'honneur est une autre maladie:
Dans ses écrits madame Faculté
N'en parle point. Que de maux en la vie!



DINDENAUT ET PANURGE

JE le répète, & dis, vaille que vaille,
Le monde n'est que franche moutonnaille.
Du premier coup ne croyez que l'on aille
A ses périls le passage sonder ;
On est longtemps à s'entre-regarder ;
Les plus hardis ont-ils tenté l'affaire,
Le reste fuit, & fait ce qu'il voit faire.
Qu'un seul mouton se jette à la rivière,
Vous ne verrez nulle âme moutonnière
Rester au bord ; tous se noieront à tas.
Maître François en conte un plaisant cas.
Ami lecteur, ne te déplaira pas,
Si, surfoyant ma principale histoire,
Je te remets cette chose en mémoire.

Panurge alloit l'oracle consulter ;
Il navigeoit ayant dans la cervelle
Je ne fais quoi qui vint l'inquiéter.
Dindenaut passe, & médaille l'appelle
De vrai cocu. Dindenaut dans sa nef
Menoit moutons. Vendez-m'en un ? dit l'autre.
Voire, reprit Dindenaut, l'ami nôtre,
Penseriez-vous qu'on pût venir à chef

D'assez prifer ni vendre telle aumaille ?
Panurge dit : Notre ami, coûte & vaille,
Vendez-m'en un pour or ou pour argent.
Un fut vendu : Panurge incontinent
Le jette en mer ; & les autres de fuivre.
Au diable l'un, à ce que dit le livre,
Qui demeura. Dindenaut au collet
Prend un bélier, & le bélier l'entraîne.
Adieu mon homme : il va boire au godet.
Or revenons : ce prologue me mène
Un peu bien loin. J'ai posé dès l'abord
Que tout exemple est de force très-grande,
Et ne me fuis écarté par trop fort
En rapportant la moutonnière bande ;
Car notre histoire est d'ouailles encor.



LES TROQUEURS

LE changement de mets réjouit l'homme :
Lorsquand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi :
Et ne fais pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en hymen ;
Non si souvent qu'on en auroit envie,
Mais tout au moins une fois en sa vie.
Peut-être un jour nous l'obtiendrons. Amen,
Ainsi foit-il ! Semblable indult en France
Viendroit fort bien, j'en répons ; car nos gens
Sont grands troqueurs : Dieu nous créa changeants.

Près de Rouen, pays de sapience,
Deux villageois avoient chacun chez soi
Forte femelle et d'assez bon aloi.
Pour telles gens qui n'y raffinent guère,
Chacun fait bien qu'il n'est pas nécessaire
Qu'Amour les traite ainsi que des prélats.
Avint pourtant que, tous deux étant las
De leurs moitiés, leur voisin le notaire
Un jour de fête avec eux chopinoit.
Un des manants lui dit : Sire Oudinet,
J'ai dans l'esprit une plaisante affaire.

Vous avez fait fans doute en votre temps
Plusieurs contrats de diverse nature ;
Ne peut-on point en faire un où les gens
Troquent de femme ainſi que de monture ?
Notre paſteur a bien changé de cure :
La femme eſt-elle un cas ſi différent ?
Et pargué non ; car meſſire Grégoire
Diſoit toujours, ſi j'ai bonne mémoire,
Mes brebis ſont ma femme. Cependant
Il a changé : changeons auſſi, compère.
Très-volontiers, reprit l'autre manant ;
Mais tu fais bien que notre ménagère
Eſt la plus belle : or çà, ſire Oudinet,
Sera-ce trop ſ'il donne ſon mulet
Pour le retour ? Mon mulet ? Eh ! parguene,
Dit le premier des villageois ſuſdits,
Chacune vaut en ce monde ſon prix ;
La mienne ira but à but pour la tienne :
On ne regarde aux femmes de ſi près.
Point de retour, vois-tu, compère Étienne.
Mon mulet, c'eſt..... c'eſt le roi des mulets.
Tu ne devrois me demander mon âne
Tant ſeulement : troc pour troc, touche là.
Sire Oudinet, raifonnant ſur cela,
Dit : Il eſt vrai que Tiennette a ſur Jeanne
De l'avantage, à ce qu'il ſemble aux gens ;
Mais le meilleur de la bête, à mon ſens,
N'eſt ce qu'on voit : femmes ont maintes choſes
Que je préfère, & qui ſont lettres cloſes ;
Femmes auſſi trompent aſſez ſouvent ;
Jà ne les faut éplucher trop avant.
Or ſus, voiſins, faiſons les choſes nettes.
Vous ne voulez chat en poche donner

Ni l'un ni l'autre; allons donc confronter
 Vos deux moitiés comme Dieu les a faites.
 L'expédient ne fut goûté de tous.
 Trop bien voilà messieurs les deux époux
 Qui sur ce point triomphent de s'étendre:
 Tiennette n'a ni furos ni malandre,
 Dit le second. Jeanne, dit le premier,
 A le corps net comme un petit denier;
 Ma foi, c'est bême. Et Tiennette est ambroïse,
 Dit son époux; telle je la maintien.
 L'autre reprit: Compère, tiens-toi bien;
 Tu ne connois Jeanne, ma villageoise,
 Je t'avertis qu'à ce jeu... m'entends-tu?
 L'autre manant jura: Par la vertu,
 Tiennette & moi nous n'avons qu'une noïse,
 C'est qui des deux y fait de meilleurs tours;
 Tu m'en diras quelques mots dans deux jours.
 A toi, compère. Et de prendre la tasse,
 Et de trinquer. Allons, sire Oudinet,
 A Jeanne; top. Puis à Tiennette; mâsse.
 Somme qu'enfin la foute du mulet
 Fut accordée, & voilà marché fait.
 Notre notaire assura l'un & l'autre
 Que tels traités alloient leur grand chemin.
 Sire Oudinet étoit un bon apôtre,
 Qui se fit bien payer son parchemin.
 Par qui payer? Par Jeanne & par Tiennette:
 Il ne voulut rien prendre des maris.

Les villageois furent tous deux d'avis
 Que pour un temps la chose fût secrète;
 Mais il en vint au curé quelque vent.
 Il prit aussi son droit: je n'en assure,

Et n'y étois; mais la vérité pure
Est que curés y manquent peu souvent.
Le clerc non plus ne fit du sien remise:
Rien ne se perd entre les gens d'église.
Les permuteurs ne pouvoient bonnement
Exécuter un pareil changement
Dans ce village à moins que de scandale:
Ainsi bientôt l'un & l'autre détaile,
Et va planter le piquet en un lieu
Où tout fut bien d'abord, moyennant Dieu.
C'étoit plaisir que de les voir ensemble.
Les femmes même, à l'envi des maris,
S'entre-disoient en leurs menus devis,
Bon fait troquer, commère; à ton avis?
Si nous troquions de valet? que t'en semble?
Ce dernier troc, s'il se fit, fut secret.
L'autre d'abord eut un très-bon effet;
Le premier mois très-bien ils s'en trouvèrent:
Mais à la fin nos gens se dégoûtèrent.
Compère Étienne, ainsi qu'on peut penser,
Fut le premier des deux à se lasser,
Pleurant Tiennette: il y perdoit sans doute.
Compère Gille eut regret à sa foute;
Il ne voulut retroquer toutefois.
Qu'en avint-il? Un jour, parmi les bois,
Étienne vit toute fine feulette
Près d'un ruisseau sa défunte Tiennette,
Qui, par hafard, dormoit sous la coudrette.
Il s'approcha, l'éveillant en sursaut.
Elle du troc ne se souvint pour l'heure,
Dont le galant, sans plus longue demeure,
En vint au point. Bref, ils firent le faut.
Le conte dit qu'il la trouva meilleure

Qu'au premier jour. Pourquoi cela? Pourquoi?
 Belle demande! En l'amoureuse loi,
 Pain qu'on dérobe, & qu'on mange en cachette,
 Vaut mieux que pain qu'on cuit & qu'on achète:
 Je m'en rapporte aux plus savants que moi.
 Il faut pourtant que la chose soit vraie,
 Et qu'après tout Hyménée & l'Amour
 Ne soient pas gens à cuire en même four:
 Témoin l'ébat qu'on prit sous la coudraie.
 On y fit chère; il ne s'y servit plat
 Où maître Amour, cuisinier délicat,
 Et plus friand que n'est maître Hyménée,
 N'eût mis la main. Tiennette retournée,
 Compère Étienne, homme neuf en ce fait,
 Dit à part foi: Gille a quelque secret;
 J'ai retrouvé Tiennette plus jolie
 Qu'elle ne fut onc en jour de sa vie.
 Reprenons-la, faisons tour de Normand;
 Dédifons-nous; usons du privilège.
 Voilà l'exploit qui trotte incontinent,
 Aux fins de voir le troc & changement
 Déclaré nul, & cassé nettement.
 Gille assigné de son mieux se défend.
 Un promoteur intervient pour le siège
 Épiscopal, & vendique le cas.
 Grand bruit partout, ainsi que d'ordinaire;
 Le parlement évoque à foi l'affaire.
 Sire Oudinet, le faiseur de contrats,
 Est amené; l'on l'entend sur la chose.
 Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause;
 Car c'est un fait arrivé depuis peu.
 Pauvre ignorant que le compère Étienne!
 Contre ses fins cet homme, en premier lieu,

Va de droit fil ; car s'il prit à ce jeu
Quelque plaisir, c'est qu'alors la chrétienne
N'étoit à lui : le bon sens vouloit donc
Que, pour toujours, il la laissât à Gille ;
Sauf la coudraie, où Tiennette, dit-on,
Alloit souvent en chantant sa chanson :
L'y rencontrer étoit chose facile ;
Et supposé que facile ne fût,
Falloit qu'alors son plaisir d'autant crût.
Mais allez-moi prêcher cette doctrine
A des manants : ceux-ci pourtant avoient
Fait un bon tour, & très-bien s'en trouvoient,
Sans le dédit ; c'étoit pièce assez fine
Pour en devoir l'exemple à d'autres gens.
J'ai grand regret de n'en avoir les gants.



LE CAS DE CONSCIENCE

LES gens du pays des fables
Donnent ordinairement
Noms & titres agréables
Affect libéralement;
Cela ne leur coûte guère :
Tout leur est nymphe ou bergère,
Et déesse bien souvent.
Horace n'y faisoit faute :
Si la servante de l'hôte
Au lit de notre homme alloit,
C'étoit aussitôt Ilie;
C'étoit la nymphe Égérie;
C'étoit tout ce qu'on vouloit.
Dieu, par sa bonté profonde,
Un beau jour mit dans le monde
Apollon son serviteur,
Et l'y mit justement comme
Adam le nomenclateur,
Lui disant : Te voilà; nomme.
Suivant cette antique loi,
Nous sommes parrains du roi.
De ce privilège insigne,
Moi, faiseur de vers indigne,
Je pourrois user aussi

Dans les contes que voici;
 Et s'il me plaifoit de dire,
 Au lieu d'Anne, Sylvanire,
 Et, pour meffire Thomas,
 Le grand druide Adamas,
 Me mettroit-on à l'amende?
 Non; mais, tout confidéré,
 Le présent conte demande
 Qu'on dife Anne & le curé.

Anne, puifqu'ainfi va, paffoit dans fon village
 Pour la perle & le parangon.
 Étant un jour près d'un rivage,
 Elle vit un jeune garçon
 Se baigner nu : la fillette étoit drue,
 Honnête toutefois; l'objet plut à fa vue.
 Nuls défauts ne pouvoient être au gars reprochés;
 Puis, dès auparavant aimé de la bergère,
 Quand il en auroit eu, l'Amour les eût cachés;
 Jamais tailleur n'en fut mieux que lui la manière.
 Anne ne craignoit rien : des faules la couvroient
 Comme eût fait une jalousie;
 Çà & là fes regards en liberté couroient
 Où les portoit leur fantafie;
 Çà & là, c'est-à-dire aux différens attraits
 Du garçon au corps jeune & frais,
 Blanc, poli; bien formé, de taille haute & drète,
 Digne enfin des regards d'Annette.
 D'abord une honte feçrète
 La fit quatre pas reculer;
 L'amour, huit autres avancer :
 Le fcrupule furvint, & penfa tout gâter.
 Anne avoit bonne confcience;

Mais comment s'abstenir ? Est-il quelque défense
 Qui l'emporte sur le desir,
 Quand le hafard fait naître un fujet de plaisir ?
 La belle à celui-ci fit quelque réfistance ;
 A la fin, ne comprenant pas
 Comme on peut pécher de cent pas,
 Elle s'affit sur l'herbe, &, très-fort attentive,
 Annette la contemplative
 Regarda de fon mieux. Quelqu'un n'a-t-il point vu
 Comme on deffine sur nature ?
 On vous campe une créature,
 Une Ève, ou quelque Adam, j'entends un objet nu ;
 Puis force gens, affis comme notre bergère,
 Font un crayon conforme à cet original.
 Au fond de fa mémoire Anne en fut fort bien faire
 Un qui ne reffembloit pas mal.
 Elle y feroit encor fi Guillot (c'est le fire)
 Ne fût forti de l'eau. La belle se retire
 A propos ; l'ennemi n'étoit plus qu'à vingt pas,
 Plus fort qu'à l'ordinaire ; & c'eût été grand cas
 Qu'après de femblables idées
 Amour en fût demeuré là :
 Il comptoit pour fiennes déjà
 Les faveurs qu'Anne avoit gardées.
 Qui ne s'y fût trompé ? Plus je songe à cela,
 Moins je le puis comprendre. Anne la fcrupuleufe
 N'ofa, quoi qu'il en foit, le garçon régaler,
 Ne laiffant pas pourtant de récapituler
 Les points qui la rendoient encor toute honteufe.

 Pâques vint, & ce fut un nouvel embarras.
 Anne, faifant païler fes péchés en revue,
 Comme un paffe-volant mit en un coin ce cas :

Mais la chose fut aperçue.

Le curé, messire Thomas,

Sut relever le fait; & comme l'on peut croire,
En confesseur exact il fit conter l'histoire,
Et circonftancier le tout fort amplement,

Pour en connoître l'importance,

Puis faire aucunement cadrer la pénitence,
Chose où ne doit errer un confesseur prudent.

Celui-ci malmena la belle :

Être dans ses regards à tel point fenfuelle!

C'est, dit-il, un très-grand péché;

Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir touché.

Cependant la peine imposée

Fut à souffrir assez aisée;

Je n'en parlerai point : seulement on fera
Que messieurs les curés, en tous ces cantons-là,
Ainsi qu'au nôtre, avoient des dévots & dévotes

Qui, pour l'examen de leurs fautes,

Leur payoient un tribut, qui plus, qui moins, selon
Que le compte à rendre étoit long.

Du tribut de cet an Anne étant foucieuse,

Arrive que Guillot pêche un brochet fort grand :

Tout aussitôt le jeune amant

Le donne à sa maîtresse; elle, toute joyeuse,

Le va porter du même pas

Au curé messire Thomas.

Il reçoit le présent, il l'admire; & le drôle

D'un petit coup sur l'épaule

La fillette régala,

Lui fourit; lui dit : Voilà

Mon fait, joignant à cela

D'autres petites affaires.

C'étoit jour de calende, & nombre de confrères

Devoient dîner chez lui. Voulez-vous doublement
M'obliger? dit-il à la belle;

Accommodez chez vous ce poisson promptement,
Puis l'apportez incontinent :
Ma fervante est un peu nouvelle.

Anne court; & voilà les prêtres arrivés.

Grand bruit, grande cohue : en cave on se trans-
Aucuns des vins font approuvés; [porte :
Chacun en raisonne à sa sorte.

On met sur table, & le doyen
Prend place, en saluant toute la compagnie.
Raconter leurs propos feroit chose infinie;
Puis le lecteur s'en doute bien.

On permuta cent fois, sans permuter pas une.
Santés, Dieu fait combien! chacun à sa chacune
But en faisant de l'œil : nul scandale. On servit
Potages, menus mets, & même jusqu'au fruit,
Sans que le brochet vînt; tout le dîner s'achève
Sans brochet, pas un brin. Guillot, sachant ce don,
L'avoit fait rétracter pour plus d'une raison.

Légère de brochet la troupe enfin se lève.
Qui fut bien étonné? qu'on le juge. Il alla
Dire ceci, dire cela,

A madame Anne, le jour même,
L'appela cent fois sotté; &, dans sa rage extrême,
Lui pensa reprocher l'aventure du bain.

Traiter votre curé, dit-il, comme un coquin!
Pour qui nous prenez-vous? Pasteurs, font-ce ca-
Alors, par droit de représailles, [naïlles?
Anne dit au prêtre outragé :

Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir mangé.

LE DIABLE DE PAPEFIGUIÈRE

MAITRE François dit que Papimanie
Est un pays où les gens sont heureux ;
Le vrai dormir ne fut fait que pour eux :
Nous n'en avons ici que la copie.
Et, par saint Jean, si Dieu me prête vie,
Je le verrai ce pays où l'on dort.
On y fait plus, on n'y fait nulle chose :
C'est un emploi que je recherche encor.
Ajoutez-y quelque petite dose
D'amour honnête, & puis me voilà fort.
Tout au rebours, il est une province
Où les gens sont haïs, maudits de Dieu :
On les connoît à leur visage mince ;
Le long dormir est exclu de ce lieu.
Partant, lecteur, si quelqu'un se présente
A vos regards ayant face riante,
Couleur vermeille & visage replet,
Taille non pas de quelque maigrelet,
Dire pourrez, sans que l'on vous condamne,
Cettui me semble, à le voir, Papimane.
Si, d'autre part, celui que vous verrez
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais
Sans hésiter, qualifier cet homme
Papefiguier, Papefigue se nomme
L'île & province où les gens autrefois

Firent la figue au portrait du saint-père.
Punis en font, rien chez eux ne prospère :
Ainsi nous l'a conté maître François.
L'île fut lors donnée en apanage
A Lucifer; c'est sa maison des champs.
On voit courir par tout cet héritage
Ses commensaux, rudes à pauvres gens,
Peuple ayant queue, ayant cornes & griffes,
Si maints tableaux ne font point apocryphes.
Avint un jour qu'un de ces beaux messieurs
Vit un manant rusé, des plus trompeurs,
Verfer un champ dans l'île dessus dite.
Bien paroïssoit la terre être maudite,
Car le manant avec peine & fueur
La retournoit, & faisoit son labeur.
Survient un diable à titre de seigneur.
Ce diable étoit des gens de l'Evangile,
Simple, ignorant, à tromper très-facile,
Bon gentilhomme, & qui, dans son courroux,
N'avoit encor tonné que sur les choux;
Plus ne favoit apporter de dommage.
Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
N'est mon talent; je suis un diable issu
De noble race, & qui n'a jamais su
Se tourmenter ainsi que font les autres.
Tu fais, vilain, que tous ces champs font nôtres;
Ils font à nous dévolus par l'édit
Qui mit jadis cette île en interdit.
Vous y vivez dessous notre police :
Partant, vilain, je puis avec justice
M'attribuer tout le fruit de ce champ;
Mais je suis bon, & veux que dans un an
Nous partagions fans noise & fans querelle.

Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux ?
Le manant dit : Monseigneur, pour le mieux,
Je crois qu'il faut les couvrir de toufelle,
Car c'est un grain qui vient fort aisément.
Je ne connois ce grain-là nullement,
Dit le lutin. Comment dis-tu?... Toufelle?...
Mémoire n'ai d'aucun grain qui s'appelle
De cette forte : or emplis-en ce lieu :
Toufelle foit, toufelle, de par Dieu !
J'en suis content. Fais donc vite, & travaille ;
Manant, travaille ; & travaille, vilain :
Travailler est le fait de la canaille.
Ne t'attends pas que je t'aide un seul brin,
Ni que par moi ton labeur se consume :
Je t'ai jà dit que j'étois gentilhomme,
Né pour chômer, & pour ne rien favoir.
Voici comment ira notre partage :
Deux lots feront, dont l'un, c'est à favoir
Ce qui hors terre & dessus l'héritage
Aura poussé, demeurera pour toi ;
L'autre dans terre est réservé pour moi.
L'oût arrivé, la toufelle est sciée,
Et tout d'un temps sa racine arrachée,
Pour satisfaire au lot du diableteau.
Il y croyoit la semence attachée,
Et que l'épi, non plus que le tuyau,
N'étoit qu'une herbe inutile & séchée.
Le laboureur vous la ferra très-bien.
L'autre au marché porta son chaume vendre.
On le hua, pas un n'en offrit rien :
Le pauvre diable étoit prêt à se pendre.
Il s'en alla chez son copartageant :
Le drôle avoit la toufelle vendue,

Pour le plus fûr, en gerbe, & non battue,
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.
Bien le cacha; le diable en fut la dupe.
Coquin, dit-il, tu m'as joué d'un tour;
C'est ton métier : je suis diable de cour,
Qui, comme vous, à tromper ne m'occupe.
Quel grain veux-tu femer pour l'an prochain?
Le manant dit : Je crois qu'au lieu de grain
Planter me faut ou navets ou carottes :
Vous en aurez, monseigneur, pleines hottes,
Si mieux n'aimez raves dans la faison.
Raves, navets, carottes, tout est bon,
Dit le lutin : mon lot fera hors terre ;
Le tien dedans. Je ne veux point de guerre
Avecque toi, si tu ne m'y contrains.
Je vais tenter quelques jeunes nonnains.
L'auteur ne dit ce que firent les nonnes.

Le temps venu de recueillir encor,
Le manant prend raves belles & bonnes ;
Feuilles sans plus tombent pour tout trésor
Au diableteau, qui, l'épaule chargée,
Court au marché. Grande fut la rifée;
Chacun lui dit son mot cette fois-là :
Monfieur le diable, où croît cette denrée?
Où mettez-vous ce qu'on en donnera ?
Plein de courroux & vide de pécune,
Léger d'argent & chargé de rancune,
Il va trouver le manant, qui rioit
Avec sa femme, & se folacioit.
Ah! par la mort! par la sang! par la tête!
Dit le démon, il le paiera, parbleu!
Vous voici donc, Phlipot, la bonne bête!

Cà, ça, galons-le en enfant de bon lieu.
Mais il vaut mieux remettre la partie.
J'ai fur les bras une dame jolie
A qui je dois faire franchir le pas :
Elle le veut, & puis ne le veut pas.
L'époux n'aura dedans la confrérie
Sitôt un pied, qu'à vous je reviendrai,
Maître Phlipot, & tant vous galerai,
Que ne jouerez ces tours de votre vie.
A coups de griffe il faut que nous voyions
Lequel aura de nous deux belle amie,
Et jouira du fruit de ces fillons.
Prendre pourrois d'autorité suprême
Toufelle & grain, champ & rave, enfin tout ;
Mais je les veux avoir par le bon bout.
N'espérez plus ufer de stratagème.
Dans huit jours d'hui je fuis à vous, Phlipot ;
Et touchez là, ceci fera mon arme.

Le villageois, étourdi du vacarme,
Au farfadet ne put répondre un mot.
Perrette en rit : c'étoit sa ménagère ;
Bonne galante en toutes les façons,
Et qui fut plus que garder les moutons,
Tant qu'elle fut en âge de bergère.
Elle lui dit : Phlipot, ne pleure point ;
Je veux d'ici renvoyer de tout point
Ce diableteau : c'est un jeune novice
Qui n'a rien vu ; je t'en tirerai hors :
Mon petit doigt fauroit plus de malice,
Si je voulois, que n'en fait tout son corps.
Le jour venu, Phlipot, qui n'étoit brave,
Se va cacher, non point dans une cave,

Trop bien va-t-il se plonger tout entier
Dans un profond & large bénitier.
Aucun démon n'eût pu par où le prendre,
Tant fût subtil; car d'étole, dit-on,
Il s'affubla le chef pour s'en défendre,
S'étant plongé dans l'eau jusqu'au menton.
Or le laissons, il n'en viendra pas faute.
Tout le clergé chante autour, à voix haute,
VADE RETRO. Perrette cependant
Est au logis, le lutin attendant.
Le lutin vient : Perrette échevelée
Sort, & se plaint de Phlipot, en criant :
Ah! le bourreau! le traître! le méchant!
Il m'a perdue, il m'a tout affolée!
Au nom de Dieu, monseigneur, fauvez-vous ;
A coups de griffe, il m'a dit en courroux
Qu'il se devoit contre votre excellence
Battre tantôt, & battre à toute outrance.
Pour s'éprouver, le perfide m'a fait
Cette balafre. A ces mots au follet
Elle fait voir... Et quoi? Chose terrible.
Le diable en eut une peur tant horrible,
Qu'il se signa, pensa presque tomber :
Onc n'avoit vu, ne lu, n'ouï conter
Que coups de griffe eussent semblable forme
Bref, aussitôt qu'il aperçut l'énorme
Solution de continuité,
Il demeura si fort épouvanté,
Qu'il prit la fuite & laissa là Perrette.
Tous les voisins chômèrent la défaite
De ce démon : le clergé ne fut pas
Des plus tardifs à prendre part au cas.

FÉRONDE

OU LE PURGATOIRE

VERS le Levant, le Vieil de la Montagne
Se rendit craint par un moyen nouveau :
Craint n'étoit-il pour l'immense campagne
Qu'il possédât, ni pour aucun monceau
D'or ou d'argent, mais parce qu'au cerveau
De ses fujets il imprimoit des choses
Qui de maint fait courageux étoient causes.
Il choisissoit entre eux les plus hardis,
Et leur faisoit donner du paradis
Un avant-goût à leurs sens perceptible,
Du paradis de son législateur :
Rien n'en a dit ce prophète menteur
Qui ne devînt très-croyable & sensible
A ces gens-là. Comment s'y prenoit-on ?
On les faisoit boire tous de façon
Qu'ils s'enivroient, perdoient sens & raison.
En cet état, privés de connoissance,
On les portoit en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là se trouvoient tendrons en abondance,
Plus que maillés & beaux par excellence :
Chaque réduit en avoit à couper.
Si se venoient joliment attrouper

Près de ces gens, qui, leur boiffon cuvée,
S'émerveilloient de voir cette couvée,
Et se croyoient habitants devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse,
Au gazouillis des ruisseaux de ces bois,
Au son des luths accompagnant les voix
Des rossignols : il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce paradis.
Les gens trouvoient en son charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde,
Dont ne manquoient encor de s'enivrer,
Et de leurs sens perdre l'entier usage.
On les faisoit aussitôt reporter
Au premier lieu. De tout ce tripotage
Qu'arrivoit-il? Ils croyoient fermement
Que quelques jours de semblables délices
Les attendoient, pourvu que hardiment,
Sans redouter la mort ni les supplices,
Ils fissent chose agréable à Mahom,
Servant leur prince en toute occasion.
Par ce moyen leur prince pouvoit dire
Qu'il avoit gens à sa dévotion,
Déterminés, & qu'il n'étoit empire
Plus redouté que le sien ici-bas.

Or ai-je été proluxe sur ce cas
Pour confirmer l'histoire de Féronde.
Féronde étoit un sot de par le monde,
Riche manant, ayant soin du tracas,
Dîmes & cens, revenus & ménage
D'un abbé blanc. J'en fais de ce plumage

Qui valent bien les noirs, à mon avis,
En fait que d'être aux maris secourables,
Quand forte tâche ils ont en leur logis,
Si qu'il y faut moines & gens capables.
Au lendemain celui-ci ne songeoit,
Et tout son fait dès la veille mangeoit,
Sans rien garder, non plus qu'un droit apôtre;
N'ayant autre œuvre, autre emploi, penser autre,
Que de chercher où gifoient les bons vins,
Les bons morceaux, & les bonnes commères,
Sans oublier les gaillardes nonnains,
Dont il faisoit peu de part à ses frères.
Féronde avoit un joli chaperon
Dans son logis, femme sienne : & dit-on
Que parentelle étoit entre la dame
Et notre abbé ; car son prédécesseur,
Oncle & parrain, dont Dieu veuille avoir l'âme,
En étoit père, & la donna pour femme
A ce manant, qui tint à grand honneur
De l'épouser. Chacun fait que de race
Communément fille bâtarde chaffe.
Celle-ci donc ne fit mentir le mot.
Si n'étoit pas l'époux homme si sot
Qu'il n'en eût doute, & ne vît en l'affaire
Un peu plus clair qu'il n'étoit nécessaire.
Sa femme alloit toujours chez le prélat,
Et prétextoit ses allées & venues
Des foins divers de cet économat.
Elle alléguoit mille affaires menues ;
C'étoit un compte, ou c'étoit un achat ;
C'étoit un rien, tant peu plaignoît sa peine.
Bref, il n'étoit nul jour en la semaine,
Nulle heure au jour, qu'on ne vît en ce lieu

La receveuse. Alors le père en Dieu
Ne manquoit pas d'écarter tout son monde.
Mais le mari, qui se doutoit du tour,
Rompoit les chiens, ne manquant au retour
D'imposer mains sur madame Féronde :
Onc il ne fut un moins commode époux.
Esprits ruraux volontiers sont jaloux,
Et sur ce point à chauffer difficiles,
N'étant pas faits aux coutumes des villes.
Monsieur l'abbé trouvoit cela bien dur,
Comme prélat qu'il étoit, partant homme
Fuyant la peine, aimant le plaisir pur,
Ainsi que fait tout bon suppôt de Rome.
Ce n'est mon goût; je ne veux de plein faut
Prendre la ville, aimant mieux l'escalade;
En amour da, non en guerre : il ne faut
Prendre ceci pour guerrière bravade,
Ni m'enrôler là-dessus malgré moi.
Que l'autre usage ait la raison pour foi,
Je m'en rapporte, & reviens à l'histoire
Du receveur, qu'on mit en purgatoire
Pour le guérir; & voici comme quoi.
Par le moyen d'une poudre endormante,
L'abbé le plonge en un très-long sommeil.
On le croit mort; on l'enterre, l'on chante.
Il est surpris de voir, à son réveil,
Autour de lui gens d'étrange manière;
Car il étoit au large dans sa bière,
Et se pouvoit lever de ce tombeau
Qui conduisoit en un profond caveau.
D'abord la peur se saisit de notre homme.
Qu'est-ce cela? songe-t-il? est-il mort?
Seroit-ce point quelque espèce de fort?

Puis il demande aux gens comme on les nomme,
Ce qu'ils font là, d'où vient que dans ce lieu
L'on le retient; & qu'a-t-il fait à Dieu ?
L'un d'eux lui dit : Console-toi, Féronde;
Tu te verras citoyen du haut monde
Dans mille ans d'hui, complets & bien comptés;
Auparavant il faut d'aucuns péchés
Te nettoyer en ce saint purgatoire :
Ton âme un jour plus blanche que l'ivoire
En fortira. L'ange consolateur
Donne, à ces mots, au pauvre receveur
Huit ou dix coups de forte discipline,
En lui disant : C'est ton humeur mutine,
Et trop jalouse, & déplaisante à Dieu,
Qui te retient pour mille ans en ce lieu.
Le receveur, s'étant frotté l'épaule,
Fait un soupir : Mille ans ! c'est bien du temps !
Vous noterez que l'ange étoit un drôle,
Un frère Jean, novice de léans.
Ses compagnons jouoient chacun un rôle
Pareil au sien dessous un feint habit.
Le receveur requiert pardon, & dit :
Las ! si jamais je rentre dans la vie,
Jamais soupçon, ombrage & jalousie
Ne rentreront dans mon maudit esprit :
Pourrois-je point obtenir cette grâce ?
On la lui fait espérer, non sitôt ;
Force est qu'un an dans ce séjour se passe.
Là cependant il aura ce qu'il faut
Pour sustenter son corps, rien davantage,
Quelque grabat, du pain pour tout potage,
Vingt coups de fouet chaque jour, si l'abbé
Comme prélat rempli de charité,

N'obtient du ciel qu'au moins on lui remette,
 Non le total des coups, mais quelque quart,
 Voire moitié, voire la plus grand'part :
 Doubter ne faut qu'il ne s'en entremette,
 A ce fujet difant mainte oraïfon.
 L'ange en après lui fait un long fermon :
 A tort, dit-il, tu conçus du foupçon ;
 Les gens d'églife ont-ils de ces penfées ?
 Un abbé blanc ! c'est trop d'ombrage avoir ;
 Il n'écherroit que dix coups pour un noir.
 Défais-toi donc de tes erreurs paffées.
 Il s'y réfout. Qu'eût-il fait ? Cependant
 Sire prélat & madame Féronde
 Ne laiffent perdre un feul petit moment.
 Le mari dit : Que fait ma femme au monde ? —
 Ce qu'elle y fait ? Tout bien. Notre prélat
 L'a confolée ; & ton économat
 S'en va fon train toujours à l'ordinaire. —
 Dans le couvent toujours a-t-elle affaire ? —
 Où donc ? Il faut qu'ayant feule à préfent
 Le faix entier fur foi, la pauvre femme
 Bon gré, mal gré, léans aille fouvent,
 Et plus encor que pendant ton vivant.
 Un tel discours ne plaifoit point à l'âme.
 Ame j'ai cru le devoir appeler,
 Ses pourvoyeurs ne le faifant manger
 Ainfi qu'un corps. Un mois à cette épreuve
 Se paffe entier, lui jeûnant, & l'abbé
 Multipliant œuvres de charité,
 Et mettant peine à confoler la veuve.
 Tenez pour sûr qu'il y fit de fon mieux.
 Son foin ne fut longtemps infructueux ;
 Pas ne femoit en une terre ingrate.

PATER ABBAS avec juste fujet
Appréhenda d'être père en effet.
Comme il n'est bon que telle chose éclate,
Et que le fait ne puisse être nié,
Tant & tant fut par sa paternité
Dit d'oraisons, qu'on vit du purgatoire
L'âme fortir, légère, & n'ayant pas
Once de chair. Un si merveilleux cas
Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire
Ce qu'ils voyoient. L'abbé passa pour saint.
L'époux pour sien le fruit posthume tint,
Sans autrement de calcul ofer faire.
Double miracle étoit en cette affaire,
Et la grossesse, & le retour du mort.
On en chanta TE DEUM à renfort.
Stérilité régnoit en mariage
Pendant cet an, & même au voisinage
De l'abbaye, encor bien que léans
On se vouât pour obtenir enfants.
A tant laissons l'économe & sa femme ;
Et ne soit dit que nous autres époux
Nous méritions ce qu'on fit à cette âme
Pour la guérir de ses soupçons jaloux.

LE PSAUTIER

NONNES. souffrez pour la dernière fois
Qu'en ce recueil, malgré moi, je vous place.
De vos bons tours les contes ne font froids;
Leur aventure a ne fais quelle grâce
Qui n'est ailleurs; ils emportent les voix.
Encore un donc, & puis c'en feront trois.
Trois! jefaux d'un; c'en feront au moins quatre.
Comptons-les bien: Mazet le compagnon;
L'abbesse ayant besoin d'un bon garçon
Pour la guérir d'un mal opiniâtre;
Ce conte-ci, qui n'est le moins fripon;
Quant à sœur Jeanne ayant fait un poupon,
Je ne tiens pas qu'il la faille rabattre.
Les voilà tous: quatre, c'est compte rond.
Vous me direz: C'est une étrange affaire
Que nous ayons tant de part en ceci!
Que voulez-vous? je n'y faurois que faire;
Ce n'est pas moi qui le souhaite ainsi.
Si vous teniez toujours votre bréviaire,
Vous n'auriez rien à démêler ici;
Mais ce n'est pas votre plus grand fouci.
Passons donc vite à la présente histoire.

Dans un couvent de nonnes fréquentoit
Un jouvenceau, friand, comme on peut croire,
De ces oiseaux. Telle pourtant prenoit
Goût à le voir, & des yeux le couvoit,
Lui fourioit, faisoit la complaisante,
Et se disoit sa très-humble fervante,
Qui pour cela d'un seul point n'avançoit.
Le conte dit que léans il n'étoit
Vieille ni jeune à qui le personnage
Ne fit songer quelque chose à part foi ;
Soupirs trottoient : bien voyoit le pourquoi,
Sans qu'il s'en mît en peine davantage.
Sœur Ifabeau seule pour son usage
Eut le galant : elle le méritoit
Douce d'humeur, gentille de corsage,
Et n'en étant qu'à son apprentissage,
Belle de plus. Ainsi l'on l'envioit
Pour deux raisons : son amant, & ses charmes.
Dans ses amours chacune l'épioit :
Nul bien sans mal, nul plaisir sans alarmes.
Tant & si bien l'épièrent les sœurs,
Qu'une nuit sombre & propre à ces douceurs
Dont on confie aux ombres le mystère,
En sa cellule on ouït certains mots,
Certaine voix, enfin certains propos
Qui n'étoient pas sans doute en son bréviaire.
C'est le galant, ce dit-on ; il est pris.
Et de courir ; l'alarme est aux esprits,
L'esflaim frémit, sentinelle se pose.
On va conter en triomphe la chose
A mère abbesse ; & heurtant à grands coups
On lui cria : Madame, levez-vous ;
Sœur Ifabelle a dans sa chambre un homme.

Vous noterez que madame n'étoit
 En oraison, ni ne prenoit son fomme;
 Trop bien alors dans son lit elle avoit
 Messire Jean, curé du voisinage.
 Pour ne donner aux sœurs aucun ombrage,
 Elle se lève en hâte, étourdiment,
 Cherche son voile; & malheureusement
 Dessous sa main tombe du personnage
 Le haut-de-chauffe, assez bien ressemblant,
 Pendant la nuit, quand on n'est éclairée,
 A certain voile aux nonnes familier,
 Nommé pour lors entre elles leur psautier.
 La voilà donc de grègues affublée.
 Ayant sur soi ce nouveau couvre-chef,
 Et s'étant fait raconter derechef
 Tout le catus, elle dit irritée :
 Voyez un peu la petite effrontée,
 Fille du diable, & qui nous gâtera
 Notre couvent ! Si Dieu plaît, ne fera ;
 S'il plaît à Dieu, bon ordre s'y mettra
 Vous la verrez tantôt bien chapitrée.

Chapitre donc, puisque chapitre y a,
 Fut assemblé. Mère abbessé, entourée
 De son sénat, fit venir Ifabeau,
 Qui s'arrofoit de pleurs tout le visage,
 Se fouvernant qu'un maudit jouvenceau
 Venoit d'en faire un différent usage.
 Quoi ! dit l'abbessé, un homme dans ce lieu !
 Un tel scandale en la maison de Dieu !
 N'êtes-vous point morte de honte encore ?
 Qui vous a fait recevoir parmi nous
 Cette voirie ? Ifabeau, savez-vous

(Car désormais qu'ici l'on vous honore
Du nom de sœur, ne le prétendez pas),
Savez-vous, dis-je, à quoi, dans un tel cas,
Notre institut condamne une méchante ?
Vous l'apprendrez devant qu'il soit demain.
Parlez, parlez. Lors la pauvre nonnain,
Qui jusque-là, confuse & repentante,
N'osoit branler, & la vue abaissoit,
Lève les yeux, par bonheur aperçoit
Le haut-de-chauffe, à quoi toute la bande,
Par un effet d'émotion trop grande,
N'avoit pris garde, ainsi qu'on voit souvent.
Ce fut hasard qu'Isabelle à l'instant
S'en aperçut. Aussitôt la pauvre
Reprend courage, & dit tout doucement :
Votre psautier a ne fais quoi qui pend ;
Raccommodez-le. Or c'étoit l'aiguillette :
Affect souvent pour bouton l'on s'en sert.
D'ailleurs ce voile avoit beaucoup de l'air
D'un haut-de-chauffe ; & la jeune nonnette,
Ayant l'idée encor fraîche des deux,
Ne s'y méprit : non pas que le messire
Eût chauffe faite ainsi qu'un amoureux,
Mais à peu près ; cela devoit suffire.
L'abbesse dit : Elle ose encore rire !
Quelle insolence ! Un péché si honteux
Ne la rend pas plus humble & plus fousmife !
Veut-elle point que l'on la canonise ?
Laissez mon voile, esprit de Lucifer ;
Songez, songez, petit tison d'enfer,
Comme on pourra raccommoder votre âme.
Pas ne finit mère abbesse sa gamme
Sans sermonner & tempêter beaucoup.

Sœur Ifabeau lui dit encore un coup :
Raccommodez votre psautier, madame.
Tout le troupeau se met à regarder :
Jeunes de rire, & vieilles de gronder.
La voix manquant à notre sermonneuse,
Qui, de son troc bien fâchée & honteuse,
N'eut pas le mot à dire en ce moment,
L'effaim fit voir par son bourdonnement
Combien rouloient de diverses pensées
Dans les esprits. Enfin l'abbesse dit :
Devant qu'on eût tant de voix ramassées
Il feroit tard ; que chacune en son lit
S'aille remettre. A demain toute chose.

Le lendemain ne fut tenu, pour cause,
Aucun chapitre ; & le jour ensuivant
Tout aussi peu. Les sages du couvent
Furent d'avis que l'on se devoit taire ;
Car trop d'éclat eût pu nuire au troupeau.
On n'en vouloit à la pauvre Ifabeau
Que par envie : ainsi, n'ayant pu faire
Qu'elle lâchât aux autres le morceau,
Chaque nonnain, faute de jouvenceau,
Songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire.
Les vieux amis reviennent de plus beau.
Par préciput à notre belle on laisse
Le jeune fils, le pasteur à l'abbesse :
Et l'union alla jusques au point
Qu'on en prêtoit à qui n'en avoit point.

LE ROI CANDAULE
ET LE MAITRE EN DROIT.

FORCE gens ont été l'instrument de leur mal :
Candaule en est un témoignage.

Ce roi fut en sottise un très-grand personnage ?

Il fit pour Gygès son vassal

Une galanterie imprudente & peu sage.

Vous voyez, lui dit-il, le visage charmant

Et les traits délicats dont la reine est pourvue ;

Je vous jure ma foi que l'accompagnement

Est d'un tout autre prix, & passe infiniment ;

Ce n'est rien qui ne l'a vue

Toute nue.

Je vous la veux montrer sans qu'elle en sache rien,

Car j'en fais un très-bon moyen ;

Mais à condition..... vous m'entendez fort bien

Sans que j'en dise davantage :

Gygès, il vous faut être sage ;

Point de ridicule desir :

Je ne prendrais pas de plaisir

Aux vœux impertinents qu'une amour fotte & vaine

Vous feroit faire pour la reine.

Proposez-vous de voir tout ce corps si charmant

Comme un beau marbre seulement.

Je veux que vous disiez que l'art, que la pensée,

Que même le souhait ne peut aller plus loin.

Dedans le bain je l'ai laissée:
 Vous êtes connoisseur ; venez être témoin
 De ma félicité suprême.
 Ils vont. Gygès admire. Admirer c'est trop peu :
 Son étonnement est extrême.
 Ce doux objet joua son jeu.
 Gygès en fut ému, quelque effort qu'il pût faire.
 Il auroit voulu se taire,
 Et ne point témoigner ce qu'il avoit senti ;
 Mais son silence eût fait soupçonner du mystère :
 L'exagération fut le meilleur parti.
 Il s'en tint donc pour averti ;
 Et, sans faire le fin, le froid, ni le modeste,
 Chaque point, chaque article, eut son fait, fut loué.
 Dieux ! disoit-il au roi, quelle félicité !
 Le beau corps ! le beau cuir ! ô ciel ! & tout le reste !
 De ce gaillard entretien
 La reine n'entendit rien ;
 Elle l'eût pris pour outrage :
 Car en ce siècle ignorant
 Le beau sexe étoit sauvage.
 Il ne l'est plus maintenant,
 Et des louanges pareilles
 De nos dames d'à présent
 N'écorchent point les oreilles.
 Notre examinateur soupiroit dans sa peau ;
 L'émotion croissoit, tant tout lui sembloit beau.
 Le prince, s'en doutant, l'emmena ; mais son âme
 Emporta cent traits de flamme :
 Chaque endroit lança le sien.
 Hélas ! fuir n'y sert de rien ;
 Tourments d'amour font si bien
 Qu'ils sont toujours de la suite.

Près du prince Gygès eut assez de conduite :
Mais de sa passion la reine s'aperçut.

Elle fut

L'origine du mal : le roi, prétendant rire,

S'avisa de lui tout dire.

Ignorant ! favoit-il point

Qu'une reine sur ce point

N'ose entendre raillerie ?

Et supposé qu'en son cœur

Cela lui plaîse, elle rie,

Il lui faut, pour son honneur,

Contrefaire la furie,

Celle-ci le fut vraiment,

Et réserva dans soi-même

De quelque vengeance extrême

Le desir très-véhément.

Je voudrois pour un moment,

Lecteur, que tu fusses femme ;

Tu ne faurois autrement

Concevoir jusqu'où la dame

Porta son secret dépit.

Un mortel eut le crédit

De voir de si belles choses,

A tous mortels lettres closes !

Tels dons étoient pour des dieux ;

Pour des rois, voulois-je dire :

L'un & l'autre y vient de cire,

Je ne fais quel est le mieux.

Ces penfers incitoient la reine à la vengeance.

Honte, dépit, courroux, son cœur employa tout ;

Amour même, dit-on, fut de l'intelligence :

De quoi ne vient-il point à bout ?

Gygès étoit bien fait, on l'excusa sans peine :

Sur le montreur d'appas tomba toute la haine.
 Il étoit mari, c'est son mal ;
 Et les gens de ce caractère
 Ne fauroient en aucune affaire
 Commettre de péché qui ne soit capital.
 Qu'est-il besoin d'ufer d'un plus ample prologue?
 Voilà le roi haï, voilà Gygès aimé ;
 Voilà tout fait & tout formé
 Un époux du grand catalogue,
 Dignité peu briguée, & qui fleurit pourtant.
 La sottise du prince étoit d'un tel mérite
 Qu'il fut fait in petto confrère de Vulcan ;
 De là jusqu'au bonnet la distance est petite.
 Cela n'étoit que bien ; mais la Parque maudite
 Fut aussi de l'intrigue, &, fans perdre de temps,
 Le pauvre roi par nos amants
 Fut député vers le Cocyte ;
 On le fit trop boire d'un coup :
 Quelquefois, hélas ! c'est beaucoup.
 Bientôt un certain breuvage
 Lui fit voir le noir rivage ;
 Tandis qu'aux yeux de Gygès
 S'étaoient de blancs objets :
 Car, fût-ce amour, fût-ce rage,
 Bientôt la reine le mit
 Sur le trône & dans son lit.

Mon dessein n'étoit pas d'étendre cette histoire,
 On la favoit assez. Mais je me fais bon gré,
 Car l'exemple a très-bien cadré ;
 Mon texte y va tout droit : même j'ai peine à croire
 Que le docteur en lois dont je vais discourir
 Puisse mieux que Candaule à mon but concourir.

Rome, pour ce coup-ci, me fournira la scène;
Rome, non celle-là que les mœurs du vieux temps
Rendoient triste, fèvre, incommode aux galants,
Et de fottes femelles pleine;
Mais Rome d'aujourd'hui, séjour charmant & beau,
Où l'on tuit un train plus nouveau.
Le plaisir est la seule affaire
Dont se piquent ses habitants:
Qui n'auroit que vingt ou trente ans,
Ce feroit un voyage à faire.

Rome donc eut naguère un maître dans cet art
Qui du Tien & du Mien tire son origine;
Homme qui hors de là faisoit le goguenard:
Tout passoit par son étamine;
Aux dépens du tiers & du quart
Il se divertissoit. Avint que le légiste,
Parmi ses écoliers, dont il avoit toujours
Longue liste,
Eut un François, moins propre à faire en droit un cours
Qu'en amours.
Le docteur, un beau jour, le voyant sombre & triste,
Lui dit: Notre féal, vous voilà de relais,
Car vous avez la mine, étant hors de l'école,
De ne lire jamais
Barthole.
Que ne vous poussez-vous? Un François être ainsi
Sans intrigue & sans amourettes!
Vous avez des talents; nous avons des coquettes,
Non pas pour une, Dieu merci.
L'étudiant reprit: Je suis nouveau dans Rome;
Et puis, hors les beautés qui font plaisir aux gens
Pour la somme,

Je ne vois pas que les galants
 Trouvent ici beaucoup à faire.
 Toute maison est monastère :
 Double porte, verrous, une matrone austère,
 Un mari, des Argus. Qu'irai-je, à votre avis,
 Chercher en de pareils logis ?
 Prendre la lune aux dents seroit moins difficile.
 Ha ! ha ! la lune aux dents ! repartit le docteur ;
 Vous nous faites beaucoup d'honneur.
 J'ai pitié des gens neufs comme vous. Notre ville
 Ne vous est pas connue, en tant que je puis voir.
 Vous croyez donc qu'il faille avoir
 Beaucoup de peine à Rome en fait que d'aventures ?
 Sachez que nous avons ici des créatures
 Qui feront leurs maris cocus
 Sur la moustache des Argus :
 La chose est chez nous très-commune.
 Témoignez seulement que vous cherchez fortune ;
 Placez-vous dans l'église auprès du bénitier ;
 Présentez sur le doigt aux dames l'eau sacrée ;
 C'est d'amourettes les prier.
 Si l'air du suppliant à quelque dame agréé,
 Celle-là, sachant son métier,
 Vous enverra faire un message.
 Vous ferez déterré, logeassiez-vous en lieu
 Qui ne fût connu que de Dieu :
 Une vieille viendra, qui, faite au badinage,
 Vous fera ménager un secret entretien :
 Ne vous embarrassez de rien.
 De rien ; c'est un peu trop, j'excepte quelque chose :
 Il est bon de vous dire en passant, notre ami,
 Qu'à Rome il faut agir en galant & demi.
 En France on peut conter des fleurettes, l'on cause ;

Ici tous les moments sont chers & précieux :
 Romaines vont au but. L'autre reprit : Tant mieux.
 Sans être Gascon, je puis dire
 Que je suis un merveilleux sire.
 Peut-être ne l'étoit-il point :
 Tout homme est Gascon fur ce point.

Les avis du docteur furent bons : le jeune homme
 Se campe en une église où venoit tous les jours
 La fleur & l'élite de Rome,
 Des Grâces, des Vénus, avec un grand concours
 D'Amours,
 C'est-à-dire, en chrétien, beaucoup d'anges femelles :
 Sous leur voile brilloient des yeux pleins d'étincelles.
 Bénitiers, le lieu saint n'étoit pas sans cela :
 Notre homme en choisit un chanceux pour ce point-là ;
 A chaque objet qui passe adoucit ses prunelles ;
 Révérences, le drôle en faisoit des plus belles,
 Des plus dévotes : cependant
 Il offroit l'eau lustrale. Un ange, entre les autres,
 En prit de bonne grâce. Alors l'étudiant
 Dit en son cœur : Elle est des nôtres.
 Il retourne au logis : vieille vient ; rendez-vous.
 D'en conter le détail, vous vous en doutez tous.
 Il s'y fit nombre de folies.
 La dame étoit des plus jolies ;
 Le passe-temps fut des plus doux.
 Il le conte au docteur. Discretion française
 Est chose outre nature & d'un trop grand effort :
 Diffimuler un tel transport,
 Cela sent son humeur bourgeoise.
 Du fruit de ses conseils le docteur s'applaudit,
 Rit en jurifconsulte, & des maris se raille :

Pauvres gens qui n'ont pas l'esprit
 De garder du loup leur ouaille!
 Un berger en a cent ; des hommes ne sauront
 Garder la feule qu'ils auront !
 Bien lui sembloit ce foin chose un peu malaisée,
 Mais non pas impossible ; & , fans qu'il eût cent yeux
 Il défiolt, grâces aux cieux,
 Sa femme, encor que très-rufée.
 A ce discours, ami lecteur,
 Vous ne croiriez jamais, fans avoir quelque honte,
 Que l'héroïne de ce conte
 Fût propre femme du docteur :
 Elle l'étoit pourtant. Le pis fut que mon homme,
 En s'informant de tout, & des fi, & des cas,
 Et comme elle étoit faite, & quels secrets appas,
 Vit que c'étoit sa femme en fomme.
 Un seul point l'arrêtoit : c'étoit certain talent
 Qu'avoit en sa moitié trouvé l'étudiant,
 Et que pour le mari n'avoit pas la donzelle.
 A ce signe, ce n'est pas elle,
 Difoit en foi le pauvre époux :
 Mais les autres points y font tous ;
 C'est elle. Mais ma femme au logis est rêveuse ;
 Et celle-ci paroît causeuse
 Et d'un agréable entretien ;
 Affurément c'en est une autre.
 Mais du reste il n'y manque rien :
 Taille, visage, traits, même poil ; c'est la nôtre.
 Après avoir bien dit, tout bas,
 Ce l'est, & puis, Ce ne l'est pas,
 Force fut qu'au premier en demeurât le fire.
 Je laisse à penser son courroux,
 Sa fureur, afin de mieux dire.

Vous vous êtes donné un second rendez-vous ?

Poursuivit-il. Oui, reprit notre apôtre ;

Elle & moi n'avons eu garde de l'oublier,

Nous trouvant trop bien du premier

Pour n'en pas ménager un autre,

Très-résolus tous deux de ne nous rien devoir.

La résolution, dit le docteur, est belle.

Je faurois volontiers quelle est cette donzelle.

L'écolier repartit : Je ne l'ai pu savoir ;

Mais qu'importe ? Il suffit que je sois content d'elle.

Dès à présent je vous répons

Que l'époux de la dame a toutes ses façons :

Si quelqu'une manquoit, nous la lui donnerons

Demain, en tel endroit, à telle heure, sans faute.

On doit m'attendre entre deux draps,

Champ de bataille propre à de pareils combats.

Le rendez-vous n'est point dans une chambre haute :

Le logis est propre & paré.

On m'a fait à l'abord traverser un passage

Où jamais le jour n'est entré ;

Mais, aussitôt après, la vieille du message

M'a conduit en des lieux où loge, en bonne foi,

Tout ce qu'amour a de délices :

On peut s'en rapporter à moi.

A ce discours jugez quels étoient les supplices

Qu'enduroit le docteur. Il forme le dessein

De s'en aller le lendemain

Au lieu de l'écolier, &, sous ce personnage,

Convaincre sa moitié, lui faire un vasselage

Dont il fût à jamais parlé.

N'en déplaise au nouveau confrère,

Il n'étoit pas bien conseillé ;

Mieux valoit pour le coup se taire,

Sauf d'apporter en temps & lieu
 Remède au cas, moyennant Dieu.
 Quand les épouses font un récipiendaire
 Au benoît état de cocu,
 S'il en peut fortir franc, c'est à lui beaucoup faire
 Mais, quand il est déjà reçu,
 Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.
 Le docteur raisonna d'autre forte, & fit tant
 Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crut qu'en prévenant
 Son parrain en cocuage,
 Il feroit tour d'homme sage :
 Son parrain, cela s'entend,
 Pourvu que sous ce galant
 Il eût fait apprentissage ;
 Chose dont, à bon droit, le lecteur peut douter.
 Quoi qu'il en soit, l'époux ne manque pas d'aller
 Au logis de l'aventure,
 Croyant que l'allée obscure,
 Son silence, & le soin de se cacher le nez,
 Sans qu'il fût reconnu, le feroient introduire
 En ces lieux si fortunés.
 Mais, par malheur, la vieille avoit pour se conduire
 Une lanterne fourde; & plus fine cent fois
 Que le plus fin docteur en lois,
 Elle reconnut l'homme, & sans être surprise,
 Elle lui dit : Attendez là,
 Je vais trouver madame Élise.
 Il la faut avertir; je n'ose sans cela
 Vous mener dans sa chambre; & puis vous devez être
 En autre habit pour l'aller voir,
 C'est-à-dire, en un mot, qu'il n'en faut point avoir.
 Madame attend au lit. A ces mots, notre maître,
 Pouffé dans quelque bouge, y voit d'abord paroître

Tout un déshabillé, des mules, un peignoir,
Bonnet, robe de chambre, avec chemise d'homme,
Parfums sur la toilette, & des meilleurs de Rome;
Le tout propre, arrangé, de même qu'on eût fait
Si l'on eût attendu le cardinal préfet.

Le docteur se dépouille; & cette gouvernante
Revient, & par la main le conduit en des lieux
Où notre homme, privé de l'usage des yeux,
Va d'une façon chancelante.

Après ces détours ténébreux,
La vieille ouvre une porte, & vous pousse le fire
En un fort malplaisant endroit,
Quoique ce fût son propre empire :
C'étoit en l'école de droit.

En l'école de droit! Là même. Le pauvre homme,
Honteux, surpris, confus, non sans quelque raison,
Pensa tomber en pâmoison.

Le conte en courut par tout Rome.
Les écoliers alors attendoient leur régent :
Cela seul acheva sa mauvaise fortune.
Grand éclat de risée & grand chuchillement,
Universel étonnement.

Est-il fou? qu'est-ce là? vient-il de voir quelqu'une?
Ce ne fut pas le tout; sa femme se plaignit.
Procès. La parenté se joint en cause, & dit
Que du docteur venoit tout le mauvais ménage;
Que cet homme étoit fou; que sa femme étoit sage.

On fit casser le mariage;
Et puis la dame se rendit
Belle & bonne religieuse
A Saint-Croissant en Vavoureuse;
Un prélat lui donna l'habit.

LE DIABLE EN ENFER

QUI craint d'aimer a tort, felon mon sens,
S'il ne fuit pas dès qu'il voit une belle.
Je vous connois, objets doux & puissants ;
Plus ne m'irai brûler à la chandelle.
Une vertu fort de vous, ne fais quelle,
Qui dans le cœur s'introduit par les yeux :
Ce qu'elle y fait, besoin n'est de le dire ;
On meurt d'amour, on languit, on soupire :
Pas ne tiendrait aux gens qu'on ne fît mieux.
A tels périls ne faut qu'on s'abandonne.
J'en vais donner pour preuve une personne
Dont la beauté fit trébucher Rustic.
Il en avint un fort plaisant trafic :
Plaisant fut-il, au péché près, sans faute ;
Car pour ce point je l'excepte, & je l'ôte,
Et ne fuis pas du goût de celle-là
Qui, buvant frais (ce fut, je pense, à Rome),
Disoit : Que n'est-ce un péché que cela !
Je la condamne, & veut prouver en somme
Qu'il fait bon craindre, encor que l'on soit saint.
Rien n'est plus vrai : si Rustic avoit craint,
Il n'auroit pas retenu cette fille,
Qui, jeune & simple, & pourtant très-gentil'e,

Jusques au vif vous l'eut bientôt atteint.
Alibech fut son nom, si j'ai mémoire;
Fille un peu neuve, à ce que dit l'histoire.
Lisant un jour comme quoi certains saints,
Pour mieux vaquer à leurs pieux desseins,
Se séquestroient, vivoient comme des anges,
Qui çà, qui là, portant toujours leurs pas
En lieux cachés, choses qui, bien qu'étranges,
Pour Alibech avoient quelques appas :
Mon Dieu ! dit-elle, il me prend une envie
D'aller mener une semblable vie.
Alibech donc s'en va sans dire adieu ;
Mère, ni sœur, nourrice, ni compagne
N'est avertie. Alibech en campagne
Marche toujours, n'arrête en pas un lieu ;
Tant court enfin qu'elle entre en un bois sombre ;
Et dans ce bois elle trouve un vieillard,
Homme possible autrefois plus gaillard,
Mais n'étant lors qu'un squelette & qu'une ombre.
Père, dit-elle, un mouvement m'a pris ;
C'est d'être fainte, & mériter pour prix
Qu'on me révère, & qu'on chôme ma fête.
Oh ! quel plaisir j'aurois, si tous les ans,
La palme en main, les rayons sur la tête,
Je recevois des fleurs & des présents !
Votre métier est-il si difficile ?
Je fais déjà jeûner plus d'à demi.
Abandonnez ce penser inutile,
Dit le vieillard ; je vous parle en ami.
La fainteté n'est chose si commune,
Que le jeûner suffise pour l'avoir.
Dieu gard de mal fille & femme qui jeûne
Sans pour cela guère mieux en valoir !

Il faut encor pratiquer d'autres choses,
D'autres vertus, qui me font lettres closes,
Et qu'un ermite habitant de ces bois
Vous apprendra mieux que moi mille fois.
Allez le voir, ne tardez davantage;
Je ne retiens tels oiseaux dans ma cage.
Disant ces mots, le vieillard la quitta,
Ferma sa porte, & se barricada.
Très-sage fut d'agir ainsi, sans doute,
Ne se fiant à vieillesse, ni goutte,
Jeûne, ni haire, enfin à rien qui soit.

Non loin de là notre sainte aperçoit
Celui de qui ce bon vieillard parloit,
Homme ayant l'âme en Dieu tout occupée,
Et se faisant tout blanc de son épée.
C'étoit Rustic, jeune saint très-fervent :
Ces jeunes-là s'y trompent bien souvent.
En peu de mots l'appétit d'être sainte
Lui fut d'abord par la belle expliqué;
Appétit tel qu'Alibech avoit crainte
Que quelque jour son fruit n'en fût marqué.
Rustic fourit d'une telle innocence :
Je n'ai, dit-il, que peu de connoissance
En ce métier; mais ce peu-là que j'ai
Bien volontiers vous fera partagé;
Nous vous rendrons la chose familière.
Maître Rustic eût dû donner congé
Tout dès l'abord à semblable écolière.
Il ne le fit; en voici les effets.
Comme il vouloit être des plus parfaits,
Il dit en foi : Rustic, que fais-tu faire?
Veiller, prier, jeûner, porter la haire.

Qu'est-ce cela? moins que rien, tous le font.
Mais d'être seul auprès de quelque belle,
Sans la toucher, il n'est victoire telle;
Triumphes grands chez les anges en font :
Méritons-les; retenons cette fille :
Si je résiste à chose si gentille,
J'atteins le comble, & me tire du pair.
Il la retint, & fut si téméraire,
Qu'outre Satan il défia la chair,
Deux ennemis toujours prêts à maltaire.

Or font nos saints logés sous même toit :
Rustic apprête, en un petit endroit,
Un petit lit de jonc pour la novice;
Car, de coucher sur la dure d'abord,
Quelle apparence? elle n'étoit encor
Accoutumée à si rude exercice.
Quant au souper, elle eut pour tout service
Un peu de fruit, du pain non pas trop beau.
Faites état que la magnificence
De ce repas ne consista qu'en l'eau,
Claire, d'argent, belle par excellence.
Rustic jeûna; la fille eut appétit.
Couchés à part, Alibech s'endormit,
L'ermite non. Une certaine bête,
Diable nommée, un vrai serpent maudit,
N'eut point de paix qu'il ne fût de la fête.
On l'y reçoit. Rustic roule en sa tête,
Tantôt les traits de la jeune beauté,
Tantôt sa grâce, & sa naïveté,
Et ses façons, & sa manière douce,
L'âge, la taille, & surtout l'embonpoint,
Et certain sein ne se reposant point,

Allant, venant; sein qui pousse & repousse
Certain corset en dépit d'Alibech,
Qui tâche en vain de lui clore le bec :
Car toujours parle; il va, vient, & respire :
C'est son patois; Dieu fait ce qu'il veut dire.
Le pauvre ermite, ému de passion,
Fit de ce point sa méditation.
Adieu la haire, adieu la discipline.
Et puis voilà de ma dévotion !
Voilà mes saints ! Celui-ci s'achemine
Vers Alibech, & l'éveille en sursaut :
Ce n'est bien fait que de dormir sîtôt,
Dit le frater; il faut au préalable
Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agréable,
Emprisonnant en enfer le malin ;
Créé ne fut pour aucune autre fin :
Procédons-y. Tout à l'heure il se glisse
Dedans le lit. Alibech, sans malice,
N'entendoit rien à ce mystère-là ;
Et, ne sachant ni ceci ni cela,
Moitié forcée, & moitié consentante,
Moitié voulant combattre ce désir,
Moitié n'osant, moitié peinc & plaisir,
Elle crut faire acte de repentante ;
Bien humblement rendit grâce au frater ;
Sut ce que c'est que le diable en enfer.
Déformais faut qu'Alibech se contente
D'être martyre, en cas que sainte soit.
Frère Ruffic peu de vierges faisoit.
Cette leçon ne fut la plus aisée,
Dont Alibech, non encor déniaisée,
Dit : Il faut bien que le diable en effet
Soit une chose étrange & bien mauvaise ;

Il brise tout; voyez le mal qu'il fait
A sa prison : non pas qu'il m'en déplaise;
Mais il mérite, en bonne vérité,
D'y retourner. Soit fait, ce dit le frère.
Tant s'appliqua Rustic à ce mystère,
Tant prit de soin, tant eut de charité,
Qu'enfin l'enfer, s'accoutumant au diable,
Eût eu toujours sa présence agréable,
Si l'autre eût pu toujours en faire effai.
Sur quoi la belle : On dit encor bien vrai
Qu'il n'est prison si douce, que son hôte
En peu de temps ne s'y lasse sans faute.
Bientôt nos gens ont noise sur ce point.
En vain l'enfer son prisonnier rappelle;
Le diable est sourd, le diable n'entend point.
L'enfer s'ennuie, autant en fait la belle;
Ce grand desir d'être sainte s'en va.
Rustic voudroit être dépêtré d'elle;
Elle pourvoit d'elle-même à cela.
Furtivement elle quitte le sire,
Par le plus court s'en retourne chez soi.

Je suis en soin de ce qu'elle put dire
A ses parents; c'est ce qu'en bonne foi
Jusqu'à présent je n'ai bien su comprendre.
Apparemment elle leur fit entendre
Que son cœur, mû d'un appétit d'enfant,
L'avoit portée à tâcher d'être sainte :
Ou l'on l'a crut, ou l'on en fit semblant.
Sa parenté prit pour argent comptant
Un tel motif : non que de quelque atteinte
A son enfer on n'eût quelque soupçon;
Mais cette chartre est faite de façon

Qu'on n'y voit goutte, & maint geôlier s'y trompe.
Alibech fut festinée en grande pompe.
L'histoire dit que par simplicité
Elle conta la chose à ses compagnes.
Besoin n'étoit que votre sainteté,
Ce lui dit-on, traversât ces campagnes;
On vous auroit, sans bouger du logis,
Même leçon, même secret appris.
Je vous aurois, dit l'une, offert mon frère.
Vous auriez eu, dit l'autre, mon cousin.
Et Neherbal, notre prochain voisin,
N'est pas non plus novice en ce mystère :
Il vous recherche; acceptez ce parti,
Devant qu'on soit d'un tel cas averti.
Elle le fit. Neherbal n'étoit homme
A cela près. On donna telle somme
Qu'avec les traits de la jeune Alibech
Il prit pour bon un enfer très-suspect,
Usant des biens que l'hymen nous envoie.
A tous époux Dieu doit pareille joie!

LA JUMENT
DU COMPÈRE PIERRE

MESSIRE Jean, c'étoit certain curé
 Qui prêchoit peu, sinon sur la vendange;
 Sur ce sujet, sans être préparé,
 Il triomphoit; vous eussiez dit un ange.
 Encore un point étoit touché de lui,
 Non si souvent qu'eût voulu le messire;
 Et ce point-là, les enfans d'aujourd'hui
 Savent que c'est, besoin n'ai de le dire.
 Messire Jean, tel que je le décris,
 Faifoit si bien que femmes & maris
 Le recherchoient, estimoient sa science,
 Au demeurant, il n'étoit conscience
 Un peu jolie, & bonne à diriger,
 Qu'il ne voulût lui-même interroger,
 Ne s'en fiant aux soins de son vicaire.
 Messire Jean auroit voulu tout faire,
 S'entremettoit en zélé directeur,
 Alloit partout, disant qu'un bon pasteur
 Ne peut trop bien ses ouailles connoître,
 Dont par lui-même instruit en vouloit être.
 Parmi les gens de lui les mieux venus,
 Il fréquentoit chez le compère Pierre,
 Bon villageois, à qui pour toute terre,

Pour tout domaine, & pour tous revenus,
Dieu ne donna que ses deux bras tout nus,
Et son louchet, dont, pour tout ustensille,
Pierre faisoit subsister sa famille.
Il avoit femme & belle & jeune encor
Ferme surtout : le hâle avoit fait tort
A son visage, et non à sa personne.
Nous autres gens peut-être aurions voulu
Du délicat; ce rustic ne m'eût plu :
Pour des curés la pâte en étoit bonne,
Et convenoit à semblables amours.
Messire Jean la regardoit toujours
Du coin de l'œil, toujours tournoit la tête
De son côté, comme un chien qui fait fête
Aux os qu'il voit n'être par trop chétifs.
Que s'il en voit un de belle apparence,
Non décharné, plein encor de substance,
Il tient dessus ses regards attentifs;
Il s'inquiète, il trépigne, il remue
Oreille & queue; il a toujours la vue
Dessus cet os, & le ronge des yeux
Vingt fois devant que son palais s'en fente.
Messire Jean tout ainsi se tourmente
A cet objet pour lui délicieux.
La villageoise étoit fort innocente,
Et n'entendoit aux façons du pasteur
Mystère aucun : ni son regard flatteur
Ni ses présents ne touchoient Madeleine;
Bouquets de thym & pots de marjolaine
Tomboient à terre : avoir cent menus foins,
C'étoit parler bas-breton tout au moins.
Il s'avisa d'un plaisant stratagème.
Pierre étoit lourd, sans esprit : je crois bien

Qu'il ne se fût précipité lui-même;
Mais par delà de lui demander rien
C'étoit abus & très-grande sottise.
L'autre lui dit : Compère mon ami,
Te voilà pauvre & n'ayant à demi
Ce qu'il te faut; si je t'apprends la guise
Et le moyen d'être un jour plus content
Qu'un petit roi, sans se tourmenter tant,
Que me veux-tu donner pour mes étrennes?
Pierre répond : Parbleu! messire Jean,
Je suis à vous; disposez de mes peines;
Car vous savez que c'est tout mon vaillant.
Notre cochon ne nous faudra pourtant;
Il a mangé plus de son, par mon âme,
Qu'il n'en tiendrait trois fois dans ce tonneau;
Et d'abondant, la vache à notre femme
Nous a promis qu'elle feroit un veau :
Prenez le tout. — Je ne veux nul salaire,
Dit le pasteur; obliger mon compère
Ce m'est assez. Je te dirai comment :
Mon dessein est de rendre Madeleine
Jument le jour, par art d'enchantement,
Lui redonnant sur le foir forme humaine.
Très-grand profit pourra certainement
T'en revenir; car ton âne est si lent,
Que du marché l'heure est presque passée
Quand il arrive; ainsi tu ne vends pas
Comme tu veux tes herbes, ta denrée,
Tes choux, tes aulx, enfin tout ton tracas.
Ta femme, étant jument forte & membrue,
Ira plus vite; & sitôt que chez toi
Elle fera du marché revenue,
Sans pain ni soupe, un peu d'herbe menue

Lui suffira. Pierre dit : Sur ma foi !
 Messire Jean, vous êtes un sage homme.
 Voyez que c'est d'avoir étudié !
 Vend-on cela ? Si j'avois grosse somme,
 Je vous l'aurois parbleu bientôt payé.
 Jean poursuivit : Or ça, je t'apprendrai
 Les mots, la guise, & toute la manière
 Par où jument, bien faite & poulinière,
 Auras de jour, belle femme de nuit.
 Corps, tête, jambe, & tout ce qui s'enfuit
 Lui reviendra : tu n'as qu'à me voir faire.
 Tais-toi furtout ; car un mot seulement
 Nous gêteroit tout notre enchantement ;
 Nous ne pourrions revenir au mystère,
 De notre vie : encore un coup, motus,
 Bouche cousue ; ouvre les yeux sans plus :
 Toi-même après pratiqueras la chose.
 Pierre promet de se taire, & Jean dit :
 Sus, Madeleine, il se faut, & pour cause,
 Dépouiller nue, & quitter cet habit ;
 Dégrafez-moi cet atour des dimanches :
 Fort bien. Otez ce corset & ces manches :
 Encore mieux. Défaites ce jupon :
 Très-bien cela. Quand vint à la chemise,
 La pauvre épouse eut en quelque façon
 De la pudeur. Être nue ainsi mise
 Aux yeux des gens ! Madeleine aimoit mieux
 Demeurer femme, & juroit ses grands dieux
 De ne souffrir une telle vergogne.
 Pierre lui dit : Voilà grande besogne !
 Eh bien ! tous deux nous saurons comme quoi
 Vous êtes faite : est-ce, par votre foi,
 De quoi tant craindre ? Eh, la la, Madeleine,

Vous n'avez pas toujours eu tant de peine
A tout ôter. Comment donc faites-vous
Quand vous cherchez vos puces, dites-nous ?
Messire Jean est-ce quelqu'un d'étrange ?
Que craignez-vous ? Eh quoi ! qu'il ne vous mange ?
Çà dépêchons : c'est par trop marchandé
Depuis le temps, monsieur notre curé
Auroit déjà parfait son entreprise.
Disant ces mots, il ôte la chemise,
Regarde faire, & ses lunettes prend.

Messire Jean par le nombril commence,
Pose dessus une main, en disant :
Que ceci soit beau poitrail de jument.
Puis cette main dans le pays s'avance.
L'autre s'en va transformer ces deux monts
Qu'en nos climats des gens nomment tetons,
Car, quant à ceux qui sur l'autre hémisphère
Sont étendus, plus vastes en leur tour,
Par révérence on ne les nomme guère.
Messire Jean leur fait aussi sa cour,
Disant toujours, pour la cérémonie,
Que ceci soit telle ou telle partie,
Ou belle croupe, ou beaux flancs, tout enfin.
Tant de façons mettoient Pierre en chagrin ;
Et, ne voyant nul progrès à la chose,
Il prioit Dieu pour la métamorphose.
C'étoit en vain ; car de l'enchantement
Toute la force & l'accomplissement
Gisoit à mettre une queue à la bête.
Tel ornement est chose fort honnête :
Jean, ne voulant un tel point oublier,
L'attache donc. Lors Pierre de crier

Si haut qu'on l'eût entendu d'une lieue :
Meffire Jean, je n'y veux point de queue !
Vous l'attachez trop bas, meffire Jean !
Pierre à crier ne fut si diligent,
Que bonne part de la cérémonie
Ne fût déjà par le prêtre accomplie.
A bonne fin le reste auroit été,
Si, non content d'avoir déjà parlé,
Pierre encor n'eût tiré par la foutane
Le curé Jean, qui lui dit : Foin de toi !
T'avois-je pas recommandé, gros âne,
De ne rien dire, & de demeurer coi ?
Tout est gâté ; ne t'en prends qu'à toi-même.
Pendant ces mots l'époux gronde à part toi.
Madeleine est en un courroux extrême,
Querelle Pierre, & lui dit : Malheureux !
Tu ne feras qu'un misérable gueux
Toute ta vie ! Et puis viens-t'en me braire,
Viens me conter ta faim & ta douleur !
Voyez un peu ! monsieur notre pasteur
Veut de sa grâce à ce traîne-malheur
Montrer de quoi finir notre misère :
Mérite-t-il le bien qu'on lui veut faire ?
Meffire Jean, laissons là cet oïson :
Tous les matins, tandis que ce veau lie
Ses choux, ses aulx, ses herbes, son oignon,
Sans l'avertir venez à la maison :
Vous me rendrez une jument polie.
Pierre reprit : Plus de jument, ma mie ;
Je suis content de n'avoir qu'un grifon.

PATE D'ANGUILLE

MÊME beauté, tant soit exquise,
Raffinée & soûle à la fin.
Il me faut d'un & d'autre pain :
Diversité, c'est ma devise.
Cette maîtresse un tantet bise
Rit à mes yeux : pourquoi cela ?
C'est qu'elle est neuve ; & celle-là
Qui depuis longtemps m'est acquise,
Blanche qu'elle est, en nulle guise
Ne me cause d'émotion.
Son cœur dit oui ; le mien dit non.
D'où vient ? en voici la raison :
Diversité, c'est ma devise.
Je l'ai jà dit d'autre façon ;
Car il est bon que l'on déguise,
Suivant la loi de ce dicton,
Diversité, c'est ma devise.
Ce fut celle aussi d'un mari
De qui la femme étoit fort belle.
Il se trouva bientôt guéri
De l'amour qu'il avoit pour elle :
L'hymen & la possession
Éteignirent sa passion.

Un sien valet avoit pour femme
Un petit bec assez mignon :
Le maître, étant bon compagnon,
Eut bientôt empaumé la dame.
Cela ne plut pas au valet,
Qui, les ayant pris sur le fait,
Vendiqua son bien de couchette,
A sa moitié chanta goguette,
L'appela tout net & tout franc...
Bien sot de faire un bruit si grand
Pour une chose si commune :
Dieu nous gard de plus grand'fortune !
Il fit à son maître un sermon :
Monsieur, dit-il, chacun la sienne,
Ce n'est pas trop ; Dieu & raison
Vous recommandent cette antienne.
Direz-vous, Je suis sans chrétienne ?
Vous en avez à la maison
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc plus tant de peine :
C'est pour ma femme trop d'honneur ;
Il ne lui faut si gros monsieur.
Tenons-nous chacun à la nôtre ;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs :
Je m'en rapporte aux connoisseurs.
Si Dieu m'avoit fait tant de grâce
Qu'ainsi que vous je disposasse
De madame, je m'y tiendrois,
Et d'une reine ne voudrois.
Mais, puisqu'on ne sauroit défaire
Ce qui s'est fait, je voudrois bien
(Ceci soit dit sans vous déplaire)

Que, content de votre ordinaire,
Vous ne goûtaffiez plus du mien

Le patron ne voulut lui dire
Ni oui ni non sur ce discours,
Et commanda que tous les jours
On mît au repas près du fire
Un pâté d'anguille. Ce mets
Lui chatouilloit fort le palais.
Avec un appétit extrême
Une & deux fois il en mangea ;
Mais, quand ce vint à la troisième,
La seule odeur le dégoûta.
Il voulut sur une autre viande
Mettre la main ; on l'empêcha.
Monsieur, dit-on, nous le commande :
Tenez-vous-en à ce mets-là :
Vous l'aimez, qu'avez-vous à dire ?
M'en voilà fouï, reprit le fire.
Eh quoi ! toujours pâtés au bec !
Pas une anguille de rôtie !
Pâtés tous les jours de ma vie !
J'aimerois mieux du pain tout sec.
Laissez-moi prendre un peu du vôtre,
Pain de par Dieu, ou de par l'autre ;
Au diable ces pâtés maudits !
Ils me fuivront en paradis,
Et par delà, Dieu me pardonne !

Le maître accourt soudain au bruit ;
Et, prenant sa part du déduit :
Mon ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets si plein de bonté

Vous foyez fitôt dégoûté.
 Ne vous ai-je pas ouï dire
 Que c'étoit votre grand ragoût?
 Il faut qu'en peu de temps, beau sire,
 Vous ayez bien changé de goût.
 Qu'ai-je fait qui fût plus étrange?
 Vous me blâmez lorsque je change
 Un mets que vous croyez friand,
 Et vous en faites tout autant!
 Mon doux ami, je vous apprends
 Que ce n'est pas une sottise,
 En fait de certains appétits,
 De changer son pain blanc en bis:
 Diversité, c'est ma devise.

Quand le maître eut ainsi parlé,
 Le valet fut tout consolé.
 Non que ce dernier n'eût à dire
 Quelque chose encor là-dessus:
 Car, après tout, doit-il suffire
 D'alléguer son plaisir sans plus?
 J'aime le change. A la bonne heure,
 On vous l'accorde; mais gagnez,
 S'il se peut, les intéressés;
 Cette voie est bien la meilleure:
 Suivez-la donc. A dire vrai,
 Je crois que l'amateur du change
 De ce conseil tenta l'essai.
 On dit qu'il parloit comme un ange,
 De mots dorés usant toujours.
 Mots dorés font tout en amours,
 C'est une maxime constante.
 Chacun fait quelle est mon entente:

J'ai rebattu cent & cent fois
Ceci dans cent & cent endroits :
Mais la chose est si nécessaire,
Que je ne puis jamais m'en taire,
Et redirai jusques au bout :
Mots dorés en amours font tout.
Ils persuadent la donzelle,
Son petit chien, sa demoiselle,
Son époux quelquefois aussi.
C'est le seul qu'il falloit ici
Persuader : il n'avoit l'âme
Sourde à cette éloquence ; & , dame !
Les orateurs du temps jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.
Notre jaloux devint commode :
Même on dit qu'il suivit la mode
De son maître, & toujours depuis
Changea d'objets en ses déduits.
Il n'étoit bruit que d'aventures
Du chrétien & de créatures.
Les plus nouvelles sans manquer
Étoient pour lui les plus gentilles :
Par où le drôle en put croquer
Il en croqua ; femmes & filles,
Nymphes, grifettes, ce qu'il put.
Toutes étoient de bonne prise ;
Et sur ce point, tant qu'il vécut,
Diversité fut sa devise.

LES LUNETTES

J'AVOIS juré de laisser là les nonnes :
Car, que toujours on voie en mes écrits
Même sujet & semblables personnes,
Cela pourroit fatiguer les esprits.
Ma muse met guimpe sur le tapis ;
Et puis quoi ? guimpe, & puis guimpe sans cesse ;
Bref, toujours guimpe, & guimpe sous la presse !
C'est un peu trop. Je veux que les nonnains
Fassent les tours en amour les plus fins ;
Si ne faut-il pour cela qu'on épuise
Tout le sujet. Le moyen ? c'est un fait
Par trop fréquent ; je n'aurois jamais fait :
Il n'est greffier dont la plume y fuffise.
Si j'y tâchois, on pourroit soupçonner
Que quelque cas m'y feroit retourner ;
Tant sur ce point mes vers font de rechutes.
Toujours souvient à Robin de ses flûtes.
Or apportons à cela quelque fin ;
Je le prétends, cette tâche ici faite.

Jadis s'étoit introduit un blondin
Chez des nonnains, à titre de fillette.
Il n'avoit pas quinze ans que tout ne fût ;

Dont le galant passa pour sœur Colette,
Auparavant que la barbe lui crût.
Cet entre-temps ne fut sans fruit : le sire
L'employa bien ; Agnès en profita.
Las ! quel profit ! j'eusse mieux fait de dire
Qu'à sœur Agnès malheur en arriva.
Il lui fallut élargir sa ceinture,
Puis mettre au jour petite créature
Qui ressembloit comme deux gouttes d'eau,
Ce dit l'histoire, à la sœur jouvenceau.
Voilà scandale & bruit dans l'abbaye :
D'où cet enfant est-il plu ? comme a-t-on,
Disoient les sœurs en riant, je vous prie,
Trouvé céans ce petit champignon ?
Si ne s'est-il après tout fait lui-même.
La prieure est en un courroux extrême :
Avoir ainsi souillé cette maison !
Bientôt on mit l'accouchée en prison ;
Puis il fallut faire enquête du père.
Comment est-il entré ? comment forti ?
Les murs sont hauts, antique la tourière,
Double la grille, & le tour très-petit.
Seroit-ce point quelque garçon en fille ?
Dit la prieure, & parmi nos brebis
N'aurions-nous point, sous de trompeurs habits,
Un jeune loup ? Sus, qu'on se déshabille ;
Je veux savoir la vérité du cas.
Qui fut bien pris ? ce fut la feinte ouaille :
Plus son esprit à songer se travaille,
Moins il espère échapper d'un tel pas.
Nécessité, mère de stratagème,
Lui fit... eh bien?... lui fit en ce moment
Lier... eh quoi?... Foin ! je suis court moi-même

Où prendre un mot qui dise honnêtement
Ce que lia le père de l'enfant ?
Comment trouver un détour suffisant
Pour cet endroit ? Vous avez ouï dire
Qu'au temps jadis le genre humain avoit
Fenêtre au corps, de forte qu'on pouvoit
Dans le dedans tout à son aise lire :
Chose commode aux médecins d'alors.
Mais si d'avoir une fenêtre au corps
Étoit utile, une au cœur au contraire
Ne l'étoit pas, dans les femmes surtout ;
Car le moyen qu'on pût venir à bout
De rien cacher ? Notre commune mère,
Dame nature, y pourvut sagement
Par deux lacets de pareille mesure.
L'homme & la femme eurent également
De quoi fermer une telle ouverture.
La femme fut lacée un peu trop dru :
Ce fut sa faute ; elle-même en fut cause,
N'étant jamais à son gré trop bien close.
L'homme au rebours ; & le bout du tissu
Rendit en lui la nature perplexe.
Bref, le lacet à l'un & l'autre sexe
Ne put cadrer, & se trouva, dit-on,
Aux femmes court, aux hommes un peu long.
Il est facile à présent qu'on devine
Ce que lia notre jeune imprudent :
C'est ce surplus, ce reste de machine,
Bout de lacet aux hommes excédant.
D'un brin de fil il l'attacha de forte
Que tout sembloit aussi plat qu'aux nonnains :
Mais, fil ou soie, il n'est bride assez forte
Pour contenir ce que bientôt je crains

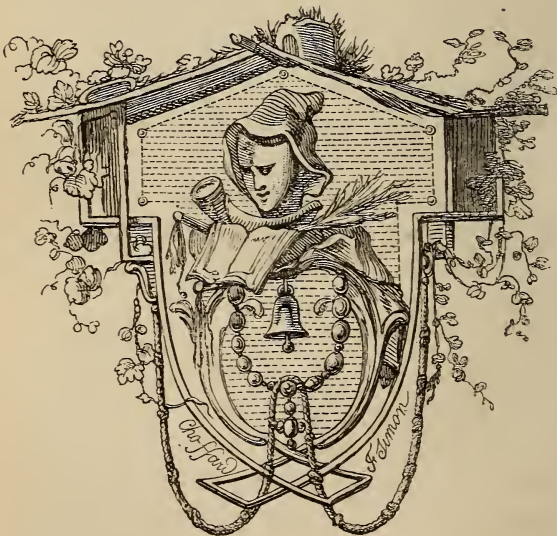
Qui ne s'échappe. Amenez-moi des faincs;
Amenez-moi, si vous voulez, des anges;
Je les tiendrai créatures étranges
Si vingt nonnains, telles qu'on les vit lors,
Ne font trouver à leur esprit un corps :
J'entends nonnains ayant tous les trésors
De ces trois sœurs dont la fille de l'onde
Se fait fervir; chiches & fiers appas
Que le soleil ne voit qu'au nouveau monde;
Car celui-ci ne les lui montre pas.
La prieure a fur son nez des lunettes,
Pour ne juger du cas légèrement.
Tout à l'entour font debout vingt nonnettes,
En un habit que vraisemblablement
N'avoient pas fait les tailleurs du couvent.
Figurez-vous la question qu'au fire
On donna lors: besoin n'est de le dire.
Touffes de lis, proportion du corps,
Secrets appas, embonpoint, et peau fine,
Fermes tetons, et semblables ressorts,
Eurent bientôt fait jouer la machine:
Elle échappa, rompit le fil d'un coup,
Comme un coursier qui romproit son licou,
Et fauta droit au nez de la prieure,
Faisant voler lunettes tout à l'heure
Jusqu'au plancher. Il s'en fallut bien peu
Que l'on ne vît tomber la lunetière.
Elle ne prit cet accident en jeu.

L'on tint chapitre, & fur cette matière
Fut raisonné longtemps dans le logis.
Le jeune loup fut aux vieilles brebis
Livré d'abord. Elles vous l'empoignèrent,

A certain arbre en leur cour l'attachèrent,
Ayant le nez devers l'arbre tourné,
Le dos à l'air avec toute la fuite.
Et cependant que la troupe maudite
Songe comment il fera guerdonné,
Que l'une va prendre dans les cuisines
Tous les balais, & que l'autre s'en court
A l'arsenal où font les disciplines;
Qu'une troisieme enferme à double tour
Les sœurs qui font jeunes & pitoyables;
Bref, que le fort, ami du marjolet,
Écarte ainsi toutes les détestables,
Vient un meunier monté sur son mulet,
Garçon carré, garçon couru des filles,
Bon compagnon, & beau joueur de quilles.
Oh! oh! dit-il, qu'est-ce là que je voi?
Le plaifant faint! Jeune homme, je te prie,
Qui t'a mis là? sont-ce ces sœurs? dis-moi:
Avec quelqu'une as-tu fait la folie?
Te plaifoit-elle? étoit-elle jolie?
Car, à te voir, tu me portes, ma foi
(Plus je regarde & mire ta personne),
Tout le minois d'un vrai croqueur de nonne.
L'autre répond : Hélas! c'est le rebours;
Ces nonnes m'ont en vain prié d'amours :
Voilà mon mal. Dieu me doint patience!
Car de commettre une si grande offense,
J'en fais scrupule, & fût-ce pour le roi,
Me donnât-on aussi gros d'or que moi.
Le meunier rit; & sans autre mystère
Vous le délie, & lui dit : Idiot,
Scrupule, toi qui n'es qu'un pauvre hère!
C'est bien à nous qu'il appartient d'en faire!

Notre curé ne feroit pas si fot.
Vite, fuis-t'en, m'ayant mis en ta place ;
Car auffi bien tu n'es pas, comme moi,
Franc du collier, & bon pour cet emploi :
Je n'y veux point de quartier ni de grâce.
Viennent ces sœurs, toutes, je te répond,
Verront beau jeu, si la corde ne rompt.
L'autre deux fois ne se le fait redire ;
Il vous l'attache, & puis lui dit adieu.
Large d'épaule, on auroit vu le sire
Attendre nu les nonnains en ce lieu.
L'escadron vient, porte en guise de cierges
Gaules & fouets, procession de verges,
Qui fit la ronde à l'entour du meunier,
Sans lui donner le temps de se montrer,
Sans l'avertir. Tout beau ! dit-il, mesdames,
Vous vous trompez ; considérez-moi bien :
Je ne fuis pas cet ennemi des femmes,
Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.
Employez-moi ; vous verrez des merveilles :
Si je dis faux, coupez-moi les oreilles.
D'un certain jeu je viendrai bien à bout :
Mais quant au fouet, je n'y vauz rien du tout.
Qu'entend ce rustre, & que nous veut-il dire ?
S'écria lors une de nos fans-dents :
Quoi ! tu n'es pas notre faiseur d'enfants ?
Tant pis pour toi, tu paieras pour le sire :
Nous n'avons pas telles armes en main
Pour demeurer en un si beau chemin.
Tiens, tiens, voilà l'ébat que l'on desire.
A ce discours, fouets de rentrer en jeu,
Verges d'aller, & non pas pour un peu ;
Meunier de dire en langue intelligible,

Crainte de n'être assez bien entendu :
 Mesdames, je... ferai tout mon possible
 Pour m'acquitter de ce qui vous est dû.
 Plus il leur tient des discours de la sorte,
 Plus la fureur de l'antique cohorte
 Se fait sentir. Longtemps il s'en souvint.
 Pendant qu'on donne au maître l'anguillade,
 Le mulet fait sur l'herbette gambade.
 Ce qu'à la fin l'un & l'autre devint,
 Je ne le fais, ni ne m'en mets en peine :
 Suffit d'avoir sauvé le jouvenceau.
 Pendant un temps les lecteurs, pour douzaine
 De ces nonnains au corps gent & si beau,
 N'auroient voulu, je gage, être en sa peau.



LE CUVIER

SOYEZ amant, vous ferez inventif;
STour ni détour, ruse ni stratagème
Ne vous faudront : le plus jeune apprentif
Est vieux routier dès le moment qu'il aime :
On ne vit onc que cette passion
Demeurât court faute d'invention
Amour fait tant qu'enfin il a son compte.
Certain cuvier, dont on fait certain conte,
En fera foi. Voici ce que j'en fais,
Et qu'un quidam me dit ces jours passés.

— Dedans un bourg ou ville de province
(N'importe pas du titre ni du nom)
Un tonnelier & sa femme Nannon
Entretenoient un ménage assez mince.
De l'aller voir Amour n'eut à mépris,
Y conduisant un de ses bons amis,
C'est cocuage; il fut de la partie :
Dieux familiers & sans cérémonie,
Se trouvant bien dans toute hôtellerie :
Tout est pour eux bon gîte & bon logis,
Sans regarder si c'est louvre ou cabane.
Un drôle donc caressoit madame Anne;

Ils en étoient fur un point, fur un point...
C'est dire assez de ne le dire point;
Lorsque l'époux revient tout hors d'haleine
Du cabaret, justement, justement...
C'est dire encor ceci bien clairement.
On le maudit; nos gens sont fort en peine.
Tout ce qu'on put fut de cacher l'amant :
On vous le ferre en hâte & promptement
Sous un cuvier dans une cour prochaine.
Tout en entrant l'époux dit : J'ai vendu
Notre cuvier. Combien? dit madame Anne.
Quinze beaux francs. Va, tu n'es qu'un gros âne,
Repartit-elle; & je t'ai d'un écu
Fait aujourd'hui profit par mon adresse
L'ayant vendu six écus avant toi.
Le marchand voit s'il est de bon aloi,
Et par-dedans le tâte pièce à pièce,
Examinant si tout est comme il faut,
Si quelque endroit n'a point quelque défaut.
Que ferois-tu, malheureux, sans ta femme?
Monsieur s'en va chopiner, cependant
Qu'on se tourmente ici le corps & l'âme,
Il faut agir sans cesse en l'attendant.
Je n'ai goûté jusqu'ici nulle joie :
J'en goûterai désormais, attends-t'y.
Voyez un peu : le galant a bon foie;
Je suis d'avis qu'on laisse à tel mari
Telle moitié! Doucement, notre épouse,
Dit le bon homme. Or fus, monsieur, forttez;
Çà, que je racle un peu de tous côtés
Votre cuvier, & puis que je l'arrouse;
Par ce moyen vous verrez s'il tient eau :
Je vous réponds qu'il n'est moins bon que beau.

Le galant fort ; l'époux entre en sa place,
Racle partout, la chandelle à la main,
Deçà, delà, fans qu'il se doute brin
De ce qu'Amour en dehors vous lui braffe :
Rien n'en put voir ; & pendant qu'il repasse
Sur chaque endroit, affublé du cuveau,
Les dieux fufdits lui viennent de nouveau
Rendre vifite, impofant un ouvrage
A nos amants bien différent du sien.
Il regratta, gratta, frotta fi bien,
Que notre couple, ayant repris courage,
Reprit auffi le fil de l'entretien
Qu'avoit troublé le galant personnage.
Dire comment le tout fe put passer,
Ami lecteur, tu dois m'en difpenfer :
Suffit que j'ai très-bien prouvé ma thèfe.
Ce tour fripon du couple augmentoit l'aife
Nul d'eux n'étoit à tels jeux apprentif.
Soyez amant, vous ferez inventif.

LA CHOSE IMPOSSIBLE

UN démon, plus noir que malin,
 Fit un charme si souverain
 Pour l'amant de certaine belle,
 Qu'à la fin celui-ci posséda sa cruelle.
 Le pacte de notre amant & de l'esprit follet
 Ce fut que le premier jouiroit à souhait
 De sa charmante inexorable.
 Je te la rends dans peu, dit Satan, favorable :
 Mais par tel si, qu'au lieu qu'on obéit au diable
 Quand il a fait ce plaisir-là,
 A tes commandements le diable obéira
 Sur l'heure même; & puis, sur la même heure,
 Ton ferviteur lutin, sans plus longue demeure,
 Ira te demander autre commandement
 Que tu lui feras promptement;
 Toujours ainsi, sans nul retardement :
 Sinon ni ton corps ni ton âme
 N'appartiendront plus à ta dame;
 Ils feront à Satan, & Satan en fera
 Tout ce que bon lui semblera.
 Le galant s'accorde à cela.
 Commander, étoit-ce un mystère?
 Obéir est bien autre affaire.

Sur ce penfer-là notre amant
S'en va trouver sa belle, en a contentement;
Goûte des voluptés qui n'ont point de pareilles;
Se trouve très-heureux, hormis qu'incessamment
Le diable étoit à ses oreilles.
Alors l'amant lui commandoit
Tout ce qui lui venoit en tête:
De bâtir des palais, d'exciter la tempête;
En moins d'un tour de main cela s'accomplissoit.
Mainte pistole se glissoit
Dans l'escarcelle de notre homme.
Il envoyoit le diable à Rome;
Le diable revenoit tout chargé de pardons.
Aucuns voyages n'étoient longs;
Aucune chose malaisée.
L'amant, à force de rêver
Sur les ordres nouveaux qu'il lui falloit trouver,
Vit bientôt sa cervelle usée.
Il s'en plaignit à sa divinité,
Lui dit de bout en bout toute la vérité.
Quoi ! ce n'est que cela ? lui repartit la dame :
Je vous aurai bientôt tiré
Une telle épine de l'âme.
Quand le diable viendra, vous lui présenterez
Ce que je tiens, & lui direz :
Défrise-moi ceci, fais tant par tes journées
Qu'il devienne tout plat. Lors elle lui donna
Je ne fais quoi, qu'elle tira
Du verger de Cypris, labyrinthe des fées,
Ce qu'un duc autrefois jugea si précieux,
Qu'il voulut l'honorer d'une chevalerie;
Illustre & noble confrérie,
Moins pleine d'hommes que de dieux.

L'amant dit au démon : C'est ligne circulaire
 Et courbe que ceci ; je t'ordonne d'en faire
 Ligne droite & fans nuls détours.
 Va-t'en y travailler, & cours.
 L'esprit s'en va, n'a point de cesse
 Qu'il n'ait mis le fil sous la presse
 Tâche de l'aplatir à grands coups de marteau ;
 Fait séjourner au fond de l'eau,
 Sans que la ligne fût d'un seul point étendue ;
 De quelque tour qu'il se servît,
 Quelque secret qu'il eût, quelque charme qu'il fît,
 C'étoit temps & peine perdue :
 Il ne put mettre à la raison

La toison.

Elle se révoltoit contre le vent, la pluie,
 La neige, le brouillard : plus Satan y touchoit,
 Moins l'annelure se lâchoit.
 Qu'est-ce-ci ? disoit-il ; je ne vis de ma vie
 Chose de telle étoffe : il n'est point de lutin
 Qui n'y perdît tout son latin.
 Messire diable un beau matin
 S'en va trouver son homme, & lui dit : Je te laisse.
 Apprends-moi seulement ce que c'est que cela
 Je te le rends ; tiens, le voilà.
 Je suis victus, je le confesse.
 Notre ami monsieur le luiton,
 Dit l'homme, vous perdez un peu trop tôt courage ;
 Celui-ci n'est pas seul, & plus d'un compagnon
 Vous auroit taillé de l'ouvrage.

LE MAGNIFIQUE

UN peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité,
C'est en amour une triple machine
Par qui maint fort est bientôt emporté,
Rocher fût-il: rochers aussi se prennent.
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourse ne tiennent,
Je vous le dis, la place est au galant.
On la prend bien quelquefois sans ces choses,
Bon fait avoir néanmoins quelques doses
D'entendement, & n'être pas un sot.
Quant à l'avare, on le hait; le magot
A grand besoin de bonne rhétorique:
La meilleure est celle du libéral.

Un Florentin, nommé le Magnifique,
La possédoit en propre original.
Le Magnifique étoit un nom de guerre
Qu'on lui donna; bien l'avoit mérité:
Son train de vivre, & son honnêteté,
Ses dons surtout, l'avoient par toute terre
Déclaré tel; propre, bien fait, bien mis,
L'esprit galant, & l'air des plus polis.

Il se piqua pour certaine femelle
 De haut état. La conquête étoit belle :
 Elle excitoit doublement le desir ;
 Rien n'y manquoit, la gloire & le plaisir.
 Aldobrandin étoit de cette dame
 Mari jaloux ; non comme d'une femme,
 Mais comme qui depuis peu jouiroit
 D'une Philis. Cet homme la veilloit
 De tous ses yeux ; s'il en eût eu dix mille,
 Il les eût tous à ce soïn occupés :
 Amour le rend, quand il veut, inutile ;
 Ces Argus-là font fort souvent trompés.
 Aldobrandin ne croyoit pas possible
 Qu'il le fût onc ; il défioit les gens.
 Au demeurant il étoit fort sensible
 A l'intérêt, aimoit fort les présents. -
 Son concurrent n'avoit encor su dire
 Le moindre mot à l'objet de ses vœux :
 On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,
 Et le surplus de l'amoureux martyre.
 (Car c'est toujours une même chanson.)
 Si l'on l'eût su, qu'eût-on fait ? Que fait-on ?
 Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.
 Pour revenir à notre pauvre amant,
 Il n'avoit su dire un mot seulement
 Au médecin touchant sa maladie.
 Or le voilà qui tourmente sa vie,
 Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas :
 Point de fenêtre & point de jalousie
 Ne lui permet d'entrevoir les appas
 Ni d'entr'ouïr la voix de sa maîtresse.
 Il ne fut onc semblable forteresse.
 Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.

Voici comment s'y prit notre assiégeant.
Je pense avoir déjà dit, ce me semble,
Qu'Aldobrandin homme à présents étoit;
Non qu'il en fit, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas:
Il l'appeloit, à cause de son pas,
La haquenée. Aldobrandin le loue :
Ce fut assez ; notre amant proposa
De le troquer. L'époux s'en excusa :
Non pas, dit-il, que je ne vous avoue
Qu'il me plaît fort ; mais à de tels marchés
Je perds toujours. Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,
Reprit : Eh bien ! faisons mieux : ne troquez ;
Mais, pour le prix du cheval, permettez
Que, vous présent, j'entretienne madame :
C'est un désir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sachent un peu ce qu'elle a dedans l'âme.
Je vous demande un quart d'heure sans plus.
Aldobrandin l'arrêtant là-dessus :
J'en suis d'avis ! je livrerai ma femme !
Ma foi, mon cher, gardez votre cheval.....
Quoi ! vous présent ? ... Moi présent.... Et quel mal
Encore un coup peut-il, en la présence
D'un mari fin comme vous, arriver ?
Aldobrandin commence d'y rêver ;
Et raisonnant en foi : Quelle apparence
Qu'il en méviennne, en effet, moi présent ?
C'est marché sûr ; il est fol à son dam.
Que prétend-il ? Pour plus grande assurance,
Sans qu'il le sache, il faut faire défense

A ma moitié de répondre au galant.
Sus, dit l'époux, j'y consens. La distance
De vous à nous, pourfuivit notre amant,
Sera réglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. Il y consent encore;
Puis va querir sa femme en ce moment.
Quand l'autre voit celle-là qu'il adore,
Il se croit être en un enchantement.
Les saluts faits, en un coin de la salle
Ils se vont feoir. Notre galant n'étale
Un long narré, mais vient d'abord au fait.
Je n'ai le lieu ni le temps à souhait,
Commença-t-il; puis je tiens inutile
De tant tourner; il n'est que d'aller droit.
Partant, madame, en un mot comme en mille,
Votre beauté jusqu'au vif m'a touché
Penseriez-vous que ce fût un péché
Que d'y répondre? Ah! je vous crois, madame,
De trop bon sens. Si j'avois le loisir,
Je ferois voir par les formes ma flamme,
Et vous dirois de cet ardent desir
Tout le menu; mais que je brûle, meure,
Et m'en tourmente, & me dise aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en six mois,
Il me convient le faire en un quart d'heure,
Et plus encor; car ce n'est pas là tout;
Froid est l'amant qui ne va jusqu'au bout,
Et par sottise en si beau train demeure.
Vous vous taisez! pas un mot! Qu'est-ce là?
Renvoieriez-vous de la sorte un pauvre homme?
Le ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme
Divinité; mais faut-il pour cela
Ne point répondre alors que l'on vous prie!

Je vois, je vois; c'est une tricherie
De votre époux : il m'a joué ce trait,
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché; mais j'y fais un secret ;
Rien n'y fera, pour le sûr, sa défense.
Je saurai bien me répondre pour vous :
Puis ce coin d'œil, par son langage doux,
Rompt à mon sens quelque peu le silence;
J'y lis ceci : Ne croyez pas, monsieur,
Que la nature ait composé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes passades,
Joutes, tournois, devises, sérénades,
M'ont avant vous déclaré votre amour.
Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée,
Je vous dirai que dès le premier jour
J'y répondis, & me sentis blessée
Du même trait. Mais que nous sert ceci?... —
Ce qu'il nous sert ? je m'en vais vous le dire :
Étant d'accord, il faut cette nuit-ci
Goûter le fruit de ce commun martyre,
De votre époux nous venger & nous rire,
Bref le payer du soin qu'il prend ici :
De ces fruits-là le dernier n'est le pire.
Votre jardin viendra comme de cire :
Descendez-y ; ne doutez du succès.
Votre mari ne se tiendra jamais
Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure,
Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
Vos douagnas en leur premier sommeil,
Vous descendrez, sans nul autre appareil
Que de jeter une robe fourrée
Sur votre dos, & viendrez au jardin.
De mon côté l'échelle est préparée.

Je monterai par la cour du voisin ;
 Je l'ai gagné : la rue est trop publique.
 Ne craignez rien,.... — Ah ! mon cher Magnifique,
 Que je vous aime, & que je vous fais gré
 De ce dessein ! Venez, je descendrai.....
 C'est vous qui parlez. Eh ! plutôt au ciel, madame,
 Qu'on vous osât embrasser les genoux !... —
 Mon Magnifique, à tantôt ; votre flamme
 Ne craindra point les regards d'un jaloux.
 L'amant la quitte, & feint d'être en courroux ;
 Puis, tout grondant : Vous me la donnez bonne,
 Aldobrandin ! je n'entendois cela.
 Autant vaudroit n'être avecque personne
 Que d'être avec madame que voilà.
 Si vous trouvez chevaux à ce prix-là,
 Vous les devez prendre, sur ma parole.
 Le mien hennit du moins ; mais cette idole
 Est proprement un fort joli poisson.
 Or fus, j'en tiens ; ce m'est une leçon.
 Quiconque veut le reste du quart d'heure
 N'a qu'à parler ; j'en ferai juste prix.
 Aldobrandin rit si fort, qu'il en pleure.
 Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits
 Mettent toujours quelque haute entreprise.
 Notre féal, vous lâchez trop tôt prise ;
 Avec le temps on en viendrait à bout.
 J'y tiendrai l'œil ; car ce n'est pas là tout ;
 Nous y savons encor quelque rubrique
 Et cependant, monsieur le Magnifique,
 La haquenée est nettement à nous :
 Plus ne fera de dépense chez vous.
 Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,

Vous me verrez dessus fort à mon aise
Dans le chemin de ma maison des champs.
Il n'y manqua, sur le soir; & nos gens
Au rendez-vous tout aussi peu manquèrent.
Dire comment les choses s'y passèrent,
C'est un détail trop long; lecteur prudent,
Je m'en remets à ton bon jugement :
La dame étoit jeune, fringante, & belle,
L'amant bien fait, & tous deux fort épris.
Trois rendez-vous coup sur coup furent pris :
Moins n'en valoit si gentille femelle.
Aucun péril, nul mauvais accident,
Bons dormitifs en or comme en argent
Aux douagnas, & bonne sentinelle.
Un pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos : messire Aldobrandin
Ne l'avoit fait bâtir pour cet usage.
Conclusion, qu'il prit en cocuage
Tous ses degrés : un seul ne lui manqua,
Tant fut jouer son jeu la haquenée!
Content ne fut d'une seule journée
Pour l'éprouver; aux champs il demeura
Trois jours entiers, sans doute ni scrupule.
J'en connois bien qui ne sont si chanceux;
Car ils ont femme, & n'ont cheval ni mule,
Sachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.

LE TABLEAU

ON m'engage à conter d'une manière honnête
 Le fujet d'un de ces tableaux
 Sur lesquels on met des rideaux ;
 Il me faut tirer de ma tête
 Nombre de traits nouveaux, piquants & délicats,
 Qui disent & ne disent pas,
 Et qui soient entendus fans notes
 Des Agnès même les plus fottes.
 Ce n'est pas coucher gros ; ces extrêmes Agnès
 Sont oiseaux qu'on ne vit jamais.
 Toute matrone sage, à ce que dit Catulle,
 Regarde volontiers le gigantesque don
 Fait au fruit de Vénus par la main de Junon :
 A ce plaissant objet si quelqu'une recule,
 Cette quelqu'une diffimule.
 Ce principe poié, pourquoi plus de scrupule,
 Pourquoi moins de licence aux oreilles qu'aux yeux ?
 Puisqu'on le veut ainsi, je ferai de mon mieux .
 Nuls traits à découvert n'auront ici de place ;
 Tout y sera voilé, mais de gaze, & si bien,
 Que je crois qu'on n'en perdra rien
 Qui pense finement & s'exprime avec grâce
 Fait tout passer : car tout passe ;
 Je l'ai cent fois éprouvé :

Quand le mot est bien trouvé,
Le sexe, en sa faveur, à la chose pardonne .
Ce n'est plus elle alors, c'est elle encor pourtant ;
 Vous ne faites rougir personne,
 Et tout le monde vous entend.
J'ai besoin aujourd'hui de cet art important.
Pourquoi ? me dira-t-on, puisque sur ces merveilles
Le sexe porte l'œil sans toutes ces façons.
Je réponds à cela : Chastes sont ses oreilles,
 Encor que les yeux soient fripons.
Je veux, quoi qu'il en soit, expliquer à des belles
Cette chaise rompue, & ce rustre tombé.
Muses, venez m'aider : mais vous êtes pucelles,
Au joli jeu d'amour ne sachant A ni B.
Muses, ne bougez donc ; seulement par bonté
Dites au dieu des vers que dans mon entreprise
 Il est bon qu'il me favorise,
 Et de mes mots fasse le choix,
 Ou je dirai quelque sottise
Qui me fera donner du busque sur les doigts.
C'est assez raisonner ; venons à la peinture :
 Elle contient une aventure
 Arrivée aux pays d'Amours.

Jadis la ville de Cythère
Avoit en l'un de ses faubourgs
 Un monastère ;
 Vénus en fit un séminaire :
Il étoit de nonnains, & je puis dire ainsi
 Qu'il étoit de galants aussi.
 En ce lieu hantoient d'ordinaire
Gens de cour, gens de ville, & sacrificateurs,
 Et docteurs,

Et bacheliers furtout. Un de ce dernier ordre
 Passoit dans la maison pour être des amis.
 Propre, toujours rasé, bien difant, & beau fils,
 Sur son chapeau luisant, sur son rabat bien mis,
 La médifance n'eût su mordre.
 Ce qu'il avoit de plus charmant,
 C'est que deux des nonnains alternativement
 En tiroient maint & maint service.
 L'une n'avoit quitté les atours de novice
 Que depuis quelques mois ; l'autre encor les portoit.
 La moins jeune à peine comptoit
 Un an entier par-dessus feize :
 Age propre à foutenir thèse,
 Thèse d'amour : le bachelier
 Leur avoit rendu familier
 Chaque point de cette scienc
 Et le tout par expérience.
 Une assignation pleine d'impatience
 Fut un jour par les sœurs donnée à cet amant ;
 Et, pour rendre complet le divertissement,
 Bacchus avec Cérès, de qui la compagnie
 Met Vénus en train bien souvent,
 Devoient être ce coup de la cérémonie.
 Propreté toucha seule aux apprêts du régal
 Elle fut s'en tirer avec beaucoup de grâce :
 Tout passa par ses mains, & le vin, & la glace,
 Et les carafes de cristal ;
 On s'y feroit miré. Flore à l'haleine d'ambre
 Sema de fleurs toute la chambre :
 Elle en fit un jardin. Sur le linge, ces fleurs
 Formoient des lacs d'amour, & le chiffre des sœurs
 Leurs cloîtrières excellences
 Aimoient fort ces magnificences :

C'est un plaisir de nonne. Au reste, leur beauté
Aiguifois l'appétit aussi de son côté.

Mille secrètes circonstances
De leurs corps polis & charmants
Augmentoient l'ardeur des amants.
Leur taille étoit presque semblable ;

Blancheur, délicatesse, embonpoint raisonnable,
Fermeté; tout charmoit, tout étoit fait au tour;

En mille endroits nichoit l'Amour,
Sous une guimpe, un voile, & sous un scapulaire,
Sous ceci, sous cela que voit peu l'œil du jour,
Si celui du galant ne l'appelle au mystère.

A ces sœurs l'enfant de Cythère
Mille fois le jour s'en venoit
Les bras ouverts, & les prenoit
L'une après l'autre pour sa mère.

Tel ce couple attendoit le bachelier trop lent ;
Et de lui, tout en l'attendant,

Elles disoient du mal, puis du bien ; puis les belles
Imputoient son retardement
A quelques amitiés nouvelles.

Qui peut le retenir ? disoit l'une : est-ce amour ?
Est-ce affaire ? est-ce maladie ?
Qu'il y revienne de sa vie,
Disoit l'autre ; il aura son tour.

Tandis qu'elles cherchoient là-dessous du mystère,
Passe un Mazet portant à la dépositaire
Certain fardeau peu nécessaire :

Ce n'étoit qu'un prétexte ; &, selon qu'on m'a dit,
Cette dépositaire, ayant grand appétit,
Faisoit sa portion des talents de ce rustre,
Tenu, dans tels repas, pour un traiteur illustre.

Le coquin, lourd d'ailleurs, & de très-court esprit,
 A la cellule se méprit :
 Il alla chez les attendantes
 Frapper avec ses mains pesantes.
 On ouvre; on est surpris. On le maudit d'abord,
 Puis on voit que c'est un trésor.
 Les nonnains s'éclatent de rire.
 Toutes deux commencent à dire,
 Comme si toutes deux s'étoient donné le mot :
 Servons-nous de ce maître sot;
 Il vaut bien l'autre: que t'en semble?
 La professe ajouta : C'est très-bien avisé,
 Qu'attendions-nous ici? Qu'il nous fût débité
 De beaux discours! Non, non, ni rien qui leur ressemble.
 Ce pitaud doit valoir, pour le point souhaité,
 Bachelier & docteur ensemble.
 Elle en jugeoit très-bien : la taille du garçon,
 Sa simplicité, sa façon,
 Et le peu d'intérêt qu'en tout il sembloit prendre,
 Faisoient de lui beaucoup attendre.
 C'étoit l'homme d'Ésope; il ne songeoit à rien ;
 Mais il buvoit & mangeoit bien;
 Et, si Xanthus l'eût laissé faire,
 Il auroit poussé loin l'affaire.
 Ainsi, bientôt apprivoisé,
 Il se trouva tout disposé
 Pour exécuter sans remise
 Les ordres des nonnains, les servant à leur guise
 Dans son office de Mazet,
 Dont il lui fut donné par les sœurs un brevet.

Ici la peinture commence :
 Nous voilà parvenus au point.

Dieu des vers, ne me quitte point;
J'ai recours à ton assistance.

D s-moi pourquoi ce rustre assis,
Sans peine de sa part, & très-fort à son aise,
Laisse le soin de tout aux amoureux fous

De sœur Claude & de sœur Thérèse.

N'auroit-il pas mieux fait de leur donner la chaise?

Il me semble déjà que je vois Apollon

Qui me dit : Tout beau ! ces matières

A fond ne s'examinent guères.

J'entends; & l'Amour est un étrange garçon;

J'ai tort d'ériger un fripon

En maître de cérémonies.

Dès qu'il entre en une maison,

Règles & lois en font bannies;

Sa fantaisie est sa raison.

Le voilà qui rompt tout; c'est assez sa coutume :

Ses jeux sont violents. A terre on vit bientôt

Le galant cathédral. Ou soit par le défaut

De la chaise un peu foible, ou soit que du pitaud

Le corps ne fût pas fait de plume,

Ou soit que sœur Thérèse eût chargé d'action

Son discours véhément & plein d'émotion,

On entendit craquer l'amoureuse tribune :

Le rustre tombe à terre en cette occasion.

Ce premier point eut pour fortune

Malheureuse conclusion.

Censeurs, n'approchez point d'ici votre œil profane.

Vous, gens de bien, voyez comme sœur Claude mit

Un tel incident à profit.

Thérèse en ce malheur perdoit la tramontane :

Claude la débusqua, s'emparant du timon.

Thérèse, pire qu'un démon,

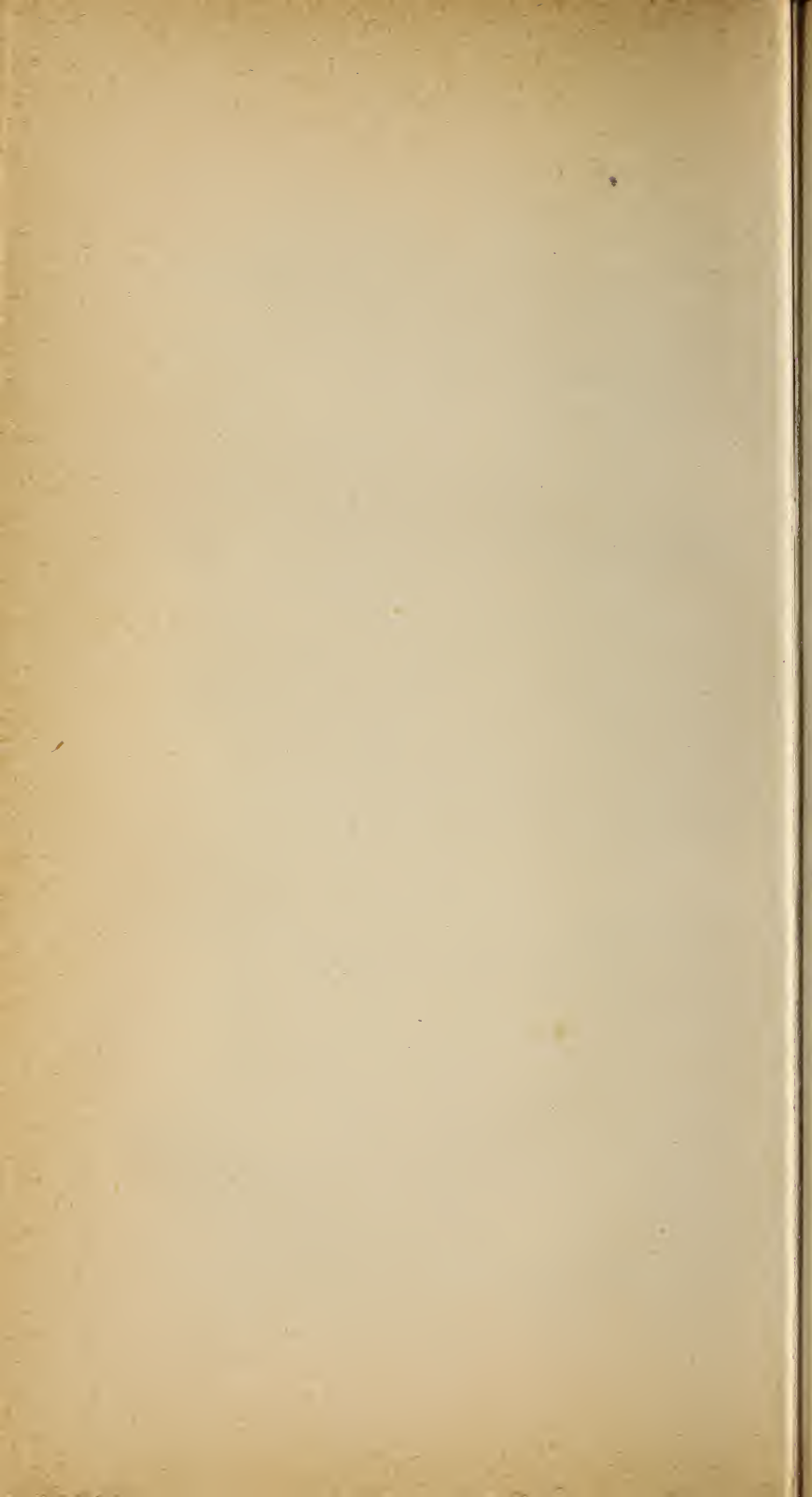
Tâche à la retirer, & se remettre au trône ;
 Mais celle-ci n'est pas personne
 A céder un poste si doux.
 Sœur Claude, prenez garde à vous ;
 Thérèse en veut venir aux coups ;
 Elle a le poing levé. Qu'elle ait ! C'est bien répondre :
 Quiconque est occupé comme vous ne sent rien.
 Je ne m'étonne pas que vous sachiez confondre
 Un petit mal dans un grand bien.
 Malgré la colère marquée
 Sur le front de la débusquée,
 Claude fuit son chemin, le rustre aussi le sien :
 Thérèse est malcontente, & gronde.
 Les plaisirs de Vénus sont sources de débats ;
 Leur fureur n'a point de seconde :
 J'en prends à témoin les combats
 Qu'on vit sur la terre & sur l'onde,
 Lorsque Pâris à Ménélas
 Ota la merveille du monde.
 Quoique Bellone ait part ici,
 J'y vois peu de corps de cuirasse :
 Dame Vénus se couvre ainsi
 Quand elle entre en champ clos avec le dieu de Thrace :
 Cette armure a beaucoup de grâce.
 Belles, vous m'entendez ; je n'en dirai pas plus :
 L'habit de guerre de Vénus
 Est plein de choses admirables :
 Les cyclopes aux membres nus
 Forgent peu de harnois qui lui soient comparables.
 Celui du preux Achille auroit été plus beau,
 Si Vulcan eût dessus gravé notre tableau.

Or ai-je des nonnains mis en vers l'aventure,

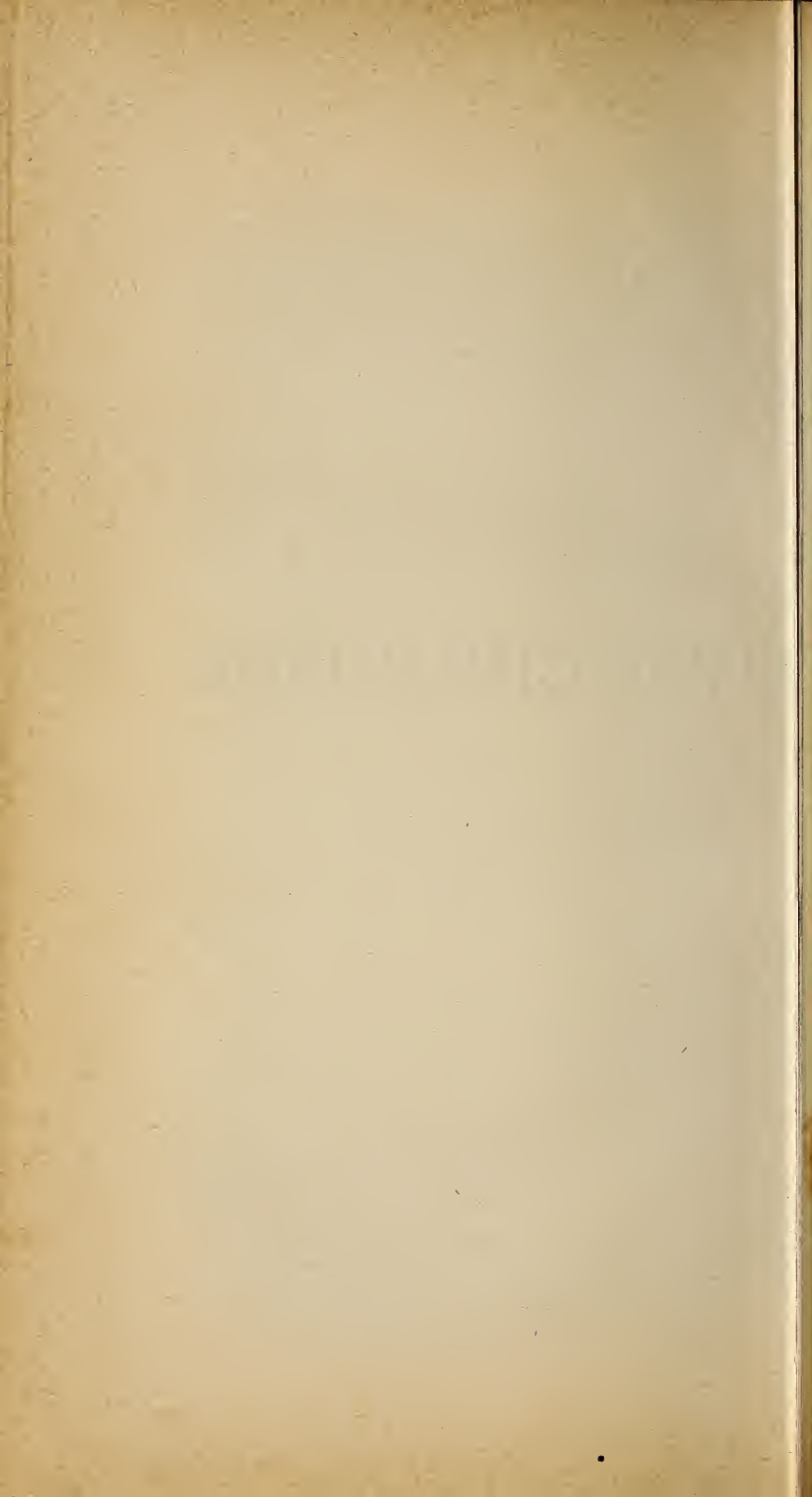
Mais non avec des traits dignes de l'action ;
Et comme celle-ci déchoit dans la peinture,
La peinture déchoit dans ma description.
Les mots & les couleurs ne font choses pareilles ;
Ni les yeux ne font les oreilles.

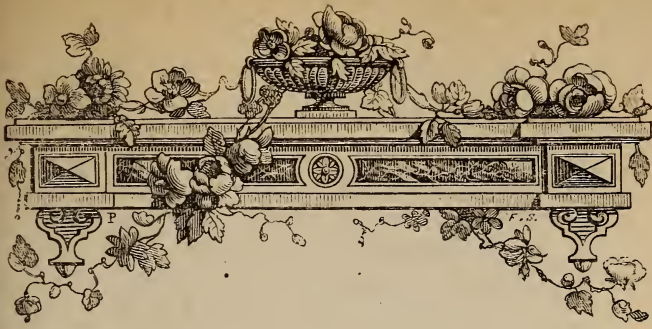
J'ai laissé longtemps au filet
Sœur Thérèse la détrônée :
Elle eut son tour ; notre Mazet
Partagea si bien sa journée,
Que chacun fut content. L'histoire finit là :
Du festin pas un mot. Je veux croire, & pour cause,
Que l'on but & que l'on mangea ;
Ce fut l'intermède & la pause.
Enfin tout alla bien, hormis qu'en bonne foi
L'heure du rendez-vous m'embarrasse. Et pourquoi ?
Si l'amant ne vint pas, sœur Claude & sœur Thérèse
Eurent à tout le moins de quoi se consoler :
S'il vint, on fut cacher le lourdaud & la chaise ;
L'amant trouva bientôt encore à qui parler.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.



LIVRE CINQUIÈME





LIVRE CINQUIÈME

LA CLOCHETTE

Oh! combien l'homme est inconstant,
[divers,
Foible, léger, tenant mal sa parole!
J'avois juré, même en assez beaux
De renoncer à tout conte frivole: [vers,
Et quand juré? c'est ce qui me confond;
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment. Dieu ne fit la sageffe
Pour les cerveaux qui hantent les neuf sœurs:
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,

Quelque jargon plein d'assez de douceurs;
Mais d'être sûrs, ce n'est là leur affaire.

Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
Tempérament pour accorder ce point;
Et, supposé que quant à la matière
J'eusse failli, du moins pourrois-je pas
Le réparer par la forme, en tout cas?
Voyons ceci. Vous saurez que naguère
Dans la Touraine un jeune bachelier...
Interprétez ce mot à votre guise :
L'usage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise;
Ores ce sont suppôts de fainte Église.)
Le nôtre soit sans plus un jouvenceau
Qui dans les prés, sur le bord d'un ruisseau,
Vous cajoloit la jeune bachelette
Aux blanches dents, aux pieds nus, au corps gent,
Pendant qu'lo portant une clochette
Aux environs alloit l'herbe mangeant.
Notre galant vous lorgne une fillette
De celles-là que je viens d'exprimer.
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y soit inhabile;
Même les lois ont avancé ce temps :
Les lois songeoient aux personnes de ville,
Bien que l'amour semble né pour les champs.
Le bachelier déploya sa science.
Ce fut en vain : le peu d'expérience,
L'humeur farouche, ou bien l'aversion,
Ou tous les trois, firent que la bergère,
Pour qui l'amour étoit langue étrangère,

Répondit mal à tant de passion.
Que fit l'amant? Croyant tout artifice
Libre en amours, sur le coi de la nuit
Le compagnon détourne une génisse
De ce bétail par la fille conduit.
Le demeurant non compté par la belle
(Jeunesse n'a les soins qui sont requis)
Prit aussitôt le chemin du logis.
Sa mère, étant moins oublieuse qu'elle,
Vit qu'il manquoit une pièce au troupeau.
Dieu fait la vie ! elle tance Ifabeau,
Vous la renvoie, & la jeune pucelle
S'en va pleurant, & demande aux échos
Si pas un d'eux ne fait nulle nouvelle
De celle-là dont le drôle à propos
Avoit d'abord étoupé la clochette :
Puis il la prit ; puis, la faisant sonner,
Il se fit fuivre ; & tant, que la fillette
Au fond d'un bois se laissa détourner.
Jugez, lecteur, quelle fut sa surprise
Quand elle ouït la voix de son amant.
Belle, dit-il, toute chose est permise
Pour se tirer de l'amoureux tourment.
A ce discours la fille tout en transe
Remplit de cris ces lieux peu fréquentés.
Nul n'accourut. O belles ! évitez
Le fond des bois & leur vaste silence.

LE FLEUVE SCAMANDRE

ME voilà prêt à conter de plus belle;
Amour le veut, & rit de mon ferment :
Hommes & dieux, tout est sous sa tutelle,
Tout obéit, tout cède à cet enfant.
J'ai déformais besoin, en le chantant,
De traits moins forts & déguisant la chose;
Car, après tout, je ne veux être cause
D'aucun abus; que plutôt mes écrits
Manquent de sel & ne soient d'aucun prix!
Si, dans ces vers, j'introduis & je chante
Certain trompeur & certaine innocente,
C'est dans la vue & dans l'intention
Qu'on se méfie en telle occasion.
J'ouvre l'esprit, & rends le sexe habile
A se garder de ces pièges divers.
Sotte ignorance en fait trébucher mille,
Contre une seule à qui nuiroient mes vers.

J'ai lu qu'un orateur estimé dans la Grèce,
Des beaux-arts autrefois souveraine maîtresse,
Banni de son pays, voulut voir le séjour
Où subsistaient encor les ruines de Troie;
Cimon, son camarade, eut sa part de la joie.

Du débris d'Illion s'étoit construit un bourg
Noble par ses malheurs : là, Priam et sa cour
N'étoient plus que des noms dont le temps fait sa proie.
Illion, ton nom seul a des charmes pour moi ;
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi,
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
De ces murs élevés & détruits par des dieux,
Ni ces champs où couroient la Fureur & l'Audace,
Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace
Qui pût me présenter l'image de ces lieux ?

Pour revenir au fait, & ne point trop m'étendre,
Cimon, le héros de ces vers,
Se promenoit près du Scamandre.

Une jeune ingénue en ce lieu se vient rendre,
Et goûter la fraîcheur sur ces bords toujours verts.
Son voile au gré des vents va flottant dans les airs ;
Sa parure est sans art ; elle a l'air de bergère,
Une beauté naïve, une taille légère.

Cimon en est surpris, & croit que sur ces bords
Vénus vient étaler ses plus rares trésors.

Un antre étoit auprès : l'innocente pucelle
Sans soupçon y descend, aussi simple que belle.

Le chaud, la solitude, & quelque dieu malin,
L'invitèrent d'abord à prendre un demi-bain.
Notre banni se cache ; il contemple, il admire ;

Il ne fait quels charmes élire ;

Il dévore des yeux & du cœur cent beautés.

Comme on étoit rempli de ces divinités

Que la Fable a dans son empire,

Il songe à profiter de l'erreur de ces temps ;

Prend l'air d'un dieu des eaux, mouille ses vêtements,
Se couronne de joncs & d'herbe dégouttante,

Puis invoque Mercure & le dieu des amants.
 Contre tant de trompeurs qu'eût fait une innocente?
 La belle enfin découvre un pied dont la blancheur
 Auroit fait honte à Galatée;
 Puis le plonge en l'onde argentée,
 Et regarde ses lis, non fans quelque pudeur.
 Pendant qu'à cet objet sa vue est arrêtée,
 Cimon approche d'elle; elle court se cacher
 Dans le plus profond du rocher.
 Je suis, dit-il, le dieu qui commande à cette onde;
 Soyez-en la déesse, & réglez avec moi :
 Peu de fleuves pourroient dans leur grotte profonde
 Partager avec vous un aussi digne emploi.
 Mon cristal est très-pur; mon cœur l'est davantage :
 Je couvrirai pour vous de fleurs tout ce rivage :
 Trop heureux si vos pas le daignent honorer,
 Et qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous mirer!
 Je rendrai toutes vos compagnes
 Nymphes aussi, soit aux montagnes,
 Soit aux eaux, soit aux bois; car j'étends mon pouvoir
 Sur tout ce que votre œil à la ronde peut voir.
 L'éloquence du dieu, la peur de lui déplaire,
 Malgré quelque pudeur qui gâtoit le mystère,
 Conclurent tout en peu de temps.
 La superstition cause mille accidents.
 On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.
 Tout fier de ce succès, le banni dit adieu.
 Revenez, dit-il, en ce lieu;
 Vous garderez que l'on ne sache
 Un hymen qu'il faut que je cache :
 Nous le déclarerons quand j'en aurai parlé
 Au conseil qui sera dans l'Olympe assemblé.

La nouvelle déesse à ces mots se retire.

Contente? Amour le fait. Un mois se passe, & deux,

Sans que pas un du bourg s'aperçût de leurs jeux.

O mortels! est-il dit qu'à force d'être heureux

Vous ne le foyez plus? Le banni, sans rien dire,

Ne va plus visiter cet antre si souvent.

Une noce enfin arrivant,

Tous, pour la voir passer, sous l'orme se vont rendre.

La belle aperçoit l'homme, & crie en ce moment :

Ah! voilà le fleuve Scamandre!

On s'étonne, on la presse; elle dit bonnement

Que son hymen se va conclure au firmament.

On en rit; car que faire? Aucuns, à coups de pierre

Pourfuivirent le dieu, qui s'enfuit à grand'erre;

D'autres rirent sans plus. Je crois qu'en ce temps-ci

L'on feroit au Scamandre un très-méchant parti.

En ce temps-là semblables crimes

S'excufoient aisément : tous temps, toutes maximes

L'époute du Scamandre en fut quitte à la fin

Pour quelques traits de raillerie ;

Même un de ses amants l'en trouva plus jolie.

C'est un goût : il s'offrit à lui donner la main.

Les dieux ne gâtent rien. Puis, quand ils teroient

Qu'une fille en valût un peu moins; dotez-la, [causé

Vous trouverez qui la prendra :

L'argent répare toute chose.

LA CONFIDENTE SANS LE SAVOIR

OU

LE STRATAGÈME

JE ne connois rhéteur ni maître ès arts
 Tel que l'Amour; il excelle en bien dire •
 Ses arguments, ce font de doux regards,
 De tendres pleurs, un gracieux sourire.
 La guerre auffi s'exerce en fon empire :
 Tantôt il met aux champs ses étendards;
 Tantôt, couvrant sa marche & ses finesses,
 Il prend des cœurs entourés de remparts.
 Je le foutiens : posez deux fortereifes;
 Qu'il en batte une, une autre le dieu Mars :
 Que celui-ci fasse agir tout un monde,
 Qu'il soit armé, qu'il ne lui manque rien;
 Devant son fort je veux qu'il se morfonde :
 Amour tout nu fera rendre le sien.
 C'est l'inventeur des tours & stratagèmes.
 J'en vais dire un de mes plus favoris :
 J'en ai bien lu, j'en vois pratiquer mêmes,
 Et d'assez bons qui ne font rien au prix.

La jeune Aminte, à Géronte donnée,
 Méritoit mieux qu'un si triste hyménée :

Elle avoit pris en cet homme un époux
Malgracieux, incommode, & jaloux.
Il étoit vieux; elle, à peine en cet âge
Où, quand un cœur n'a point encore aimé,
D'un doux objet il est bientôt charmé.
Celui d'Aminte ayant sur son passage
Trouvé Cléon, beau, bien fait, jeune & sage,
Il s'acquitta de ce premier tribut,
Trop bien peut-être, & mieux qu'il ne fallut
Non toutefois que la belle n'oppose
Devoir & tout à ce doux sentiment;
Mais lorsque Amour prend le fatal moment,
Devoir, & tout, & rien, c'est même chose.
Le but d'Aminte en cette passion
Étoit, sans plus, la consolation
D'un entretien sans crime, où la pauvrete
Versât ses soins en une âme discrète.
Je croirois bien qu'ainsi l'on le prétend;
Mais l'appétit vient toujours en mangeant,
Le plus sûr est ne se point mettre à table.
Aminte croit rendre Cléon traitable :
Pauvre ignorante! elle songe au moyen
De l'engager à ce simple entretien,
De lui laisser entrevoir quelque estime,
Quelque amitié, quelque chose de plus,
Sans y mêler rien que de légitime :
Plutôt la mort empêchât tel abus!
Le point étoit d'entamer cette affaire.
Les lettres font un étrange mystère;
Il en provient maint & maint accident;
Le meilleur est quelque sûr confident.
Où le trouver? Géronte est homme à craindre.
J'ai dit tantôt qu'Amour savoit atteindre

A ses desseins d'une ou d'autre façon ;
Ceci me fert de preuve & de leçon.

Cléon avoit une vieille parente
Sévère & prude, & qui s'attribuoit
Autorité sur lui de gouvernante.
Madame Alis (ainsi l'on l'appeloit)
Par un beau jour eut de la jeune Aminte
Ce compliment, ou plutôt cette plainte :
Je ne fais pas pourquoi votre parent,
Qui m'est & fut toujours indifférent,
Et le fera tout le temps de ma vie,
A de m'aimer conçu la fantaisie.
Sous ma fenêtre il passe incessamment ;
Je ne saurois faire un pas seulement
Que je ne l'aie aussitôt à mes trousses ;
Lettres, billets pleins de paroles douces,
Me font donnés par une dont le nom
Vous est connu : je le tais, pour raison.
Faites cesser, pour Dieu ! cette poursuite
Elle n'aura qu'une mauvaise fuite :
Mon mari peut prendre feu là-dessus.
Quant à Cléon, ses pas sont superflus :
Dites-le-lui de ma part, je vous prie.
Madame Alis la loue, & lui promet
De voir Cléon, de lui parler si net,
Que de l'aimer il n'aura plus d'envie.

Cléon va voir Alis le lendemain :
Elle lui parle, & le pauvre homme nie
Avec ferment qu'il eût un tel dessein.
Madame Alis l'appelle enfant du diable.
Tout vilain cas, dit-elle, est reniable ;

Ces ferments vains & peu dignes de foi
Méritoient qu'on vous fit votre fauce.
Laiſſons cela : la choſe eſt vraie ou fauſſe ;
Mais fauſſe ou vraie, il faut, & croyez-moi,
Vous mettre bien dans la tête qu'Aminte
Eſt femme ſage, honnête, & hors d'atteinte :
Renoncez-y. Je le puis aiſément,
Reprit Cléon. Puis, au même moment,
Il va chez lui ſonger à cette affaire ;
Rien ne lui peut débrouiller le myſtère.

Trois jours n'étoient paſſés entièrement
Que revoici chez Alis notre belle.
Vous n'avez pas, madame, lui dit-elle,
Encore vu, je penſe, notre amant ;
De plus en plus ſa poursuite ſ'augmente.
Madame Alis ſ'emporte, ſe tourmente :
Quel malheureux ! Puis, l'autre la quittant,
Elle le mande. Il vient tout à l'inſtant.
Dire en quels mots Alis fit ſa harangue,
Il me faudroit une langue de fer ;
Et quand de fer j'aurois même la langue,
Je n'y pourrois parvenir : tout l'enfer
Fut employé dans cette réprimande.
Allez, Satan ; allez, vrai Lucifer,
Maudit de Dieu. La fureur fut ſi grande,
Que le pauvre homme, étourdi dès l'abord,
Ne fut que dire. Avouer qu'il eût tort,
C'étoit trahir par trop ſa conſcience.
Il ſ'en retourne, il rumine, il repenſe ;
Il rêve tant, qu'enfin il dit en foi :
Si c'étoit là quelque rufe d'Aminte !
Je trouve, hélas ! mon devoir dans ſa plainte.

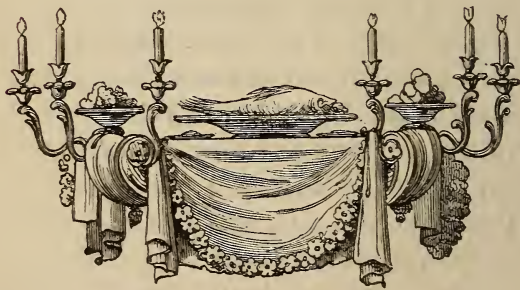
Elle me dit : O Cléon, aime-moi,
Aime-moi donc, en disant que je l'aime.
Je l'aime aussi, tant pour son stratagème
Que pour ses traits. J'avoue en bonne foi
Que mon esprit d'abord n'y voyoit goutte ;
Mais à présent je ne fais aucun doute :
Aminte veut mon cœur assurément.
Ah ! si j'osois, dès ce même moment
Je l'irois voir ; & , plein de confiance,
Je lui dirois quelle est la violence,
Quel est le feu dont je me sens épris.
Pourquoi n'oser ? offense pour offense,
L'amour vaut mieux encor que le mépris.
Mais si l'époux m'attrapoit au logis !...
Laiissons-la faire, & laissons-nous conduire.

Trois autres jours n'étoient passés encor,
Qu'Aminte va chez Alis, pour instruire
Son cher Cléon du bonheur de son fort.
Il faut, dit-elle, enfin que je déserte ;
Votre parent a résolu ma perte :
Il me prétend avoir par des présents.
Moi, des présents, c'est bien choisir sa femme.
Tenez, voilà rubis & diamants ;
Voilà bien pis : c'est mon portrait, madame.
Assurément, de mémoire on l'a fait,
Car mon époux a tout seul mon portrait.
A mon lever, cette personne honnête
Que vous savez, & dont je tais le nom,
S'en est venue & m'a laissé ce don.
Votre parent mérite qu'à la tête
On le lui jette, & , s'il étoit ici...
Je ne me sens presque pas de colère.

Oyez le reste: il m'a fait dire aussi
Qu'il fait fort bien qu'aujourd'hui pour affaire
Mon mari couche à sa maison des champs;
Qu'incontinent qu'il croira que mes gens
Seront couchés & dans leur premier somme,
Il se rendra devers mon cabinet.
Qu'espère-t-il? pour qui me prend cet homme?
Un rendez-vous! est-il fol en effet?
Sans que je crains de commettre Gêronte,
Je poserois tantôt un si bon guet,
Qu'il seroit pris ainsi qu'au trébuchet,
Ou s'enfueroit avec sa courte honte.
Ces mots finis, madame Aminte fort.

Une heure après, Cléon vint. Et d'abord
On lui jeta les bijoux & la boîte:
On l'auroit pris à la gorge au besoin.
Eh bien! cela vous semble-t-il honnête?
Mais ce n'est rien, vous allez bien plus loin.
Alis dit lors, mot pour mot, ce qu'Aminte
Venoit de dire en sa dernière plainte.
Cléon se tint pour dûment averti.
J'aimois, dit-il, il est vrai, cette belle;
Mais, puisqu'il faut ne rien espérer d'elle,
Je me retire, & prendrai ce parti.
Vous ferez bien; c'est celui qu'il faut prendre,
Lui dit Alis. Il ne le prit pourtant.
Trop bien, minuit à grand'peine sonnant,
Le compagnon sans faute se va rendre
Devers l'endroit qu'Aminte avoit marqué.
Le rendez-vous étoit bien expliqué;
Ne doutez pas qu'il n'y fût sans escorte.
La jeune Aminte attendoit à la porte:

Un profond fomme occupoit tous les yeux ;
Même ceux-là qui brillent dans les cieus
Étoient voilés par une épaisse nue.
Comme on avoit toute chose prévue,
Il entre vite, & sans autre discours
Ils vont..... ils vont au cabinet d'amours.
Là, le galant dès l'abord se récrie,
Comme la dame étoit jeune & jolie,
Sur sa beauté; la bonté vint après;
Et celle-ci suivit l'autre de près.
Mais, dites-moi de grâce, je vous prie,
Qui vous a fait aviser de ce tour?
Car jamais tel ne se fit en amour:
Sur les plus fins je prétends qu'il excelle,
Et vous devez vous-même l'avouer.
Elle rougit, & n'en fut que plus belle.
Sur son esprit, sur ses traits, sur son zèle,
Il la loua. Ne fit-il que louer ?



LE REMÈDE

S i l'on se plaît à l'image du vrai,
Combien doit-on rechercher le vrai même!
J'en fais souvent dans mes contes l'essai,
Et vois toujours que sa force est extrême,
Et qu'il attire à foi tous les esprits.
Non qu'il ne faille en de pareils écrits
Feindre les noms; le reste de l'affaire
Se peut conter sans en rien déguiser
Mais, quant aux noms, il faut au moins les taire;
Et c'est ainsi que je vais en user.

Près du Mans donc, pays de sapience,
Gens pesant l'air, fine fleur de Normand,
Une pucelle eut naguère un amant
Frais, délicat, & beau par excellence,
Jeune surtout; à peine son menton
S'étoit vêtu de son premier coton.
La fille étoit un parti d'importance;
Charmes & dot, aucun point n'y manquoit;
Tant & si bien que chacun s'appliquoit
A la gagner: tout le Mans y couroit.
Ce fut en vain; car le cœur de la fille
Inclinoit trop pour notre jouvenceau:
Les seuls parents, par un esprit manceau,

La destinoient pour une autre famille.
Elle fit tant autour d'eux, que l'amant,
Bon gré, mal gré, je ne fais pas comment,
Eut à la fin accès chez sa maîtresse.
Leur indulgence, ou plutôt son adresse,
Peut-être aussi son sang & sa noblesse,
Les fit changer : que fais-je quoi ? tout duit
Aux gens heureux ; car aux autres tout nuit.
L'amant le fut ; les parents de la belle
Surent priser son mérite & son zèle.
C'étoit là tout. Eh ! que faut-il encor ?
Force comptant ; les biens du siècle d'or
Ne font plus biens, ce n'est qu'une ombre vaine.
O temps heureux ! je prévois qu'avec peine
Tu reviendras dans le pays du Maine !
Ton innocence eût secondé l'ardeur
De notre amant, & hâté cette affaire ;
Mais des parents l'ordinaire lenteur
Fit que la belle, ayant fait dans son cœur
Cet hyménée, acheva le mystère
Selon les us de l'île de Cythère.
Nos vieux romans, en leur style plaisant,
Nomment cela PAROLES DE PRÉSENT.
Nous y voyons pratiquer cet usage,
Demi-amour, & demi-mariage,
Table d'attente, avant-goût de l'hymen.
Amour n'y fit un trop long examen ;
Prêtre & parent tout ensemble, & notaire,
En peu de jours il consumma l'affaire :
L'esprit manceau n'eut point part à ce fait.
Voilà notre homme heureux & satisfait,
Passant les nuits avec son épousée.
Dire comment, ce seroit chose aisée ;

Les doubles clefs, les brèches à l'enclos,
Les menus dons qu'on fit à la foubrette,
Rendoient l'époux jouissant en repos
D'une faveur douce autant que secrète.

Avint pourtant que notre belle un soir,
En se plaignant, dit à sa gouvernante,
Qui du secret n'étoit participante :
Je me sens mal; n'y fauroit-on pourvoir?
L'autre reprit: Il vous faut un remède ;
Demain matin nous en dirons deux mots.
Minuit venu, l'époux, mal à propos,
Tout plein encor du feu qui le possède,
Vient de sa part chercher soulagement;
Car chacun sent ici-bas son tourment.
On ne l'avoit averti de la chose..
Il n'étoit pas sur les bords du sommeil
Qui fuit souvent l'amoureux appareil,
Qu'incontinent l'aurore aux doigts de rose
Ayant ouvert les portes d'orient,
La gouvernante ouvrit tout en riant,
Remède en main, les portes de la chambre :
Par grand bonheur il s'en rencontra deux ;
Car la saison approchoit de septembre,
Mois où le chaud & le froid sont douteux.
La fille alors ne fut pas assez fine ;
Elle n'avoit qu'à tenir bonne mine,
Et faire entrer l'amant au fond des draps,
Chose facile autant que naturelle.
L'émotion lui tourna la cervelle ;
Elle se cache elle-même, & tout bas
Dit en deux mots quel est son embarras.
L'amant fut sage ; il présenta pour elle

Ce que Brunel à Marphise montra.
La gouvernante ayant mis ses lunettes,
Sur le galant son adresse éprouva ;
Du bain interne elle le régala,
Puis dit adieu, puis après s'en alla.
Dieu la conduise, & toutes celles-là
Qui vont nuisant aux amitiés secrètes !
Si tout ceci passoit pour des fornettes
(Comme il se peut, je n'en voudrois jurer),
On chercheroit de quoi me censurer.
Les critiqueurs sont un peuple fèvre ;
Ils me diront : Votre belle en fortit
En fille sotte & n'ayant point d'esprit :
Vous lui donnez un autre caractère ;
Cela nous rend suspecte cette affaire :
Nous avons lieu d'en douter ; auquel cas
Votre prologue ici ne convient pas.
Je répondrai..... Mais que sert de répondre ?
C'est un procès qui n'auroit point de fin :
Par cent raisons j'aurois beau les confondre ;
Cicéron même y perdrait son latin.
Il me suffit de n'avoir en l'ouvrage
Rien avancé qu'après des gens de foi,
J'ai mes garants : que veut-on davantage ?
Chacun ne peut en dire autant que moi.

LES AVEUX INDISCRETS

PARIS fans pair n'avoit en son enceinte
Rien dont les yeux semblaient si ravis
Que de la belle, aimable, & jeune Aminte,
Fille à pourvoir, & des meilleurs partis.
Sa mère encor la tenoit sous son aile;
Son père avoit du comptant & du bien :
Faites état qu'il ne lui manquoit rien.
Le beau Damon s'étant piqué pour elle,
Elle reçut les offres de son cœur :
Il fit si bien l'esclave de la belle,
Qu'il en devint le maître & le vainqueur,
Bien entendu sous le nom d'hyménée ;
Pas ne voudrois qu'on le crût autrement.

L'an révolu, ce couple si charmant,
Toujours d'accord, de plus en plus s'aimant
(Vous eussiez dit la première journée),
Se promettoit la vigne de l'abbé,
Lorsque Damon, sur ce propos tombé,
Dit à sa femme: Un point trouble mon âme.
Je suis épris d'une si douce flamme,
Que je voudrois n'avoir aimé que vous,
Que mon cœur n'eût ressenti que vos coups,
Qu'il n'eût logé que votre seule image,
Digne, il est vrai, de son premier hommage.

J'ai cependant éprouvé d'autres feux :
 J'en dis ma coulpe, & j'en suis tout honteux.
 Il m'en souvient : la nymphe étoit gentille,
 Au fond d'un bois, l'Amour seul avec nous ;
 Il fit si bien (si mal, me direz-vous),
 Que de ce fait il me reste une fille. —
 Voilà mon fort, dit Aminte à Damon :
 J'étois un jour seulette à la maison ;
 Il me vint voir certain fils de famille,
 Bien fait & beau, d'agréable façon.
 J'en eus pitié ; mon naturel est bon.
 Et, pour conter tout de fil en aiguille,
 Il m'est resté de ce fait un garçon.
 Elle eut à peine achevé la parole,
 Que du mari l'âme jalouse & folle
 Au désespoir s'abandonne aussitôt ;
 Il fort plein d'ire, il descend tout d'un saut,
 Rencontre un bât, se le met, & puis crie :
 Je suis bâti ! Chacun au bruit accourt,
 Les père & mère, & toute la mégnie,
 Jusqu'aux voisins. Il dit, pour faire court,
 Le beau fujet d'une telle folie

Il ne faut pas que le lecteur oublie
 Que les parents d'Aminte, bons bourgeois,
 Et qui n'avoient que cette fille unique,
 La nourrissoient, & tout son domestique
 Et son époux, sans que, hors cette fois,
 Rien eût troublé la paix de leur famille.
 La mère donc s'en va trouver sa fille ;
 Le père fuit, laisse sa femme entrer,
 Dans le dessein seulement d'écouter.
 La porte étoit entr'ouverte, il s'approche ;

Bref, il entend la noife & le reproche
Que fit fa femme à leur fille, en ces mots :
Vous avez tort : j'ai vu beaucoup de fots,
Et plus encor de fottes, en ma vie ;
Mais qu'on pût voir telle indifcrétion,
Qui l'auroit cru ? Car enfin, je vous prie,
Qui vous forçoit ? quelle obligation
De révéler une chofe femblable ?
Plus d'une fille a forligné : le diable
Eft bien fubtil ; bien malins font les gens :
Non pour cela que l'on foit excufable ;
Il nous faudroit toutes dans des couvents
Claquemurer jufqu'à notre hyménée.
Moi qui vous parle ai même deftinée ;
J'en garde au cœur un fenfible regret :
J'eus trois enfants avant mon mariage.
A votre père ai-je dit ce fecret ?
En avons-nous fait plus mauvais ménage ?

Ce difcours fut à peine proféré,
Que l'écoutant s'en court, &, tout outré,
Trouve du bât la fangle, & fe l'attache,
Puis va criant partout : Je fuis fanglé !
Chacun en rit, encor que chacun fache
Qu'il a de quoi faire rire à fon tour.
Les deux maris vont dans maint carrefour
Criant, courant, chacun à fa manière,
Bâté le gendre, & fanglé le beau-père.

On doutera de ce dernier point-ci ;
Mais il ne faut telle chofe mécroire.
Et, par exemple, écoutez bien ceci :
Quand Roland fut les plaifirs & la gloire

Que dans la grotte avoit eus son rival,
 D'un coup de poing il tua son cheval.
 Pouvoit-il pas, traînant la pauvre bête,
 Mettre de plus la felle sur son dos;
 Puis s'en aller, tout du haut de sa tête,
 Faire crier & redire aux échos :
 Je suis bûté, sanglé! car il n'importe,
 Tous deux sont bons. Vous voyez de la forte
 Que ceci peut contenir vérité.
 Ce n'est assez: cela ne doit suffire,
 Il faut aussi montrer l'utilité
 De ce récit; je m'en vais vous la dire.
 L'heureux Damon me semble un pauvre sire :
 Sa confiance eut bientôt tout gâté.
 Pour la sottise & la simplicité
 De sa moitié, quant à moi, je l'admire.
 Se confesser à son propre mari,
 Quelle folie! Imprudence est un terme
 Foible à mon sens pour exprimer ceci.

Mon discours donc en deux points se renferme.
 Le nœud d'hymen doit être respecté,
 Veut de la foi, veut de l'honnêteté:
 Si par malheur quelque atteinte un peu forte
 Le fait clocher d'un ou d'autre côté,
 Comportez-vous de manière & de forte
 Que ce secret ne soit point éventé;
 Gardez de faire aux égards banqueroute:
 Mentir alors est digne de pardon.
 Je donne ici de beaux conseils, sans doute:
 Les ai-je pris pour moi-même? Hélas! non.

LA MATRONE D'ÉPHESE

S'IL est un conte usé, commun & rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise
Et pourquoi donc le chois-tu ?
Qui t'engage à cette entreprise ?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?
Quelle grâce aura ta matrone
Au prix de celle de Pétrone ?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?
Sans répondre aux cenieurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie

Dans Éphèse il fut autrefois
Une dame en sagesse & vertu sans égale,
Et, selon la commune voix,
Ayant su raffiner sur l'amour conjugal.
Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté ;
On l'alloit voir par rareté ;
C'étoit l'honneur du sexe : heureuse sa patrie !
Chaque mère à sa bru l'alléguoit pour patron ;
Chaque époux la prônoit à sa femme chérie :
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique & célèbre maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.

Il mourut. De dire comment,
 Ce feroit un détail frivole.
 Il mourut; & fon testament
 N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
 Si les biens réparoisent la perte d'un mari
 Amoureux autant que chéri.
 Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
 Qui n'abandonne pas le foin du demeurant,
 Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
 Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme:
 Celle-ci faisoit un vacarme,
 Un bruit, & des regrets à percer tous les cœurs;
 Bien qu'on fache qu'en ces malheurs,
 De quelque désespoir qu'une âme soit atteinte,
 La douleur est toujours moins forte que la plainte;
 Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
 Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
 Que tout a sa mesure, & que de tels regrets
 Pourroient pécher par leur excès:
 Chacun rendit par là sa douleur rengrégée.
 Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté
 Que son époux avoit perdue,
 Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
 D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
 Et voyez ce que peut l'excessive amitié!
 (Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
 Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
 Prête à mourir de compagne;
 Prête, je m'entends bien, c'est-à-dire, en un mot,
 N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
 Et, jusques à l'effet, courageuse & hardie.
 L'esclave avec la dame avoit été nourrie;
 Toutes deux s'entr'aimoient, & cette passion

Étoit crue avec l'âge au cœur des deux femelles :
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.

Comme l'esclave avoit plus de sens que la dame,
Elle laissa passer les premiers mouvements ;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette âme
Dans l'ordinaire train des communs sentimens.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs & tristes lieux.
Le fer auroit été le plus court & le mieux ;
Mais la dame vouloit paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la bière,
Froide dépouille, & pourtant chère :
C'étoit là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de fortes
Notre veuve choisit pour fortir d'ici-bas.
Un jour se passe, & deux, sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas,
Qu'un inutile & long murmure
Contre les dieux, le fort, & toute la nature
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence :
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.
Un soldat bien récompensé
Le gardoit avec vigilance.

Il étoit dit par ordonnance
 Que si d'autres voleurs, un parent, un ami,
 L'enlevoient, le soldat, nonchalant, endormi,
 Rempliroit aussitôt sa place.
 C'étoit trop de sévérité :
 Mais la publique utilité
 Défendoit que l'on fit au garde aucune grâce.
 Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
 Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
 Curieux, il y court, entend de loin la dame
 Remplissant l'air de ses clameurs.
 Il entre, est étonné, demande à cette femme
 Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
 Pourquoi cette triste musique,
 Pourquoi cette maison noire & mélancolique.
 Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
 Toutes ces demandes frivoles.
 Le mort pour elle y répondit :
 Cet objet, sans autres paroles,
 Disoit assez par quel malheur
 La dame s'enterroit ainsi toute vivante,
 Nous avons fait ferment, ajouta la suivante,
 De nous laisser mourir de faim & de douleur.
 Encor que le soldat fût mauvais orateur,
 Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
 La dame cette fois eut de l'attention ;
 Et déjà l'autre passion
 Se trouvoit un peu ralentie :
 Le temps avoit agi. Si la foi du ferment,
 Pour suivit le soldat, vous défend l'aliment,
 Voyez-moi manger seulement,
 Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
 Ne déplut pas aux deux femelles.

Conclusion qu'il obtint d'elles

Une permission d'apporter son foupé :

Ce qu'il fit. Et l'esclave eut le cœur fort tenté

De renoncer dès lors à la cruelle envie

De tenir au mort compagnie.

Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :

Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre?

Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre

Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?

Non, madame; il voudroit achever sa carrière.

La nôtre fera longue encor si nous voulons.

Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la bière?

Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.

On ne meurt que trop tôt: qui nous presse? attendons.

Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.

Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?

Que vous servira-t-il d'en être regardée?

Tantôt, en voyant les trésors

Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,

Je disois : Hélas! c'est dommage!

Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.

A ce discours flatteur la dame s'éveilla.

Le dieu qui fait aimer prit son temps; il tira

Deux traits de son carquois : de l'un il entama

Le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la dame.

Jeune & belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat;

Et des gens de goût délicat

Auroient bien pu l'aimer, & même étant leur femme.

Le garde en fut épris : les pleurs & la pitié,

Sorte d'amour ayant ses charmes,

Tout y fit : une belle, alors qu'elle est en larmes,

En est plus belle de moitié.

Voilà donc notre veuve écoutant la louange,

Poison qui de l'amour est le premier degré;
 La voilà qui trouve à son gré
 Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange;
 Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
 Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait
 Il fait tant enfin qu'elle change;
 Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
 De l'un à l'autre il fait cette femme passer.
 Je ne le trouve pas étrange.
 Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
 Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.

Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde
 D'enlever le dépôt commis au soin du garde :
 Il en entend le bruit, il y court à grands pas;
 Mais en vain, la chose étoit faite.
 Il revient au tombeau conter son embarras,
 Ne sachant où trouver retraite.
 L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu :
 L'on vous a pris votre pendu ?
 Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grâce ?
 Si madame y consent, j'y remédierai bien.
 Mettons notre mort en la place,
 Les passants n'y connoîtront rien.
 La dame y consentit. O volages femelles !
 La femme est toujours femme. Il en est qui font belles ;
 Il en est qui ne le font pas :
 S'il en étoit d'assez fidèles,
 Elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :
 Ne vous vantez de rien. Si votre intention
 Est de résister aux amorces,

La nôtre est bonne aussi ; mais l'exécution
Nous trompe également : témoin cette matrone.

Et, n'en déplaît au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé :

Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire ;
Cela lui fauvoit l'autre : et, tout considéré,
Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.



BELPHÉGOR

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL

A M^l^e DE CHAMPMESLÉ

DE votre nom j'orne le frontispice
 Des derniers vers que ma muse a polis.
 Puisse le tout, ô charmante Philis!
 Aller si loin que notre los franchisse
 La nuit des temps! nous la saurons dompter
 Moi par écrire, & vous par réciter.
 Nos noms unis perceront l'ombre noire;
 Vous régnerez longtemps dans la mémoire
 Après avoir régné jusques ici
 Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
 Qui ne connoît l'inimitable actrice
 Représentant ou Phèdre ou Bérénice,
 Chimène en pleurs, ou Camille en fureur?
 Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante?
 S'en trouve-t-il une autre aussi touchante,
 Une autre enfin allant si droit au cœur?
 N'attendez pas que je fasse l'éloge
 De ce qu'en vous on trouve de parfait:
 Comme il n'est point de grâce qui n'y loge,
 Ce seroit trop; je n'aurois jamais fait.

De mes Philis vous feriez la première,
Vous auriez eu mon âme tout entière,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé :
Mais en aimant, qui ne veut être aimé?
Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui font amants plus d'à demi :
Et plût au fort que j'eusse pu mieux faire!
Ceci soit dit : venons à notre affaire.

Un jour Satan, monarque des enfers,
Faisoit passer ses sujets en revue.
Là, confondus, tous les états divers,
Princes & rois, & la tourbe menue,
Jetoient maint pleur, pouffoient maint & maint
Tant que Satan en étoit étourdi. [cri,
Il demandoit en passant à chaque âme :
Qui t'a jetée en l'éternelle flamme?
L'une disoit : Hélas! c'est mon mari;
L'autre aussitôt répondoit : C'est ma femme.
Tant & tant fut ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein confistoire :
Si ces gens-ci disent la vérité,
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art & de prudence,
Qui, non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il fera témoin
Y joigne aussi sa propre expérience.
Le prince ayant proposé sa sentence,
Le noir sénat suivit tout d'une voix.
De Belphégor aussitôt on fit choix.

Ce diable étoit tout yeux & tout oreilles,
 Grand éplucheur, clairvoyant à merveilles,
 Capable enfin de pénétrer dans tout,
 Et de pousser l'examen jufqu'au bout.
 Pour fubvenir aux frais de l'entreprife,
 On lui donna mainte & mainte remife,
 Toutes à vue, & qu'en lieux différens
 Il pût toucher par des correspondants.
 Quant au furplus, les fortunes humaines,
 Les biens, les maux, les plaifirs, & les peines.
 Bref, ce qui fuit notre condition
 Fut une annexe à fa légation.
 Il fe pouvoit tirer d'affliction
 Par fes bons tours & par fon industrie;
 Mais non mourir, ni revoir fa patrie,
 Qu'il n'eût ici confumé certain temps :
 Sa miffion devoit durer dix ans.

Le voilà donc qui traverse & qui paffe
 Ce que le ciel voulut mettre d'efpace
 Entre ce monde & l'éternelle nuit :
 Il n'en mit guère; un moment y conduit.
 Notre démon s'établit à Florence,
 Ville pour lors de luxe & de dépense :
 Même il la crut propre pour le trafic.
 Là, fous le nom du feigneur Roderic,
 Il fe logea, meubla comme un riche homme;
 Groffe maifon, grand train, nombre de gens;
 Anticipant tous les jours fur la fomme
 Qu'il ne devoit confumer qu'en dix ans.
 On s'étonnoit d'une telle bombance :
 Il tenoit table, avoit de tous côtés
 Gens à fes frais, foit pour fes voluptés,

Soit pour le faste & la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la louange : Apollon l'encensa ;
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle ;
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présents s'aplanit tout chemin :
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, & le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile,
Dans l'univers, que l'argent & que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen en journaux différents :
L'un, des époux satisfaits & contents,
Si peu rempli, que le diable en eut honte ;
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors,
Belle & bien faite, & peu d'autres trésors,
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême ;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroïssoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le père dit que madame Honesta,
C'étoit son nom, avoit eu jusque-là
Force partis ; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer

Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le pourfivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adreffoient.
Fêtes & bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort apétissoient,
Altéroient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prières,
Et des façons de toutes les manières,
Il eut un oui de madame Honesta.
Auparavant le notaire y passa ;
Dont Belphégor se moquant en son âme :
Hé quoi ! dit-il, on acquiert une femme
Comme un château ! ces gens ont tout gâté.
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes
Dans les procès, en prenant le revers.
Les fi, les cas, les contrats, font la porte
Par où la noïse entra dans l'univers :
N'espérons pas que jamais elle en forte.
Solemnités & lois n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen amour n'ait des débats.
C'est le cœur feul qui peut rendre tranquille :
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainfi ne soit, voyons d'autres états :
Chez les amis, tout s'excuse, tout passe ;
Chez les amants, tout plaît, tout est parfait ;
Chez les époux, tout ennuie & tout lasse.
Le devoir nuit : chacun est ainfi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guifes

D'heureux ménage? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point-là c'est assez raisonné.

Dès que chez lui le diable eut amené
Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon :
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel, que madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla;
Plus d'une fois on courut à la noise.
Il lui falloit quelque simple bourgeoise,
Ce disoient-elle : un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang!
Méritoit-il femme si vertueuse?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :
J'en ai regret; & si je faisois bien...
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fit rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
Sans disputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gêner.
Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de madame Honesta,
Ayant sans cesse & le père & la mère,
Et la grand'sœur, avec le petit frère;

De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infailible accident,
Et j'oubliois qu'il eût un intendant.
Un intendant! qu'est-ce que cette chose?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, fait pêcher en eau trouble;
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble.
Tant qu'aisément lui-même achèteroit
Ce qui de net au seigneur resteroit :
Dont par raison, bien & dûment déduite,
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à son tour;
Car, regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.

Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse;
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A notre époux; ainsi tout alla mal.
Ses agents, tels que la plupart des nôtres,
En abusoient : il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau,
Trompé des uns, mal servi par les autres.
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite

Il se fauva chez un certain fermier,
En certain coin réparé de fumier.

A Mathéo, c'étoit le nom du sire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit ;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
Ses créanciers, & sa femme encor pire ;
Qu'il n'y favoit remède que d'entrer
Au corps des gens & de s'y réparer,
D'y tenir bon : iroit-on là le prendre ?
Dame Honeſta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de ſe bien gouverner ?
Chofe ennuyeuſe, & qu'il eſt las d'entendre :
Que de ces corps trois fois il fortiroit,
Sitôt que lui Mathéo l'en prieroit ;
Trois fois ſans plus, & ce, pour récompene
De l'avoir mis à couvert des ſergents.

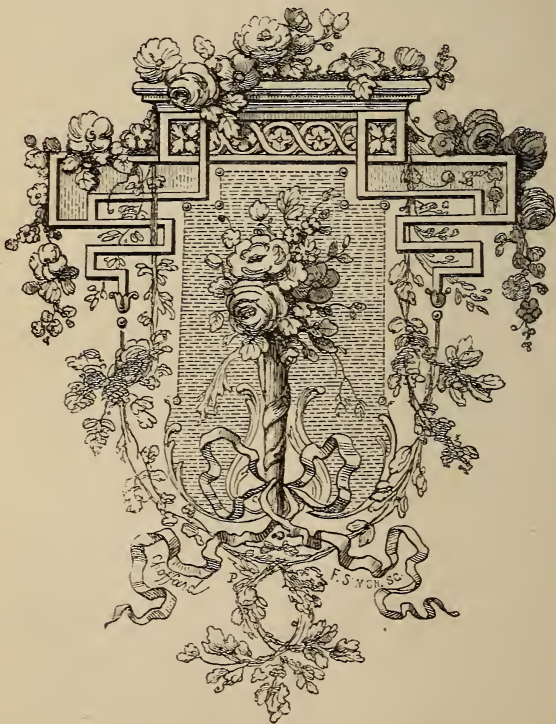
Tout auſſitôt l'ambaffadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le ſien, ouvrage fantaſtique,
Devint alors, l'hiſtoire n'en dit rien.
Son coup d'eſſai fut une fille unique
Où le galant ſe trouvoit aſſez bien :
Mais Mathéo, moyennant groſſe ſomme,
L'en fit ſortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naples. Il ſe transporte à Rome,
Saiſit un corps. Mathéo l'en bannit,
Le chaſſe encore : autre ſomme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre diable fortit.
Le roi de Naples avoit lors une fille,
Honneur du ſexe, eſpoir de ſa famille ;

Maint jeune prince étoit son poursuivant.
Là d'Honestà Belpégor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asile.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un manant qui chassoit les esprits.
Cent mille écus d'abord lui font promis.
Bien affligé de manquer cette somme
(Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
Que Belpégor se laissât conjurer),
Il la refuse : il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui, sans savoir comment,
Sans dons du ciel, par hasard seulement,
De quelque corps a chassé quelque diable,
Apparemment chétif & misérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire; on le force, on l'amène,
On le menace; on lui dit que, sous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
Notre démon & son conjureur :
D'un tel combat le prince est spectateur.
Chacun y court; n'est fils de bonne mère
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté font le gibet et la hart;
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Mathéo tremble, & lorgne la finance.
L'esprit malin, voyant sa contenance,
Rioit sous cape, alléguoit les trois fois;
Dont Mathéo fuoit dans son harnois,
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes,
Le tout en vain. Plus il est en alarmes,

Plus l'autre rit. Enfin le manant dit
Que sur ce diable il n'avoit nul crédit.
On vous le happe & mène à la potence.
Comme il alloit haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour.
Ce qui fut fait. De quoi l'esprit immonde
Un peu surpris au manant demanda :
Pourquoi ce bruit? coquin, qu'entends-je là?
L'autre répond : C'est madame Honesta
Qui vous réclame, & va par tout le monde
Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
Incontinent le diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, & conta
Tout le succès qu'avoit eu son voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états,
Votre grandeur voit tomber ici-bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'hymen fait de sa confrérie;
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne;
Elle eut jadis un plus heureux destin :
Mais comme tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en votre couronne.
Satan le crut : il fut récompensé,
Encor qu'il eût son retour avancé.
Car qu'eût-il fait? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,
Toujours le même, & toujours sur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle :
Dans les enfers encore en change-t-on.
L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.

Je voudrois voir quelque faint y durèr :
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétends-je inférer ?
Premièrement, je ne fais pire chose
Que de changer son logis en prison.
En second lieu, si par quelque raison
Votre ascendant à l'hymen vous expose,
N'épousez point d'Honestà, s'il se peut :
N'a pas pourtant une Honestà qui veut.



LE CONTRAT

LE malheur des maris, les bons tours des Agnès,
Ont été de tout temps le fujet de la fable :
Ce fertile fujet ne tarira jamais ;
C'est une source inépuisable.

A de pareils malheurs tous hommes sont fujets :
Tel qui s'en croit exempt est tout seul à le croire
Tel rit d'une ruse d'amour,
Qui doit devenir à son tour

Le risible fujet d'une semblable histoire.

D'un tel revers se laisser accabler
Est à mon gré sottise toute pure. .

Celui dont j'écris l'aventure

Trouva dans son malheur de quoi se consoler.

Certain riche bourgeois, s'étant mis en ménage,
N'eut pas l'ennui d'attendre trop longtemps
Les doux fruits du mariage ;

Sa femme lui donna bientôt deux beaux enfants,
Une fille d'abord, un garçon dans la suite.

Le fils devenu grand fut mis sous la conduite
D'un précepteur ; non pas de ces pédants

Dont l'aspect est rude & sauvage :

Celui-ci, gentil personnage,

Grand maître ès arts, surtout en l'art d'aimer,

Du beau monde avoit quelque usage
 Chantoit bien, & favoit danfer ;
 Et, s'il faut déclarer tout le secret mystère,
 Amour, dit-on, l'avoit fait précepteur :
 Il ne s'étoit introduit près du frère
 Que pour voir de plus près la sœur.
 Il obtient tout ce qu'il desire
 Sous ce trompeur déguisement :
 Bon précepteur, fidèle amant,
 Soit qu'il régente ou qu'il soupire,
 Il réuffit également.

Déjà son jeune pupille
 Explique Horace & Virgile ;
 Et déjà la beauté qui fait tous ses desirs
 Sait le langage des soupirs :
 Notre maître en galanterie
 Très-bien lui fit pratiquer ses leçons :
 Cette pratique aussitôt fut suivie
 De maux de cœur, de pâmoisons,
 Non sans donner de terribles soupçons
 Du sujet de la maladie.

Enfin tout se découvre ; & le père irrité
 Menace, tempête, crie.
 Le docteur épouvanté
 Se dérobe à sa furie.

La belle volontiers l'auroit pris pour époux ;
 Pour femme volontiers il auroit pris la belle ;
 L'hymen étoit l'objet de leurs vœux les plus doux,
 Leur tendresse étoit mutuelle :
 Mais l'amour aujourd'hui n'est qu'une bagatelle ;
 L'argent seul aujourd'hui forme les plus beaux nœuds.
 Elle étoit riche, il étoit gueux ;
 C'étoit beaucoup pour lui, c'étoit trop peu pour elle.

Quelle corruption ! ô siècle ! ô temps ! ô mœurs !

Conformité de biens, différence d'humeurs.

Souffrirons-nous toujours ta puissance fatale,

Méprisable intérêt, opprobre de nos jours,

Tyran des plus tendres amours ?

Mais faisons trêve à la morale,

Et reprenons notre discours.

Le père bien fâché, la fille bien marrie ;

Mais que faire ? Il faut bien réparer ce malheur,

Et mettre à couvert son honneur.

Quel remède ? On la marie,

Non au galant, j'en ai dit les raisons,

Mais à certain quidam amoureux des testons

Plus que de fillette gentille,

Riche suffisamment, & de bonne famille,

Au surplus bon enfant ; sot, je ne le dis pas,

Puisqu'il ignoroit tout le cas :

Mais quand il le fauroit, fait-il mauvaise emplette ?

On lui donne à la fois vingt mille bons ducats,

Jeune épouse, & besogne faite.

Combien de gens, avec semblable dot,

Ont pris, le sachant bien, la fille & le gros lot !

Et celui-ci crut prendre une pucelle :

Bien est-il vrai qu'elle en fit les façons.

Mais, quatre mois après, la savante donzelle

Montre le prix de ses leçons :

Elle mit au monde une fille.

Quoi ! déjà père de famille !

Dit l'époux étant bien surpris.

Au bout de quatre mois ! c'est trop tôt, je suis pris

Quatre mois, ce n'est pas mon compte.

Sans tarder, au beau-père il va conter sa honte,

Prétend qu'on le sépare, & fait bien du fracas.

Le beau-père fourit, & lui dit : Parlons bas ;
 Quelqu'un pourroit bien nous entendre :
 Comme vous jadis je fus gendre,
 Et me plaignis en pareil cas ;
Je parlai comme vous d'abandonner ma femme :
C'est l'ordinaire effet d'un violent dépit.
Mon beau-père défunt, Dieu veuille avoir son âme
Il étoit honnête homme, & me remit l'esprit.
La pilule, à vrai dire, étoit assez amère ;
Mais il fut la dorer, &, pour me satisfaire,
 D'un bon contrat de quatre mille écus,
 Qu'autrefois pour semblable affaire
 Il avoit eu de son beau-père,
Il augmenta la dot : je ne m'en plaignis plus.
Ce contrat doit passer de famille en famille.
Je le gardois exprès ; ayez-en même soin :
 Vous pourrez en avoir besoin
 Si vous mariez votre fille.
A ce discours, le gendre, moins fâché,
Prend le contrat, & fait la révérence.

Dieu préserve de mal ceux qu'en telle occurrence
 On console à meilleur marché!

LES QUIPROQUO

DAME Fortune aime souvent à rire,
Et, nous jouant un tour de son métier,
Au lieu des biens où notre cœur aspire,
D'un quiproquo se plaît à nous payer.
Ce font ses jeux : j'en parle à juste cause ;
Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour.
Chloris & moi nous nous aimions d'amour
Au bout d'un an la belle se dispose
A me donner quelque soulagement,
Foible & léger, à parler franchement.
C'étoit son but : mais, quoi qu'on se propose,
L'occasion & le discret amant
Sont à la fin les maîtres de la chose.
Je vais un soir chez cet objet charmant :
L'époux étoit aux champs heureusement ;
Mais il revint, la nuit à peine close.
Point de Chloris. Le dédommagement
Fut que le fort en sa place suppose
Une foubrette à mon commandement :
Elle paya cette fois pour la dame.
Difons un troc où réciproquement
Pour la foubrette on employa la femme.
De pareils traits tous les livres font pleins :
Bien est-il vrai qu'il faut d'habiles mains

Pour amener chose ainsi surprenante :
 Il est besoin d'en bien fonder le cas,
 Sans rien forcer & sans qu'on violente
 Un incident qui ne s'attendoit pas.
 L'aveugle enfant, joueur de passe-passe,
 Et qui voit clair à tendre maint panneau,
 Fait de ces tours : celui-là du berceau
 Lève la paille à l'égard du Boccace ;
 Car quant à moi, ma main pleine d'audace
 En mille endroits a peut-être gâté
 Ce que la fienne a bien exécuté.
 Or il est temps de finir ma préface,
 Et de prouver par quelque nouveau tour
 Les quiproquo de Fortune & d'Amour.

On ne peut mieux établir cette chose
 Que par un fait à Marseille arrivé :
 Tout en est vrai, rien n'en est controuvé.
 Là Clidamant, que par respect je n'ose
 Sous son nom propre introduire en ces vers,
 Vivoit heureux, se pouvoit dire en femme
 Mieux que pas un qui fût en l'univers.
 L'honnêteté, la vertu de la dame,
 Sa gentillesse, & même sa beauté,
 Devoient tenir Clidamant arrêté.
 Il ne le fut. Le diable est bien habile,
 Si c'est adresse & tour d'habileté
 Que de nous tendre un piège aussi facile
 Qu'est le desir d'un peu de nouveauté.
 Près de la dame étoit une personne,
 Une suivante ainsi qu'elle mignonne,
 De même taille & de pareil maintien,
 Gente de corps : il ne lui manquoit rien

De ce çui plaît aux chercheurs d'aventures.
La dame avoit un peu plus d'agrément;
Mais fous le mafque on n'eût fu bonnement
Laquelle élire entre ces créatures.
Le Marfeillois, Provençal un peu chaud,
Ne manque pas d'attaquer au plus tôt
Madame Alix : c'étoit cette foubrette.
Madame Alix, encor qu'un peu coquette,
Renvoyoit l'homme. Enfin il lui promet
Cent beaux écus bien comptés clair & net.
Payer ainfi des marques de tendresse
D'une fuivante, étoit, vu le pays,
Selon mon fens, un fort honnête prix.
Sur ce pied-là, qu'eût coûté la maîtresse?
Peut-être moins; car le hafard y fait.
Mais je me trompe; & la dame étoit telle,
Que tout amant, & tant fût-il parfait,
Auroit perdu fon latin auprès d'elle:
Ni dons, ni foins, rien n'auroit réuffi.
Devois-je y faire entrer les dons auffi?
Las! ce n'est plus le fiècle de nos pères:
Amour vend tout, & nymphes, & bergères;
Il met le taux à maint objet charmant:
C'étoit un dieu; ce n'est plus qu'un marchand.
O temps! ô mœurs! ô coutume perverse!
Alix d'abord rejette un tel commerce,
Fait l'irritée; & puis s'apaise enfin,
Change de ton; dit que le lendemain,
Comme madame avoit deffein de prendre
Certain remède, ils pourroient le matin
Tout à loisir dans la cave fe rendre.
Ainfi fut dit, ainfi fut arrêté.
Et la foubrette ayant le tout conté

A sa maîtresse, aussitôt les femelles
D'un quiproquo font le projet entre elles.
Le pauvre époux n'y reconnoît rien,
Tant la suivante avoit l'air de la dame;
Puis, supposé qu'il reconnût la femme,
Qu'en pouvoit-il arriver que tout bien ?
Elle auroit lieu de lui chanter sa gamme.

Le lendemain, par hasard, Clidamant,
Qui ne pouvoit se contenir de joie,
Trouve un ami, lui dit étourdimement
Le bien qu'Amour à ses desirs envoie.
Quelle faveur ! Non qu'il n'eût bien voulu
Que le marché pour moins se fût conclu ;
Les cent écus lui faisoient quelque peine
L'ami lui dit : Eh bien ! foyons chacun
Et du plaisir & des frais en commun.
L'époux n'ayant alors sa bourse pleine,
Cinquante écus à sauver étoient bons.
D'autre côté, communiquer la belle,
Quelle apparence ! y consentiroit-elle ?
S'aller ainsi livrer à deux Gascons,
Se tairoient-ils d'une telle fortune ?
Et devoit-on la leur rendre commune ?
L'ami leva cette difficulté,
Représentant que dans l'obscurité
Alix feroit fort aisément trompée.
Une plus fine y feroit attrapée :
Il suffiroit que tous deux tour à tour,
Sans dire mot, ils entraissent en lice,
Se remettant du surplus à l'Amour,
Qui volontiers aideroit l'artifice.
Un tel silence en rien ne leur nuiroit

Madame Alix, fans manquer, le prendroit
Pour un effet de crainte & de prudence:
Les murs ayant des oreilles, dit-on,
Le mieux étoit de se taire; à quoi bon
D'un tel secret leur faire confiance?

Les deux galants, ayant de la façon
Régulé la chose, & disposés à prendre
Tout le plaisir qu'Amour leur promettoit,
Chez le mari d'abord ils se vont rendre.
Là, dans le lit l'épouse encore étoit.
L'époux trouva près d'elle la foubrette,
Sans nuls atours qu'une simple cornette,
Bref, en état de ne lui point manquer.
Même un clin d'œil qu'il put bien remarquer
L'en assura. Les amis disputèrent
Touchant le pas, & longtemps contestèrent.
L'époux ne fit l'honneur de la maison,
Tel compliment n'étant là de saison.
A trois beaux dés, pour le mieux, ils réglèrent
Le précurseur, ainsi que de raison.
Ce fut l'ami. L'un & l'autre s'enferme
Dans cette cave, attendant de pied ferme
Madame Alix, qui ne vient nullement:
Trop bien la dame, en son lieu, s'en vint faire
Tout doucement le signal nécessaire.
On ouvre, on entre; & fans retardement,
Sans lui donner le temps de reconnoître
Ceci, cela, l'erreur, le changement,
La différence enfin qui pouvoit être
Entre l'époux & son associé,
Avant qu'il pût aucun change paroître,
Au dieu d'Amour il fut sacrifié.

L'heureux ami n'eut pas toute la joie
 Qu'il auroit eue en connoissant sa proie.
 La dame avoit un peu plus de beauté,
 Outre qu'il faut compter la qualité.
 A peine fut cette scène achevée,
 Que l'autre acteur, par sa prompte arrivée,
 Jette la dame en quelque étonnement;
 Car, comme époux, comme Clidamant même,
 Il ne montrait toujours si fréquemment
 De cette ardeur l'emportement extrême.
 On imputa cet excès de fureur
 A la foubrette, & la dame en son cœur
 Se proposa d'en dire sa pensée.

La fête étant de la forte passée,
 Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir.
 L'affocié des frais & du plaisir
 S'en court en haut en certain vestibule :
 Mais quand l'époux vit sa femme monter,
 Et qu'elle eut vu l'ami se présenter,
 On peut juger quel soupçon, quel scrupule,
 Quelle surprise, eurent les pauvres gens.
 Ni l'un ni l'autre ils n'avoient eu le temps
 De composer leur mine & leur visage.
 L'époux vit bien qu'il falloit être sage;
 Mais sa moitié pensa tout découvrir.
 J'en suis surpris; la plus sotte à mentir
 Est très-habile, & fait cette science.
 Aucuns ont dit qu'Alix fit conscience
 De n'avoir pas mieux gagné son argent,
 Plaignant l'époux, & le dédommageant,
 Et voulant bien mettre tout sur son compte :
 Tout cela n'est que pour rendre le conte

Un peu meilleur. J'ai vu les gens mouvoir
Deux questions : l'une, c'est à favoir
Si l'époux fut du nombre des confrères,
A mon avis, n'a point de fondement,
Puisque la dame & l'ami nullement
Ne prétendoient vaquer à ces mystères.
L'autre point est touchant le talion ;
Et l'on demande en cette occasion
Si, pour user d'une juste vengeance,
Prétendre erreur & cause d'ignorance
A cette dame auroit été permis.
Bien que ce soit assez là mon avis,
La dame fut toujours inconsolable.

Dieu garde mal celles qu'en cas semblable
Il ne faudroit nullement consoler !
J'en connois bien qui n'en feroient que rire
De celles-là je n'ose plus parler,
Et je ne vois rien des autres à dire.

FIN DES CONTES.



CONTES DIVERS¹

LA COUTURIÈRE



CERTAINNE sœur dans un couvent
Avoit certain amant en ville,
Qu'elle ne voyoit pas souvent ;
La chose, comme on fait, est assez difficile :
Tous deux eussent voulu qu'elle l'eût été moins ;
Tous deux à s'entrevoir apportoient tous leurs soins
Notre sœur en trouva le secret la première :
Nonnettes en ceci manquent peu de talent.
Elle introduisit le galant
Sous le titre de couturière,

1. Les cinq contes suivants, insérés dans toutes les éditions des *Contes de la Fontaine*, ne sont pas de cet auteur ; nous avons cru devoir faire comme nos devanciers, mais en donnant alors les noms des auteurs auxquels ils sont attribués.

La Couturière, le Gascon, la Cruche, sont de d'Autreau, peintre et poète contemporain de la Fontaine.

Promettre est un, et tenir est un autre, serait de Vergier, dont les poésies furent fort recherchées vers le milieu du XVIII^e siècle.

Quant au *Rossignol*, on l'attribue tantôt à Lamblin, conseiller au parlement de Dijon, tantôt à du Troussel de Valincour, connu par sa critique du roman de *la Princesse de Clèves*.

Sous le titre & l'habit aussi.
 Le tour ayant bien réussi,
 Sans causer le moindre scrupule,
 Nos amants eurent soin de fermer la cellule,
 Et passèrent le jour assez tranquillement
 A coudre, mais Dieu fait comment.
 La nuit vint ; c'étoit grand dommage
 Quand on a le cœur à l'ouvrage.
 Il fallut le quitter. Adieu, ma sœur ; bonsoir.
 Couturière, jusqu'au revoir.
 Et ma sœur fut au réfectoire
 Un peu tard ; & c'est là le fâcheux de l'histoire.
 L'abbesse l'aperçut, & lui dit en courroux :
 Pourquoi donc venir la dernière ?
 Madame, dit la sœur, j'avois la couturière.
 Vos guimpes ont donc bien des trous,
 Pour la tenir une journée entière ?
 Quelle belogne avez-vous tant chez vous,
 Où jusqu'au soir elle soit nécessaire ?
 Elle en avoit encor, dit-elle, pour veiller.
 Au métier qu'elle a fait on a beau travailler,
 On y trouve toujours à faire.

LE GASCON

JE soupçonne fort une histoire,
 Quand le héros en est l'auteur.
 L'amour-propre & la vaine gloire
 Rendent souvent l'homme vanteur :

On fait toujours si bien son compte.
Qu'on tire de l'honneur de tout ce qu'on raconte.

A ce propos, un Gascon, l'autre jour,
A table au cabaret avec un camarade,
De gasconnade en gasconnade,
Tomba sur ses exploits d'amour.
Dieu fait si là-dessus il en avoit à dire!
Une grosse servante, à quatre pas de là,
Prêtoit l'oreille à tout cela,
Et faisoit de son mieux pour s'empêcher de rire
A l'entendre conter, il n'étoit dans Paris
De Chloris
Dont il ne connût la ruelle,
Dont il n'eût eu quelques faveurs.
Son air étoit le trébuchet des cœurs.
Il aimoit celle-là parce qu'elle étoit belle;
Celle-ci payoit ses douceurs,
Il avoit chaque jour des garnitures d'elle.
De plus, s'il étoit fort heureux,
Il n'étoit pas moins vigoureux :
Telle dame en étoit amplement assurée;
A telle autre, en une foirée,
Il avoit su donner jusqu'à dix fois l'affaut.
Ah ! pour le coup notre servante
Ne put pas s'empêcher de s'écrier tout haut :
Malepeste ! comme il se vante !
Par ma foi, je voudrois avoir ce qu'il s'en faut.

LA CRUCHE

UN de ces jours, dame Germaine,
Pour certain besoin qu'elle avoit,
Envoya Jeanne à la fontaine.
Elle y courut, cela pressoit :
Mais en courant, la pauvre créature
Eut une fâcheuse aventure;
Un malheureux caillou, qu'elle n'aperçut pas,
Vint se rencontrer sous ses pas.
A ce caillou Jeanne trébuche,
Tombe enfin, & casse sa cruche.
Mieux eût valu cent fois s'être cassé le cou.
Casser une cruche si belle!
Que faire? que deviendra-t-elle?
Pour en avoir une autre elle n'a pas un sou.
Quel bruit va faire sa maîtresse,
De sa nature très-diablesse!
Comment éviter son courroux?
Quel emportement! que de coups!
Oserai-je jamais me r'offrir à sa vue?
Non, non, dit-elle; enfin il faut que je me tue :
Tuons-nous. Par bonheur, un voisin près de là
Accourut, entendant cela;
Et, pour consoler l'affligée,
Lui chercha les raisons les meilleures qu'il put.
Mais, pour bon orateur qu'il fût,
Elle n'en fut point soulagée;

Et la belle, toujours s'arrachant les cheveux,
 Faifoit couler deux ruisseaux de ses yeux ;
 Enfin vouloit mourir : la chose étoit conclue.
 Eh bien ! veux-tu que je te tue ?
 Lui dit-il. Volontiers. Lui, sans autre façon,
 Vous la jette sur le gazon,
 Obéit à ce qu'elle ordonne ;
 A la tuer des mieux apprête ses efforts,
 Lève sa cotte, & puis lui donne
 D'un poignard à travers le corps.
 On a grande raison de dire
 Que pour les malheureux la mort a ses plaisirs.
 Jeanne roule les yeux, se pâme, enfin expire ;
 Mais, après les derniers soupirs,
 Elle remercia le sire.
 Oh ! le brave homme que voilà !
 Grand merci, Jean : je suis la plus humble des vôtres.
 Les tuez-vous comme cela ?
 Vraiment, j'en casserai bien d'autres.

PROMETTRE EST UN
 ET TENIR EST UN AUTRE.

JEAN, amoureux de la jeune Perrette,
 Ayant en vain auprès d'elle employé
 Soupirs, ferments, doux jargon d'amourette,
 Sans que jamais rien lui fût octroyé,

Pour la fléchir s'avisa de lui dire,
En lui montrant de ses mains les dix doigts,
Qu'il lui pourroit prouver autant de fois
Qu'en fait d'amour il étoit un grand sire.
De tels signaux parlent éloquemment,
Et pour toucher ont souvent plus de force
Que foins, soupirs, & que tendres ferments.
Perrette aussi se prit à cette amorce.
Jà ses regards sont plus doux mille fois ;
Plus de fierté, l'amour a pris la place ;
Tout est changé, jusqu'au son de sa voix.
On souffre Jean, voire même on l'agace,
On lui fourit, on le pince parfois.
Et le galant, voyant l'heure venue,
L'heure aux amants tant seulement connue,
Ne perd point temps, prend quelques menus droits,
Va plus avant, & si bien s'insinue,
Qu'il acquitta le premier de ses doigts ;
Passé au second, au tiers, au quatrième,
Reprend haleine, & fournit le cinquième.
Mais qui pourroit aller toujours de même ?
Ce n'est moi jà, quoique d'âge à cela ;
Ne Jean aussi, car il en resta là.
Perrette donc en son compte trompée,
Si toutefois c'est tromper que ceci,
Car j'en connois mainte plus haut huppée
Qui voudroit bien être trompée ainsi ;
Perrette, dis-je, abusée en son compte,
Et ne pouvant rien de plus obtenir,
Se plaint à Jean, lui dit que c'est grand'honte
D'avoir promis & de ne pas tenir.
Mais à cela cettui trompeur apôtre,
De son travail suffisamment content,

Sans s'émouvoir répond, en la quittant,
 Promettre est un, & tenir est un autre,
 Avec le temps j'acquitterai les dix :
 En attendant, Perrette, adieu vous dis.

LE ROSSIGNOL

POUR garder certaine toison
 On a beau faire sentinelle;
 C'est temps perdu, lorsqu'une belle
 Y sent grande démangeaison :
 Un adroit & charmant Jason,
 Avec l'aide de la donzelle
 Et de maître expert Cupidon,
 Trompe facilement & taureaux & dragon.
 La contrainte est l'écueil de la pudeur des filles :
 Les surveillants, les verrous & les grilles,
 Sont une foible digue à leur tempérament.
 A douze ans aujourd'hui point d'Agnès; à cet âge
 Fillette nuit & jour s'applique uniquement
 A trouver les moyens d'endormir finement
 Les Argus de son pucelage.
 Larmes de crocodile, yeux lascifs, doux langage,
 Soupirs, fouris flatteur, tout est mis en usage
 Quand il s'agit d'attraper un amant.
 Je n'en dirai point davantage,
 Lecteur : regardez seulement
 La finette Cataut jouer son personnage,
 Et comment elle met le rossignol en cage;

Après je m'en rapporte à votre jugement.

Dans une ville d'Italie,
Dont je n'ai jamais fu le nom,
Fut une fille assez jolie;

Son père étoit messire Varambon :

Boccace ne dit point comme on nommoit sa mère;
Aussi cela n'est pas fort utile à savoir.

La fille s'appeloit Catherine, & pour plaire
Elle avoit amplement tout ce qu'il faut avoir,
Age de quatorze ans, teint de lis & de roses,
Beaux yeux, belle gorge, & beaux bras;
Grands préjugés pour les secrets appas.

Le lecteur pense bien qu'avec toutes ces choses
Fillette manque rarement
D'un amant :

Aussi n'en manqua la pucelle. .

Richard la vit, l'aima, fit tant en peu de jours,
Par ses regards, par ses discours,

Qu'il alluma pour lui dans le cœur de la belle
La même ardeur qu'il ressentoit pour elle.

L'un de l'autre déjà faisoit tous les plaisirs;
Déjà mêmes langueurs, déjà mêmes desirs,
Desirs de quoi? besoin n'ai de le dire,

On le peut deviner sans trop d'habileté :
Quand un cœur amoureux à cet âge soupire,
On fait assez ce qu'il desire.

Un point de nos amants retardoit le bonheur :
La mère aimoit sa fille avecque tant d'ardeur,
Qu'elle n'auroit fu vivre un seul moment sans elle,
Le jour elle l'avoit pendue à son côté;
Et, la nuit, la faisoit coucher dans sa ruelle.
Un peu moins de tendresse & plus de liberté

Eût mieux accommodé la belle.
 Cet excès d'amour maternelle
 Est bon pour les petits enfants ;
 Mais fillette de quatorze ans
 Bientôt s'en lasse & s'en ennuie.
 Catherine en jour de sa vie
 Ne pouvoit disposer d'un seul petit moment
 Pour entretenir son amant ;
 C'étoit pour tous les deux une peine infinie.
 Il en étoit réduit à la fuivre en tous lieux,
 Ne pouvant bien souvent lui parler que des yeux ;
 Langage, à mon sens, ennuyeux
 Sitôt qu'on n'en est plus sur la cérémonie.
 Quelquefois par hasard il lui ferroit la main,
 Quand il la trouvoit en chemin ;
 Quelquefois un baiser pris à la dérobée ;
 Et puis c'est tout. Mais qu'est-ce que cela ?
 C'est proprement manger son pain à la fumée.
 Nos gens étoient trop fins pour en demeurer là.
 Or voici comme il en alla.
 Un jour, par un bonheur extrême,
 Ils se trouvèrent seuls, sans père, sans jaloux :
 Que vous sert, dit Richard, hélas ! que je vous aime
 Que me sert d'être aimé de vous ?
 Loin de rendre mon sort plus doux,
 Cela ne fait qu'augmenter mon martyre :
 Je vous vois sans vous voir ; je n'ose vous parler ;
 Si je me plains, si je soupire,
 Il me faut tout diffimuler.
 Ne sauroit-on jamais vous voir sans votre mère ?
 Ne sauriez-vous enfin trouver quelque moyen ?
 Hélas ! vous le pourriez, si vous le vouliez bien :
 Mais vous ne m'aimez pas. Si j'étois moins sincère,

Je vous répondrois autrement,
Dit Catherine à son amant :
Mais le temps nous est cher; voyons ce qu'il faut faire.
Il faudroit donc, reprit Richard,
Si vous avez dessein de me sauver la vie,
Vous faire mettre un lit dans une chambre à part,
Par exemple, en la galerie :
On vous y pourroit aller voir,
Sur le soir,
Alors que chacun se retire ;
Autrement on ne peut vous parler qu'à demi,
Et j'ai cent choses à vous dire,
Que je ne puis vous dire ici.
Ce mot fit la belle sourire,
Elle se douta bien de ce qu'on lui diroit.
Elle promit pourtant au fire
De faire ce qu'elle pourroit.
La chose n'étoit pas facile ;
Mais l'amour donne de l'esprit,
Et fait rendre une Agnès habile.
Voici comment elle s'y prit.
Elle ne dort point durant toute la nuit,
Ne fit que se tourner, & mena tant de bruit,
Que ni son père ni sa mère
Ne purent fermer la paupière
Un seul moment.
Ce n'étoit pas grande merveille :
Fille qui pense à son amant
Absent,
Toute la nuit, dit-on, a la puce à l'oreille,
Et ne dort que fort rarement.
Dès le matin Cataut se plaignit à sa mère
Des puces de la nuit, du grand chaud qu'il faisoit,

On ne fauroit dormir. Maman, s'il vous plaifoit
 Me faire tendre un lit dans notre galerie

Qui regarde fur le jardin :

Il y fait frais ; & puis, soir & matin,
 D'un roffignol qui vient chanter fous ce feuillage

J'entendrois le ramage :

J'en dormirois bien mieux. La mère y confentit,

Va trouver fon homme, & lui dit :

Cataut voudroit changer de lit,

Afin d'être au frais, & d'entendre

Le roffignol. Oh! qu'est-ce-ci?

Dit le bonhomme, & quelle fantafie?

Allez, vous êtes folle, & votre fille auffi,

Avec fon roffignol. Qu'elle fe tienne ici :

Il fera cette nuit-ci

Plus frais que la huit paffée.

Puis elle n'est pas, je croi,

Plus délicate que moi:

J'y couche bien. Cataut fe tint fort offensée

De ce refus, & la feconde nuit

Fit cinquante fois plus de bruit

Qu'elle n'avoit fait la première;

Pleura, gémit, fe dépita,

Et dans fon lit fe tourmenta

D'une fi terrible manière,

Que la mère s'en affligea,

Et dit à fon mari : Vous êtes bien mauffade,

Et n'aimez guère votre enfant ;

Vous vous jouez affurément

A la faire tomber malade :

Je la trouve déjà tout je ne fais comment.

Demandez-moi quelle bizarrerie

De ne pas la coucher dans cette galerie?

Elle est tout aussi près de nous.
A la bonne heure, dit l'époux ;
Je ne saurois tenir contre femme qui crie :
Vous me feriez devenir fou !
Passez-en votre fantaisie,
Et qu'elle entende tout son fou
Le rossignol et la fauvette.
Sans délai la chose fut faite ;
Catherine à son père obéit promptement,
Se fit dresser un lit, fit signe à son amant
Pour le soir. Qui voudra savoir présentement
Combien dura pour eux cette journée,
Chaque moment une heure, et chaque heure une année
C'est tout au moins. Mais enfin la nuit vint ;
Et Richard fit si bien, qu'à l'aide d'une échelle
Qu'un fripon de valet lui tint,
Il parvint au lit de la belle.
De dire ce qui s'y passa,
Combien de fois on s'embrassa,
En combien de façons l'amant & la maîtresse
Se témoignèrent leur tendresse,
Ce seroit temps perdu : les plus doctes discours
Ne sauroient jamais faire entendre
Le plaisir des tendres amours ;
Il faut l'avoir goûté pour le pouvoir comprendre.
Enfin le rossignol chanta toute la nuit ;
Et, quoiqu'il ne fît pas grand bruit,
Catherine en fut fort contente.
Celui qui chante aux bois son amoureux fouci
Ne lui parut qu'un âne auprès de celui-ci.
Mais le malheur voulut que l'amant & l'amante,
Trop foibles de moitié pour leurs ardents desirs.
Accablés du grand chaud, d'amour & de plaisirs,

S'endormirent tous deux sur le point que l'aurore
Commençoit à s'apercevoir.

Le père, en se levant, fut curieux de voir
Si sa fille dormoit encore.

Voyons un peu, dit-il, quel effet ont produit
Le chant du rossignol, le changement de lit.
Il entre dans la galerie,
Et, s'étant approché sans bruit,
Il trouve sa fille endormie.

A cause du grand chaud, nos deux amants dormants
Étoient sans draps ni couverture,
En état de pure nature,

Justement comme on peint nos deux premiers parents;
Excepté qu'au lieu de la pomme,
Catherine avoit en sa main
Ce qui servit au premier homme
A conserver le genre humain ;

Ce que vous n'oseriez prononcer sans scrupule,
Belles, qui vous piquez de sentiments si fiers,
Et dont vous servez pourtant très-volontiers,
Si l'on en croit le bon Catule.

Le bonhomme à ses yeux à peine ajoute foi ;
Mais enfin, renfermant son chagrin dans son âme,
Il rentre dans sa chambre, il éveille sa femme :
Levez-vous, lui dit-il, & venez avec moi.

Je ne m'étonne plus pourquoi
Cataut vous témoignoit si grand desir d'entendre
Le rossignol : vraiment ce n'étoit pas en vain ;

Elle avoit dessein de le prendre,
Et l'a si bien guetté, qu'elle l'a dans sa main.
La mère se leva, pleurant presque de joie :
Un rossignol ! vraiment, il faut que je le voie.
Est-il grand ? chante-t-il ? fera-t-il des petits ?

Hélas ! la pauvre enfant ! comment l'a-t-elle pris ?

Vous allez voir, reprit le père.

Mais surtout songez à vous taire ;

Si l'oiseau vous entend, c'est autant de perdu :

Vous gâteriez tout le mystère.

Qui fut surpris ? ce fut la mère,

Aussitôt qu'elle eut aperçu

Le rossignol que tenoit Catherine.

Elle voulut crier, & l'appeler mâtine,

Chiennne, effrontée, enfin tout ce qu'il vous plaira,

Peut-être pis ; l'époux l'en empêcha.

Ce n'est pas de vos cris que nous avons affaire :

Le mal est fait, dit-il ; quand on s'emportera,

Ni plus ni moins il n'en fera.

Il faut le réparer le mieux que l'on pourra.

Qu'on m'aille querir un notaire,

Le curé, le commissaire ;

Avec leur bon secours tout s'accommodera.

Pendant tout ce discours notre amant s'éveilla ;

Et voyant le soleil : Hélas ! dit-il, ma chère,

Le jour nous a surpris ; je ne fais comment faire

Pour m'en aller. Tout ira bien,

Lui répondit alors le père.

Or çà, fire Richard, il ne sert plus de rien

De me plaindre de vous, de me mettre en colère.

Vous m'avez fait outrage ; il n'est qu'un seul moyen

Pour m'apaiser & pour me satisfaire :

C'est qu'il faut ici devant nous

Épouser Catherine. Elle est bien demoiselle :

Si Dieu ne l'a pas faite aussi riche que vous,

Pour le moins elle est jeune, & vous la trouvez belle.

Il le faut sur-le-champ, sans délai ni refus ;

Sinon dites votre IN MANUS.

S'exposer à souffrir une mort très-cruelle,
Et cela seulement pour avoir refusé
De recevoir pour femme une fille qu'on aime,
Ce seroit, à mon sens, être malavifé.

Aussi, dans ce péril extrême,
Richard fut habile homme, & ne balançâ pas
Entre la fille & le trépas.

Sa maîtresse avoit des appas;
Il venoit de goûter, la nuit, entre ses bras,
Les plus doux plaisirs de la vie;
Ce n'est pas pour avoir envie
D'en partir ainsi brusquement.

Or, cependant que notre amant
Songe à se faire époux pour se tirer d'affaire,
Cataut, se réveillant à la voix de son père,
Lâcha le rossignol dessus sa bonne foi,
Et, du mieux qu'elle put, tirant les draps sur soi,
Cacha les trois quarts de ses charmes.

Le notaire, arrivé, mit fin à leurs alarmes;
On écrivit, & l'on signa.

Ainsi se fit le mariage;
Et puis jusqu'à midi chacun les laissa là.
Le père, en les quittant, leur dit : Prenez courage,
Enfants; le rossignol est maintenant en cage,
Il peut chanter tant qu'il voudra.

FIN.



TABLE

TOME PREMIER

LIVRE PREMIER

PRÉFACES de la Fontaine.....	1
Joconde.....	7
Richard Minutolo.....	25
Le Cocu battu et content.....	33
Le Mari confesseur.....	38
Le Savetier.....	40
Les Deux Amis.....	42
Le Glouton.....	43
Sœur Jeanne.....	44
Le Juge de Mesle.....	45
Le Paysan.....	46

LIVRE SECOND

PREFACE de la Fontaine.....	53
Le Faiseur d'oreilles.....	57
Les Cordeliers de Catalogne.....	64

Le Berceau.....	73
Le Muletier	80
L'Oraison de saint Julien.....	85
La Servante justifiée.....	97
La Gageure des trois commères.....	102
Le Calendrier des vieillards.....	114
A femme avare galant escroc.....	123
On ne s'avise jamais de tout.....	126
Le Villageois qui cherche son veau.....	128
L'Anneau d'Hans Carvel.....	129
Le Gascon puni.....	131
La Fiancée du roi de Garbe.....	135
L'Ermite	161
Mazet de Lamporschio	168

LIVRE TROISIÈME

Les Oies de frère Philippe.....	177
La Mandragore.....	183
Les Rémois.....	194
La Coupe enchantée.....	201
Le Faucon.....	217
La Courtisane amoureuse.....	226

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

TOME SECOND

LIVRE TROISIÈME (SUITE)

Nicaise.	2
Le Bal.....	10
Le Baiser rendu.....	11
Alis malade.....	12
Portrait d'Iris.....	13
L'Amour mouillé.....	14
Le petit Chien qui secoue de l'argent et des pierreries...	16

LIVRE QUATRIÈME

Comment l'esprit vient aux filles.....	35
L'Abbesse malade.....	40
Dindenaut et Panurge.....	44
Les Troqueurs.....	46
Le Cas de conscience.....	52
Le Diable de Papefiguière.....	57
Féronde, ou le Purgatoire.....	63
Le Psautier.	70
Le Roi Candaule et le Maître en droit.....	75
Le Diable en enfer.....	86
La Jument du compère Pierre.....	93
Pâté d'anguille.....	99
Les Lunettes.....	104
Le Cuvier.....	111

La Chose impossible.....	114
Le Magnifique.....	117
Le Tableau.....	124

LIVRE CINQUIÈME

La Clochette.....	135
Le Fleuve Scamandre.....	138
La Confidente sans le savoir.....	142
Le Remède.....	149
Les Aveux indiscrets.....	153
La Matrone d'Éphèse.....	157
Belphégor.....	164
Le Contrat.....	175
Les Quiproquo.....	179

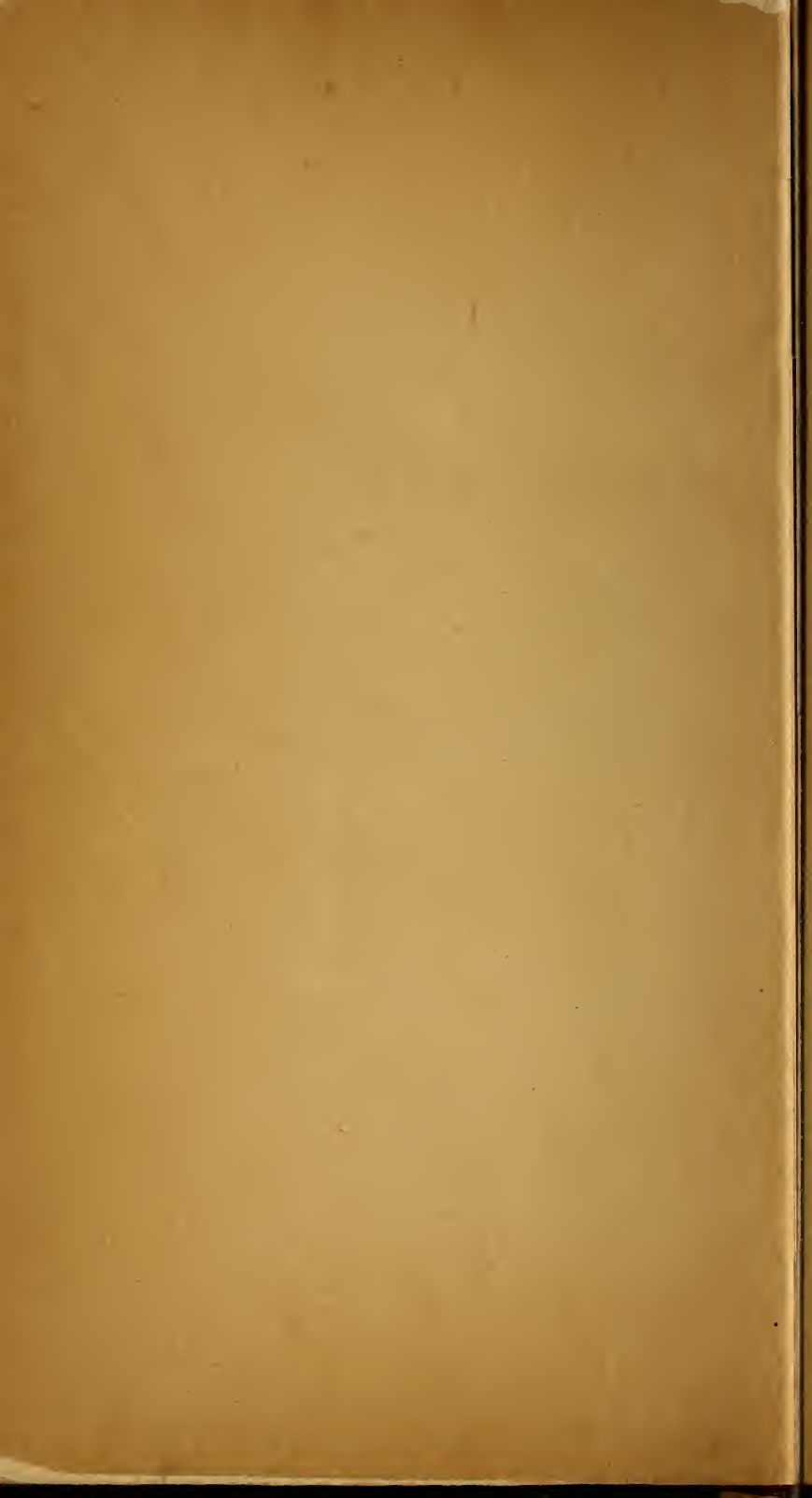
CONTES DIVERS

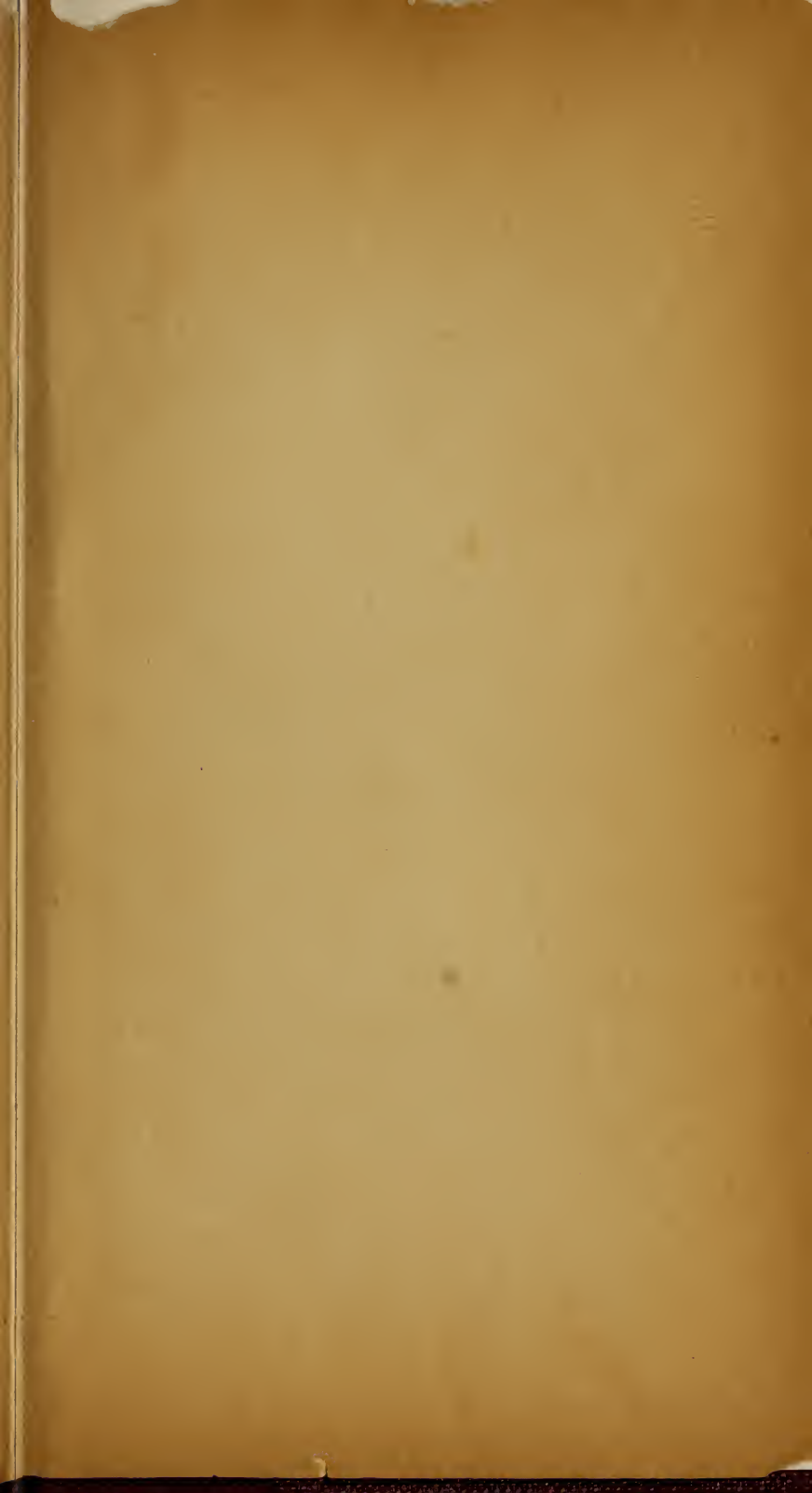
La Couturière.....	186
Le Gascon.....	187
La Cruche.....	189
Promettre est un, et tenir est un autre.....	190
Le Rossignol.....	192

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

BON
B KLE
LIFE
STRE

"BOUQUINISTE"
B. KLOTCHKOFF
LITAINAJA 55
S: PETERSBOURG



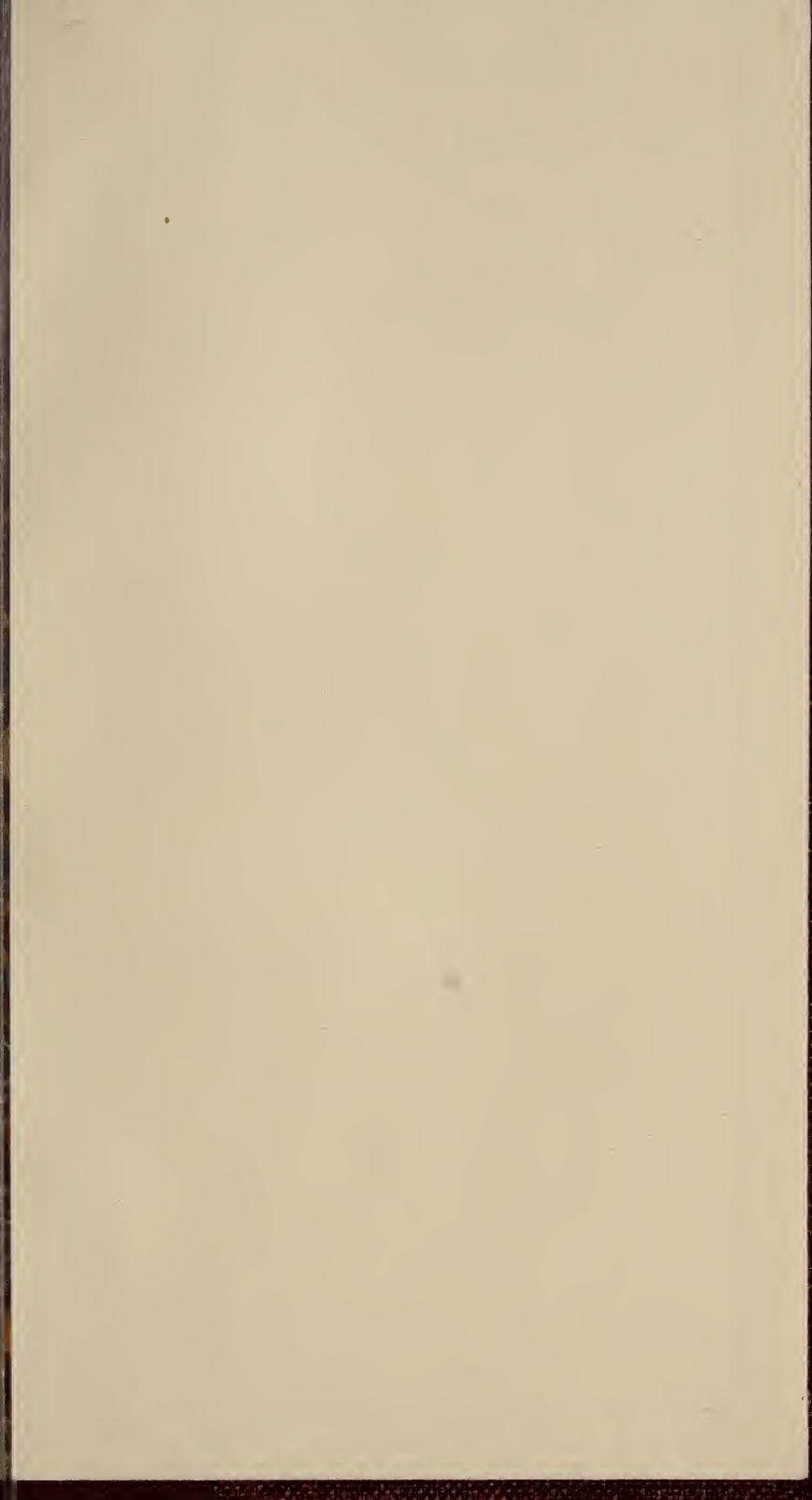


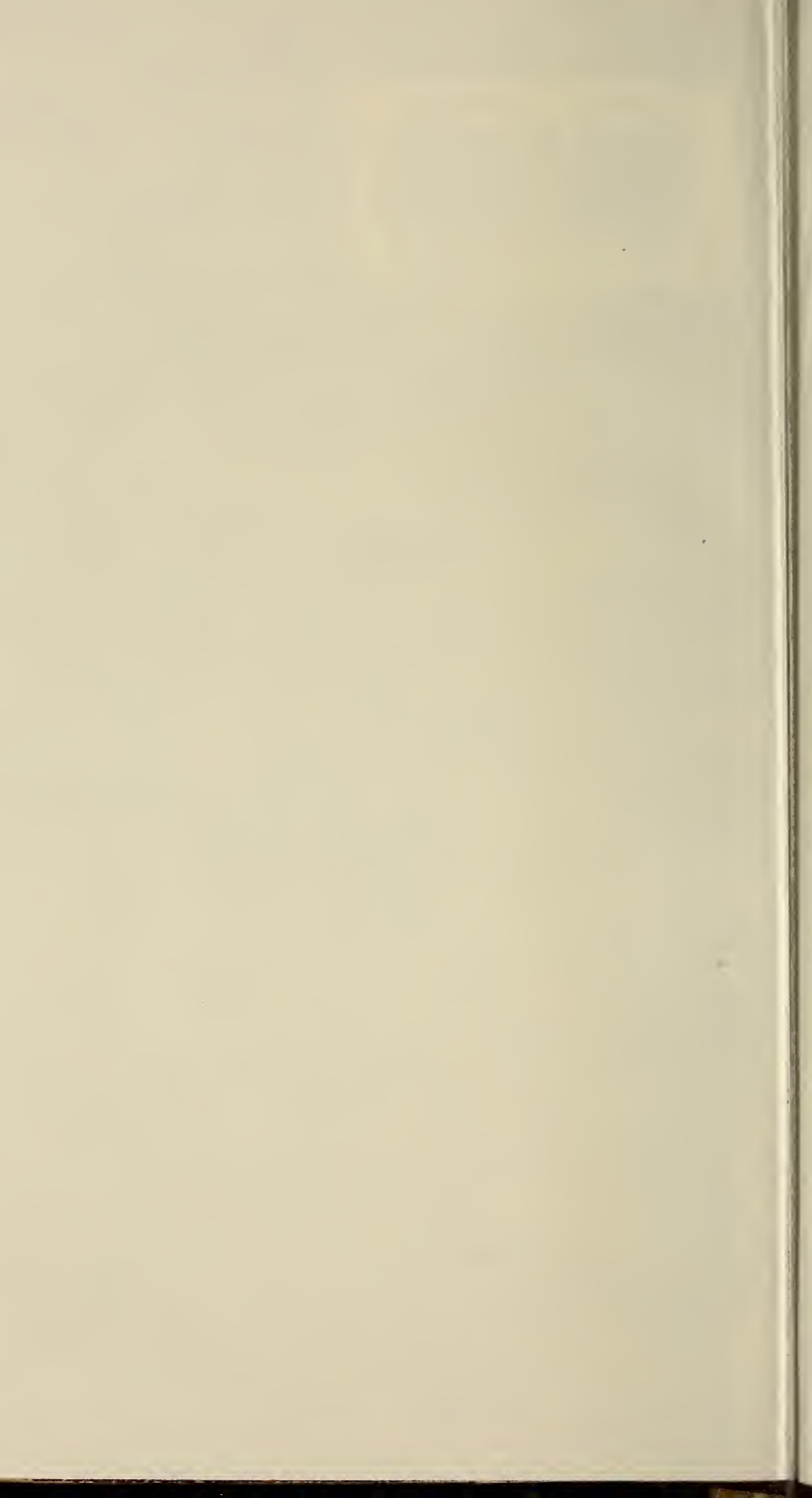
LIBRARY OF CONGRESS

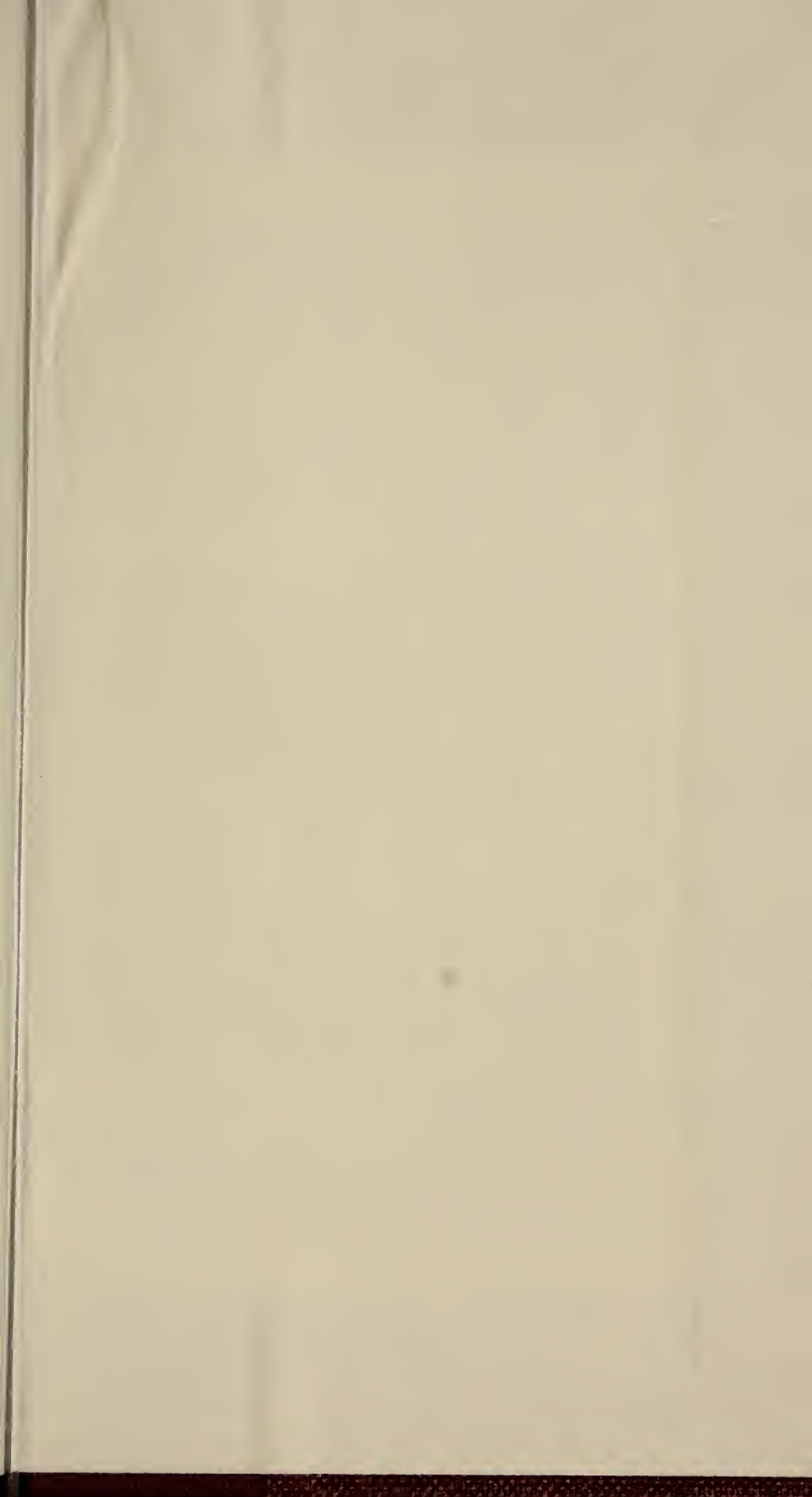


0 020 596 533 6









LIBRARY OF CONGRESS



0 020 596 533 6

